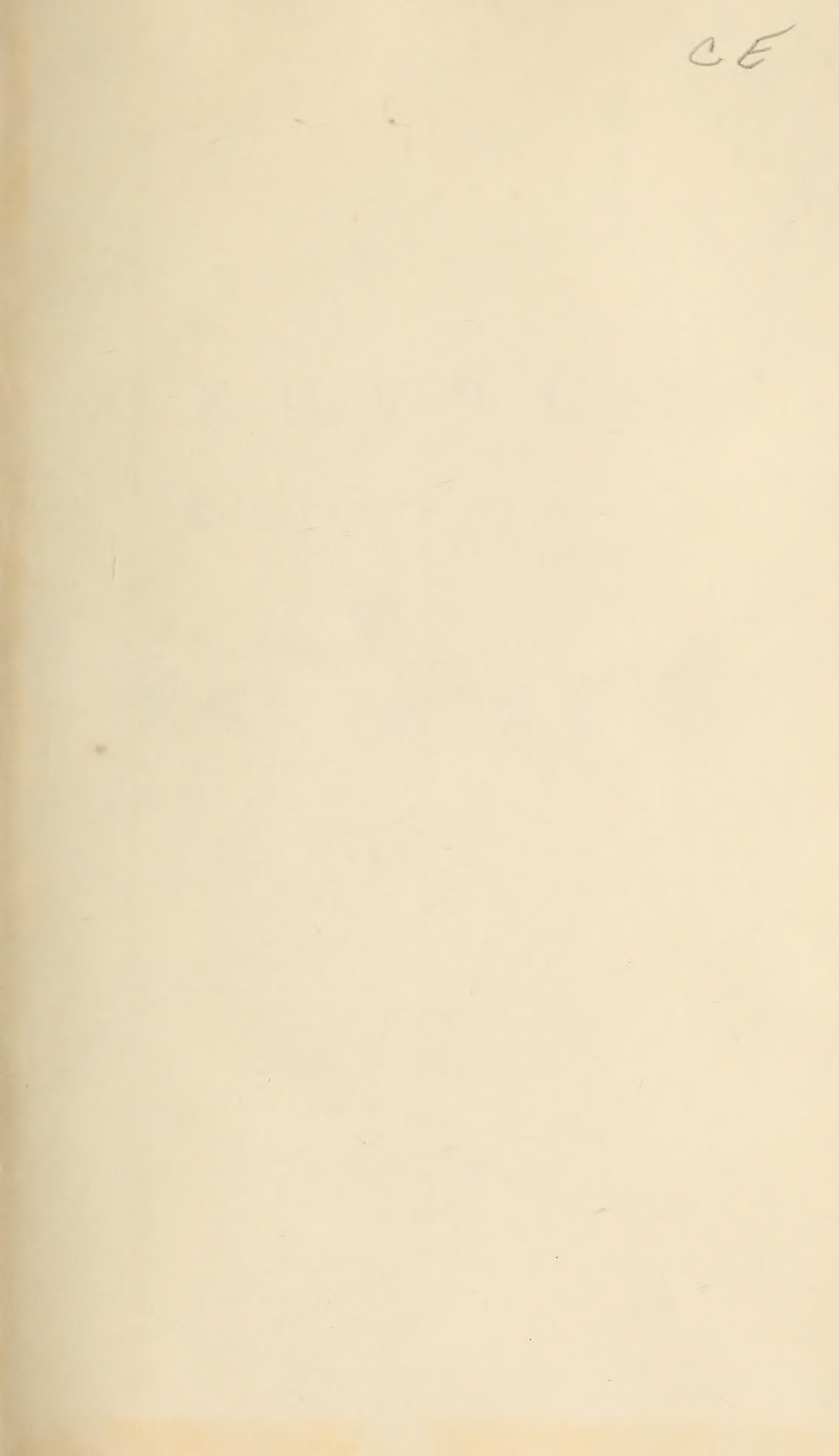



CE

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

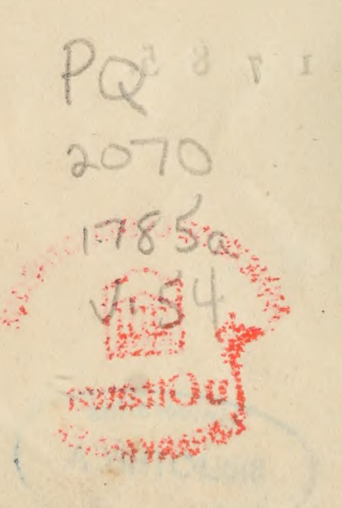
VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1785.




PQ
2070
1785a
v.54

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

N.

NEWTON ET DESCARTES.

SECTION PREMIERE.

Un français qui arrive à Londres, trouve les chofes bien changées en philofophie comme dans tout le refte (1). Il a laiffé le monde plein, il le trouve vide. A Paris on voit l'univers compofé de tourbillons de matière fubtile ; à Londres on ne voit rien de cela. Chez vous c'eft la preffion de la lune qui caufe le flux de la mer ; chez les Anglais c'eft la mer qui gravite vers la lune ; de façon que quand vous croyez que la lune devrait nous donner marée haute, ces meffieurs croient qu'on doit avoir marée baffe ; ce qui malheureufement ne peut fe vérifier ; car il aurait fallu, pour s'en éclaircir, examiner la lune et les marées au premier inftant de la

(1) Lorfque cet article a été écrit, c'eft-à-dire, vers 1730, plus de quarante ans après la publication du livre des Principes, toute la France était encore cartéfienne.

création. Vous remarquerez encore que le ſoleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour ſon quart. Chez vos cartéſiens tout ſe fait par une impulſion qu'on ne comprend guère; chez M. *Newton*, c'eſt par une attraction dont on ne connaît pas mieux la cauſe. A Paris, vous vous figurez la terre faite comme un melon; à Londres elle eſt aplatie des deux côtés. La lumière pour un cartéſien exiſte dans l'air; pour un newtonien, elle vient du ſoleil en ſix minutes et demie. Votre chimie fait toutes ſes opérations avec des acides, des alkalis et de la matière ſubtile; l'attraction domine juſque dans la chimie anglaiſe.

L'eſſence même des choſes a totalement changé. Vous ne vous accordez ni ſur la définition de l'ame, ni ſur celle de la matière. *Deſcartes* aſſure que l'ame eſt la même choſe que la penſée, et M. *Locke* lui prouve aſſez bien le contraire. *Deſcartes* aſſure encore que l'étendue ſeule fait la matière; *Newton* y ajoute la ſolidité. Voilà de ſérieuſes contrariétés!

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

Ce fameux *Newton*, ce deſtructeur du ſyſtême cartéſien, mourut au mois de mars de l'an 1727. Il a vécu honoré de ſes compatriotes, et a été enterré comme un roi qui aurait fait

du bien à ses sujets. On a lu avec avidité et l'on a traduit en anglais l'éloge de M. *Newton*, que M. de *Fontenelle* a prononcé dans l'académie des sciences. On attendait en Angleterre son jugement, comme une déclaration solennelle de la supériorité de la philosophie anglaise; mais quand on a vu que non-seulement il s'était trompé en rendant compte de cette philosophie, mais qu'il comparait *Descartes* à *Newton*, toute la société royale de Londres s'est soulevée; loin d'acquiescer au jugement, on a fort critiqué le discours. Plusieurs même (et ceux-là ne sont pas les plus philosophes) ont été choqués de cette comparaison, seulement parce que *Descartes* était français.

Il faut avouer que ces deux grands hommes ont été bien différens l'un de l'autre dans leur conduite, dans leur fortune et dans leur philosophie. *Descartes* était né avec une imagination brillante et forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée, comme dans sa manière de raisonner. Cette imagination ne put se cacher même dans ses ouvrages philosophiques, où l'on voit à tous momens des comparaisons ingénieuses et brillantes. La nature en avait presque fait un poëte; et en effet, il composa pour la reine de Suède un divertissement en vers, que pour l'honneur de sa mémoire on n'a pas fait imprimer. Il

eſſaya quelque temps du métier de la guerre; et depuis étant devenu tout-à-fait philoſophe, il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour. Il eut de ſa maîtreſſe une fille nommée *Francine*, qui mourut jeune, et dont il regretta beaucoup la perte. Ainſi il éprouva tout ce qui appartient à l'humanité.

Il crut long-temps qu'il était néceſſaire de fuir les hommes, et ſurtout ſa patrie, pour philoſopher en liberté. Il avait raiſon; les hommes de ſon temps n'en ſavaient pas aſſez pour l'éclairer, et n'étaient guère capables que de lui nuire. Il quitta la France, parce qu'il cherchait la vérité, qui était perſécutée alors par la miſérable philoſophie de l'école; mais il ne trouva pas plus de raiſon dans les univerſités de la Hollande où il ſe retira. Car, dans le temps qu'on condamnait en France les ſeules propoſitions de ſa philoſophie qui fuſſent vraies, il fut auſſi perſécuté par les prétendus philoſophes de Hollande, qui ne l'entendaient pas mieux, et qui voyant de plus près ſa gloire, haïſſaient davantage ſa perſonne. Il fut obligé de ſortir d'Utrecht: il eſſuya l'accuſation d'athéiſme, dernière reſſource des calomniateurs; et lui, qui avait employé toute la ſagacité de ſon eſprit à chercher de nouvelles preuves de l'exiſtence d'un Dieu, fut accuſé de n'en point recon-

naître. Tant de perſécutions ſuppoſaient un très-grand mérite et une réputation éclatante; auſſi avait-il l'un et l'autre. La raiſon perça même un peu dans le monde à travers les ténèbres de l'école et les préjugés de la ſuperſtition populaire. Son nom fit enfin tant de bruit, qu'on voulut l'attirer en France par des récompenſes. On lui propoſa une penſion de mille écus. Il vint ſur cette eſpérance, paya les frais de la patente, qui ſe vendait alors, n'eut point la penſion, et s'en retourna philoſopher dans ſa ſolitude de Nord-Hollande, dans le temps que le grand *Galilée*, à l'âge de quatre-vingts ans, gémiſſait dans les priſons de l'inquiſition, pour avoir démontré le mouvement de la terre. Enfin il mourut à Stockholm d'une mort prématurée, et cauſée par un mauvais régime, au milieu de quelques ſavans ſes ennemis, et entre les mains d'un médecin qui le haïſſait.

La carrière du chevalier *Newton* a été toute différente: il a vécu près de quatre-vingt-cinq ans, toujours tranquille, heureux et honoré dans ſa patrie. Son grand bonheur a été non-ſeulement d'être né dans un pays libre, mais dans un temps où, les impertinences ſcolaſtiques étant bannies, la raiſon ſeule était cultivée; le monde ne pouvait être que ſon écolier, et non ſon ennemi.

Une oppoſition ſingulière dans laquelle il ſe trouve avec *Deſcartes*, c'eſt que dans le cours d'une ſi longue vie, il n'a eu ni paſſion ni faibleſſe. Il n'a jamais approché d'aucune femme : c'eſt ce qui m'a été confirmé par le médecin et le chirurgien entre les bras de qui il eſt mort (2) : on peut admirer en cela *Newton ;* mais il ne faut pas blâmer *Deſcartes.*

L'opinion publique en Angleterre ſur ces deux philoſophes, eſt que le premier était un rêveur, et que l'autre était un ſage. Très-peu de perſonnes à Londres liſent *Deſcartes*, dont effectivement les ouvrages ſont devenus inutiles ; très-peu liſent auſſi *Newton*, parce qu'il faut être fort ſavant pour le comprendre. Cependant tout le monde parle d'eux ; on n'accorde rien au français, et on donne tout à l'anglais. Quelques gens croient que ſi l'on ne s'en tient plus à l'horreur du vide, ſi l'on ſait que l'air eſt peſant, ſi l'on ſe ſert de lunettes d'approche, on en a l'obligation à *Newton ;* il eſt ici l'*Hercule* de la fable, à qui

(2) Cela prouve que le médecin de *Newton* n'était pas auſſi bon phyſicien que lui. Il n'exiſte pour les hommes aucun ſigne certain de virginité ; et un homme qui meurt à quatre-vingt-cinq ans, dont l'ame a été modérée, et qui a mené une vie retirée et paiſible, peut avoir eu des faibleſſes ſans qu'il reſte de témoins. D'ailleurs, quand *Newton* n'aurait jamais connu ce genre de plaiſir, quel bien en réſulterait-il pour le genre-humain ?

les ignorans attribuaient tous les faits des autres héros.

Dans une critique qu'on a faite à Londres du discours de M. de *Fontenelle*, on a osé avancer que *Descartes* n'était pas un grand géomètre. Ceux qui parlent ainsi peuvent se reprocher de battre leur nourrice. *Descartes* a fait un aussi grand chemin du point où il a trouvé la géométrie jusqu'au point où il l'a poussée, que *Newton* en a fait après lui. Il est le premier qui ait enseigné la manière de donner les équations algébriques des courbes. Sa géométrie, grâces à lui, devenue commune, était de son temps si profonde, qu'aucun professeur n'osa entreprendre de l'expliquer, et qu'il n'y avait guère en Hollande que *Schouten*, et en France que *Fermat*, qui l'entendissent. Il porta cet esprit de géométrie et d'invention dans la dioptrique, qui devint entre ses mains un art tout nouveau; et s'il s'y trompa beaucoup, c'est qu'un homme qui découvre de nouvelles terres, ne peut tout d'un coup en connaître toutes les propriétés. Ceux qui le suivent lui ont au moins l'obligation de la découverte. Je ne nierai pas que tous les autres ouvrages de M. *Descartes* ne fourmillent d'erreurs.

La géométrie était un guide que lui-même avait en quelque façon formé, et qui l'aurait

conduit ſurement dans ſa phyſique ; cependant il abandonna à la fin ce guide, et ſe livra à l'eſprit de ſyſtême. Alors ſa philoſophie ne fut plus qu'un roman ingénieux, et tout au plus vraiſemblable pour les philoſophes ignorans du même temps. Il ſe trompa ſur la nature de l'ame, ſur les lois du mouvement, ſur la nature de la lumière. Il admit des idées innées ; il inventa de nouveaux élémens ; il créa un monde ; il fit l'homme à ſa mode ; et on dit avec raiſon que l'homme de *Deſcartes* n'eſt en effet que celui de *Deſcartes*, fort éloigné de l'homme véritable. Il pouſſa ſes erreurs métaphyſiques juſqu'à prétendre que deux et deux font quatre parce que DIEU l'a voulu ainſi ; mais ce n'eſt point trop dire qu'il était eſtimable, même dans ſes égaremens. Il ſe trompa ; mais ce fut au moins avec méthode, et de conſéquence en conſéquence. S'il inventa de nouvelles chimères en phyſique, au moins il en détruiſit d'anciennes ; il apprit aux hommes de ſon temps à raiſonner et à ſe ſervir contre lui-même de ſes armes. S'il n'a pas payé en bonne monnaie, c'eſt beaucoup d'avoir décrié la fauſſe.

Deſcartes donna un œil aux aveugles : ils virent les fautes de l'antiquité et les ſiennes ; la route qu'il ouvrit eſt depuis lui devenue immenſe. Le petit livre de *Rohault* a fait

pendant quelque temps une phyſique complète; aujourd'hui tous les recueils des académies de l'Europe ne ſont pas même un commencement de ſyſtême. En approfondiſſant cet abyme, il s'eſt trouvé infini.

SECTION II.

NEWTON fut d'abord deſtiné à l'Egliſe. Il commença par être théologien, et il lui en reſta des marques toute ſa vie. Il prit ſérieuſement le parti d'*Arius* contre *Athanaſe*. Il alla même un peu plus loin qu'*Arius*, ainſi que tous les ſociniens. Il y a aujourd'hui en Europe beaucoup de ſavans de cette opinion; je ne dirai pas de cette communion, car ils ne ſont point de corps. Ils ſont même partagés, et pluſieurs d'entre eux réduiſent leur ſyſtême au pur déiſme, accommodé avec la morale du CHRIST. *Newton* n'était pas de ces derniers. Il ne différait de l'Egliſe anglicane que ſur le point de la conſubſtantialité, et il croyait tout le reſte.

Une preuve de ſa bonne foi, c'eſt qu'il a commenté l'Apocalypſe. Il y trouve clairement que le pape eſt l'antechriſt, et il explique d'ailleurs ce livre comme tous ceux qui s'en ſont mêlés. Apparemment qu'il a voulu, par

ce commentaire, consoler la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle.

Bien des gens en lisant le peu de métaphysique que *Newton* a mis à la fin de ses Principes mathématiques, y ont trouvé quelque chose d'aussi obscur que l'Apocalypse. Les métaphysiciens et les théologiens ressemblent assez à cette espèce de gladiateurs qu'on fesait combattre les yeux couverts d'un bandeau. Mais quand *Newton* travailla les yeux ouverts à ses mathématiques, sa vue porta aux bornes du monde.

Il a inventé le calcul qu'on appelle de l'*infini;* il a découvert et démontré un principe nouveau qui fait mouvoir toute la nature. On ne connaissait point la lumière avant lui. On n'en avait que des idées confuses et fausses. Il a dit: Que la lumière soit connue, et elle l'a été.

Les télescopes de réflexion ont été inventés par lui. Le premier a été fait de ses mains; et il a fait voir pourquoi on ne peut pas augmenter la force et la portée des télescopes ordinaires. Ce fut à l'occasion de son nouveau télescope qu'un jésuite allemand prit *Newton* pour un ouvrier, pour un feseur de lunettes: *Artifex quidam nomine Newton*, dit-il dans un petit livre. La postérité l'a bien vengé depuis. On lui fesait en France plus d'injustice; on le prenait pour un feseur d'expériences qui s'était

trompé; et parce que *Mariotte* ſe ſervit de mauvais priſmes, on rejeta les découvertes de *Newton.*

Il fut admiré de ſes compatriotes dès qu'il eut écrit et opéré. Il n'a été bien connu en France qu'au bout de quarante années. Mais en récompenſe nous avions la matière cannelée et la matière rameuſe de *Deſcartes*, et les petits tourbillons mollaſſes du révérend père *Mallebranche*, et le ſyſtême de M. *Privat de Molière*, qui ne vaut pas pourtant *Poquelin de Molière.*

De tous ceux qui ont un peu vécu avec M. le cardinal de *Polignac*, il n'y a perſonne qui ne lui ait entendu dire que *Newton* était péripatéticien, et que ſes rayons colorifiques, et ſurtout ſon attraction, ſentaient beaucoup l'athéiſme. Le cardinal de *Polignac* joignait à tous les avantages qu'il avait reçus de la nature une très-grande éloquence; il feſait des vers latins avec une facilité heureuſe et étonnante; mais il ne ſavait que la philoſophie de *Deſcartes*, et il avait retenu par cœur ſes raiſonnemens comme on retient des dates. Il n'était point devenu géomètre, et il n'était pas né philoſophe. Il pouvait juger les Catilinaires et l'Enéide, mais non pas *Newton* et *Locke.*

Quand on conſidère que *Newton*, *Locke*, *Clarke*, *Leibnitz*, auraient été perſécutés en

France, emprisonnés à Rome, brûlés à Lisbonne, que faut-il penser de la raison humaine? Elle est née dans ce siècle en Angleterre. Il y avait eu du temps de la reine *Marie* une persécution assez forte sur la manière de prononcer le grec, et les persécuteurs se trompaient. Ceux qui mirent *Galilée* en pénitence se trompaient encore plus. Tout inquisiteur devrait rougir jusqu'au fond de l'ame, en voyant seulement une sphère de *Copernic*. Cependant si *Newton* était né en Portugal, et qu'un dominicain eût vu une hérésie dans la raison inverse du carré des distances, on aurait revêtu le chevalier *Isaac Newton* d'un *san-benito* dans un *auto-da-fé*.

On a souvent demandé pourquoi ceux que leur ministère engage à être savans et indulgens, ont été si souvent ignorans et impitoyables. Ils ont été ignorans parce qu'ils avaient longtemps étudié, et ils ont été cruels parce qu'ils sentaient que leurs mauvaises études étaient l'objet du mépris des sages. Certainement les inquisiteurs qui eurent l'effronterie de condamner le systême de *Copernic*, non-seulement comme hérétique, mais comme absurde, n'avaient rien à craindre de ce systême. La terre a beau être emportée autour du soleil, ainsi que les autres planètes, ils ne perdaient rien de leurs revenus ni de leurs honneurs.

Le dogme même eſt toujours en ſureté, quand il n'eſt combattu que par des philoſophes : toutes les académies de l'univers ne changeront rien à la croyance du peuple. Quel eſt donc le principe de cette rage qui a tant de fois animé les *Anitus* contre les *Socrates* ? c'eſt que les *Anitus* diſent dans le fond de leur cœur : Les *Socrates* nous mépriſent.

J'avais cru, dans ma jeuneſſe, que *Newton* avait fait ſa fortune par ſon extrême mérite. Je m'étais imaginé que la cour et la ville de Londres l'avaient nommé par acclamation grand-maître des monnaies du royaume. Point du tout. *Iſaac Newton* avait une nièce aſſez aimable nommée madame *Conduit* ; elle plut beaucoup au grand-tréſorier *Hallifax*. Le calcul infinitéſimal et la gravitation ne lui auraient ſervi de rien ſans une jolie nièce.

SECTION III.

De la chronologie réformée par Newton, qui fait le monde moins vieux de cinq cents ans.

IL me reſte à parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre-humain, mais qui ſe ſent toujours de cet eſprit créateur que M. *Newton* portait dans toutes ſes recherches. C'eſt une

chronologie toute nouvelle ; car dans tout ce qu'il entreprenait, il fallait qu'il changeât les idées reçues par les autres hommes. Accoutumé à débrouiller des chaos, il a voulu porter au moins quelque lumière dans celui des fables anciennes confondues avec l'hiſtoire, et fixer une chronologie incertaine. Il eſt vrai qu'il n'y a point de famille, de ville, de nation, qui ne cherche à reculer ſon origine. De plus, les premiers hiſtoriens ſont les plus négligens à marquer les dates. Les livres étant moins communs mille fois qu'aujourd'hui, et par conſéquent moins expoſés à la critique, on trompait le monde plus impunément ; et puiſqu'on a évidemment ſuppoſé des faits, il eſt aſſez probable qu'on a ſuppoſé des dates. En général, il parut à M. *Newton* que le monde était de cinq cents ans plus jeune que les chronologiſtes ne le diſent. Il fonde ſon idée ſur le cours ordinaire de la nature et ſur les obſervations aſtronomiques.

On entend ici par le cours de la nature le temps de chaque génération des hommes. Les Egyptiens s'étaient ſervis les premiers de cette manière incertaine de compter, quand ils voulurent écrire les commencemens de leur hiſtoire. Ils comptaient trois cents quarante-une générations depuis *Menès* juſqu'à *Sethon ;* et, n'ayant pas de dates fixes, ils

évaluèrent

évaluèrent trois générations à cent ans. Ainſi ils comptèrent, du règne de *Menès* au règne de *Sethon*, onze mille trois cents quarante années. Les Grecs, avant de compter par olympiades, ſuivirent la méthode des Egyptiens, et étendirent un peu la durée des générations, en pouſſant chaque génération juſqu'à quarante années. Or en cela les Egyptiens et les Grecs ſe trompèrent dans leur calcul. Il eſt bien vrai que, ſelon le cours ordinaire de la nature, trois générations font environ cent à ſix-vingts ans; mais il s'en faut bien que trois règnes tiennent ce nombre d'années. Il eſt très-évident qu'en général les hommes vivent plus longtemps que les rois ne règnent. Ainſi un homme qui voudra écrire l'hiſtoire ſans avoir de dates préciſes, et qui ſaura qu'il y a neuf rois chez une nation, aura grand tort s'il compte trois cents ans pour ces neuf rois. Chaque génération eſt d'environ trente ans, chaque règne eſt d'environ vingt, l'un portant l'autre. Prenez les trente rois d'Angleterre depuis *Guillaume le conquérant* juſqu'à *Georges I*, ils ont régné ſix cents quarante-huit ans; ce qui, réparti ſur les trente rois, donne à chacun vingt-un ans et demi de règne. Soixante-trois rois de France ont régné, l'un portant l'autre, chacun à peu-près vingt ans. Voilà le cours ordinaire de la nature. Donc les anciens ſe ſont trompés,

quand ils ont égalé en général la durée des règnes à la durée des générations ; donc ils ont trop compté, donc il eſt à propos de retrancher un peu de leur calcul.

Les obſervations aſtronomiques ſemblent prêter encore un plus grand ſecours à notre philoſophe. Il paraît plus fort en combattant ſur ſon terrain. Vous ſavez que la terre, outre ſon mouvement annuel qui l'emporte autour du ſoleil d'occident en orient, dans l'eſpace d'une année, a encore une révolution ſingulière plutôt ſoupçonnée que connue juſqu'à ces derniers temps. Ses pôles ont un mouvement très-lent de rétrogradation d'orient en occident, qui fait que chaque jour leur poſition ne répond pas préciſément au même point du ciel. Cette différence, inſenſible en une année, devient aſſez forte avec le temps ; et au bout de ſoixante et douze ans on trouve que la différence eſt d'un degré, c'eſt-à-dire, de la trois-cent-ſoixantième partie de tout le ciel. Ainſi après ſoixante et douze années le colure de l'équinoxe du printemps, qui paſſait par une fixe, répond à une autre fixe éloignée de la première d'un degré. De là vient que le ſoleil, au lieu d'être dans la partie du ciel où était le belier du temps d'*Hipparque*, ſe trouve répondre à cette partie du ciel où ſont les poiſſons; et que les gémeaux ſont à la

place où le taureau était alors. Tous les ſignes ont changé de place; cependant nous retenons toujours la manière de parler des anciens. Nous diſons que le ſoleil eſt dans le belier au printemps, par la même condeſcendance que nous diſons que le ſoleil tourne.

Hipparque fut le premier chez les Grecs qui s'aperçut de quelque changement dans les conſtellations par rapport aux équinoxes, ou plutôt qui l'apprit des Egyptiens. Les philoſophes attribuèrent ce mouvement aux étoiles; car alors on était bien loin d'imaginer une telle révolution dans la terre. On la croyait en tout ſens immobile. Ils créèrent donc un ciel où ils attachèrent toutes les étoiles, et donnèrent à ce ciel un mouvement particulier, qui le feſait avancer vers l'orient, pendant que toutes les étoiles ſemblaient faire leur route journalière d'orient en occident. A cette erreur ils en ajoutèrent une ſeconde bien plus eſſentielle. Ils crurent que le ciel prétendu des étoiles fixes avançait d'un degré vers l'orient en cent années. Ainſi ils ſe trompèrent dans leur calcul aſtronomique, auſſi-bien que dans leur ſyſtême phyſique. Par exemple, un aſtronome aurait dit alors: L'équinoxe du printemps a été du temps d'un tel obſervateur dans un tel ſigne, à une telle étoile; il a fait deux degrés de chemin depuis cet obſervateur

jufqu'à nous : or deux degrés valent deux cents ans ; donc cet obfervateur vivait deux cents ans avant moi. Il eft certain qu'un aftronome qui aurait raifonné ainfi fe ferait trompé environ de cinquante ans. Voilà pourquoi les anciens, doublement trompés, composèrent leur grande année du monde, c'eft-à-dire, de la révolution de tout le ciel, d'environ trente-fix mille ans. Mais les modernes favent que cette révolution imaginaire du ciel des étoiles n'eft autre chofe que la révolution des pôles de la terre, qui fe fait en vingt-cinq mille neuf cents ans. Il eft bon de remarquer ici en paffant que M. *Newton*, en déterminant la figure de la terre, a très-heureufement expliqué la raifon de cette révolution.

Tout ceci pofé, il refte, pour fixer la chronologie, de voir par quelle étoile le colure des équinoxes coupe aujourd'hui l'écliptique au printemps, et de favoir s'il ne fe trouve point quelque ancien qui nous ait dit en quel point l'écliptique était coupée de fon temps par le même colure des équinoxes. *Clément Alexandrin* rapporte que *Chiron*, qui était de l'expédition des Argonautes, obferva les conftellations au temps de cette fameufe expédition, et fixa l'équinoxe du printemps au milieu du belier, l'équinoxe d'automne au milieu de la balance, le folftice de notre été au milieu

du cancre, et le folftice d'hiver au milieu du capricorne.

Long-temps après l'expédition des Argonautes, et un an avant la guerre du Péloponèfe, *Meton* obferva que le point du folftice d'été paffait par le fixième degré du cancre.

Or chaque figne du zodiaque eft de trente degrés. Du temps de *Chiron* le folftice était à la moitié du figne, c'eft-à-dire, au quinzième degré; un an avant la guerre du Péloponèfe il était au huitième; donc il avait rétrogradé de fept degrés (un degré vaut foixante et douze ans); donc, du commencement de la guerre du Péloponèfe à l'entreprife des Argonautes, il n'y a que fept fois foixante et douze ans, qui font cinq cents quatre ans, et non pas fept cents années, comme le difaient les Grecs. Ainfi, en comparant l'état du ciel d'aujourd'hui à l'état où il était alors, nous voyons que l'expédition des Argonautes doit être placée neuf cents ans avant JESUS-CHRIST, et non pas environ quatorze cents ans; et que par conféquent le monde eft moins vieux d'environ cinq cents ans qu'on ne penfait. Par là toutes les époques font rapprochées, et tout eft fait plus tard qu'on ne le dit. Ce fyftême paraît vrai. Je ne fais s'il fera fortune, et fi l'on voudra fe réfoudre fur ces idées à réformer la chronologie du monde. Peut-être

les ſavans trouveraient-ils que c'en ſerait trop d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la phyſique, la géométrie et l'hiſtoire ; ce ſerait une eſpèce de monarchie univerſelle dont l'amour propre s'accommode mal-aiſément. Auſſi dans le temps que les partiſans des tourbillons et de la matière cannelée attaquaient la gravitation démontrée, le révérend père *Souciet* et M. *Fréret* écrivaient contre la chronologie de *Newton* avant qu'elle fût imprimée.

NOEL.

PERSONNE n'ignore que c'eſt la fête de la naiſſance de JESUS. La plus ancienne fête qui ait été célébrée dans l'Egliſe après celle de la pâque et de la pentecôte, ce fut celle du baptême de JESUS. Il n'y avait encore que ces trois fêtes quand St *Chryſoſtôme* prononça ſon homélie ſur la pentecôte. Nous ne parlons pas des fêtes de martyrs qui étaient d'un ordre fort inférieur. On nomma celle du baptême de JESUS l'*Epiphanie*, à l'exemple des Grecs, qui donnaient ce nom aux fêtes qu'ils célébraient en mémoire de l'apparition ou de la manifeſtation des dieux ſur la terre, parce que ce ne fut qu'après ſon baptême que JESUS commença de prêcher l'Evangile.

On ne sait si vers la fin du quatrième siècle on solennisait cette fête dans l'île de Chypre le 6 de novembre; mais S[t] *Epiphane* (*a*) soutenait que JESUS avait été baptisé ce jour-là. S[t] *Clément* d'Alexandrie (*b*) nous apprend que les basilidiens fesaient cette fête le 15 de tybi, pendant que d'autres la mettaient au 11 du même mois, c'est-à-dire, les uns au 10 de janvier, et les autres au 6 : cette dernière opinion est celle que l'on suit encore. A l'égard de sa naissance, comme on n'en savait précisément ni le jour, ni le mois, ni l'année, elle n'était point fêtée.

Suivant les remarques qui sont à la fin des œuvres du même père, ceux qui avaient recherché le plus curieusement le jour auquel JESUS était né, disaient les uns que c'était le 25 du mois égyptien pachon, c'est-à-dire le 20 de mai, et les autres le 24 ou le 25 de pharmuthi, jours qui répondent au 19 ou 20 d'avril. Le savant M. de *Beausobre* (*c*) croit que ces derniers étaient les valentiniens. Quoi qu'il en soit, l'Orient et l'Egypte fesaient la fête de la nativité de JESUS le 6 de janvier, le même jour que celle de son baptême, sans qu'on puisse savoir au moins avec certitude, ni quand

(*a*) Hérésie, LI, n. 17 et 19.
(*b*) Stromates, l. I, p. 340.
(*c*) Hist. du Manich. t. II, p. 692.

cette coutume commença, ni quelle en fut la véritable raiſon.

L'opinion et la pratique des Occidentaux furent toutes différentes de celles de l'Orient. Les centuriateurs de Magdebourg (*d*) rapportent un paſſage de *Théophile* de Céſarée, qui fait parler ainſi les Egliſes des Gaules : Comme on célèbre la naiſſance de JESUS-CHRIST le 25 décembre, quelque jour de la ſemaine que tombe ce 25, on doit célébrer de même la réſurrection de JESUS-CHRIST le 25 mars, quelque jour que ce ſoit, parce que le Seigneur eſt reſſuſcité ce jour-là.

Si le fait eſt vrai, il faut avouer que les évêques des Gaules étaient bien prudens et bien raiſonnables. Perſuadés, comme toute l'antiquité, que JESUS avait été crucifié le 23 mars, et qu'il était reſſuſcité le 25, ils feſaient la pâque de ſa mort le 23, et celle de ſa réſurrection le 25, ſans ſe mettre en peine d'obſerver la pleine lune, ce qui était au fond une cérémonie judaïque, et ſans s'aſtreindre au dimanche. Si l'Egliſe les avait imités, elle eût évité les diſputes longues et ſcandaleuſes qui pensèrent diviſer l'Orient et l'Occident, et qui, après avoir duré un ſiècle et demi, ne furent terminées que par le premier concile de Nicée.

(*d*) Cent. 2, col. 118.

Quelques

Quelques favans conjecturent que les Romains choifirent le folftice d'hiver pour y mettre la naiffance de JESUS, parce que c'eft alors que le foleil commence à fe rapprocher de notre hémifphère. Dès le temps de *Jules-Céfar*, le folftice civil politique fut fixé au 25 décembre. C'était à Rome une fête où l'on célébrait le retour du foleil ; ce jour s'appelait *bruma*, comme le remarque *Pline* (*e*), qui le fixe, ainfi que *Servius* (*f*), au 8 des calendes de janvier. Il fe peut que cette penfée eût quelque part au choix du jour, mais elle n'en fut pas l'origine. Un paffage de *Jofephe*, qui eft évidemment faux, trois ou quatre erreurs des anciens, et une explication très-myftique d'un mot de S[t] *Jean-Baptifte* en ont été la caufe, comme *Jofeph Scaliger* va nous l'apprendre.

Il plut aux anciens, dit ce favant critique (*g*), de fuppofer premièrement que *Zacharie* était fouverain facrificateur lorfque JESUS naquit. Rien n'eft plus faux, et il n'y a plus perfonne qui le croye, au moins parmi ceux qui ont quelques connaiffances.

Secondement, les anciens fuppofèrent enfuite que *Zacharie* était dans le lieu très-faint, et

(*e*) Hiftoire naturelle, liv. XVIII, chap. XXV.

(*f*) Sur le vers 720 du feptième livre de l'Enéide.

(*g*) Can. ifagog. liv. III, page 305.

qu'il y offrait le parfum, lorſque l'ange lui apparut et lui annonça la naiſſance d'un fils.

Troiſièmement, comme le ſouverain ſacrificateur n'entrait dans le ſanctuaire qu'une fois l'année, le jour des expiations, qui était le 10 du mois judaïque tiſri, qui répond en partie à celui de ſeptembre, les anciens ſupposèrent que ce fut le 27, et enſuite le 23 ou le 24, que *Zacharie* étant de retour chez lui après la fête, *Eliſabeth* ſa femme conçut *Jean-Baptiſte.* C'eſt ce qui fit mettre la fête de la conception de ce ſaint à ces jours-là. Comme les femmes portent leurs enfans ordinairement deux cents ſoixante et dix ou deux cents ſoixante et quatorze jours, il fallut placer la naiſſance de S[t] *Jean* au 24 juin. Voilà l'origine de la Saint-Jean; voici celle de Noël qui en dépend.

Quatrièmement, on ſuppoſe qu'il y eut ſix mois entiers entre la conception de *Jean-Baptiſte* et celle de JESUS, quoique l'ange dit ſimplement à *Marie* (*h*) que c'était alors le ſixième mois de la groſſeſſe d'*Eliſabeth.* On mit donc conſéquemment la conception de JESUS au 25 mars, et l'on conclut de ces diverſes ſuppoſitions que JESUS devait être né le 25 décembre, neuf mois préciſément après ſa conception.

(*h*) *Luc*, ch. I, v. 36.

Il y a bien du merveilleux dans ces arrangemens. Ce n'eſt pas un des moindres que les quatre points cardinaux de l'année, qui ſont les deux équinoxes et les deux ſolſtices tels qu'on les avait placés alors, ſoient marqués des conceptions et des naiſſances de *Jean-Baptiſte* et de JESUS. Mais voici un merveilleux bien plus digne d'être remarqué. C'eſt que le ſolſtice où JESUS naquit, eſt l'époque de l'accroiſſement des jours, au lieu que celui où *Jean-Baptiſte* vint au monde eſt l'époque de leur diminution. C'eſt ce que le ſaint précurſeur avait inſinué d'une manière très-myſtique dans ces mots, où parlant de JESUS (*i*), il faut, dit-il, qu'il croiſſe et que je diminue.

C'eſt à quoi *Prudence* fait alluſion dans une hymne ſur la nativité du Seigneur. Cependant S[t] *Léon* (*k*) dit que de ſon temps il y avait à Rome des gens qui diſaient que ce qui rendait la fête vénérable, était moins la naiſſance de JESUS que le retour et, comme ils s'exprimaient, la nouvelle naiſſance du ſoleil. S[t] *Epiphane* (*l*) aſſure qu'il eſt conſtant que JESUS naquit le 6 de janvier; mais S[t] *Clément* d'Alexandrie, bien plus ancien et plus ſavant que lui, place cette naiſſance au 18 novembre

(*i*) *Jean*, chap. IV, v. 30.
(*k*) Sermon 21, tome II, page 148.
(*l*) Héréſie 51, n. 29.

de la vingt-huitième année d'*Auguſte*. Cela ſe déduit, ſelon la remarque du jéſuite *Petau* ſur S[t] *Epiphane*, de ces paroles de S[t] *Clément* (*m*) : Depuis la naiſſance de JESUS-CHRIST juſqu'à la mort de *Commode*, il y a en tout 194 ans un mois et treize jours. Or *Commode* mourut, ſuivant *Petau*, le dernier décembre de l'année 192 de l'ère vulgaire ; il faut donc que, ſelon *Clément*, JESUS ſoit né un mois et treize jours avant le dernier décembre, et par conſéquent le 18 novembre de la vingt-huitième année d'*Auguſte*. Sur quoi il faut obſerver que ſaint *Clément* ne compte les années d'*Auguſte* que depuis la mort d'*Antoine* et la priſe d'Alexandrie, parce que ce fut alors que ce prince reſta ſeul maître de l'empire.

Ainſi l'on n'eſt pas plus aſſuré de l'année que du jour et du mois de cette naiſſance. Quoique S[t] *Luc* déclare (*n*) qu'il s'eſt exactement informé de toutes ces choſes depuis leur premier commencement, il fait aſſez voir qu'il ne ſavait pas exactement l'âge de JESUS quand il dit (*o*) qu'il avait environ trente ans lorſqu'il fut baptiſé. En effet, cet évangéliſte (*p*) fait naître JESUS l'année du dénombrement qui fut fait, ſelon lui, par *Cirinus* ou *Cirinius*, gouverneur de Syrie, tandis que ce fut par *Sentius*

(*m*) Stromates, l. I, p. 340.
(*n*) Ch. I, v. 3.
(*o*) Ch. III, v. 21.
(*p*) Ch. II, v. 2.

Saturnius, si l'on en croit *Tertullien* (*q*). Mais *Saturnius* avait déjà quitté la province la dernière année d'*Hérode*, et avait eu pour successeur *Quintilius Varus*, comme nous l'apprenons de *Tacite* (*r*), et *Publius Sulpitius Quirinus* ou *Quirinius*, dont veut apparemment parler saint *Luc*, ne succéda à *Quintilius Varus* qu'environ dix ans après la mort d'*Hérode*, lorsque *Archelaüs* roi de Judée fut relégué par *Auguste*, comme le dit *Josephe* dans ses Antiquités judaïques. (*s*)

Il est vrai que *Tertullien* (*t*), et avant lui S[t] *Justin* (*u*), renvoyaient les païens et les hérétiques de leur temps aux archives publiques où se conservaient les registres de ce prétendu dénombrement; mais *Tertullien* renvoyait également aux archives publiques pour y trouver la nuit arrivée en plein midi au temps de la passion de JESUS, comme nous l'avons dit à l'article *Eclipse*, où nous avons observé le peu d'exactitude de ces deux pères et de leurs pareils, en citant les monumens publics, à propos de l'inscription d'une statue que S[t] *Justin*, lequel assurait l'avoir vue à

(*q*) Liv. IV, ch. XIX contre *Marcion*.

(*r*) Liv. V, sect. 9.

(*s*) Liv. XVI, ch. XIII, et l. XVII, ch. XIII et XIV.

(*t*) Liv. IV. ch. VII contre *Marcion*.

(*u*) II. Apol.

Rome, disait être dédiée à *Simon le magicien*, et qui l'était à un dieu des anciens Sabins.

Au reste, on ne sera point étonné de ces incertitudes, si l'on fait attention que JESUS ne fut connu de ses disciples qu'après qu'il eut reçu le baptême de *Jean*. C'est expressément à commencer depuis ce baptême que *Pierre* veut que le successeur de *Judas* rende témoignage de JESUS ; et, selon les Actes des apôtres (*x*), *Pierre* entend parler de tout le temps que JESUS a vécu avec eux.

NOMBRE.

EUCLIDE avait-il raison de définir le nombre, collection d'unités de même espèce ?

Quand *Newton* dit que le nombre est un rapport abstrait d'une quantité à une autre de même espèce, n'a-t-il pas entendu par là l'usage des nombres en arithmétique, en géométrie ?

Wolf dit : Le nombre est ce qui a le même rapport avec l'unité qu'une ligne droite avec une ligne droite. N'est-ce pas plutôt une propriété attribuée au nombre qu'une définition ?

Si j'osais, je définirais simplement le nombre, l'*idée de plusieurs unités*.

(*x*) Ch. I, v. 22.

Je vois du blanc ; j'ai une ſenſation, une idée de blanc. Je vois du vert à côté. Il n'importe que ces deux choſes ſoient ou ne ſoient pas de la même eſpèce ; je puis compter deux idées. Je vois quatre hommes et quatre chevaux ; j'ai l'idée de huit : de même trois pierres et ſix arbres me donneront l'idée de neuf.

Que j'additionne, que je multiplie, que je ſouſtraye, que je diviſe ; ce ſont des opérations de ma faculté de penſer que j'ai reçue du maître de la nature ; mais ce ne ſont point des propriétés inhérentes au nombre. Je puis carrer 3, le cuber ; mais il n'y a certainement dans la nature aucun nombre qui ſoit carré ou cube.

Je conçois bien ce que c'eſt qu'un nombre pair ou impair ; mais je ne concevrai jamais ce que c'eſt qu'un nombre parfait ou imparfait.

Les nombres ne peuvent avoir rien par eux-mêmes. Quelles propriétés, quelle vertu pourraient avoir dix cailloux, dix arbres, dix idées, ſeulement en tant qu'ils ſont dix ? Quelle ſupériorité aura un nombre diviſible en trois pairs ſur un autre diviſible en deux pairs ?

Pythagore eſt le premier, dit-on, qui ait découvert des vertus divines dans les nombres. Je doute qu'il ſoit le premier, car il avait

voyagé en Egypte, à Babylone et dans l'Inde; et il devait en avoir rapporté bien des connaiſſances et des rêveries. Les Indiens ſurtout, inventeurs de ce jeu ſi combiné et ſi compliqué des échecs, et de ces chiffres ſi commodes que les Arabes apprirent d'eux, et qui nous ont été communiqués après tant de ſiècles ; ces Indiens, dis-je, joignaient à leurs ſciences d'étranges chimères; les Chaldéens en avaient encore davantage, et les Egyptiens encore plus. On ſait aſſez que la chimère tient à notre nature. Heureux qui peut s'en préſerver! heureux qui, après avoir eu quelques accès de cette fièvre de l'eſprit, peut recouvrer une ſanté tolérable !

Porphyre, dans la Vie de *Pythagore*, dit que le nombre 2 eſt funeſte. On pourrait dire que c'eſt au contraire le plus favorable de tous. Malheur à celui qui eſt toujours ſeul! malheur à la nature, ſi l'eſpèce humaine et celle des animaux n'étaient ſouvent deux à deux !

Si 2 était de mauvais augure, en récompenſe 3 était admirable ; 4 était divin : mais les pythagoriciens et leurs imitateurs oubliaient alors que ce chiffre myſtérieux 4, ſi divin, était compoſé de deux fois deux, nombre diabolique. Six avait ſon mérite, parce que les premiers ſtatuaires avaient partagé leurs figures en ſix modules. Nous avons vu que,

ſelon les Chaldéens, DIEU avait créé le monde en 6 gahambars ; mais 7 était le nombre le plus merveilleux ; car il n'y avait alors que ſept planètes ; chaque planète avait ſon ciel, et cela compoſait ſept cieux, ſans qu'on ſût ce que voulait dire ce mot de *ciel*. Toute l'Aſie comptait par ſemaine de ſept jours. On diſtinguait la vie de l'homme en ſept âges. Que de raiſons en faveur de ce nombre !

Les Juifs ramaſsèrent avec le temps quelques balayeures de cette philoſophie. Elle paſſa chez les premiers chrétiens d'Alexandrie avec les dogmes de *Platon*. Elle éclata principalement dans l'Apocalypſe de *Cérinthe*, attribuée à *Jean le baptiſeur*.

On en voit un grand exemple dans le nombre de la bête : (*a*)

On ne peut acheter ni vendre, à moins qu'on n'ait le caractère de la bête, ou ſon nom, ou ſon nombre. C'eſt ici la ſcience. Que celui qui a de l'entendement compte le nombre de la bête ; car ſon nom eſt d'homme, et ſon nombre eſt 666. (1)

On ſait quelle peine tous les grands docteurs ont priſe pour deviner le mot de l'énigme.

(*a*) Apocalypſe, chap. XIII.

(1) Ce paſſage peut ſervir à trouver le temps où l'Apocalypſe a été compoſée. Il eſt probable que c'eſt ſous l'empire du tyran dont le nom eſt formé par des lettres telles que la ſomme de leurs valeurs numérales ſoit 666. D'après cela on a trouvé qu'il avait été fait ſous le règne de *Caligula*.

Ce nombre, compofé de 3 fois 2 à chaque chiffre, fignifiait-il 3 fois funefte à la troifième puiffance? Il y avait deux bêtes, et l'on ne fait pas encore de laquelle l'auteur a voulu parler. Nous avons vu que l'évêque *Boffuet*, moins heureux en arithmétique qu'en oraifons funèbres, a démontré que *Dioclétien* eft la bête, parce qu'on trouve en chiffres romains 666 dans les lettres de fon nom, en retranchant les lettres qui gâteraient cette opération. Mais en fe fervant de chiffres romains, il ne s'eft pas fouvenu que l'Apocalypfe eft écrite en grec. Un homme éloquent peut tomber dans cette méprife. (*)

Le pouvoir des nombres fut d'autant plus refpecté parmi nous, qu'on n'y comprenait rien.

Vous avez pu, ami lecteur, obferver au mot *Figure* quelles fines allégories *Auguftin*, évêque d'Hippone, tira des nombres.

Ce goût fubfifta fi long-temps, qu'il triompha au concile de Trente. On y conferva les myftères, appelés *facremens* dans l'Eglife latine, parce que les dominicains, et *Soto* à leur tête, alléguèrent qu'il y avait fept chofes principales qui contribuaient à la vie, fept planètes, fept vertus, fept péchés mortels, fix jours de création et un de repos qui font fept; plus, fept plaies d'Egypte; plus, fept béatitudes:

(*) Voyez APOCALYPSE.

mais malheureusement les pères oublièrent que l'Exode compte *dix* plaies, et que les béatitudes sont au nombre de huit dans saint *Matthieu*, et au nombre de quatre dans St *Luc*. Mais des savans ont aplani cette petite difficulté, en retranchant de St *Matthieu* les quatre béatitudes de St *Luc*; reste à six : ajoutez l'unité à ces six, vous aurez sept. Consultez *Fra Paolo Sarpi* au livre second de son Histoire du concile.

NOUVEAU, NOUVEAUTÉS.

Il semble que les premiers mots des Métamorphoses d'*Ovide*, *in nova fert animus*, soient la devise du genre-humain. Personne n'est touché de l'admirable spectacle du soleil qui se lève, ou plutôt semble se lever tous les jours; tout le monde court au moindre petit météore qui paraît un moment dans cet amas de vapeurs qui entourent la terre, et qu'on appelle *le ciel*.

Vilia sunt nobis quæcumque prioribus annis
Vidimus, et sordet quidquid spectavimus olim.

Un colporteur ne se chargera pas d'un Virgile, d'un Horace, mais d'un livre nouveau, fût-il détestable. Il vous tire à part et

vous dit : Monſieur, voulez-vous des livres de Hollande ?

Les femmes ſe plaignent depuis le commencement du monde des infidélités qu'on leur fait en faveur du premier objet nouveau qui ſe préſente, et qui n'a ſouvent que cette nouveauté pour tout mérite. Pluſieurs dames (il faut bien l'avouer, malgré le reſpect infini qu'on a pour elles) ont traité les hommes comme elles ſe plaignent qu'on les a traitées ; et l'hiſtoire de *Joconde* eſt beaucoup plus ancienne que l'*Arioſte*.

Peut-être ce goût univerſel pour la nouveauté eſt-il un bienfait de la nature. On nous crie : Contentez-vous de ce que vous avez, ne déſirez rien au-delà de votre état ; réprimez votre curioſité, domptez les inquiétudes de votre eſprit. Ce ſont de très-bonnes maximes ; mais ſi nous les avions toujours ſuivies, nous mangerions encore du gland, nous coucherions à la belle étoile, et nous n'aurions eu ni *Corneille*, ni *Racine*, ni *Molière*, ni *Pouſſin*, ni *le Brun*, ni *le Moine*, ni *Pigal*.

NUDITÉ.

POURQUOI enfermerait-on un homme, une femme, qui marcheraient tout nus dans les rues, et pourquoi personne n'eſt-il choqué des ſtatues abſolument nues, des peintures de *Magdelène* et de JESUS qu'on voit dans quelques égliſes ?

Il eſt vraiſemblable que le genre-humain a ſubſiſté long-temps ſans être vêtu.

On a trouvé dans plus d'une île, et dans le continent de l'Amérique, des peuples qui ne connaiſſaient pas les vêtemens.

Les plus civiliſés cachaient les organes de la génération par des feuilles, par des joncs entrelacés, par des plumes.

D'où vient cette eſpèce de pudeur? était-ce l'inſtinct d'allumer des déſirs en voilant ce qu'on aimait à découvrir ?

Eſt-il bien vrai que chez des nations un peu plus policées, comme les Juifs et demi-Juifs, il y ait eu des ſectes entières qui n'aient voulu adorer DIEU qu'en ſe dépouillant de tous leurs habits ? tels ont été, dit-on, les adamites et les abéliens. Ils s'aſſemblaient tout nus pour chanter les louanges de DIEU. St *Epiphane* et St *Auguſtin* le diſent. Il eſt vrai

qu'ils n'étaient pas contemporains, et qu'ils étaient fort loin de leur pays. Mais enfin cette folie eſt poſſible : elle n'eſt pas même plus extraordinaire, plus folie que cent autres folies qui ont fait le tour du monde l'une après l'autre.

Nous avons vu à l'article *Emblème* qu'aujourd'hui même encore les mahométans ont des ſaints qui ſont fous, et qui vont nus comme des ſinges. Il ſe peut très-bien que des énergumènes aient cru qu'il vaut mieux ſe préſenter à la Divinité dans l'état où elle nous a formés, que dans le déguiſement inventé par les hommes. Il ſe peut qu'ils aient montré tout par dévotion. Il y a ſi peu de gens bien faits dans les deux ſexes, que la nudité pouvait inſpirer la chaſteté, ou plutôt le dégoût, au lieu d'augmenter les déſirs.

On dit ſurtout que les abéliens renonçaient au mariage. S'il y avait parmi eux de beaux garçons et de belles filles, ils étaient pour le moins comparables à St *Adelme* et au bienheureux *Robert d'Arbriſſel*, qui couchaient avec les plus jolies perſonnes, pour mieux faire triompher leur continence.

J'avoue pourtant qu'il eût été aſſez plaiſant de voir une centaine d'*Hélènes* et de *Pâris* chanter des antiennes, et ſe donner le baiſer de paix, et faire les agapes.

Tout cela montre qu'il n'y a point de ſingularité, point d'extravagance, point de ſuperſtition qui n'ait paſſé par la tête des hommes. Heureux quand ces ſuperſtitions ne troublent pas la ſociété et n'en font pas une ſcène de diſcorde, de haine et de fureur ! Il vaut mieux ſans doute prier DIEU tout nu, que de ſouiller de ſang humain ſes autels et les places publiques.

O.

OCCULTES.

Qualités occultes.

ON s'eſt moqué fort long-temps des qualités occultes ; on doit ſe moquer de ceux qui n'y croient pas. Répétons cent fois que tout principe, tout premier reſſort de quelque œuvre que ce puiſſe être du grand Demiourgos, eſt occulte et caché pour jamais aux mortels.

Qu'eſt-ce que la force centripète, la force de la gravitation qui agit ſans contact à des diſtances immenſes ?

Quelle puiſſance fait tordre notre cœur et ſes oreillettes ſoixante fois par minute ? quel autre pouvoir change cette herbe en lait dans les mamelles d'une vache, et ce pain en ſang,

en chair, en os, dans cet enfant qui croît à mesure qu'il mange, jusqu'au point déterminé qui fixe la hauteur de sa taille sans qu'aucun art puisse jamais y ajouter une ligne?

Végétaux, minéraux, animaux, où est votre premier principe? il est dans la main de celui qui fait tourner le soleil sur son axe, et qui l'a revêtu de lumière.

Ce plomb ne deviendra jamais argent; cet argent ne sera jamais or; cet or ne sera jamais diamant; de même que cette paille ne deviendra jamais poncire ou ananas.

Quelle physique corpusculaire, quels atomes déterminent ainsi leur nature? vous n'en savez rien; la cause sera éternellement occulte pour vous. Tout ce qui vous entoure, tout ce qui est dans vous, est une énigme dont il n'est pas donné à l'homme de deviner le mot.

Cet ignorant fourré croit savoir quelque chose quand il a dit que les bêtes ont une ame végétative et une sensitive, et que les hommes ont l'ame végétative, la sensitive et l'intellectuelle.

Pauvre homme pétri d'orgueil, qui n'as prononcé que des mots, as-tu jamais vu une ame, sais-tu comment cela est fait? Nous avons beaucoup parlé d'ame dans nos *Questions*, et nous avons toujours confessé notre ignorance. Je ratifie aujourd'hui cette confession

avec

avec d'autant plus d'empreſſement, qu'ayant depuis ce temps beaucoup plus lu, plus médité, et étant plus inſtruit, je ſuis plus en état d'affirmer que je ne ſais rien.

ONAN, ONANISME.

Nous avons promis à l'article *Amour ſocratique* de parler d'*Onan* et de l'onaniſme, quoique cet onaniſme n'ait rien de commun avec l'amour ſocratique, et qu'il ſoit plutôt un effet très-déſordonné de l'amour propre.

La race d'*Onan* a de très-grandes ſingularités. Le patriarche *Juda* ſon père coucha, comme on ſait, avec ſa belle-fille *Thamar* la phénicienne, dans un grand chemin. *Jacob*, père de *Juda*, avait été à la fois le mari de deux ſœurs, filles d'un idolâtre, et il avait trompé ſon père et ſon beau-père. *Loth*, grand-oncle de *Jacob*, avait couché avec ſes deux filles. *Salmon*, l'un des deſcendans de *Jacob* et de *Juda*, épouſa *Rahab* la cananéenne proſtituée. *Booz*, fils de *Salmon* et de *Rahab*, reçut dans ſon lit *Ruth* la madianite, et fut biſaïeul de *David*. *David* enleva *Bethzabée* au capitaine *Uriah* ſon mari, qu'il fit aſſaſſiner pour être plus libre dans ſes amours. Enfin, dans les deux généalogies de notre Seigneur JESUS-CHRIST, ſi différentes en pluſieurs points,

mais entièrement ſemblables en ceux-ci, on voit qu'il naquit de cette foule de fornications, d'adultères et d'inceſtes. Rien n'eſt plus propre à confondre la prudence humaine, à humilier notre eſprit borné, à nous convaincre que les voies de la Providence ne ſont pas nos voies.

Le révérend père dom *Calmet* fait cette réflexion à propos de l'inceſte de *Juda* avec *Thamar* et du péché d'*Onan*, chap. XXXVIII de la Genèſe : „ L'Ecriture, dit-il, nous donne „ le détail d'une hiſtoire qui, dans le premier „ ſens qui frappe l'eſprit, ne paraît pas fort „ propre à édifier; mais le ſens caché et myſ- „ térieux qu'elle renferme, eſt auſſi élevé que „ celui de la lettre paraît bas aux yeux de la „ chair. Ce n'eſt pas ſans de bonnes raiſons „ que le Saint-Eſprit a permis que l'hiſtoire „ de *Thamar*, de *Rahab*, de *Ruth* et de „ *Bethzabée*, ſe trouvât mêlée dans la généa- „ logie de JESUS-CHRIST. „

Il eût été à ſouhaiter que dom *Calmet* nous eût développé ces bonnes raiſons ; il aurait éclairé les doutes et calmé les ſcrupules de toutes les ames honnêtes et timorées, qui voudraient comprendre comment l'Etre éternel, le créateur des mondes, a pu naître dans un village juif d'une race de voleurs et de proſtituées. Ce myſtère, qui n'eſt pas le moins inconcevable de tous les myſtères,

était digne aſſurément d'être expliqué par un ſavant commentateur. Tenons-nous en ici à l'onaniſme.

On ſait bien quel eſt le crime du patriarche *Juda*, ainſi qu'on connaît le crime des patriarches *Siméon* et *Lévi* ſes frères, commis dans Sichem, et le crime de tous les autres patriarches, commis contre leur frère *Joſeph*; mais il eſt difficile de ſavoir préciſément quel était le péché d'*Onan*. *Juda* avait marié ſon fils aîné *Her* à cette phénicienne *Thamar*. *Her* mourut *pour avoir été méchant*. Le patriarche voulut que ſon ſecond fils *Onan* épouſât la veuve, ſelon l'ancienne loi des Egyptiens et des Phéniciens leurs voiſins : cela s'appelait *ſuſciter des enfans à ſon frère*. Le premier-né du ſecond mariage portait le nom du défunt, et c'eſt ce qu'*Onan* ne voulait pas. Il haïſſait la mémoire de ſon frère; et pour ne point faire d'enfant qui portât le nom de *Her*, il eſt dit qu'il *jetait ſa ſemence à terre*.

Or il reſte à ſavoir ſi c'était dans la copulation avec ſa femme qu'il trompait ainſi la nature, ou ſi c'était au moyen de la maſturbation qu'il éludait le devoir conjugal. La Genèſe ne nous apprend point cette particularité. Mais aujourd'hui ce qu'on appelle communément le *péché d'Onan*, c'eſt l'abus de ſoi-même avec le ſecours de la main,

vice aſſez commun aux jeunes garçons et même aux jeunes filles qui ont trop de tempérament.

On a remarqué que l'eſpèce des hommes et celle des ſinges ſont les ſeules qui tombent dans ce défaut contraire au vœu de la nature.

Un médecin a écrit en Angleterre contre ce vice un petit volume intitulé, *de l'Onaniſme*, dont on compte environ quatre-vingts éditions, ſuppoſé que ce nombre prodigieux ne ſoit pas un tour de libraire pour amorcer les lecteurs; ce qui n'eſt que trop ordinaire.

M. *Tiſſot*, fameux médecin de Lauſane, a fait auſſi ſon Onaniſme, plus approfondi et plus méthodique que celui d'Angleterre. Ces deux ouvrages étalent les ſuites funeſtes de cette malheureuſe habitude, la perte des forces, l'impuiſſance, la dépravation de l'eſtomac et des viſcères, les tremblemens, les vertiges, l'hébétation, et ſouvent une mort prématurée. Il y en a des exemples qui font frémir.

M. *Tiſſot* a trouvé par l'expérience que le quinquina était le meilleur remède contre ces maladies, pourvu qu'on ſe défît abſolument de cette habitude honteuſe et funeſte, ſi commune aux écoliers, aux pages et aux jeunes moines.

Mais il s'eſt aperçu qu'il était plus aiſé de

prendre du quinquina que de vaincre ce qui eſt devenu une ſeconde nature.

Joignez les ſuites de l'onaniſme avec la vérole, et vous verrez combien l'eſpèce humaine eſt ridicule et malheureuſe.

Pour conſoler cette eſpèce, M. *Tiſſot* rapporte autant d'exemples de malades de réplétion que de malades d'émiſſion; et ces exemples, il les trouve chez les femmes comme chez les hommes. Il n'y a point de plus fort argument contre les vœux téméraires de chaſteté. Que voulez-vous en effet que devienne une liqueur précieuſe formée par la nature pour la propagation du genre-humain? Si on la prodigue indiſcrétement, elle peut vous tuer: ſi on la retient, elle peut vous tuer de même. On a obſervé que les pollutions nocturnes ſont fréquentes chez les perſonnes des deux ſexes non mariées, mais beaucoup plus chez les jeunes religieux que chez les recluſes, parce que le tempérament des hommes eſt plus dominant. On en a conclu que c'eſt une énorme folie de ſe condamner ſoi-même à ces turpitudes, et que c'eſt une eſpèce de ſacrilége dans les gens ſains de proſtituer ainſi le don du Créateur, et de renoncer au mariage, ordonné expreſſément par DIEU même. C'eſt ainſi que penſent les proteſtans, les juifs, les muſulmans et tant d'autres peuples;

mais les catholiques ont d'autres raifons en faveur des couvens. Je dirai des catholiques ce que le profond *Calmet* dit du Saint-Efprit : ils ont eu fans doute de bonnes raifons.

OPINION.

QUELLE eft l'opinion de toutes les nations du nord de l'Amérique, et de celles qui bordent le détroit de la Sonde, fur le meilleur des gouvernemens, fur la meilleure des religions, fur le droit public eccléfiaftique, fur la manière d'écrire l'hiftoire, fur la nature de la tragédie, de la comédie, de l'opéra, de l'églogue, du poëme épique, fur les idées innées, la grâce concomitante et les miracles du diacre *Pâris* ? Il eft clair que tous ces peuples n'ont aucune opinion fur les chofes dont ils n'ont point d'idées.

Ils ont un fentiment confus de leurs coutumes, et ne vont pas au-delà de cet inftinct. Tels font les peuples qui habitent les côtes de la mer Glaciale dans l'efpace de quinze cents lieues. Tels font les habitans des trois quarts de l'Afrique, et ceux de prefque toutes les îles de l'Afie, et vingt hordes de tartares, et prefque tous les hommes uniquement occupés du foin pénible et toujours renaiffant

de pourvoir à leur fubfiftance. Tels font, à deux pas de nous, la plupart des morlaques et des ufcoques, beaucoup de favoyards et quelques bourgeois de Paris.

Lorfqu'une nation commence à fe civilifer, elle a quelques opinions qui toutes font fauffes. Elle croit aux revenans, aux forciers, à l'enchantement des ferpens, à leur immortalité, aux poffeffions du diable, aux exorcifmes, aux arufpices Elle eft perfuadée qu'il faut que les grains pourriffent en terre pour germer, et que les quartiers de la lune font les caufes des accès de fièvre.

Un talapoin perfuade à fes dévotes que le dieu *Sommona-codom* a féjourné quelque temps à Siam, et qu'il a raccourci tous les arbres d'une forêt qui l'empêchaient de jouer à fon aife au cerf-volant, qui était fon jeu favori. Cette opinion s'enracine dans les têtes, et à la fin un honnête homme, qui douterait de cette aventure de *Sommona-codom*, courrait rifque d'être lapidé. Il faut des fiècles pour détruire une opinion populaire.

On la nomme la *reine du monde ;* elle l'eft fi bien, que quand la raifon vient la combattre, la raifon eft condamnée à la mort. Il faut qu'elle renaiffe vingt fois de fes cendres pour chaffer enfin tout doucement l'ufurpatrice.

ORACLES.

SECTION PREMIERE.

DEPUIS que la ſecte des phariſiens, chez le peuple juif, eut fait connaiſſance avec le diable, quelques raiſonneurs d'entre eux commencèrent à croire que ce diable et ſes compagnons inſpiraient chez toutes les autres nations les prêtres et les ſtatues qui rendaient des oracles. Les ſaducéens n'en croyaient rien; ils n'admettaient ni anges ni démons. Il paraît qu'ils étaient plus philoſophes que les phariſiens, par conſéquent moins faits pour avoir du crédit ſur le peuple.

Le diable feſait tout parmi la populace juive du temps de *Gamaliel*, de *Jean le baptiſeur*, de *Jacques Oblia* et de *Jeſus* ſon frère, qui fut notre ſauveur JESUS-CHRIST. Auſſi vous voyez que le diable tranſporte JESUS tantôt dans le déſert, tantôt ſur le faîte du temple, tantôt ſur une colline voiſine dont on découvre tous les royaumes de la terre; le diable entre dans le corps des garçons et des filles, et des animaux.

Les chrétiens, quoique ennemis mortels des phariſiens, adoptèrent tout ce que les phariſiens avaient imaginé du diable, ainſi que les Juifs avaient autrefois introduit chez eux les

coutumes et les cérémonies des Egyptiens. Rien n'eſt ſi ordinaire que d'imiter ſes ennemis, et d'employer leurs armes.

Bientôt les pères de l'Egliſe attribuèrent au diable toutes les religions qui partageaient la terre, tous les prétendus prodiges, tous les grands événemens, les comètes, les peſtes, le mal caduc, les écrouelles, &c. Ce pauvre diable, qu'on diſait rôti dans un trou ſous la terre, fut tout étonné de ſe trouver le maître du monde. Son pouvoir s'accrut enſuite merveilleuſement par l'inſtitution des moines.

La deviſe de tous ces nouveaux venus était : Donnez-moi de l'argent, et je vous délivrerai du diable. Leur puiſſance céleſte et terreſtre reçut enfin un terrible échec de la main de leur confrère *Luther*, qui, ſe brouillant avec eux pour un intérêt de beſace, découvrit tous les myſtères. *Hondorf*, témoin oculaire, nous rapporte que les réformés ayant chaſſé les moines d'un couvent d'Eiſenach dans la Thuringe, y trouvèrent une ſtatue de la vierge *Marie* et de l'enfant JESUS faite par tel art, que lorſqu'on mettait des offrandes ſur l'autel, la vierge et l'enfant baiſſaient la tête en ſigne de reconnaiſſance, et tournaient le dos à ceux qui venaient les mains vides.

Ce fut bien pis en Angleterre : lorſqu'on fit par ordre de *Henri VIII* la viſite juridique de

tous les couvens, la moitié des religieuſes était groſſe; et ce n'était point par l'opération du diable. L'évêque *Burnet* rapporte que, dans cent quarante-quatre couvens, les procès verbaux des commiſſaires du roi atteſtèrent des abominations dont n'approchaient pas celles de Sodome et de Gomorrhe. En effet, les moines d'Angleterre devaient être plus débauchés que les Sodomites, puiſqu'ils étaient plus riches. Ils poſſédaient les meilleures terres du royaume. Le terrain de Sodome et de Gomorrhe au contraire, ne produiſant ni blé, ni fruits, ni légumes, et manquant d'eau potable, ne pouvait être qu'un déſert affreux, habité par des miſérables trop occupés de leurs beſoins pour connaître les voluptés.

Enfin, ces ſuperbes aſiles de la fainéantiſe ayant été ſupprimés par acte du parlement, on étala dans la place publique tous les inſtrumens de leurs fraudes pieuſes : le fameux crucifix de Bokſley, qui ſe remuait et qui marchait comme une marionnette; des fioles de liqueur rouge qu'on feſait paſſer pour du ſang que verſaient quelquefois des ſtatues des ſaints, quand ils étaient mécontens de la cour; des moules de fer-blanc dans leſquels on avait ſoin de mettre continuellement des chandelles allumées, pour faire croire au peuple que c'était la même chandelle qui ne s'éteignait jamais;

des ſarbacanes, qui paſſaient de la ſacriſtie dans la voûte de l'égliſe, par leſquelles des voix céleſtes ſe feſaient quelquefois entendre à des dévotes payées pour les écouter; enfin tout ce que la friponnerie inventa jamais pour ſubjuguer l'imbécillité.

Alors pluſieurs ſavans de l'Europe, bien certains que les moines, et non les diables, avaient mis en uſage tous ces pieux ſtratagèmes, commencèrent à croire qu'il en avait été de même chez les anciennes religions; que tous les oracles et tous les miracles tant vantés dans l'antiquité n'avaient été que des preſtiges de charlatans; que le diable ne s'était jamais mêlé de rien; mais que ſeulement les prêtres grecs, romains, ſyriens, égyptiens, avaient été encore plus habiles que nos moines.

Le diable perdit donc beaucoup de ſon crédit, juſqu'à ce qu'enfin le bon homme *Béker*, dont vous pouvez conſulter l'article, écrivit ſon ennuyeux livre contre le diable, et prouva par cent argumens qu'il n'exiſtait point. Le diable ne lui répondit point; mais les miniſtres du ſaint Evangile, comme vous l'avez vu, lui répondirent; ils punirent le bon *Béker* d'avoir divulgué leur ſecret, et lui ôtèrent ſa cure; de ſorte que *Béker* fut la victime de la nullité de *Belzébuth*.

C'était le ſort de la Hollande de produire

les plus grands ennemis du diable. Le médecin *Van-Dale*, philosophe humain, savant très-profond, citoyen plein de charité, esprit d'autant plus hardi que sa hardiesse était fondée sur la vertu, entreprit enfin d'éclairer les hommes, toujours esclaves des anciennes erreurs, et toujours épaississant le bandeau qui leur couvre les yeux, jusqu'à ce que quelque grand trait de lumière leur découvre un coin de vérité, dont la plupart sont très-indignes. Il prouva dans un livre plein de l'érudition la plus recherchée, que les diables n'avaient jamais rendu aucun oracle, n'avaient opéré aucun prodige, ne s'étaient jamais mêlés de rien, et qu'il n'y avait eu de véritables démons que les fripons qui avaient trompé les hommes. Il ne faut pas que le diable se joue jamais à un savant médecin. Ceux qui connaissent un peu la nature sont fort dangereux pour les fesseurs de prestiges. Je conseille au diable de s'adresser toujours aux facultés de théologie, et jamais aux facultés de médecine.

Van-Dale prouva donc par mille monumens que non-seulement les oracles des païens n'avaient été que des tours de prêtres, mais que ces friponneries consacrées dans tout l'univers n'avaient point fini du temps de *Jean le baptiseur* et de JESUS-CHRIST, comme on le croyait pieusement. Rien n'était plus vrai,

plus palpable, plus démontré que cette vérité, annoncée par le médecin *Van-Dale;* et il n'y a pas aujourd'hui un honnête homme qui la révoque en doute.

Le livre de *Van-Dale* n'eſt peut-être pas bien méthodique; mais c'eſt un des plus curieux qu'on ait jamais faits: car depuis les fourberies groſſières du prétendu *Hiſtape* et des ſibylles; depuis l'hiſtoire apocryphe du voyage de *Simon Barjone* à Rome, et des complimens que *Simon* le magicien lui envoya faire par ſon chien; depuis les miracles de S[t] *Grégoire Thaumaturge*, et ſurtout de la lettre que ce ſaint écrivit au diable, et qui fut portée à ſon adreſſe, juſqu'aux miracles des révérends pères jéſuites et des révérends pères capucins, rien n'eſt oublié. L'empire de l'impoſture et de la bêtiſe eſt dévoilé dans ce livre aux yeux de tous les hommes qui ſavent lire, mais ils ſont en petit nombre.

Il s'en fallait beaucoup que cet empire fût détruit alors en Italie, en France, en Eſpagne, dans les Etats autrichiens, et ſurtout en Pologne où les jéſuites dominaient. Les poſſeſſions du diable, les faux miracles inondaient encore la moitié de l'Europe abrutie. Voici ce que *Van-Dale* raconte d'un oracle ſingulier qui fut rendu de ſon temps à Terni dans les Etats du pape, vers l'an 1650, et dont la relation

fut imprimée à Venife par ordre de la feigneurie :

Un hermite, nommé *Pafquale*, ayant ouï dire que *Jacovello*, bourgeois de Terni, était fort avare et fort riche, vint faire à Terni fes oraifons dans l'églife que fréquentait *Jacovello*, lia bientôt amitié avec lui, le flatta dans fa paffion, et lui perfuada que c'était une œuvre très-agréable à DIEU de faire valoir fon argent; que cela même était expreffément recommandé dans l'Evangile, puifque le ferviteur négligent, qui n'a pas fait valoir l'argent de fon maître à cinq cents pour cent, eft jeté dans les ténèbres extérieures.

Dans les converfations que l'hermite avait avec *Jacovello*, il l'entretint fouvent des beaux difcours tenus par plufieurs crucifix et par une quantité de bonnes vierges d'Italie. *Jacovello* convenait que les ftatues des faints parlaient quelquefois aux hommes, et lui difait qu'il fe croirait prédeftiné fi jamais il pouvait entendre parler l'image d'un faint.

Le bon *Pafquale* lui répondit qu'il efpérait lui donner cette fatisfaction dans peu de temps; qu'il attendait inceffamment de Rome une tête de mort, dont le pape avait fait préfent à un hermite fon confrère; que cette tête parlait comme les arbres de Dodone, et comme l'âneffe de *Balaam*. Il lui montra en effet la tête quatre

jours après. Il demanda à *Jacovello* la clef d'une petite cave et d'une chambre au-deſſus, afin que perſonne ne fût témoin du myſtère. L'hermite *Paſquale* ayant fait paſſer de la cave un tuyau qui entrait dans la tête, et ayant tout diſpoſé, ſe mit en prière avec ſon ami *Jacovello*. La tête alors parla en ces mots : ,, *Jacovello*, DIEU veut ,, récompenſer ton zèle. Je t'avertis qu'il y a ,, un tréſor de cent mille écus ſous un if à ,, l'entrée de ton jardin. Tu mourras de mort ,, ſubite ſi tu cherches ce tréſor avant d'avoir ,, mis devant moi une marmite remplie de dix ,, marcs d'or en eſpèces. ,,

Jacovello courut vîte à ſon coffre, et apporta devant l'oracle ſa marmite et ſes dix marcs. Le bon hermite avait eu la précaution de ſe munir d'une marmite ſemblable qu'il remplit de ſable. Il la ſubſtitua prudemment à la marmite de *Jacovello* quand celui-ci eut le dos tourné, et laiſſa le bon *Jacovello* avec une tête de mort de plus, et dix marcs d'or de moins.

C'eſt à peu-près ainſi que ſe rendaient tous les oracles, à commencer par celui de *Jupiter-Ammon*, et à finir par celui de *Trophonius*.

Un des ſecrets des prêtres de l'antiquité, comme des nôtres, était la confeſſion dans les myſtères. C'était là qu'ils apprenaient toutes les affaires des familles, et qu'ils ſe mettaient en état de répondre à la plupart de ceux qui

venaient les interroger. C'eſt à quoi ſe rapporte ce grand mot que *Plutarque* a rendu célèbre. Un prêtre voulant confeſſer un initié, celui-ci lui demanda : A qui me confeſſerai-je ? eſt-ce à toi ou à DIEU ? C'eſt à DIEU, reprit le prêtre. — Sors donc d'ici, homme, et laiſſe-moi avec DIEU.

Je ne finirais point ſi je rapportais toutes les choſes intéreſſantes dont *Van-Dale* a enrichi ſon livre. *Fontenelle* ne le traduiſit pas ; mais il en tira ce qu'il crut de plus convenable à ſa nation, qui aime mieux les agrémens que la ſcience. Il ſe fit lire par ceux qu'on appelait en France la bonne compagnie ; et *Van-Dale*, qui avait écrit en latin et en grec, n'avait été lu que par des ſavans. Le diamant brut de *Van-Dale* brilla beaucoup quand il fut taillé par *Fontenelle*; le ſuccès fut ſi grand que les fanatiques furent en alarmes. *Fontenelle* avait eu beau adoucir les expreſſions de *Van-Dale*, et s'expliquer quelquefois en normand ; il ne fut que trop entendu par les moines, qui n'aiment pas qu'on leur diſe que leurs confrères ont été des fripons.

Un nommé *Baltus*, jéſuite, né dans le pays Meſſin, l'un de ces ſavans qui ſavent conſulter de vieux livres, les falſifier et les citer mal à propos, prit le parti du diable contre *Van-Dale* et *Fontenelle*. Le diable ne pouvait choiſir un avocat plus ennuyeux : ſon nom n'eſt

aujourd'hui connu que par l'honneur qu'il eut d'écrire contre deux hommes célèbres, qui avaient raiſon.

Baltus, en qualité de jéſuite, cabala auprès de ſes confrères qui étaient alors autant élevés en crédit qu'ils ſont depuis tombés dans l'opprobre. Les janſéniſtes, de leur côté, plus énergumènes que les jéſuites, crièrent encore plus haut qu'eux. Enfin, tous les fanatiques furent perſuadés que la religion chrétienne était perdue, ſi le diable n'était conſervé dans ſes droits.

Peu à peu les livres des janſéniſtes et des jéſuites ſont tombés dans l'oubli. Le livre de *Van-Dale* eſt reſté pour les ſavans, et celui de *Fontenelle* pour les gens d'eſprit.

A l'égard du diable, il eſt comme les jéſuites et les janſéniſtes, il perd ſon crédit de plus en plus.

SECTION II.

QUELQUES hiſtoires ſurprenantes d'oracles, qu'on croyait ne pouvoir attribuer qu'à des génies, ont fait penſer aux chrétiens qu'ils étaient rendus par les démons, et qu'ils avaient ceſſé à la venue de JESUS-CHRIST : on ſe diſpenſait par là d'entrer dans la diſcuſſion des faits qui eût été longue et difficile, et il ſemblait qu'on confirmât la religion, qui nous

apprend l'existence des démons, en leur rapportant ces événemens.

Cependant, les histoires qu'on débitait sur les oracles doivent être fort suspectes (*a*). Celle de *Thamus* à laquelle *Eusèbe* donne sa croyance, et que *Plutarque* seul rapporte, est suivie dans le même historien d'un autre conte si ridicule qu'il suffirait pour la décréditer; mais de plus elle ne peut recevoir un sens raisonnable. Si ce grand *Pan* était un démon, les démons ne pouvaient-ils pas se faire savoir sa mort les uns aux autres sans y employer *Thamus*? Si ce grand *Pan* était JESUS-CHRIST, comment personne ne fut-il désabusé dans le paganisme, et ne vint-il à penser que le grand *Pan* fût JESUS-CHRIST mort en Judée, si c'était DIEU lui-même qui forçait les démons à annoncer cette mort aux païens?

L'histoire de *Thulis*, dont l'oracle est positif sur la Trinité, n'est rapportée que par *Suidas*. Ce *Thulis* roi d'Egypte n'était pas assurément un des *Ptolomées*. Que deviendra tout l'oracle de *Sérapis*, étant certain qu'*Hérodote* ne parle point de ce dieu, tandis que *Tacite* conte tout au long comment et pourquoi un des *Ptolomées* fit venir de Pont le dieu *Sérapis*, qui n'était alors connu que là.

(*a*) Voyez pour les citations l'ouvrage latin du docte *Antoine Van-Dale*, d'où cet article est extrait.

L'oracle rendu à *Auguſte* ſur l'enfant hébreu à qui tous les dieux obéiſſent, n'eſt point du tout recevable. *Cedrenus* le cite d'*Eusèbe*, et aujourd'hui il ne s'y trouve plus. Il ne ſerait pas impoſſible que *Cedrenus* citât à faux, ou citât quelque ouvrage fauſſement attribué à *Eusèbe;* mais comment les premiers apologiſtes du chriſtianiſme ont-ils tous gardé le ſilence ſur un oracle ſi favorable à leur religion?

Les oracles qu'*Eusèbe* rapporte de *Porphyre* attaché au paganiſme, ne ſont pas plus embarraſſans que les autres. Il nous les donne dépouillés de tout ce qui les accompagnait dans les écrits de *Porphyre.* Que ſavons-nous ſi ce païen ne les réfutait pas? ſelon l'intérêt de ſa cauſe il devait le faire, et s'il ne l'a pas fait, aſſurément il avait quelque intention cachée, comme de les préſenter aux chrétiens à deſſein de ſe moquer de leur crédulité, s'ils les recevaient pour vrais, et s'ils appuyaient leur religion ſur de pareils fondemens.

D'ailleurs, quelques anciens chrétiens ont reproché aux païens qu'ils étaient joués par leurs prêtres. Voici comme en parle *Clément* d'Alexandrie: Vante-nous, dit-il, ſi tu veux, ces oracles pleins de folie et d'impertinence, ceux de Claros, d'*Apollon pythien*, de Didyme, d'*Amphilochus;* tu peux y ajouter les augures et les interprètes des ſonges et des prodiges. Fais-

nous paraître auſſi devant l'*Apollon pythien* ces gens qui devinent par la farine ou par l'orge, et ceux qui ont été ſi eſtimés parce qu'ils parlaient du ventre. Que les ſecrets des temples des Egyptiens, et que la nécromancie des Etruſques demeurent dans les ténèbres; toutes ces choſes ne ſont certainement que des impoſtures extravagantes, et de pures tromperies, pareilles à celles des jeux de dés. Les chèvres qu'on a dreſſées à la divination, les corbeaux qu'on a inſtruits à rendre des oracles, ne ſont, pour ainſi dire, que les aſſociés des charlatans qui fourbent tous les hommes.

Euſèbe étale à ſon tour d'excellentes raiſons pour prouver que les oracles ont pu n'être que des impoſtures; et s'il les attribue aux démons, c'eſt par l'effet d'un préjugé pitoyable, et par un reſpect forcé pour l'opinion commune. Les païens n'avaient garde de conſentir que leurs oracles ne fuſſent qu'un artifice de leurs prêtres; on crut donc, par une mauvaiſe manière de raiſonner, gagner quelque choſe dans la diſpute, en leur accordant que quand même il y aurait du ſurnaturel dans leurs oracles, cet ouvrage n'était pas celui de la Divinité, mais des démons.

Il n'eſt plus queſtion de deviner les fineſſes des prêtres par des moyens qui pourraient eux-mêmes paraître trop fins. Un temps a été qu'on

les a découvertes de toutes parts aux yeux de toute la terre ; ce fut quand la religion chrétienne triompha hautement du paganiſme ſous les empereurs chrétiens.

Théodoret dit que *Théophile* évêque d'Alexandrie fit voir à ceux de cette ville les ſtatues creuſes où les prêtres entraient par des chemins cachés pour y rendre des oracles. Lorſque, par l'ordre de *Conſtantin*, on abattit le temple d'*Eſculape* à Egès en Cilicie, on chaſſa, dit *Eusèbe* dans la Vie de cet empereur, non pas un dieu, ni un démon, mais le fourbe qui avait ſi long-temps impoſé à la crédulité des peuples. A cela il ajoute en général que dans les ſimulacres des dieux abattus, on n'y trouvait rien moins que des dieux ou des démons, non pas même quelques malheureux ſpectres obſcurs et ténébreux, mais ſeulement du foin, de la paille, ou des os de morts.

La plus grande difficulté qui regarde les oracles eſt ſurmontée depuis que nous avons reconnu que les démons n'ont point dû y avoir de part. On n'a plus aucun intérêt à les faire finir préciſément à la venue de JESUS-CHRIST. Voici d'ailleurs pluſieurs preuves que les oracles ont duré plus de quatre cents ans après JESUS-CHRIST, et qu'ils ne ſont devenus tout-à-fait muets que lors de l'entière deſtruction du paganiſme.

Suétone, dans la Vie de *Néron*, dit que l'oracle de Delphes l'avertit qu'il ſe donnât de garde des ſoixante et treize ans; que *Néron* crut qu'il ne devait mourir qu'à cet âge-là, et ne ſongea point au vieux *Galba* qui, étant âgé de ſoixante et treize ans, lui ôta l'empire.

Philoſtrate, dans la Vie d'*Apollonius* de Thyane, qui a vu *Domitien*, nous apprend qu'*Apollonius* viſita tous les oracles de la Gréce, et celui de Dodone, et celui de Delphes, et celui d'*Amphiaraüs*.

Plutarque, qui vivait ſous *Trajan*, nous dit que l'oracle de Delphes était encore ſur pied, quoique réduit à une ſeule prêtreſſe après en avoir eu deux ou trois.

Sous *Adrien*, *Dion Chryſoſtôme* raconte qu'il conſulta l'oracle de Delphes; et il en rapporta une réponſe qui lui parut aſſez embarraſſée, et qui l'eſt effectivement.

Sous les *Antonins*, *Lucien* aſſure qu'un prêtre de Thyane alla demander à ce faux prophète *Alexandre*, ſi les oracles qui ſe rendaient alors à Didyme, à Claros et à Delphes, étaient véritablement des réponſes d'*Apollon* ou des impoſtures. *Alexandre* eut des égards pour ces oracles qui étaient de la nature du ſien, et répondit au prêtre qu'il n'était pas permis de ſavoir cela. Mais quand cet habile prêtre demanda ce qu'il ſerait après ſa mort, on lui répondit

hardiment : Tu feras chameau, puis cheval, puis philofophe, puis prophète auffi grand qu'*Alexandre.*

Après les *Antonins*, trois empereurs fe difputèrent l'empire. On confulta Delphes, dit *Spartien*, pour favoir lequel des trois la république devait fouhaiter ? Et l'oracle répondit en un vers : Le noir eft le meilleur ; l'africain eft le bon ; le blanc eft le pire. Par le noir on entendait *Pefcennius Niger;* par l'africain, *Severus Septimus* qui était d'Afrique ; et par le blanc, *Claudius Albinus.*

Dion, qui ne finit fon hiftoire qu'à la huitième année d'*Alexandre Sévère*, c'eft-à-dire l'an 230, rapporte que de fon temps *Amphilochus* rendait encore des oracles en fonge. Il nous apprend auffi qu'il y avait dans la ville d'Apollonie un oracle où l'avenir fe déclarait par la manière dont le feu prenait à l'encens qu'on jetait fur un autel.

Sous *Aurélien*, vers l'an 272, les Palmyréniens révoltés confultèrent un oracle d'*Apollon farpédonien* en Cilicie ; ils confultèrent encore celui de *Vénus aphacite.*

Licinius, au rapport de *Sozomène*, ayant deffein de recommencer la guerre contre *Conftantin*, confulta l'oracle d'*Apollon* de Didyme, et en eut pour réponfe deux vers d'*Homère* dont le fens eft : Malheureux vieillard, ce n'eft point

à toi à combattre contre les jeunes gens; tu n'as point de force, et ton âge t'accable.

Un dieu affez inconnu nommé *Befa*, felon *Ammien Marcellin*, rendait encore des oracles fur des billets, à Abyde, dans l'extrémité de la Thébaïde, fous l'empire de *Conftantius*.

Enfin *Macrobe*, qui vivait fous *Arcadius* et *Honorius* fils de *Théodofe*, parle du dieu d'Héliopolis de Syrie et de fon oracle, et des Fortunes d'Antium, en des termes qui marquent pofitivement que tout cela fubfiftait encore de fon temps.

Remarquons qu'il n'importe que toutes ces hiftoires foient vraies, ni que ces oracles aient effectivement rendu les réponfes qu'on leur attribue. Il fuffit qu'on n'a pu attribuer de fauffes réponfes qu'à des oracles que l'on favait qui fubfiftaient encore effectivement; et les hiftoires que tant d'auteurs en ont débitées prouvent affez qu'ils n'avaient pas ceffé, non plus que le paganifme.

Conftantin abattit peu de temples; encore n'ofa-t-il les abattre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettaient. C'eft ainfi qu'il fit renverfer celui de *Vénus aphacite*, et celui d'*Efculape* qui était à Egès en Cilicie, tous deux temples à oracles; mais il défendit que l'on facrifiât aux dieux, et commença à rendre par cet édit les temples inutiles.

Il

Il reſtait encore beaucoup d'oracles lorſque *Julien* parvint à l'empire ; il en rétablit quelques-uns qui étaient ruinés, et il voulut même être prophète de celui de Didyme. *Jovien* ſon ſucceſſeur commençait à ſe porter avec zèle à la deſtruction du paganiſme ; mais en ſept mois qu'il régna, il ne put faire de grands progrès. *Théodoſe* pour y parvenir ordonna de fermer tous les temples des païens. Enfin l'exercice de cette religion fut défendu ſous peine de la vie par une conſtitution des empereurs *Valentinien* et *Marcien*, l'an 451 de l'ère vulgaire, et le paganiſme enveloppa néceſſairement les oracles dans ſa ruine.

Cette manière de finir n'a rien de ſurprenant, elle était la ſuite naturelle de l'établiſſement d'un nouveau culte. Les faits miraculeux, ou plutôt qu'on veut donner pour tels, diminuent dans une fauſſe religion, ou à meſure qu'elle s'établit, parce qu'elle n'en a plus beſoin, ou à meſure qu'elle s'affaiblit, parce qu'ils n'obtiennent plus de croyance. Le déſir ſi vif et ſi inutile de connaître l'avenir donna naiſſance aux oracles ; l'impoſture les accrédita, et le fanatiſme y mit le ſceau ; car un moyen infaillible de faire des fanatiques, c'eſt de perſuader avant que d'inſtruire. La pauvreté des peuples qui n'avaient plus rien à donner, la fourberie découverte dans pluſieurs oracles, et concluе

dans les autres, enfin les édits des empereurs chrétiens, voilà les caufes véritables de l'établiffement et de la ceffation de ce genre d'impofture : des circonftances contraires l'ont fait difparaître; ainfi les oracles ont été foumis à la viciffitude des chofes humaines.

On fe retranche à dire que la naiffance de JESUS-CHRIST eft la première époque de leur ceffation; mais pourquoi certains démons ont-ils fui tandis que les autres reftaient? D'ailleurs l'hiftoire ancienne prouve invinciblement que plufieurs oracles avaient été détruits avant cette naiffance; tous les oracles brillans de la Gréce n'exiftaient plus, ou prefque plus, et quelquefois l'oracle fe trouvait interrompu par le filence d'un honnête prêtre qui ne voulait pas tromper le peuple. L'oracle de Delphes, dit *Lucain*, eft demeuré muet depuis que les princes craignent l'avenir; ils ont défendu aux dieux de parler, et les dieux ont obéi.

ORAISON, PRIERE PUBLIQUE, ACTION DE GRACES, &c.

Il refte très-peu de formules de prières publiques des peuples anciens.

Nous n'avons que la belle hymne d'*Horace* pour les jeux féculaires des anciens Romains. Cette prière eft du rythme et de la mefure que

les autres Romains ont imités long-temps après dans l'hymne *Ut queant laxis resonare fibris.*

Le *Pervigilium Veneris* est dans un goût recherché, et n'est pas peut-être digne de la noble simplicité du règne d'*Auguste*. Il se peut que cette hymne à *Vénus* ait été chantée dans les fêtes de la déesse ; mais on ne doute pas qu'on n'ait chanté le poëme d'*Horace* avec la plus grande solennité.

Il faut avouer que le poëme séculaire d'*Horace* est un des plus beaux morceaux de l'antiquité, et que l'hymne *Ut queant laxis* est un des plus plats ouvrages que nous ayons eu dans les temps barbares de la décadence de la langue latine. L'Eglise catholique, dans ces temps-là, cultivait mal l'éloquence et la poësie. On sait bien que DIEU préfère de mauvais vers récités avec un cœur pur, aux plus beaux vers du monde bien chantés par des impies ; mais enfin de bons vers n'ont jamais rien gâté, toutes choses étant d'ailleurs égales.

Rien n'approcha jamais parmi nous des jeux séculaires qu'on célébrait de cent dix ans en cent dix ans. Notre jubilé n'en est qu'une bien faible copie. On dressait trois autels magnifiques sur les bords du Tibre. Rome entière était illuminée pendant trois nuits ; quinze prêtres distribuaient l'eau lustrale et des cierges aux romains et aux romaines qui devaient

chanter les prières. On ſacrifiait d'abord à *Jupiter* comme au grand dieu, au maître des dieux, et enſuite à *Junon*, à *Apollon*, à *Latone*, à *Diane*, à *Cérès*, à *Pluton*, à *Proſerpine*, aux Parques, comme à des puiſſances ſubalternes. Chacune de ces divinités avait ſon hymne et ſes cérémonies. Il y avait deux chœurs, l'un de vingt-ſept garçons, l'autre de vingt-ſept filles pour chacun des dieux. Enfin, le dernier jour les garçons et les filles couronnés de fleurs chantaient l'ode d'*Horace*.

Il eſt vrai que dans les maiſons on chantait à table ſes autres odes pour le petit *Ligurinus*, pour *Liciſcus* et pour d'autres petits fripons, leſquels n'inſpiraient pas la plus grande dévotion : mais il y a temps pour tout ; *pictoribus atque poëtis*. Le *Carrache*, qui deſſina les figures de l'*Arétin*, peignit auſſi des ſaints ; et dans tous nos colléges nous avons paſſé à *Horace* ce que les maîtres de l'empire romain lui paſſaient ſans difficulté.

Pour des formules de prières, nous n'avons que de très-légers fragmens de celle qu'on récitait aux myſtères d'*Iſis*. Nous l'avons citée ailleurs, nous la rapporterons encore ici parce qu'elle n'eſt pas longue et qu'elle eſt belle :

Les puiſſances céleſtes te ſervent ; les enfers te ſont ſoumis ; l'univers tourne ſous ta main ; tes pieds foulent le Tartare ; les aſtres répondent à ta

voix ; les ſaiſons reviennent à tes ordres ; les élémens t'obéiſſent.

Nous répétons auſſi la formule qu'on attribue à l'ancien *Orphée*, laquelle nous paraît encore ſupérieure à celle d'*Iſis :*

Marchez dans la voie de la juſtice, adorez le ſeul maître de l'univers ; il eſt un, il eſt ſeul par lui-même ; tous les êtres lui doivent leur exiſtence ; il agit dans eux et par eux ; il voit tout, et jamais il n'a été vu des yeux mortels.

Ce qui eſt fort extraordinaire, c'eſt que dans le Lévitique, dans le Deutéronome des Juifs, il n'y a pas une ſeule prière publique, pas une ſeule formule. Il ſemble que les lévites ne fuſſent occupés qu'à partager les viandes qu'on leur offrait. On ne voit pas même une ſeule prière inſtituée pour leurs grandes fêtes de la pâque, de la pentecôte, des trompettes, des tabernacles, de l'expiation générale et des néoménies.

Les ſavans conviennent aſſez unanimement qu'il n'y eut de prières réglées chez les Juifs, que lorſqu'étant eſclaves à Babylone, ils en prirent un peu les mœurs, et qu'ils apprirent quelques ſciences de ce peuple ſi policé et ſi puiſſant. Ils empruntèrent tout des Chaldéens perſans, juſqu'à leur langue, leurs caractères, leurs chiffres ; et, joignant quelques coutumes nouvelles à leurs anciens rites égyptiaques, ils

devinrent un peuple nouveau, qui fut d'autant plus ſuperſtitieux, qu'au ſortir d'un long eſclavage ils furent toujours encore dans la dépendance de leurs voiſins.

. . . . *In rebus acerbis*
Acriùs advertunt animos ad relligionem.

Pour les dix autres tribus qui avaient été diſperſées auparavant, il eſt à croire qu'elles n'avaient pas plus de prières publiques que les deux autres, et qu'elles n'avaient pas même encore une religion bien fixe et bien déterminée, puiſqu'elles l'abandonnèrent ſi facilement, et qu'elles oublièrent juſqu'à leur nom; ce que ne fit pas le petit nombre de pauvres infortunés qui vint rebâtir Jéruſalem.

C'eſt donc alors que ces deux tribus, ou plutôt ces deux tribus et demie, ſemblèrent s'attacher à des rites invariables, qu'ils écrivirent, qu'ils eurent des prières réglées. C'eſt alors ſeulement que nous commençons à voir chez eux des formules de prières. *Eſdras* ordonna deux prières par jour, et il en ajouta une troiſième pour le jour du ſabbat : on dit même qu'il inſtitua dix-huit prières (afin qu'on pût choiſir), dont la première commence ainſi :

„ Sois béni, Seigneur, Dieu de nos pères,
„ Dieu d'*Abraham*, d'*Iſaac*, de *Jacob*, le

„ grand Dieu, le puiſſant, le terrible, le haut „ élevé, le diſtributeur libéral des biens, le „ plaſmateur et le poſſeſſeur du monde, qui „ te ſouviens des bonnes actions, et qui „ envoies un libérateur à leurs deſcendans „ pour l'amour de ton nom. O roi, notre „ ſecours, notre ſauveur, notre bouclier, ſois „ béni, Seigneur, bouclier d'*Abraham!* „

On aſſure que *Gamaliel*, qui vivait du temps de JESUS-CHRIST, et qui eut de ſi grands démêlés avec St *Paul*, inſtitua une dix-neuvième prière que voici :

„ Accorde la paix, les bienfaits, la béné- „ diction, la grâce, la bénignité et la piété à „ nous et à Iſraël ton peuple. Bénis-nous, ô „ notre père! bénis-nous tous enſemble par „ la lumière de ta face; car par la lumière de „ ta face tu nous as donné, Seigneur notre „ DIEU, la loi de vie, l'amour, la bénignité, „ l'équité, la bénédiction, la piété, la vie et „ la paix. Qu'il te plaiſe de bénir en tout „ temps et à tout moment ton peuple d'Iſraël „ en lui accordant la paix. Béni ſois-tu, Sei- „ gneur, qui bénis ton peuple d'Iſraël en lui „ donnant la paix! *Amen.* „ (*)

Il y a une choſe aſſez importante à obſerver dans pluſieurs prières, c'eſt que chaque peuple

(*) Conſultez ſur cela les premier et ſecond volumes de la *Mishna*, et l'article PRIERE.

a toujours demandé tout le contraire de ce que demandait ſon voiſin.

Les Juifs priaient DIEU, par exemple, d'exterminer les Syriens, Babyloniens, Egyptiens; et ceux-ci priaient DIEU d'exterminer les Juifs : auſſi le furent-ils, comme les dix tribus qui avaient été confondues parmi tant de nations; et ceux-ci furent plus malheureux; car, s'étant obſtinés à demeurer ſéparés de tous les autres peuples, étant au milieu des peuples, ils n'ont pu jouir d'aucun avantage de la ſociété humaine.

De nos jours, dans nos guerres ſi ſouvent entrepriſes pour quelques villes ou pour quelques villages, les Allemands et les Eſpagnols, quand ils étaient les ennemis des Français, priaient la ſainte Vierge du fond de leur cœur de bien battre les Velches et les Gavaches, leſquels de leur côté ſuppliaient la ſainte Vierge de détruire les Maranes et les Teutons.

En Angleterre, la Roſe rouge feſait les plus ardentes prières à S[t] *Georges*, pour obtenir que tous les partiſans de la Roſe blanche fuſſent jetés au fond de la mer. La Roſe blanche répondait par de pareilles ſupplications. On ſent combien S[t] *Georges* devait être embarraſſé; et ſi *Henri VII* n'était pas venu à ſon ſecours, *Georges* ne ſe ferait jamais tiré de là.

ORDINATION.

Si un militaire, chargé par le roi de France de conférer l'ordre de Saint-Louis à un autre militaire, n'avait pas, en lui donnant la croix, l'intention de le faire chevalier, le récipiendaire en ferait-il moins chevalier de Saint-Louis ? non fans doute.

Pourquoi donc plufieurs prêtres fe firent-ils réordonner après la mort du fameux *Lavardin* évêque du Mans ? Ce fingulier prélat qui avait établi l'ordre des Côteaux (*a*) s'avifa, à l'article de la mort, d'une efpiéglerie peu commune. Il était connu pour un des plus violens efprits forts du fiècle de *Louis XIV;* et plufieurs de ceux auxquels il avait conféré l'ordre de la prêtrife lui avaient publiquement reproché fes fentimens. Il eft naturel qu'aux approches de la mort une ame fenfible et timorée rentre dans la religion qu'elle a reçue dans fes premières années. La bienféance feule exigeait que l'évêque édifiât en mourant fes diocéfains que fa vie avait fcandalifés ; mais il était fi piqué contre fon clergé, qu'il déclara qu'aucun de ceux qu'il avait ordonnés n'était prêtre en effet, que tous leurs actes de prêtre étaient

(*a*) C'était un ordre de gourmets. Les ivrognes étaient alors fort à la mode ; l'évêque du Mans était à leur tête.

nuls, et qu'il n'avait jamais eu l'intention de donner aucun facrement.

C'était, ce me femble, raifonner comme un ivrogne; les prêtres manfaux pouvaient lui répondre : Ce n'eft pas votre intention qui eft néceffaire, c'eft la nôtre. Nous avions une envie bien déterminée d'être prêtres; nous avons fait tout ce qu'il faut pour l'être; nous fommes dans la bonne foi; fi vous n'y avez pas été, il ne nous importe guère. La maxime eft, *quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur*, et non pas *ad modum dantis*. Lorfque nôtre marchand de vin nous a vendu une feuillette, nous la buvons, quand même il aurait l'intention fecrète de nous empêcher de la boire: nous ferons prêtres malgré votre teftament.

Ces raifons étaient fort bonnes : cependant la plupart de ceux qui avaient été ordonnés par l'évêque *Lavardin*, ne fe crurent point prêtres, et fe firent ordonner une feconde fois. *Mafcaron*, médiocre et célèbre prédicateur, leur perfuada par fes difcours et par fon exemple de réitérer la cérémonie. Ce fut un grand fcandale au Mans, à Paris et à Verfailles. Il fut bientôt oublié, comme tout s'oublie.

ORGUEIL.

CICERON dans une de ſes lettres dit familièrement à ſon ami : Mandez-moi à qui vous voulez que je faſſe donner les Gaules. Dans une autre il ſe plaint d'être fatigué des lettres de je ne ſais quels princes qui le remercient d'avoir fait ériger leurs provinces en royaumes, et il ajoute qu'il ne ſait ſeulement pas où ces royaumes ſont ſitués.

Il ſe peut que *Cicéron*, qui d'ailleurs avait ſouvent vu le peuple romain, le peuple-roi, lui applaudir et lui obéir, et qui était remercié par des rois qu'il ne connaiſſait pas, ait eu quelques mouvemens d'orgueil et de vanité.

Quoique ce ſentiment ne ſoit point du tout convenable à un auſſi chétif animal que l'homme, cependant on pourrait le pardonner à un *Cicéron*, à un *Céſar*, à un *Scipion :* mais que dans le fond d'une de nos provinces à demi-barbares, un homme qui aura acheté une petite charge, et fait imprimer des vers médiocres, s'aviſe d'être orgueilleux, il y a là de quoi rire long-temps. (*)

(*) Voyez JESUITES.

ORIGINEL. (PECHÉ)

SECTION PREMIERE.

C'EST ici le prétendu triomphe des fociniens ou unitaires. Ils appellent ce fondement de la religion chrétienne, fon *péché originel.* C'eft outrager DIEU, difent-ils ; c'eft l'accufer de la barbarie la plus abfurde que d'ofer dire qu'il forma toutes les générations des hommes pour les tourmenter par des fupplices éternels, fous prétexte que leur premier père mangea d'un fruit dans un jardin. Cette facrilége imputation eft d'autant plus inexcufable chez les chrétiens, qu'il n'y a pas un feul mot touchant cette invention du péché originel ni dans le Pentateuque ni dans les prophètes ni dans les évangiles, foit apocryphes, foit canoniques, ni dans aucun des écrivains qu'on appelle *les premiers pères de l'Eglife.*

Il n'eft pas même conté dans la Genèfe que DIEU ait condamné *Adam* à la mort pour avoir avalé une pomme. Il lui dit bien, *tu mourras très-certainement le jour que tu en mangeras;* mais cette même Genèfe fait vivre *Adam* neuf cents trente ans après ce déjeûner criminel. Les animaux, les plantes, qui n'avaient point mangé de ce fruit, moururent dans le temps prefcrit

par la nature. L'homme eſt né pour mourir, ainſi que tout le reſte.

Enfin, la punition d'*Adam* n'entrait en aucune manière dans la loi juive. *Adam* n'était pas plus juif que perſan ou chaldéen. Les premiers chapitres de la Genèſe (en quelque temps qu'ils fuſſent compoſés) furent regardés par tous les ſavans juifs comme une allégorie, et même comme une fable très-dangereuſe, puiſqu'il fut défendu de la lire avant l'âge de vingt-cinq ans.

En un mot, les Juifs ne connurent pas plus le péché originel que les cérémonies chinoiſes; et quoique les théologiens trouvent tout ce qu'ils veulent dans l'Ecriture, ou *totidem verbis*, ou *totidem litteris*, on peut aſſurer qu'un théologien raiſonnable n'y trouvera jamais ce myſtère ſurprenant.

Avouons que S[t] *Auguſtin* accrédita le premier cette étrange idée, digne de la tête chaude et romaneſque d'un africain débauché et repentant, manichéen et chrétien, indulgent et perſécuteur, qui paſſa ſa vie à ſe contredire lui-même.

Quelle horreur, s'écrient les unitaires rigides, que de calomnier l'auteur de la nature juſqu'à lui imputer des miracles continuels pour damner à jamais des hommes qu'il fait naître pour ſi peu de temps! Ou il a créé les ames

de toute éternité, et dans ce fyftême, étant infiniment plus anciennes que le péché d'*Adam*, elles n'ont aucun rapport avec lui ; ou ces ames font formées à chaque moment qu'un homme couche avec une femme, et en ce cas, DIEU eft continuellement à l'affût de tous les rendez-vous de l'univers pour créer des efprits qu'il rendra éternellement malheureux ; ou DIEU eft lui-même l'ame de tous les hommes, et dans ce fyftême il fe damne lui-même. Quelle eft la plus horrible et la plus folle de ces trois fuppofitions ? Il n'y en a pas une quatrième ; car l'opinion que DIEU attend fix femaines pour créer une ame damnée dans un fœtus, revient à celle qui la fait créer au moment de la copulation : qu'importe fix femaines de plus ou de moins ?

J'ai rapporté le fentiment des unitaires, et les hommes font parvenus à un tel point de fuperftition, que j'ai tremblé en le rapportant.

SECTION II.

Il le faut avouer, nous ne connaiffons point de père de l'Eglife, jufqu'à St *Auguftin* et à St *Jérôme*, qui ait enfeigné la doctrine du péché originel. St *Clément* d'Alexandrie, cet homme fi favant dans l'antiquité, loin de parler en un feul endroit de cette corruption

qui a infecté le genre-humain, et qui l'a rendu coupable en naiſſant, dit en propres mots (*a*) : *Quel mal peut faire un enfant qui ne vient que de naître ? comment a-t-il pu prévariquer ? comment celui qui n'a encore rien fait a-t-il pu tomber ſous la malédiction d'Adam ?*

Et remarquez qu'il ne dit point ces paroles pour combattre l'opinion rigoureuſe du péché originel, laquelle n'était point encore développée, mais ſeulement pour montrer que les paſſions, qui peuvent corrompre tous les hommes, n'ont pu avoir encore aucune priſe ſur cet enfant innocent. Il ne dit point : cette créature d'un jour ne ſera pas damnée ſi elle meurt aujourd'hui ; car perſonne n'avait encore ſuppoſé qu'elle ſerait damnée. St *Clément* ne pouvait combattre un ſyſtême abſolument inconnu.

Le grand *Origène* eſt encore plus poſitif que St *Clément* d'Alexandrie. Il avoue bien que le péché eſt entré dans le monde par *Adam*, dans ſon explication de l'épître de St *Paul* aux Romains ; mais il tient que c'eſt la pente au péché qui eſt entrée, qu'il eſt très-facile de commettre le mal, mais qu'il n'eſt pas dit pour cela qu'on le commettra toujours, et qu'on ſera coupable dès qu'on ſera né.

(*a*) Stromates, liv. III.

Enfin, le péché originel, ſous *Origène*, ne conſiſtait que dans le malheur de ſe rendre ſemblable au premier homme en péchant comme lui.

Le baptême était néceſſaire; c'était le ſceau du chriſtianiſme ; il lavait tous les péchés ; mais perſonne n'avait dit encore qu'il lavât les péchés qu'on n'avait point commis. Perſonne n'aſſurait encore qu'un enfant fût damné et brûlât dans des flammes éternelles pour être mort deux minutes après ſa naiſſance. Et une preuve ſans réplique, c'eſt qu'il ſe paſſa beaucoup de temps avant que la coutume de baptiſer les enfans prévalût. *Tertullien* ne voulait point qu'on les baptisât. Or, leur refuſer ce bain ſacré, c'eût été les livrer viſiblement à la damnation, ſi on avait été perſuadé que le péché originel (dont ces pauvres innocens ne pouvaient être coupables) opérât leur réprobation, et leur fît ſouffrir des ſupplices infinis pendant toute l'éternité, pour un fait dont il était impoſſible qu'ils euſſent la moindre connaiſſance. Les ames de tous les bourreaux, fondues enſemble, n'auraient pu rien imaginer qui approchât d'une horreur ſi exécrable. En un mot, il eſt de fait qu'on ne baptiſait pas les enfans ; donc il eſt démontré qu'on était bien loin de les damner.

Il y a bien plus encore; JESUS-CHRIST n'a

jamais dit : *L'enfant non baptifé fera damné* (*b*). Il était venu au contraire pour expier tous les péchés, pour racheter le genre-humain par fon fang ; donc les petits enfans ne pouvaient être damnés. Les enfans au berceau étaient à bien plus forte raifon privilégiés. Notre divin Sauveur ne baptifa jamais perfonne. *Paul* circoncit fon difciple *Timothée*, et il n'eft point dit qu'il le baptisât.

En un mot, dans les deux premiers fiècles, le baptême des enfans ne fut point en ufage ; donc on ne croyait point que des enfans fuffent victimes de la faute d'*Adam*. Au bout de quatre cents ans on crut leur falut fort en danger, et on fut fort incertain.

Enfin *Pélage* vint au cinquième fiècle ; il traita l'opinion du péché originel de monftrueufe. Selon lui, ce dogme n'était fondé que fur une équivoque, comme toutes les autres opinions.

DIEU avait dit à *Adam* dans le jardin : *Le jour que vous mangerez du fruit de l'arbre de la fcience, vous mourrez.* Or il n'en mourut pas, et DIEU lui pardonna. Pourquoi donc n'aurait-il

(*b*) Dans faint *Jean*, JESUS dit à *Nicodème*, chapitre III, que le vent, l'efprit, fouffle où il veut, que perfonne ne fait où il va, qu'il faut renaître, qu'on ne peut entrer dans le royaume de DIEU fi on ne renaît par l'eau et par l'efprit : mais il ne parle point des enfans.

pas épargné ſa race à la millième génération? pourquoi livrerait-il à des tourmens infinis et éternels les petits enfans innocens d'un père qu'il avait reçu en grâce?

Pélage regardait DIEU non-ſeulement comme un maître abſolu, mais comme un père qui, laiſſant la liberté à ſes enfans, les récompenſait au-delà de leurs mérites, et les puniſſait au-deſſous de leurs fautes.

Lui et ſes diſciples diſaient: Si tous les hommes naiſſent les objets de la colère éternelle de celui qui leur donne la vie; ſi avant de penſer ils ſont coupables, c'eſt donc un crime affreux de les mettre au monde; le mariage eſt donc le plus horrible des forfaits. Le mariage en ce cas n'eſt donc qu'une émanation du mauvais principe des manichéens; ce n'eſt plus adorer DIEU, c'eſt adorer le diable.

Pélage et les ſiens débitaient cette doctrine en Afrique, où S[t] *Auguſtin* avait un crédit immenſe. Il avait été manichéen; il était obligé de s'élever contre *Pélage*. Celui-ci ne put réſiſter ni à *Auguſtin* ni à *Jérôme*; et enfin, de queſtions en queſtions, la diſpute alla ſi loin qu'*Auguſtin* donna ſon arrêt de damnation contre tous les enfans nés et à naître dans l'univers, en ces propres termes: *La foi catholique enſeigne que tous les hommes naiſſent ſi coupables, que les enfans mêmes ſont certainement*

damnés quand ils meurent ſans avoir été régénérés en JESUS.

C'eût été un bien triſte compliment à faire à une reine de la Chine, ou du Japon, ou de l'Inde, ou de la Scythie, ou de la Gothie, qui venait de perdre ſon fils au berceau, que de lui dire : Madame, conſolez-vous, monſeigneur le prince royal eſt actuellement entre les griffes de cinq cents diables, qui le tournent et le retournent dans une grande fournaiſe pendant toute l'éternité, tandis que ſon corps embaumé repoſe auprès de votre palais.

La reine épouvantée demande pourquoi ces diables rôtiſſent ainſi ſon cher fils, le prince royal, à jamais? On lui répond que c'eſt parce que ſon arrière-grand-père mangea autrefois du fruit de la ſcience dans un jardin. Jugez ce que doivent penſer le roi, la reine, tout le conſeil et toutes les belles dames.

Cet arrêt ayant paru un peu dur à quelques théologiens (car il y a de bonnes ames partout), il fut mitigé par un *Pierre Chryſologue*, ou *Pierre parlant d'or*, lequel imagina un faubourg d'enfer nommé les *limbes*, pour placer tous les petits garçons et toutes les petites filles qui feraient morts ſans baptême. C'eſt un lieu où ces innocens végettent ſans rien ſentir, le ſéjour de l'apathie; et c'eſt ce

qu'on appelle le *paradis des ſots*. Vous trouvez encore cette expreſſion dans *Milton : The paradiſe of fools*. Il le place vers la lune. Cela eſt tout-à-fait digne d'un poëme épique.

Explication du péché originel.

LA difficulté pour les limbes eſt demeurée la même que pour l'enfer. Pourquoi ces pauvres petits ſont-ils dans les limbes ? qu'avaient-ils fait ? comment leur ame, qu'ils ne poſſédaient que d'un jour, était-elle coupable d'une gourmandiſe de ſix mille ans ?

St *Auguſtin*, qui les damne, dit pour raiſon que les ames de tous les hommes étant dans celle d'*Adam*, il eſt probable qu'elles furent toutes complices. Mais comme l'Egliſe décida depuis que les ames ne ſont faites que quand le corps eſt commencé, ce ſyſtême tomba malgré le nom de ſon auteur.

D'autres dirent que le péché originel s'était tranſmis d'ame en ame par voie d'émanation, et qu'une ame venue d'une autre arrivait dans ce monde avec toute la corruption de l'ame-mère. Cette opinion fut condamnée.

Après que les théologiens y eurent jeté leur bonnet, les philoſophes s'eſſayèrent. *Leibnitz*, en jouant avec ſes monades, s'amuſa à raſſembler dans *Adam* toutes les monades

humaines avec leurs petits corps de monades. C'était moitié plus que S[t] *Auguftin*. Mais cette idée, digne de *Cyrano de Bergerac*, n'a pas fait fortune en philofophie.

Mallebranche explique la chofe par l'influence de l'imagination des mères. *Eve* eut la cervelle fi furieufement ébranlée de l'envie de manger du fruit, que fes enfans eurent la même envie, à peu-près comme cette femme qui, ayant vu rouer un homme, accoucha d'un enfant roué.

Nicole réduit la chofe à *une certaine inclination, une certaine pente à la concupifcence que nous avons reçue de nos mères. Cette inclination n'eft pas un acte; elle le deviendra un jour.* Fort bien, courage, *Nicole;* mais, en attendant, pourquoi me damner? *Nicole* ne touche point du tout à la difficulté; elle confifte à favoir comment nos ames d'aujourd'hui, qui font formées depuis peu, peuvent répondre de la faute d'une autre ame qui vivait il y a fi long-temps.

Mes maîtres, que fallait-il dire fur cette matière? rien. Auffi je ne donne point mon explication, je ne dis mot.

ORTHOGRAPHE.

L'ORTHOGRAPHE de la plupart des livres français eſt ridicule. Preſque tous les imprimeurs ignorans impriment *Wiſigoths*, *Weſtphalie*, *Wirtemberg*, *Wétéravie*, &c.

Ils ne ſavent pas que le double V allemand, qu'on écrit ainſi W, eſt notre V conſonne, et qu'en Allemagne on prononce Vétéravie, Virtemberg, Veſtphalie, Viſigoths.

Ils impriment *Altona* au lieu d'Altena, ne ſachant pas qu'en allemand un O ſurmonté de deux points vaut un E.

Ils ne ſavent pas qu'en Hollande *oe* fait *ou*; et ils font toujours des fautes en imprimant cette diphthongue.

Celles que commettent tous les jours nos traducteurs de livres ſont innombrables.

Pour l'orthographe purement françaiſe, l'habitude ſeule peut en ſupporter l'incongruité. *Em-ploi-e-roient*, *oc-troi-e-roi-ent*, qu'on prononce, octroiraient, emploiraient. *Pa-on* qu'on prononce pan, *fa-on* qu'on prononce fan, *La-on* qu'on prononce Lan, et cent autres barbaries pareilles font dire :

Hodieque manent veſtigia ruris.

Cela n'empêche pas que *Racine*, *Boileau* et

Quinault, ne charment l'oreille, et que *la Fontaine* ne doive plaire à jamais.

Les Anglais ſont bien plus inconſéquens : ils ont perverti toutes les voyelles ; ils les prononcent autrement que toutes les autres nations. C'eſt en orthographe qu'on peut dire d'eux avec *Virgile* :

Et penitus toto diviſos orbe Britannos.

Cependant ils ont changé leur orthographe depuis cent ans ; ils n'écrivent plus *Loveth*, *Speaketh*, *Maketh*, mais *Loves*, *Speaks*, *Makes*.

Les Italiens ont ſupprimé toutes leurs *H*. Ils ont fait pluſieurs innovations en faveur de la douceur de leur langue.

L'écriture eſt la peinture de la voix : plus elle eſt reſſemblante, meilleure elle eſt.

OVIDE.

LES ſavans n'ont pas laiſſé de faire des volumes pour nous apprendre au juſte dans quel coin de terre *Ovide Naſon* fut exilé par *Octave Cépias* ſurnommé *Auguſte*. Tout ce qu'on en ſait, c'eſt que, né à Sulmone, et élevé à Rome, il paſſa dix ans ſur la rive droite du Danube, dans le voiſinage de la mer Noire. Quoiqu'il appelle cette terre *barbare*, il ne faut pas ſe figurer que ce fût un pays de

ſauvages. On y feſait des vers. *Cotis* petit roi d'une partie de la Thrace fit des vers gètes pour *Ovide*. Le poëte latin apprit le gète, et fit auſſi des vers dans cette langue. Il ſemble qu'on aurait dû attendre des vers grecs dans l'ancienne patrie d'*Orphée*; mais ces pays étaient alors peuplés par des nations du Nord qui parlaient probablement un dialecte tartare, une langue approchante de l'ancien ſlavon. *Ovide* ne ſemblait pas deſtiné à faire des vers tartares. Le pays des Tomites, où il fut relégué, était une partie de la Méſie, province romaine, entre le mont Hémus et le Danube. Il eſt ſitué au quarante-quatrième degré et demi, comme les plus beaux climats de la France : mais les montagnes qui ſont au ſud, et les vents du nord et de l'eſt qui ſoufflent du Pont-Euxin, le froid et l'humidité des forêts et du Danube, rendaient cette contrée inſupportable à un homme né en Italie : auſſi *Ovide* n'y vécut-il pas long-temps : il y mourut à l'âge de ſoixante années. Il ſe plaint dans ſes Elégies du climat, et non des habitans :

Quos ego, cùm loca ſim veſtra peroſus, amo.

Ces peuples le couronnèrent de laurier, et lui donnèrent des priviléges qui ne l'empêchèrent pas de regretter Rome. C'était un grand exemple de l'eſclavage des Romains

et

et de l'extinction de toutes les lois, qu'un homme né dans une famille équeſtre, comme *Octave*, exilât un homme d'une famille équeſtre, et qu'un citoyen de Rome envoyât d'un mot un autre citoyen chez les Scythes. Avant ce temps il fallait un plébiſcite, une loi de la nation, pour priver un romain de ſa patrie. *Cicéron*, exilé par une cabale, l'avait été du moins avec les formes des lois.

Le crime d'*Ovide* était inconteſtablement d'avoir vu quelque choſe de honteux dans la famille d'*Octave* :

Cur aliquid vidi, cur noxia lumina feci?

Les doctes n'ont pas décidé s'il avait vu *Auguſte* avec un jeune garçon plus joli que ce *Mannius* dont *Auguſte* dit qu'il n'avait point voulu, parce qu'il était trop laid; ou s'il avait vu quelque écuyer entre les bras de l'impératrice *Livie*, que cet *Auguſte* avait épouſée groſſe d'un autre; ou s'il avait vu cet empereur *Auguſte* occupé avec ſa fille ou ſa petite-fille, ou enfin s'il avait vu cet empereur *Auguſte* feſant quelque choſe de pis, *torva tuentibus hircis*. Il eſt de la plus grande probabilité qu'*Ovide* ſurprit *Auguſte* dans un inceſte. Un auteur preſque contemporain nommé *Minutianus Apuleius*, dit : *Pulſum quoque in exilium quod Auguſti inceſtum vidiſſet.*

Octave Auguste prit le prétexte du livre innocent de l'Art d'aimer, livre très-décemment écrit, et dans lequel il n'y a pas un mot obscène, pour envoyer un chevalier romain sur la mer Noire. Le prétexte était ridicule. Comment *Auguste*, dont nous avons encore des vers remplis d'ordures, pouvait-il sérieusement exiler *Ovide* à Tomes, pour avoir donné à ses amis, plusieurs années auparavant, des copies de l'Art d'aimer? Comment avait-il le front de reprocher à *Ovide* un ouvrage écrit avec quelque modestie, dans le temps qu'il approuvait les vers où *Horace* prodigue tous les termes de la plus infame prostitution, et le *futuo*, et le *mentula*, et le *cunnus*? Il y propose indifféremment ou *une fille lascive*, ou *un beau garçon qui renoue sa longue chevelure*, ou *une servante*, ou *un laquais :* tout lui est égal. Il ne lui manque que la bestialité. Il y a certainement de l'impudence à blâmer *Ovide* quand on tolère *Horace*. Il est clair qu'*Octave* alléguait une très-méchante raison, n'osant parler de la bonne. Une preuve qu'il s'agissait de quelque stupre, de quelque inceste, de quelque aventure secrète de la sacrée famille impériale, c'est que le bouc de Caprée, *Tibère*, immortalisé par les médailles de ses débauches, *Tibère*, monstre de lasciveté comme de dissimulation, ne rappela point *Ovide*. Il eut beau

demander grâce à l'auteur des profcriptions et à l'empoifonneur de *Germanicus*, il refta fur les bords du Danube.

Si un gentilhomme hollandais, ou polonais, ou fuédois, ou anglais, ou vénitien, avait vu par hafard un ftathouder, ou un roi de la Grande-Bretagne, ou un roi de Suède, ou un roi de Pologne, ou un doge, commettre quelque gros péché; fi ce n'était pas même par hafard qu'il l'eût vu; s'il en avait cherché l'occafion; fi enfin il avait l'indifcrétion d'en parler, certainement ce ftathouder, ou ce roi, ou ce doge, ne feraient pas en droit de l'exiler.

On peut faire à *Ovide* un reproche prefque auffi grand qu'à *Augufte* et qu'à *Tibère*, c'eft de les avoir loués. Les éloges qu'il leur prodigue font fi outrés, qu'ils exciteraient encore aujourd'hui l'indignation, s'il les eût donnés à des princes légitimes fes bienfaiteurs; mais il les donnait à des tyrans, et à fes tyrans. On pardonne de louer un peu trop un prince qui vous careffe, mais non pas de traiter en dieu un prince qui vous perfécute. Il eût mieux valu cent fois s'embarquer fur la mer Noire, et fe retirer en Perfe, par les Palus-Méotides, que de faire fes *Triftes*, *de Ponto*. Il eût appris le perfan auffi aifément que le gète, et aurait pu du moins oublier le maître de Rome chez le maître d'Ecbatane. Quelque efprit dur dira

qu'il y avait encore un parti à prendre ; c'était d'aller ſecrétement à Rome, s'adreſſer à quelques parens de *Brutus* et de *Caſſius*, et de faire une douzième conſpiration contre *Octave ;* mais cela n'était pas dans le goût élégiaque.

Choſe étrange que les louanges ! Il eſt bien clair qu'*Ovide* ſouhaitait de tout ſon cœur que quelque *Brutus* délivrât Rome de ſon *Auguſte*, et il lui ſouhaite en vers l'immortalité.

Je ne reproche à *Ovide* que ſes *Triſtes*. *Bayle* lui fait ſon procès ſur ſa philoſophie du chaos, ſi bien expoſée dans le commencement des Métamorphoſes :

Ante mare et terras, et quod tegit omnia cœlum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe.

Bayle traduit ainſi ces premiers vers : *Avant qu'il y eût un ciel, une terre et une mer, la nature était un tout homogène.* Il y a dans *Ovide : La face de la nature était la même dans tout l'univers.* Cela ne veut pas dire que tout fût homogène, mais que ce tout hétérogène, cet aſſemblage de choſes différentes, paraiſſait le même ; *unus vultus.*

Bayle critique tout le chaos. *Ovide*, qui n'eſt dans ſes vers que le chantre de l'ancienne philoſophie, dit que les choſes molles et dures, les légères et les peſantes, étaient mêlées enſemble :

Mollia cum duris, ſine pondere, habentia pondus:

Et voici comme *Bayle* raiſonne contre lui : „ Il n'y a rien de plus abſurde que de ſup- „ poſer un chaos qui a été homogène pendant „ toute une éternité, quoiqu'il eût les qualités „ élémentaires, tant celles qu'on nomme *alté-* „ *ratrices*, qui ſont la chaleur, la froideur, „ l'humidité et la ſéchereſſe, que celles qu'on „ nomme *motrices*, qui ſont la légéreté et la „ peſanteur : celle-là cauſe du mouvement en „ haut, celle-ci du mouvement en bas. Une „ matière de cette nature ne peut point être „ homogène, et doit contenir néceſſairement „ toutes ſortes d'hétérogénéités. La chaleur et „ la froideur, l'humidité et la ſéchereſſe, ne „ peuvent pas être enſemble ſans que leur „ action et leur réaction les tempère et les con- „ vertiſſe en d'autres qualités qui ſont la forme „ des corps mixtes ; et comme ce tempéra- „ ment ſe peut faire ſelon les diverſités innom- „ brables de combinaiſons, il a fallu que le „ chaos renfermât une multitude incroyable „ d'eſpèces de compoſés. Le ſeul moyen de „ le concevoir homogène ſerait de dire que „ les qualités altératrices des élémens ſe modi- „ fièrent au même degré dans toutes les molé- „ cules de la matière, de ſorte qu'il y avait „ par-tout préciſément la même tiédeur, la

» même molleſſe, la même odeur, la même » ſaveur, &c.... mais ce ſerait ruiner d'une » main ce que l'on bâtit de l'autre, ce ſerait, » par une contradiction dans les termes, appe- » ler *chaos* l'ouvrage le plus régulier, le plus » merveilleux en ſa ſymétrie, le plus admi- » rable en matière de proportions qui ſe puiſſe » concevoir. Je conviens que le goût de » l'homme s'accommode mieux d'un ouvrage » diverſifié que d'un ouvrage uniforme; mais » nos idées ne laiſſent pas de nous apprendre » que l'harmonie des qualités contraires, con- » ſervée uniformément dans tout l'univers, » ſerait une perfection auſſi merveilleuſe que » le partage inégal qui a ſuccédé au chaos.

» Quelle ſcience, quelle puiſſance, ne deman- » derait pas cette harmonie uniforme répandue » dans toute la nature? Il ne ſuffirait pas de » faire entrer dans chaque mixte la même » quantité de chacun des quatre ingrédiens; » il faudrait y mettre des uns plus, des autres » moins, ſelon que la force des uns eſt plus » grande ou plus petite pour agir que pour » réſiſter; car on ſait que les philoſophes par- » tagent dans un degré différent l'action, et la » réaction aux qualités élémentaires. Tout » bien compté, il ſe trouverait que la cauſe » qui métamorphoſa le chaos l'aurait tiré, » non pas d'un état de confuſion et de guerre,

» comme on le ſuppoſe, mais d'un état de
» juſteſſe, qui était la choſe du monde la plus
» accomplie, et qui par la réduction à l'équilibre des forces contraires le tenait dans un
» repos équivalent à la paix. Il eſt donc conſtant que, ſi les poëtes veulent ſauver l'homogénéité du chaos, il faut qu'ils effacent tout
» ce qu'ils ajoutent concernant cette confuſion bizarre des ſemences contraires, et ce
» mélange indigeſte, et ce combat perpétuel
» des principes ennemis.

» Paſſons-leur cette contradiction, nous
» trouverons aſſez de matière pour les combattre par d'autres endroits. Recommençons
» l'attaque de l'éternité. Il n'y a rien de plus
» abſurde que d'admettre pendant un temps
» infini le mélange des parties inſenſibles des
» quatre élémens; car dès que vous ſuppoſez
» dans ces parties l'activité de la chaleur,
» l'action et la réaction des quatre premières
» qualités, et outre cela le mouvement vers
» le centre dans les particules de la terre et
» de l'eau, et le mouvement vers la circonférence dans celles du feu et de l'air, vous
» établiſſez un principe qui ſéparera néceſſairement les unes des autres ces quatre eſpèces
» de corps, et qui n'aura beſoin pour cela
» que d'un certain temps limité. Conſidérez
» un peu ce qu'on appelle *la fiole des quatre*

„ *élémens*. On y enferme de petites particules
„ métalliques, et puis trois liqueurs beaucoup
„ plus légères les unes que les autres. Brouil-
„ lez tout cela enſemble, vous n'y diſcernez
„ plus aucun de ces quatre mixtes, les parties
„ de chacun ſe confondent avec les parties des
„ autres : mais laiſſez un peu votre fiole en
„ repos, vous trouverez que chacun reprend
„ ſa ſituation ; toutes les particules métalliques
„ ſe raſſemblent au fond de la fiole ; celles de
„ la liqueur la plus légère ſe raſſemblent au
„ haut ; celles de la liqueur moins légère que
„ celle-là, et moins peſante que l'autre, ſe
„ rangent au troiſième étage ; celles de la
„ liqueur plus peſante que ces deux-là, mais
„ moins peſante que les particules métalli-
„ ques, ſe mettent au ſecond étage ; et ainſi
„ vous retrouvez les ſituations diſtinctes que
„ vous aviez confondues en ſecouant la fiole :
„ vous n'avez pas beſoin de patience ; un temps
„ fort court vous ſuffit pour revoir l'image de
„ la ſituation que la nature a donnée dans le
„ monde aux quatre élémens. On peut con-
„ clure, en comparant l'univers à cette fiole,
„ que, ſi la terre réduite en poudre avait été
„ mêlée avec la matière des aſtres, et avec
„ celle de l'air et de l'eau, en telle ſorte que
„ le mélange eût été fait juſqu'aux particules
„ inſenſibles de chacun de ces élémens, tout

„ aurait

„ aurait d'abord travaillé à ſe dégager, et „ qu'au bout d'un terme préfix les parties de „ la terre auraient formé une maſſe, celles du „ feu une autre, et ainſi du reſte, à propor- „ tion de la peſanteur et de la légéreté de „ chaque eſpèce de corps. „

Je nie à *Bayle* que l'expérience de la fiole eût pu ſe faire du temps du chaos. Je lui dis qu'*Ovide* et les philoſophes entendaient par choſes peſantes et légères, celles qui le devinrent quand un dieu y eut mis la main. Je lui dis : Vous ſuppoſez que la nature eût pu s'arranger toute ſeule, ſe donner elle-même la peſanteur. Il faudrait que vous commençaſſiez par me prouver que la gravité eſt une qualité eſſentiellement inhérente à la matière, et c'eſt ce qu'on n'a jamais pu prouver. *Deſcartes*, dans ſon roman, a prétendu que les corps n'étaient devenus peſans que quand ſes tourbillons de matière ſubtile avaient commencé à les pouſſer à un centre. *Newton*, dans ſa véritable philoſophie, ne dit point que la gravitation, l'attraction, ſoit une qualité eſſentielle à la matière. Si *Ovide* avait pu deviner le livre des Principes mathématiques de *Newton*, il vous dirait : *La matière n'était ni peſante ni en mouvement dans mon chaos; il a fallu que* DIEU *lui imprimât ces deux qualités : mon chaos ne renfermait pas la force que vous lui ſuppoſez : nec quidquam niſi*

pondus iners, ce n'était qu'une maſſe impuiſſante ; *pondus* ne ſignifie point ici *poids*, il veut dire *maſſe*.

Rien ne pouvait peſer avant que DIEU eût imprimé à la matière le principe de la gravitation. De quel droit un corps tendrait-il vers le centre d'un autre, ſerait-il attiré par un autre, pouſſerait-il un autre, ſi l'artiſan ſuprême ne lui avait communiqué cette vertu inexplicable ? Ainſi *Ovide* ſe trouverait non-ſeulement un bon philoſophe, mais encore un paſſable théologien.

Vous dites : „ Un théologien ſcolaſtique „ avouerait ſans peine que, ſi les quatre élé- „ mens avaient exiſté indépendamment de „ DIEU avec toutes les facultés qu'ils ont „ aujourd'hui, ils auraient formé d'eux-mêmes „ cette machine du monde, et l'entretien- „ draient dans l'état où nous la voyons. On „ doit donc reconnaître deux grands défauts „ dans la doctrine du chaos : l'un, et le prin- „ cipal, eſt qu'elle ôte à DIEU la création de la „ matière et la production des qualités propres „ au feu, à l'air, à la terre et à la mer ; l'autre, „ qu'après lui avoir ôté cela, elle le fait venir „ ſans néceſſité ſur le théâtre du monde pour „ diſtribuer les places aux quatre élémens. „ Nos nouveaux philoſophes, qui ont rejeté „ les qualités et les facultés de la phyſique

„ péripatéticienne, trouveraient les mêmes „ défauts dans la defcription du chaos d'*Ovide;* „ car ce qu'ils appellent, *lois générales du mou-* „ *vement*, *principes de mécanique*, *modifications* „ *de la matière*, *figure*, *fituation et arrangement* „ *des corpufcules*, ne comprend autre chofe „ que cette vertu active et paffive de la nature, „ que les péripatéticiens entendent fous les „ mots de *qualités altératrices et motrices des* „ *quatre élémens.* Puis donc que, fuivant la „ doctrine de ceux-ci, ces quatre corps, fitués „ felon leur légéreté et leur pefanteur natu- „ relles, font un principe qui fuffit à toutes „ les générations, les cartéfiens, les gaffen- „ diftes et les autres philofophes modernes „ doivent foutenir que le mouvement, la „ fituation et la figure des parties de la matière „ fuffifent à la production de tous les effets „ naturels, fans excepter même l'arrangement „ général qui a mis la terre, l'air, l'eau et les „ aftres où nous les voyons. Ainfi la véritable „ caufe du monde et des effets qui s'y pro- „ duifent n'eft point différente de la caufe qui „ a donné le mouvement aux parties de la „ matière, foit qu'en même temps elle ait „ affigné à chaque atome une figure déter- „ minée, comme le veulent les gaffendiftes, „ foit qu'elle ait feulement donné à des parties „ toutes cubiques une impulfion qui, par la

„ durée du mouvement réduit à certaines lois,
„ leur ferait prendre dans la ſuite toutes ſortes
„ de figures. C'eſt l'hypothèſe des cartéſiens.
„ Les uns et les autres doivent convenir, par
„ conſéquent, que ſi la matière avait été telle
„ avant la génération du monde qu'*Ovide* l'a
„ prétendu, elle aurait été capable de ſe tirer du
„ chaos par ſes propres forces, et de ſe donner
„ la forme de monde ſans l'aſſiſtance de DIEU.
„ Ils doivent donc accuſer *Ovide* d'avoir com-
„ mis deux bévues : l'une eſt d'avoir ſuppoſé
„ que la matière avait eu ſans l'aide de la Divi-
„ nité les ſemences de tous les mixtes, la
„ chaleur, le mouvement, &c. ; l'autre eſt de
„ dire que, ſans l'aſſiſtance de DIEU, elle ne
„ ſe ferait point tirée de l'état de confuſion.
„ C'eſt donner trop et trop peu à l'un et à
„ l'autre, c'eſt ſe paſſer de ſecours au plus
„ grand beſoin, et le demander lorſqu'il n'eſt
„ pas néceſſaire. „

Ovide pourra vous répondre encore : Vous ſuppoſez à tort que mes élémens avaient toutes les qualités qu'ils ont aujourd'hui ; ils n'en avaient aucune ; le ſujet exiſtait nu, informe, impuiſſant ; et quand j'ai dit que le chaud était mêlé dans mon chaos avec le froid, le ſec avec l'humide, je n'ai pu employer que ces expreſſions, qui ſignifient qu'il n'y avait ni froid ni chaud, ni ſec ni humide. Ce ſont

des qualités que DIEU a miſes dans nos ſenſations, et qui ne ſont point dans la matière. Je n'ai point fait les bévues dont vous m'accuſez. Ce ſont vos cartéſiens et vos gaſſendiſtes qui font des bévues avec leurs atomes et leurs parties cubiques; et leurs imaginations ne ſont pas plus vraies que mes métamorphoſes. J'aime mieux *Daphné* changée en laurier, et *Narciſſe* en fleur, que de la matière ſubtile changée en ſoleils, et de la matière rameuſe devenue terre et eau.

Je vous ai donné des fables pour des fables; et vos philoſophes donnent des fables pour des vérités.

OZÉE.

En reliſant hier, avec édification, l'ancien Teſtament, je tombai ſur ce paſſage d'*Ozée*, chap. XIV, verſ. 1: *Que Samarie périſſe, parce qu'elle a tourné ſon Dieu à l'amertume! que les Samaritains meurent par le glaive! que leurs petits enfans ſoient écraſés, et qu'on fende le ventre aux femmes groſſes!*

Je trouvai ces paroles un peu dures: j'allai conſulter un docteur de l'univerſité de Prague, qui était alors à ſa maiſon de campagne, au mont Krapac; il me dit: Il ne faut pas que cela vous étonne. Les Samaritains étaient des

ſchiſmatiques qui voulaient ſacrifier chez eux, et ne point envoyer leur argent à Jéruſalem ; ils méritaient au moins les ſupplices auxquels le prophète *Ozée* les condamne. La ville de Jéricho, qui fut traitée ainſi après que ſes murs furent tombés au ſon du cornet, était moins coupable. Les trente et un rois que *Joſué* fit pendre n'étaient point ſchiſmatiques. Les quarante mille éphraïmites maſſacrés pour avoir prononcé *ſiboleth* au lieu de *ſchiboleth*, n'étaient point tombés dans l'abyme du ſchiſme. Sachez, mon fils, que le ſchiſme eſt tout ce qu'il y a de plus exécrable. Quand les jéſuites firent pendre dans Thorn, en 1724, de jeunes écoliers, c'eſt que ces pauvres enfans étaient ſchiſmatiques. Ne doutez pas que nous autres catholiques, apoſtoliques, romains et bohémiens, nous ne ſoyons tenus de paſſer au fil de l'épée tous les ruſſes que nous rencontrerons déſarmés, d'écraſer leurs enfans ſur la pierre, d'éventrer leurs femmes enceintes, et de tirer de leur matrice déchirée et ſanglante leurs fœtus à demi formés. Les Ruſſes ſont de la religion grecque ſchiſmatique ; ils ne portent point leur argent à Rome : donc nous devons les exterminer, puiſqu'il eſt démontré que les Jéroſolymites devaient exterminer les Samaritains. C'eſt ainſi que nous traitâmes les huſſites, qui voulaient auſſi garder leur argent.

Ainſi a péri ou dû périr, ainſi a été éventrée ou dû être éventrée toute femme ou fille ſchiſmatique.

Je pris la liberté de diſputer contre lui; il ſe fâcha; la diſpute ſe prolongea; il fallut ſouper chez lui; il m'empoiſonna; mais je n'en mourus pas.

P.

PAPISME.

Le Papiſte et le Tréſorier.

LE PAPISTE.

MONSEIGNEUR a dans ſa principauté des luthériens, des calviniſtes, des quakers, des anabaptiſtes, et même des juifs; et vous voudriez encore qu'il admît des unitaires.

LE TRESORIER.

Si ces unitaires vous apportent de l'induſtrie et de l'argent, quel mal vous feront-ils? vous n'en ſerez que mieux payé de vos gages.

LE PAPISTE.

J'avoue que la ſouſtraction de mes gages me ſerait plus douloureuſe que l'admiſſion de ces

meſſieurs ; mais enfin ils ne croient pas que JESUS-CHRIST ſoit fils de DIEU.

LE TRESORIER.

Que vous importe, pourvu qu'il vous ſoit permis de le croire, et que vous ſoyez bien nourri, bien vêtu, bien logé ? les Juifs ſont bien loin de croire qu'il ſoit fils de DIEU, et cependant vous êtes fort aiſe de trouver ici des juifs ſur qui vous placez votre argent à ſix pour cent. S[t] *Paul* lui-même n'a jamais parlé de la divinité de JESUS-CHRIST ; il l'appelle franchement *un homme :* La mort, dit-il, eſt entrée dans le monde par le péché d'un ſeul *homme*... le don de DIEU s'eſt répandu par la grâce d'un ſeul *homme*, qui eſt JESUS (*). Et ailleurs : Vous êtes à JESUS, et JESUS eſt à DIEU... Tous vos premiers pères de l'Egliſe ont penſé comme S[t] *Paul :* il eſt évident que pendant trois cents ans JESUS s'eſt contenté de ſon humanité ; figurez-vous que vous êtes un chrétien des trois premiers ſiècles.

LE PAPISTE.

Mais, Monſieur, ils ne croient point à l'éternité des peines.

LE TRESORIER.

Ni moi non plus : ſoyez damné à jamais ſi

(*) *Epiſt. ad Rom.* chap. V, v. 12-15, et juſqu'à la fin.

vous voulez ; pour moi je ne compte point du tout l'être.

LE PAPISTE.

Ah ! Monſieur, il eſt bien dur de ne pouvoir damner à ſon plaiſir tous les hérétiques de ce monde ! mais la rage qu'ont les unitaires de rendre un jour les ames heureuſes n'eſt pas ma ſeule peine. Vous ſavez que ces monſtres-là ne croient pas plus à la réſurrection des corps que les ſaducéens ; ils diſent que nous ſommes tous anthropophages, que les particules qui compoſaient votre grand-père et votre biſaïeul, ayant été néceſſairement diſperſées dans l'atmoſphère, ſont devenues carottes et aſperges, et qu'il eſt impoſſible que vous n'ayez mangé quelques petits morceaux de vos ancêtres.

LE TRESORIER.

Soit : mes petits enfans en feront autant de moi, ce ne ſera qu'un rendu ; il en arrivera autant aux papiſtes. Ce n'eſt pas une raiſon pour qu'on vous chaſſe des Etats de monſeigneur, ce n'eſt pas une raiſon non plus pour qu'il en chaſſe les unitaires. Reſſuſcitez comme vous pourrez ; il m'importe fort peu que les unitaires reſſuſcitent ou non, pourvu qu'ils nous ſoient utiles pendant leur vie.

LE PAPISTE.

Et que direz-vous, Monſieur, du péché originel qu'ils nient effrontément ? N'êtes-vous

pas tout ſcandaliſé quand ils aſſurent que le Pentateuque n'en dit pas un mot; que l'évêque d'Hippone, S[t] *Auguſtin*, eſt le premier qui ait enſeigné poſitivement ce dogme, quoiqu'il ſoit évidemment indiqué par S[t] *Paul.*

LE TRESORIER.

Ma foi, ſi le Pentateuque n'en a point parlé, ce n'eſt pas ma faute; pourquoi n'ajoutiez-vous pas un petit mot du péché originel dans l'ancien Teſtament, comme vous y avez, dit-on, ajouté tant d'autres choſes? Je n'entends rien à ces ſubtilités. Mon métier eſt de vous payer régulièrement vos gages quand j'ai de l'argent. . . .

PARADIS.

PARADIS : il n'y a guère de mot dont la ſignification ſe ſoit plus écartée de ſon étymologie. On ſait aſſez qu'originairement il ſignifiait un lieu planté d'arbres fruitiers; enſuite on donna ce nom à des jardins plantés d'arbres d'ombrage. Tels furent, dans l'antiquité, les jardins de Saana vers Eden dans l'Arabie heureuſe, connus ſi long-temps avant que les hordes des Hébreux euſſent envahi une partie de la Paleſtine.

Ce mot *paradis* n'eſt célèbre chez les Juifs que dans la Geneſe. Quelques auteurs juifs

canoniques parlent de jardins ; mais aucun n'a jamais dit un mot du jardin nommé *paradis terrestre.* Comment s'est-il pu faire qu'aucun écrivain juif, aucun prophète juif, aucun cantique juif, n'ait cité ce paradis terrestre dont nous parlons tous les jours ? cela est presque incompréhensible. C'est ce qui a fait croire à plusieurs savans audacieux que la Genèse n'avait été écrite que très-tard.

Jamais les Juifs ne prirent ce verger, cette plantation d'arbres, ce jardin, soit d'herbes, soit de fleurs, pour le ciel.

S[t] *Luc* est le premier qui fasse entendre le ciel par ce mot *paradis*, quand JESUS-CHRIST dit au bon larron (*a*) : *Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis.*

Les anciens donnèrent le nom de ciel aux nuées : ce nom n'était pas convenable, attendu que les nuées touchent à la terre par les vapeurs dont elles sont formées, et que le ciel est un mot vague qui signifie l'espace immense dans lequel sont tant de soleils, de planètes et de comètes ; ce qui ne ressemble nullement à un verger.

S[t] *Thomas* dit qu'il y a trois paradis ; le terrestre, le céleste et le spirituel. Je n'entends pas trop la différence qu'il met entre le spirituel et le céleste. Le verger spirituel est, selon lui,

(*a*) *Luc*, chap. XXIII, v. 43.

la viſion béatifique. Mais c'eſt préciſément ce qui conſtitue la paradis céleſte, c'eſt la jouiſſance de DIEU même (*b*). Je ne prends pas la liberté de diſputer contre l'ange de l'école. Je dis ſeulement : Heureux qui peut toujours être dans un de ces trois paradis !

Quelques ſavans curieux ont cru que le jardin des Heſpérides, gardé par un dragon, était une imitation du jardin d'Eden gardé par un bœuf ailé, ou par un chérubin. D'autres ſavans plus téméraires ont oſé dire que le bœuf était une mauvaiſe copie du dragon, et que les Juifs n'ont jamais été que de groſſiers plagiaires : mais c'eſt blaſphémer, et cette idée n'eſt pas ſoutenable.

Pourquoi a-t-on donné le nom de paradis à des cours carrées au-devant d'une égliſe ?

Pourquoi a-t-on appelé paradis le rang des troiſièmes loges à la comédie et à l'opéra ? Eſt-ce parce que ces places étant moins chères que les autres, on a cru qu'elles étaient faites pour les pauvres ; et qu'on prétend que dans l'autre paradis il y a beaucoup plus de pauvres que de riches ? eſt-ce parce que ces loges étant fort hautes, on leur a donné un nom qui ſignifie auſſi le ciel ? il y a pourtant un peu de différence entre monter au ciel et monter aux troiſièmes loges.

(*b*) Première partie, queſtion CII.

Que penſerait un étranger arrivant à Paris, à qui un pariſien dirait : Voulez-vous que nous allions voir Pourceaugnac au paradis ?

Que d'incongruités, que d'équivoques dans toutes les langues ! Que tout annonce la faibleſſe humaine !

Voyez l'article *Paradis* dans le grand dictionnaire encyclopédique ; il eſt aſſurément meilleur que celui-ci.

Paradis aux bienfeſans, diſait toujours l'abbé de *Saint-Pierre*.

PARLEMENT DE FRANCE.

Depuis Philippe le bel juſqu'à Charles VII.

PARLEMENT vient ſans doute de parler ; et l'on prétend que parler venait du mot celte *paler*, dont les Cantabres et autres eſpagnols firent *palabra*. D'autres aſſurent que c'eſt de *parabola*, et que de *parabole* on fit parlement. C'eſt-là ſans doute une érudition fort utile.

Il y a du moins je ne ſais quelle apparence de doctrine plus ſérieuſe dans ceux qui vous diſent que nous n'avons pu encore découvrir de monumens où ſe trouve le mot barbare *parlamentum*, que vers le temps des premières croiſades.

On peut répondre : Le terme *parlamentum* était en uſage alors pour ſignifier les aſſemblées de la nation ; donc il était en uſage très-long-temps auparavant. On n'inventa jamais un terme nouveau pour les choſes ordinaires.

Philippe III, dans la charte de cet établiſſement à Paris, parle d'anciens parlemens. Nous avons des ſéances de parlement judiciaire depuis 1254; et une preuve qu'on s'était ſervi ſouvent du mot général *parlement*, en déſignant les aſſemblées de la nation, c'eſt que nous donnâmes ce nom à ces aſſemblées dès que nous avons écrit en langue françaiſe : et les Anglais, qui prirent toutes nos coutumes, appelèrent *parlement* leurs aſſemblées des pairs.

Ce mot, ſource de tant d'équivoques, fut affecté à pluſieurs autres corps, aux officiers municipaux des villes, à des moines, à des écoles ; autre preuve d'un antique uſage.

On ne répétera pas ici comment le roi *Philippe le bel*, qui détruiſit et forma tant de choſes, forma une chambre de parlement à Paris, pour juger dans cette capitale les grands procès portés auparavant par-tout où ſe trouvait la cour ; comment cette chambre, qui ne ſiégeait que deux fois l'année, fut ſalariée par le roi à cinq ſous par jour pour chaque conſeiller-juge. Cette chambre était néceſſairement compoſée de membres amovibles, puiſque tous avaient

d'autres emplois ; de ſorte que qui était juge à Paris à la touſſaint, allait commander les troupes à la pentecôte.

Nous ne redirons point comment cette chambre ne jugea de long-temps aucun procès criminel ; comment les clercs ou gradués, enquêteurs établis pour rapporter les procès aux ſeigneurs conſeillers-juges, et non pour donner leurs voix, furent bientôt mis à la place de ces juges d'épée qui rarement ſavaient lire et écrire.

On ſait par quelle fatalité étonnante et funeſte le premier procès criminel que jugèrent ces nouveaux conſeillers gradués, fut celui de *Charles VII* leur roi, alors dauphin de France, qu'ils déclarèrent, ſans le nommer, déchu de ſon droit à la couronne ; et comment, quelques jours après, ces mêmes juges, ſubjugués par le parti anglais dominant, condamnèrent le dauphin, le deſcendant de ſaint *Louis*, au banniſſement perpétuel, le 3 janvier 1420 ; arrêt auſſi incompétent qu'infame, monument éternel de l'opprobre et de la déſolation où la France était plongée, et que le préſident *Hénault* a tâché en vain de pallier dans ſon Abrégé auſſi eſtimable qu'utile. Mais tout ſort de ſa ſphère dans les temps de trouble. La démence du roi *Charles VI*, l'aſſaſſinat du duc de Bourgogne, commis par les

amis du dauphin, le traité ſolennel de Troye, la défection de tout Paris et des trois quarts de la France, les grandes qualités, les victoires, la gloire, l'eſprit, le bonheur de *Henri V*, ſolennellement déclaré roi de France; tout ſemblait excuſer le parlement.

Après la mort de *Charles VI*, en 1422, et dix jours après ſes obsèques, tous les membres du parlement de Paris jurèrent ſur un miſſel, dans la grand'chambre, obéiſſance et fidélité au jeune roi d'Angleterre *Henri VI*, fils de *Henri V;* et ce tribunal fit mourir une bourgeoiſe de Paris qui avait eu le courage d'ameuter pluſieurs citoyens pour recevoir leur roi légitime dans ſa capitale. Cette reſpectable bourgeoiſe fut exécutée avec tous les citoyens fidelles que le parlement put ſaiſir. *Charles VII* érigea un autre parlement à Poitiers; il fut peu nombreux, peu puiſſant, et point payé.

Quelques membres du parlement de Paris, dégoûtés des Anglais, s'y réfugièrent. Et enfin, quand *Charles* eut repris Paris, et donné une amniſtie générale, les deux parlemens furent réunis.

Parlement. L'étendue de ſes droits.

Machiavel, dans ſes Remarques politiques ſur *Tite-Live*, dit que les parlemens ſont la force du roi de France. Il avait très-grande

raiſon

raiſon en un ſens. *Machiavel* italien voyait le pape comme le plus dangereux monarque de la chrétienté. Tous les rois lui feſaient la cour ; tous voulaient l'engager dans leurs querelles ; et quand il exigeait trop, quand un roi de France n'oſait le refuſer en face, ce roi avait ſon parlement tout prêt qui déclarait les prétentions du pape contraires aux lois du royaume, tortionnaires, abuſives, abſurdes. Le roi s'excuſait auprès du pape en diſant qu'il ne pouvait venir à bout de ſon parlement.

C'était bien pis encore quand le roi et le pape ſe querellaient. Alors les arrêts triomphaient de toutes les bulles, et la tiare était renverſée par la main de juſtice. Mais ce corps ne fit jamais la force des rois quand ils eurent beſoin d'argent. Comme c'eſt avec ce ſeul reſſort qu'on eſt sûr d'être toujours le maître, les rois en voulaient toujours avoir ; il en fallut demander d'abord aux états généraux. La cour du Parlement de Paris, ſédentaire et inſtituée pour rendre la juſtice, ne ſe mêla jamais de finance juſqu'à *François I.* La fameuſe réponſe du premier préſident *Jean de la Vaquerie* au duc d'Orléans (depuis *Louis XII*) en eſt une preuve aſſez forte : *Le parlement eſt pour rendre juſtice au peuple ; les finances, la guerre, le gouvernement du roi, ne ſont point de ſon reſſort.*

On ne peut pardonner au préfident *Hénault* de n'avoir pas rapporté ce trait qui fervit longtemps de bafe au droit public, en France, fuppofé que ce pays connût un droit public.

Parlement. Droit d'enregiftrer.

ENREGISTREMENT, mémorial, journal, livre de raifon. Cet ufage fut de tout temps obfervé chez les nations policées, et fort négligé par les barbares qui vinrent fondre fur l'empire romain. Le clergé de Rome fut plus attentif, il enregiftra tout, et toujours à fon avantage. Les Vifigoths, les Vandales, les Bourguignons, les Francs et tous les autres fauvages n'avaient pas feulement de regiftres pour les mariages, les naiffances et les morts. Les empereurs firent, à la vérité, écrire leurs traités et leurs ordonnances; elles étaient confervées tantôt dans un château, tantôt dans un autre; et quand ce château était pris par quelque brigand, le regiftre était perdu. Il n'y a guère eu que les anciens actes dépofés à la tour de Londres qui aient fubfifté. On n'en retrouva ailleurs que chez les moines, qui fuppléèrent fouvent par leur induftrie à la difette des monumens publics.

Quelle foi peut-on avoir à ces anciens monumens après l'aventure des fauffes décrétales

qui ont été refpectées pendant cinq cents ans, autant et plus que l'Evangile ; après tant de faux martyrologes, de fauffes légendes et de faux actes ? Notre Europe fut trop long-temps compofée d'une multitude de brigands qui pillaient tout, d'un petit nombre de fauffaires qui trompèrent ces brigands ignorans, et d'une populace auffi abrutie qu'indigente, courbée vers la terre toute l'année pour nourrir tous ces gens-là.

On tient que *Philippe-Augufte* perdit fon chartrier, fes titres ; on ne fait pas trop à quelle occafion, ni comment, ni pourquoi il fefait tranfporter aux injures de l'air des parchemins qu'il devait foigneufement enfermer fous la clef.

On croit qu'*Etienne Boileau*, prévôt de Paris du temps de S[t] *Louis*, fut le premier qui tint un journal, et qu'il fut imité par *Jean de Montluc* greffier du parlement de Paris en 1313, et non en 1256 ; faute de pure inadvertance dans le grand dictionnaire, au mot *Enregiftrement.*

Peu à peu les rois s'accoutumèrent à faire enregiftrer au parlement plufieurs de leurs ordonnances, et furtout les lois que le parlement était obligé de maintenir.

C'eft une opinion commune que la première ordonnance enregiftrée eft celle de

Philippe de Valois ſur ſes droits de régale, en 1332 au mois de ſeptembre, laquelle pourtant ne fut enregiſtrée qu'en 1334. Aucun édit ſur les finances ne fut enregiſtré en cette cour, ni par ce roi, ni par ſes ſucceſſeurs, juſqu'à *François I.*

Charles V tint un lit de juſtice en 1374, pour faire enregiſtrer la loi qui fixe la majorité des rois à quatorze ans.

Une obſervation fort ſingulière, eſt que l'érection de preſque tous les parlemens du royaume ne fut point préſentée au parlement de Paris pour y être enregiſtrée et vérifiée.

Les traités de paix y furent quelquefois enregiſtrés. Plus ſouvent on s'en diſpenſa. Rien n'a été ſtable et permanent, rien n'a été uniforme. L'on n'enregiſtra point le traité d'Utrecht qui termina la funeſte guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. On enregiſtra les édits qui établirent et qui ſupprimèrent les mouleurs de bois, les eſſayeurs de beurre et les meſureurs de charbon.

Remontrances des parlemens.

TOUTE compagnie, tout citoyen a droit de porter ſes plaintes au ſouverain par la loi naturelle qui permet de crier quand on ſouffre. Les premières remontrances du parlement de

Paris furent adreſſées à *Louis XI* par l'exprès commandement de ce roi, qui, étant alors mécontent du pape, voulut que le parlement lui remontrât publiquement les excès de la cour de Rome. Il fut bien obéi ; le parlement était dans ſon centre ; il défendait les lois contre les rapines. Il montra que la cour romaine avait extorqué, en trente années, quatre millions ſix cents quarante-cinq mille écus de la France. Ces ſimonies multipliées, ces vols réels commis ſous le nom de *piété*, commençaient à faire horreur. Mais la cour romaine ayant enfin apaiſé et ſéduit *Louis XI*, il fit taire ceux qu'il avait fait ſi bien parler. Il n'y eut aucune remontrance ſur les finances du temps de *Louis XI*, ni de *Charles VIII*, ni de *Louis XII;* car il ne faut pas qualifier du nom de *remontrances ſolennelles* le refus que fit cette compagnie de prêter à *Charles VIII* cinquante mille francs pour ſa malheureuſe expédition d'Italie en 1496. Le roi lui envoya le ſire d'*Albret*, le ſire de *Rieux* gouverneur de Paris, le ſire de *Graville* amiral de France, et le cardinal *Dumaine*, pour la prier de ſe cotiſer pour lui prêter cet argent. Etrange députation ! Les regiſtres portent que le parlement repréſenta *la néceſſité et l'indigence du royaume*, *et le cas ſi piteux*, *quod non indiget manu ſcribentis*. Garder ſon argent n'etait pas une de

ces remontrances publiques au nom de la France.

Il en fit pour la grille d'argent de Saint-Martin, que *François I* acheta des chanoines, et dont il devait payer l'intérêt et le principal ſur ſes domaines. Voilà la première remontrance pour affaire pécuniaire.

La ſeconde fut pour la vente de vingt charges de nouveaux conſeillers au parlement de Paris, et de trente dans les provinces. Ce fut le chancelier cardinal *Duprat* qui proſtitua ainſi la juſtice. Cette honte a duré et s'eſt étendue ſur toute la magiſtrature de la France depuis 1515 juſqu'à 1771, l'eſpace de deux cents cinquante-cinq ans, juſqu'à ce qu'un autre chancelier ait commencé à effacer cette tache.

Depuis ce temps le parlement remontra ſur toutes ſortes d'objets. Il y était autoriſé par l'édit paternel de *Louis XII*, père du peuple : *Qu'on ſuive toujours la loi, malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourrait arracher au monarque.*

Après *François I*, le parlement fut continuellement en querelle avec le miniſtère, ou du moins en défiance. Les malheureuſes guerres de religion augmentèrent ſon crédit ; et plus il fut néceſſaire, plus il fut entreprenant. Il ſe regardait comme le tuteur des rois dès le

temps de *François II*. C'eſt ce que *Charles IX* lui reprocha au temps de ſa majorité par ces propres mots :

„ Je vous ordonne de ne pas agir avec un „ roi majeur comme vous avez fait pendant „ ſa minorité ; ne vous mêlez pas des affaires „ dont il ne vous appartient pas de connaître ; „ ſouvenez-vous que votre compagnie n'a „ été établie par les rois que pour rendre la „ juſtice ſuivant les ordonnances du ſouve- „ rain. Laiſſez au roi et à ſon conſeil les affaires „ d'Etat ; défaites-vous de l'erreur de vous „ regarder comme les tuteurs des rois, comme „ les défenſeurs du royaume et comme les „ gardiens de Paris. „

Le malheur des temps l'engagea dans le parti de la ligue contre *Henri III*. Il ſoutint les *Guiſes* au point qu'après le meurtre de *Henri de Guiſe* et du cardinal ſon frère, il commença des procédures contre *Henri III*, et nomma deux conſeillers, *Pichon* et *Courtin*, pour informer. (1)

Après la mort de *Henri III*, il ſe déclara contre *Henri le grand*. La moitié de ce corps était entraînée par la faction d'Eſpagne, et l'autre par un faux zèle de religion.

Henri IV eut un autre petit parlement auprès

(1) L'arrêt ne parle que des meurtriers du duc de *Guiſe* et de leurs complices. Il n'était que hardi, et non irrégulier.

de lui ainſi que *Charles VII.* Il rentra comme lui dans Paris par des négociations ſecrètes plus que par la force, et il réunit les deux parlemens ainſi que *Charles VII* en avait uſé.

Tout le miniſtère du cardinal de *Richelieu* fut ſignalé par des réſiſtances fréquentes de cette compagnie ; réſiſtances d'autant plus fermes qu'elles étaient approuvées de la nation.

On connaît aſſez la guerre de la fronde, dans laquelle le parlement fut précipité par des factieux. La reine régente le transféra à Pontoiſe par une déclaration du roi ſon fils déjà majeur, datée du 3 juillet 1652. Mais trois préſidens ſeulement et quatorze conſeillers obéirent.

Louis XIV, en 1655, après l'amniſtie, vint à la grand'chambre, le fouet à la main, défendre les aſſemblées des chambres. En 1657 il ordonna l'enregiſtrement de tout édit, et ne permit les remontrances que dans la huitaine après l'enregiſtrement. Tout fut tranquille ſous ſon règne.

Sous Louis XV.

LE parlement de Paris avait déjà, du temps de la fronde, établi l'uſage de ne plus rendre la juſtice lorſqu'il ſe croyait léſé par le

gouvernement.

gouvernement. C'était un moyen qui ſemblait devoir forcer le miniſtère à plier ſous ſes volontés, ſans qu'on eût une rebellion à lui reprocher comme dans la minorité de *Louis XIV*.

Il employa cette reſſource en 1718, dans la minorité de *Louis XV*. Le duc d'Orléans régent l'exila à Pontoiſe en 1720.

La malheureuſe bulle *Unigenitus* le mit quelquefois aux priſes avec le cardinal de *Fleury*.

Il ceſſa encore ſes fonctions en 1751 dans les petits troubles excités par *Chriſtophe de Beaumont*, archevêque de Paris, au ſujet des billets de confeſſion et des refus de ſacremens.

Nouvelle ceſſation de ſervice en 1753. Tout le corps fut exilé dans pluſieurs villes de ſon reſſort ; la grand'chambre le fut à Pontoiſe. Cet exil dura plus de quinze mois, depuis le 10 mai 1753, juſqu'au 27 août 1754. Le roi, dans cet eſpace de temps, fit rendre la juſtice par des conſeillers d'Etat et des maîtres des requêtes. Très-peu de cauſes furent plaidées devant ce nouveau tribunal. La plupart de ceux qui étaient en procès aimèrent mieux s'accommoder, ou attendre le retour du parlement. Il ſemblait que la chicane eût été exilée avec ceux qui étaient inſtitués pour la réprimer.

On rappela enfin le parlement à ſes fonctions, et il revint aux acclamations de toute la France.

Deux ans après ſon retour, les eſprits étant plus aigris que jamais, le roi vint tenir un lit de juſtice à Paris en 1756 le 13 décembre. Il ſupprima deux chambres du parlement, et fit pluſieurs règlemens pour mettre dans ce corps une police nouvelle. A peine fut-il ſorti, que tous les conſeillers donnèrent leur démiſſion, à la réſerve des préſidens à mortier et de dix conſeillers de grand'chambre.

La cour ne croyait pas alors pouvoir établir un nouveau tribunal à ſa place. On fut de tous les côtés très-aigri et très-incertain.

L'attentat inconcevable de *Damiens* parut réconcilier pendant quelque temps le parlement avec la cour. Ce malheureux, non moins inſenſé que coupable, accuſa ſept membres du parlement dans une lettre qu'il oſa dicter pour le roi même, et qui lui fut portée. Cette accuſation abſurde n'empêcha pas le roi de remettre au parlement même le jugement de *Damiens*, qui fut condamné au ſupplice de *Ravaillac* par ce qui reſtait de la grand'chambre. Pluſieurs pairs et des princes du ſang opinèrent.

Après l'exécution terrible du criminel, faite le 28 mars 1757, le miniſtère, engagé

dans une guerre ruineuse et funeste, négocia avec ces mêmes officiers du parlement qui avaient donné leur démission; les exilés furent rappelés.

Ce corps, à force d'avoir été humilié par la cour, eut plus d'autorité que jamais.

Il signala cette autorité en abolissant par un arrêt l'ordre des jésuites en France, et en les dépouillant de tous leurs biens (par l'arrêt du 6 août 1762). Rien ne le rendit plus cher à la nation. Il fut en cela parfaitement secondé par tous les parlemens du royaume et par toute la France.

Il s'unissait en effet avec ces autres parlemens, et prétendait ne faire avec eux qu'un corps, dont il était le principal membre. Tous s'appelaient alors *classes du parlement*; celui de Paris était la première classe; chaque classe fesait des remontrances sur les édits, et ne les enregistrait pas. Il y eut même quelques-uns de ces corps qui poursuivirent juridiquement les commandans de province envoyés à eux de la part du roi pour faire enregistrer. Quelques classes décernèrent des prises de corps contre ces officiers. Si ces décrets avaient été mis à exécution, il en aurait résulté un effet bien étrange. C'est sur les domaines royaux que se prennent les deniers dont on paye les frais de justice; de sorte que le roi

aurait payé de ſes propres domaines les arrêts rendus par ceux qui lui déſobéiſſaient contre ſes officiers principaux qui avaient exécuté ſes ordres.

Le plus ſingulier de ces arrêts rendus contre les commandans des provinces, et en quelque ſorte contre le roi lui-même, fut celui du parlement de Toulouſe contre le duc de *Fitzjames*, *Barwik*, en date du 17 décembre 1763 : *Ordonne que ledit duc de Fitzjames ſera pris, ſaiſi et arrêté en quelque endroit du royaume qu'il ſe trouve*, c'eſt-à-dire que les huiſſiers toulouſains pouvaient ſaiſir au corps le duc de *Fitzjames* dans la chambre du roi même, ou à ſa chapelle de Verſailles. La cour diſſimula long-temps cet affront ; auſſi elle en eſſuya d'autres.

Cette étonnante anarchie ne pouvait pas ſubſiſter ; il fallait ou que la couronne reprît ſon autorité, ou que les parlemens prévaluſſent.

On avait beſoin dans des conjonctures ſi critiques d'un chancelier auſſi hardi que l'*Hoſpital*, on le trouva. Il fallait changer toute l'adminiſtration de la juſtice dans le royaume, et elle fut changée.

Le roi commença par eſſayer de ramener le parlement de Paris ; il le fit venir à un lit de juſtice qu'il tint à Verſailles le 7 décembre 1770, avec les princes, les pairs et les grands

officiers de la couronne. Là, il lui défendit de se servir jamais des termes d'*unité*, d'*indivisibilité* et de *classes*.

D'envoyer aux autres parlemens d'autres mémoires que ceux qui sont spécifiés par les ordonnances.

De cesser le service, sinon dans les cas que ces mêmes ordonnances ont prévus.

De donner leur démission en corps.

De rendre jamais d'arrêt qui retarde les enregistremens, le tout sous peine d'être cassés.

Le parlement sur cet édit solennel ayant encore cessé le service, le roi leur fit porter des lettres de jussion; ils désobéirent. Nouvelles lettres de jussion, nouvelle désobéissance. Enfin le monarque poussé à bout, leur envoya pour dernière tentative, le 20 janvier 1771, à quatre heures du matin, des mousquetaires qui portèrent à chaque membre un papier à signer. Ce papier ne contenait qu'un ordre de déclarer s'ils obéiraient, ou s'ils refuseraient. Plusieurs voulurent interpréter la volonté du roi : les mousquetaires leur dirent qu'ils avaient ordre d'éviter les commentaires, qu'il fallait un oui ou un non.

Quarante membres signèrent ce *oui*, les autres s'en dispensèrent. Les *oui* étant venus

le lendemain au parlement avec leurs camarades, leur demandèrent pardon d'avoir accepté, et ſignèrent *non ;* tous furent exilés.

La juſtice fut encore adminiſtrée par les conſeillers d'Etat et les maîtres des requêtes, comme elle l'avait été en 1753 ; mais ce ne fut que par proviſion. On tira bientôt de ce chaos un arrangement utile.

D'abord le roi ſe rendit aux vœux des peuples qui ſe plaignaient depuis des ſiècles de deux griefs, dont l'un était ruineux, l'autre honteux et diſpendieux à la fois. Le premier était le reſſort trop étendu du parlement de Paris, qui contraignait les citoyens de venir de cent cinquante lieues ſe conſumer devant lui en frais, qui ſouvent excédaient le capital. Le ſecond était la vénalité des charges de judicature ; vénalité qui avait introduit la forte taxation des épices.

Pour réformer ces deux abus, ſix parlemens nouveaux furent inſtitués le 23 février de la même année, ſous le titre de *conſeils ſupérieurs*, avec injonction de rendre *gratis* la juſtice. Ces conſeils furent établis dans Arras, Blois, Châlons, Clermont, Lyon, Poitiers (en ſuivant l'ordre alphabétique). On y en ajouta d'autres depuis.

Il fallait ſurtout former un nouveau parlement à Paris, lequel ſerait payé par le roi

ſans acheter ſes places, et ſans rien exiger des plaideurs. Cet établiſſement fut fait le 13 avril 1771. L'opprobre de la vénalité dont *François I* et le chancelier *Duprat* avaient malheureuſement ſouillé la France, fut lavé par *Louis XV* et par les ſoins du chancelier de *Maupeou*, ſecond du nom. On finit par la réforme de tous les parlemens, et on eſpéra de voir réformer la juriſprudence. On fut trompé : rien ne fut réformé. *Louis XVI* rétablit avec ſageſſe les parlemens que *Louis XV* avait caſſés avec juſtice. Le peuple vit leur retour avec des tranſports de joie.

PARLEMENT D'ANGLETERRE.

Les membres du parlement d'Angleterre aiment à ſe comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent. (*)

Il n'y a pas long-temps que M. *Schipping*, dans la chambre des communes, commença ſon diſcours par ces mots : *La majeſté du peuple anglais ſerait bleſſée*. La ſingularité de l'expreſſion cauſa un grand éclat de rire ; mais ſans ſe déconcerter, il répéta les mêmes paroles d'un air ferme, et on ne rit plus. J'avoue que je ne vois rien de commun entre la majeſté du

(*) Cet article a été écrit vers 1731.

peuple anglais et celle du peuple romain, encore moins entre leurs gouvernemens. Il y a un sénat à Londres dont quelques membres sont soupçonnés, quoiqu'à tort sans doute, de vendre leurs voix dans l'occasion, comme on fesait à Rome : voilà toute la ressemblance. D'ailleurs les deux nations me paraissent entièrement différentes, soit en bien, soit en mal. On n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de religion; cette abomination était réservée à des dévots, prêcheurs d'humilité et de patience. *Marius* et *Sylla*, *Pompée* et *César*, *Antoine* et *Auguste*, ne se battaient point pour décider si le *Flamen* devait porter sa chemise par-dessus sa robe, ou sa robe par-dessus sa chemise; et si les poulets sacrés devaient manger et boire, ou bien manger seulement, pour qu'on prît les augures. Les Anglais se sont fait pendre autrefois réciproquement à leurs assises, et se sont détruits en bataille rangée pour des querelles de pareille espèce. La secte des épiscopaux et le presbytérianisme ont tourné pour un temps ces têtes mélancoliques. Je m'imagine que pareille sottise ne leur arrivera plus; ils me paraissent devenir sages à leurs dépens, et je ne leur vois nulle envie de s'égorger dorénavant pour des syllogismes. Toutefois qui peut répondre des hommes ?

Voici une différence plus effentielle entre Rome et l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la dernière ; c'eft que le fruit des guerres civiles de Rome a été l'efclavage, et celui des troubles d'Angleterre, la liberté. La nation anglaife eft la feule de la terre qui foit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur réfiftant, et qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce gouvernement fage, où le prince, tout-puiffant pour faire du bien, a les mains liées pour faire du mal ; où les feigneurs font grands fans infolence et fans vaffaux, et où le peuple partage le gouvernement fans confufion.

La chambre des pairs et celle des communes font les arbitres de la nation ; le roi eft le fur-arbitre. Cette balance manquait aux Romains ; les grands et le peuple étaient toujours en divifion à Rome, fans qu'il y eût un pouvoir mitoyen qui pût les accorder. Le fénat de Rome qui avait l'injufte et puniffable orgueil de ne vouloir rien partager avec les plébéiens, ne connaiffait d'autre fecret pour les éloigner du gouvernement, que de les occuper toujours dans les guerres étrangères ; il regardait le peuple comme une bête féroce, qu'il fallait lâcher fur leurs voifins, de peur qu'elle ne dévorât fes maîtres. Ainfi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des

conquérans; c'eſt parce qu'ils étaient malheureux chez eux, qu'ils devinrent les maîtres du monde, jufqu'à ce qu'enfin leurs diviſions les rendirent eſclaves.

Le gouvernement d'Angleterre n'eſt point fait pour un ſi grand éclat, ni pour une fin ſi funeſte; ſon but n'eſt point la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ſes voiſins n'en faſſent. Ce peuple n'eſt pas ſeulement jaloux de ſa liberté, il l'eſt encore de celle des autres. Les Anglais étaient acharnés contre *Louis XIV*, uniquement parce qu'ils lui croyaient de l'ambition.

Il en a coûté, ſans doute, pour établir la liberté en Angleterre; c'eſt dans des mers de ſang qu'on a noyé l'idole du pouvoir deſpotique : mais les Anglais ne croient point avoir acheté trop cher leurs lois. Les autres nations n'ont pas verſé moins de ſang qu'eux; mais ce ſang qu'elles ont répandu pour la cauſe de leur liberté, n'a fait que cimenter leur ſervitude.

Ce qui devient une révolution en Angleterre, n'eſt qu'une ſédition dans les autres pays. Une ville prend les armes pour défendre ſes priviléges, ſoit en Barbarie, ſoit en Turquie; auſſitôt des ſoldats mercenaires la ſubjuguent, des bourreaux la puniſſent, et le reſte de la nation baiſe ſes chaînes. Les Français

penſent que le gouvernement de cette île eſt plus orageux que la mer qui l'environne, et cela eſt vrai ; mais c'eſt quand le roi commence la tempête, c'eſt quand il veut ſe rendre le maître du vaiſſeau, dont il n'eſt que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre ; mais de toutes ces guerres civiles, aucune n'a eu une liberté ſage pour objet. Dans le temps déteſtable de *Charles IX* et de *Henri III*, il s'agiſſait ſeulement de ſavoir ſi on ſerait l'eſclave des *Guiſes* ; pour la dernière guerre de Paris elle ne mérite que des ſifflets. Il me ſemble que je vois des écoliers qui ſe mutinent contre le préfet d'un collége, et qui finiſſent par être fouettés. Le cardinal de *Retz*, avec beaucoup d'eſprit et de courage mal employé, rebelle ſans aucun ſujet, factieux ſans deſſein, chef de parti ſans armée, cabalait pour cabaler, et ſemblait faire la guerre civile pour ſon plaiſir. Le parlement de Paris ne ſavait ce qu'il voulait, ni ce qu'il ne voulait pas. Il levait des troupes par arrêt, il les caſſait : il menaçait, et demandait pardon ; il mettait à prix la tête du cardinal *Mazarin*, et enſuite venait le complimenter en cérémonie. Nos guerres civiles ſous *Charles VI* avaient été cruelles ; celles de la ligue furent abominables ; celle de la fronde fut ridicule.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, et avec raison, c'eſt le ſupplice de *Charles I*, monarque digne d'un meilleur ſort, qui fut traité par ſes vainqueurs, comme il les eût traités s'il eût été heureux. Après tout, regardez d'un côté *Charles I* vaincu en bataille rangée, priſonnier, jugé, condamné dans Weſtminſter, et décapité; et de l'autre, l'empereur *Henri VII* empoiſonné par ſon chapelain en communiant, *Henri III* aſſaſſiné par un moine, trente aſſaſſinats médités contre *Henri IV*, pluſieurs exécutés, et le dernier privant enfin la France de ce grand roi : peſez ces attentats, et jugez.

PASSIONS.

Leur influence ſur le corps, et celle du corps ſur elles.

DIS-MOI, docteur, (je n'entends pas un docteur en médecine qui ſait quelque choſe, qui a long-temps examiné les ſinuoſités du cervelet, qui a recherché ſi les nerfs ont un ſuc circulant, qui a fouillé en vain dans des matrices pour voir comment un être penſant s'y forme, et qui connaît tout ce qu'on peut connaître de notre machine; hélas! j'entends

un docteur en théologie.) Je t'adjure par la raiſon au nom de laquelle tu frémis : dis-moi pourquoi, ayant vu faire à ta ſervante un mouvement de gauche à droite et de droite à gauche formé par le muſcle gluteus et par le vaſte externe, ſur le champ ton imagination s'alluma; deux muſcles érecteurs, qui partent de l'ischion, donnèrent un mouvement de perpendicule à ton phallus? Ses corps caverneux ſe remplirent de ſang; tu introduiſis ton *balanus intra vaginam* de ta ſervante; et ton *balanus* frottant *ſuum clitorida* lui donna comme à toi un plaiſir d'une ou deux ſecondes, dont ni elle ni toi ne connaîtront jamais la cauſe, et dont naîtra cependant un être penſant, tout pourri du péché originel? quel rapport, je te prie, de toute cette action avec un mouvement du muſcle gluteus de ta gouvernante? Tu auras beau relire *Sanchez* et *Thomas d'Aquin* et *Scot* et *Bonaventure*, tu ne ſauras jamais un mot de cette mécanique incompréhenſible, par laquelle l'éternel architecte dirige tes idées, tes déſirs, tes actions, et fait naître un petit bâtard de prêtre prédeſtiné à la damnation de toute éternité.

Le lendemain matin, après avoir pris ton chocolat, ta mémoire te retrace l'image du plaiſir que tu goûtas la veille, et tu recommences. Conçois-tu, mon gros automate, ce

que c'eſt que cette mémoire qui t'eſt commune avec tous les animaux? Sais-tu quelles fibres rappellent tes idées, et peignent dans ton cerveau les voluptés de la veille par un ſentiment continué, qui a dormi avec toi et qui s'eſt réveillé avec toi? Le docteur me répond après *Thomas d'Aquin* que tout cela eſt une production de ſon ame végétative, de ſon ame ſenſitive et de ſon ame intellectuelle, qui toutes trois compoſent une ame, laquelle n'étant point étendue agit évidemment ſur un corps étendu.

Je vois à ſon air embarraſſé qu'il a balbutié des mots dont il n'a aucune idée; et je lui dis enfin: Docteur, ſi tu conviens malgré toi que tu ne ſais ce que c'eſt qu'une ame, et que tu as parlé toute ta vie ſans t'entendre, que ne l'avoues-tu en honnête homme? que ne conclus-tu ce qu'il faut conclure de la prémotion phyſique du docteur *Bourſier*, et de certains endroits de *Mallebranche*, et ſurtout de ce ſage *Locke* ſi ſupérieur à *Mallebranche?* que ne conclus-tu, dis-je, que ton ame eſt une faculté que DIEU t'a donnée ſans te dire ſon ſecret, ainſi qu'il t'en a donné tant d'autres? Apprends que pluſieurs raiſonneurs prétendent qu'à proprement parler il n'y a que le pouvoir inconnu du divin *Demiourgos* et ſes lois inconnues qui opèrent tout en nous; et

qu'à parler encore mieux, nous ne ſaurons jamais de quoi il s'agit.

Mon homme ſe fâche; le ſang lui monte au viſage. Il me battrait s'il était le plus fort, et s'il n'était retenu par les bienſéances. Son cœur ſe gonfle; la ſyſtole et la diaſtole ſe font irrégulièrement; ſon cervelet eſt comprimé; il tombe en apoplexie. Quel rapport y avait-il donc entre ce ſang, ce cœur, ce cervelet et une vieille opinion du docteur qui était contraire à la mienne? Un eſprit pur, intellectuel, tombe-t-il en ſyncope, quand on n'eſt pas de ſon avis? J'ai proféré des ſons; il a proféré des ſons; et le voilà en apoplexie; le voilà mort.

Je ſuis à table moi et mon ame en ſorbonne, au *prima menſis* avec cinq ou ſix docteurs *ſocii ſorbonici*. On nous donne d'un mauvais vin frelaté; d'abord nos ames ſont folles; une demi-heure après nos ames ſont ſtupides, elles ſont nulles; et le lendemain nos mêmes docteurs donnent un beau décret par lequel l'ame ne tenant point de place, et étant abſolument immatérielle, eſt logée matériellement dans le corps calleux, pour faire leur cour au chirurgien *la Peironie*.

Un convive eſt à table gaiement. On lui apporte une lettre qui lui inſpire l'étonnement, la triſteſſe et la crainte. Dans l'inſtant même les muſcles de ſon ventre ſe contractent et ſe

relâchent, le mouvement périſtaltique des inteſtins s'augmente ; le ſphincter du rectum s'ouvre avec une petite convulſion; et mon homme, au lieu d'achever ſon dîner, fait une copieuſe évacuation. Dis-moi donc quelle connexion ſecrète la nature a miſe entre une idée et une ſelle ?

De tous ceux qu'on a trépanés, il y en a toujours pluſieurs qui reſtent imbécilles. On a donc offenſé les fibres penſantes de leur cerveau ; et où ſont ces fibres penſantes ? O *Sanchez*, ô *magiſter* de *Grillandis*, *Tamponet*, *Riballier*, ô *Cogé Pecus* régent de ſeconde et recteur de l'univerſité, rendez-moi raiſon nettement de tout cela, ſi vous pouvez !

Comme j'écrivais ces choſes au mont Krapac, pour mon inſtruction particulière, on m'a apporté le livre de la *Médecine de l'eſprit* du docteur *Camus*, profeſſeur en médecine de l'univerſité de Paris. J'ai eſpéré d'y voir la ſolution de toutes mes difficultés. Qu'y ai-je trouvé ? rien. Ah, monſieur *Camus !* vous n'avez pas fait avec eſprit la *Médecine de l'eſprit*. C'eſt lui qui recommande fortement le ſang d'ânon, tiré derrière l'oreille comme un ſpécifique contre la folie. *Cette vertu du ſang d'âne*, dit-il, *réintègre l'ame dans ſes fonctions*. Il prétend auſſi qu'on guérit les fous en leur donnant la gale. Il aſſure de plus que pour avoir de

la

la mémoire, il faut manger du chapon, du levraut et des alouettes, et furtout fe bien garder des oignons et du beurre. Cela fut imprimé en 1769 avec approbation et privilége du roi. Et on mettait fa fanté entre les mains de maître *Camus* profeffeur en médecine! Pourquoi n'aurait-il pas été premier médecin du roi?

Pauvres marionnettes de l'éternel *Demiourgos*, qui ne favons ni pourquoi ni comment une main invifible fait mouvoir nos refforts, et enfuite nous jette et nous entaffe dans la boîte! Répétons plus que jamais avec *Ariftote*: *Tout eft qualité occulte.*

PATRIE.

SECTION PREMIERE.

Nous nous bornerons ici felon notre ufage à propofer quelques queftions que nous ne pouvons réfoudre.

Un juif a-t-il une patrie? s'il eft né à Coimbre, c'eft au milieu d'une troupe d'ignorans abfurdes qui argumenteront contre lui, et auxquels il ferait des réponfes abfurdes, s'il ofait répondre. Il eft furveillé par des inquifiteurs qui le feront brûler s'ils favent

qu'il ne mange point de lard, et tout ſon bien leur appartiendra. Sa patrie eſt-elle à Coimbre? peut-il aimer tendrement Coimbre? peut-il dire comme dans les Horaces de *Pierre Corneille :*

Mon cher pays eſt mon premier amour. . . . .
Mourir pour la patrie eſt un ſi digne ſort
Qu'on briguerait en foule une ſi belle mort. —Tarare!

Sa patrie eſt-elle Jéruſalem? il a ouï dire vaguement qu'autrefois ſes ancêtres, quels qu'ils fuſſent, ont habité ce terrain pierreux et ſtérile, bordé d'un déſert abominable, et que les Turcs ſont maîtres aujourd'hui de ce petit pays dont ils ne retirent preſque rien. Jéruſalem n'eſt pas ſa patrie. Il n'en a point; il n'a pas ſur la terre un pied carré qui lui appartienne.

Le Guèbre plus ancien, et cent fois plus reſpectable que le Juif, eſclave des Turcs, ou des Perſans, ou du grand-mogol, peut-il compter pour ſa patrie quelques pyrées qu'il élève en ſecret ſur des montagnes?

Le Banian, l'Arménien, qui paſſent leur vie à courir dans tout l'Orient, et à faire le métier de courtiers, peuvent-ils dire ma chère patrie, ma chère patrie? Ils n'en ont d'autre que leur bourſe et leur livre de compte.

Parmi nos nations d'Europe, tous ces meurtriers qui louent leurs ſervices, et qui vendent

leur ſang au premier roi qui veut les payer, ont-ils une patrie? Ils en ont bien moins qu'un oiſeau de proie qui revient tous les ſoirs dans le creux du rocher où ſa mère fit ſon nid.

Les moines oſeraient-ils dire qu'ils ont une patrie? elle eſt, diſent-ils, dans le ciel; à la bonne heure, mais dans ce monde je ne leur en connais pas.

Ce mot de *patrie* ſera-t-il bien convenable dans la bouche d'un grec, qui ignore s'il y eut jamais un *Miltiade*, un *Agéſilas*, et qui ſait ſeulement qu'il eſt l'eſclave d'un janiſſaire, lequel eſt eſclave d'un aga, lequel eſt eſclave d'un bacha, lequel eſt eſclave d'un viſir, lequel eſt eſclave d'un padisha que nous appelons à Paris le *Grand-Turc*?

Qu'eſt-ce donc que la patrie? ne ſerait-ce pas par haſard un bon champ, dont le poſſeſſeur logé commodément dans une maiſon bien tenue, pourrait dire: Ce champ que je cultive, cette maiſon que j'ai bâtie, ſont à moi; j'y vis ſous la protection des lois qu'aucun tyran ne peut enfreindre. Quand ceux qui poſsèdent, comme moi, des champs et des maiſons s'aſſemblent pour leurs intérêts communs, j'ai ma voix dans cette aſſemblée; je ſuis une partie du tout, une partie de la communauté, une partie de la ſouveraineté; voilà ma patrie. Tout ce qui n'eſt pas cette habitation

d'hommes, n'eſt-ce pas quelquefois une écurie de chevaux ſous un palefrenier qui leur donne à ſon gré des coups de fouet ? On a une patrie ſous un bon roi ; on n'en a point ſous un méchant.

SECTION II.

Un jeune garçon pâtiſſier, qui avait été au collége, et qui ſavait encore quelques phraſes de *Cicéron*, ſe donnait un jour les airs d'aimer ſa patrie. Qu'entends-tu par ta patrie ? lui dit un voiſin, eſt-ce ton four ? eſt-ce le village où tu es né, et que tu n'as jamais revu ? eſt-ce la rue où demeuraient ton père et ta mère qui ſe ſont ruinés, et qui t'ont réduit à enfourner des petits pâtés pour vivre ? eſt-ce l'hôtel de ville où tu ne feras jamais clerc d'un quartinier ? eſt-ce l'égliſe de Notre-Dame où tu n'as pu parvenir à être enfant de chœur, tandis qu'un homme abſurde eſt archevêque et duc avec vingt mille louis d'or de rente ?

Le garçon pâtiſſier ne ſut que répondre. Un penſeur qui écoutait cette converſation, conclut que dans une patrie un peu étendue, il y avait ſouvent pluſieurs millions d'hommes qui n'avaient point de patrie.

Toi, voluptueux Pariſien, qui n'as jamais fait d'autre grand voyage que celui de Dieppe pour y manger de la marée fraîche ; qui ne

connais que ta maiſon vernie de la ville, ta jolie maiſon de campagne, et ta loge à cet opéra où le reſte de l'Europe s'obſtine à s'ennuyer; qui parles aſſez agréablement ta langue parce que tu n'en ſais point d'autre, tu aimes tout cela, et tu aimes encore les filles que tu entretiens, le vin de Champagne qui t'arrive de Reims, tes rentes que l'hôtel de ville te paye tous les ſix mois, et tu dis que tu aimes ta patrie ?

En conſcience, un financier aime-t-il cordialement ſa patrie !

L'officier et le ſoldat qui dévaſteront leur quartier d'hiver, ſi on les laiſſe faire, ont-ils un amour bien tendre pour les payſans qu'ils ruinent ?

Où était la patrie du duc de *Guiſe le balafré*? était-ce à Nancy, à Paris, à Madrid, à Rome?

Quelle patrie aviez-vous, cardinaux de *la Balue*, *du Prat*, *Lorraine*, *Mazarin*?

Où fut la patrie d'*Attila* et de cent héros de ce genre, qui en courant toujours n'étaient jamais hors de leur chemin ?

Je voudrais bien qu'on me dît quelle était la patrie d'*Abraham*?

Le premier qui a écrit que la patrie eſt partout où l'on ſe trouve bien, eſt je crois *Euripide* dans ſon Phaëton :

Os pantakos ge patris es boskouſa ge.

Mais le premier homme qui ſortit du lieu de ſa naiſſance pour chercher ailleurs ſon bien-être, l'avait dit avant lui.

SECTION III.

UNE patrie eſt un compoſé de pluſieurs familles ; et comme on ſoutient communément ſa famille par amour propre, lorſqu'on n'a pas un intérêt contraire, on ſoutient par le même amour propre ſa ville ou ſon village qu'on appelle ſa patrie.

Plus cette patrie devient grande, moins on l'aime, car l'amour partagé s'affaiblit. Il eſt impoſſible d'aimer tendrement une famille trop nombreuſe qu'on connaît à peine.

Celui qui brûle de l'ambition d'être édile, tribun, préteur, conſul, dictateur, crie qu'il aime ſa patrie, et il n'aime que lui-même. Chacun veut être sûr de pouvoir coucher chez ſoi, ſans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être sûr de ſa fortune et de ſa vie. Tous formant ainſi les mêmes ſouhaits, il ſe trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général : on fait des vœux pour la république, quand on n'en fait que pour ſoi-même.

Il eſt impoſſible qu'il y ait ſur la terre un Etat qui ne ſe ſoit gouverné d'abord en

république ; c'eſt la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'aſſemblent d'abord contre les ours et contre les loups : celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades diviſées en républiques ; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations nous n'en trouvâmes que deux ſubjuguées.

Il en était ainſi de l'ancien monde; tout était république en Europe, avant les roitelets d'Etrurie et de Rome. On voit encore aujourd'hui des républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers notre ſeptentrion, ſont des républiques de brigands. Les Hottentots vers le midi vivent encore comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde, libres, égaux entre eux, ſans maîtres, ſans ſujets, ſans argent et preſque ſans beſoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, des huttes de bois et de terre ſont leurs retraites : ils ſont les plus puans de tous les hommes, mais ils ne le ſentent pas; ils vivent et ils meurent plus doucement que nous.

Il reſte dans notre Europe huit républiques ſans monarques, Veniſe, la Hollande, la

Suiſſe, Gènes, Lucques, Raguſe, Genève et Saint-Marin (*a*). On peut regarder la Pologne, la Suède, l'Angleterre, comme des républiques ſous un roi, mais la Pologne eſt la ſeule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que votre patrie ſoit un Etat monarchique, ou un Etat républicain ? il y a quatre mille ans qu'on agite cette queſtion. Demandez la ſolution aux riches, ils aiment tous mieux l'ariſtocratie; interrogez le peuple, il veut la démocratie : il n'y a que les rois qui préfèrent la royauté (1). Comment donc eſt-il poſſible que preſque toute la terre ſoit gouvernée par des monarques? demandez-le aux rats qui

(*a*) Ceci eſt écrit en 1764.

(1) Il n'y a qu'un eſclave qui puiſſe dire qu'il préfère la royauté à une république bien conſtituée, où les hommes feraient vraiment libres, et où jouiſſant, ſous de bonnes lois, de tous les droits qu'ils tiennent de la nature, ils feraient encore à l'abri de toute oppreſſion étrangère; mais cette république n'exiſte point et n'a jamais exiſté. On ne peut choiſir qu'entre la monarchie, l'ariſtocratie et l'anarchie; et dans ce cas, un homme ſage peut très-bien donner la préférence à la monarchie; ſurtout s'il ſe défie d'un ſentiment naturel, qui le porte à préférer la conſtitution républicaine, non parce que tous les hommes y ſont libres, mais parce qu'il ſe croit fait pour y devenir un de leurs maîtres. Ajoutons que ſur les objets les plus importans pour les hommes, la ſureté, la liberté civile, la propriété, la répartition des impôts, la liberté du commerce et de l'induſtrie, les lois, doivent être les mêmes dans les monarchies ou dans les républiques; que ſur ces objets l'intérêt du monarque ſe confond avec l'intérêt

proposèrent de pendre une ſonnette au cou du chat. Mais, en vérité, la véritable raiſon eſt, comme on l'a dit, que les hommes ſont très-rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes.

Il eſt triſte que ſouvent pour être bon patriote on ſoit l'ennemi du reſte des hommes. L'ancien *Caton*, ce bon citoyen, diſait toujours en opinant au ſénat : Tel eſt mon avis, et qu'on ruine Carthage. Etre bon patriote, c'eſt ſouhaiter que ſa ville s'enrichiſſe par le commerce, et ſoit puiſſante par les armes. Il eſt clair qu'un pays ne peut gagner ſans qu'un autre perde, et qu'il ne peut vaincre ſans faire des malheureux.

Telle eſt donc la condition humaine, que ſouhaiter la grandeur de ſon pays, c'eſt ſouhaiter du mal à ſes voiſins. Celui qui voudrait que ſa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, ſerait le citoyen de l'univers. (2)

général, au moins autant que celui d'un corps légiſlatif. Les principes qui doivent dicter les lois ſur tous ces objets, puiſés dans la nature des hommes, fondés ſur la raiſon, ſont indépendans des différentes formes de conſtitution politique. Il eſt malheureux que le célèbre *Monteſquieu*, non-ſeulement ait méconnu cette vérité, mais qu'il ait fondé preſque tout ſon ouvrage ſur le préjugé contraire, que l'autorité de ſon nom ſoutient encore parmi un grand nombre de ſes admirateurs.

(2) Un pays peut augmenter ſa richeſſe réelle, ſans diminuer, et même en augmentant celle de ſes voiſins. Il en eſt

PAUL.

SECTION PREMIERE.

Questions sur Paul.

PAUL était-il citoyen romain, comme il s'en vante? S'il était de Tarsis en Cilicie, Tarsis ne fut colonie romaine que cent ans après lui; tous les antiquaires en sont d'accord. S'il était de la petite ville ou bourgade de Giscale, comme S[t] *Jérôme* l'a cru, cette ville était dans la Galilée; et certainement les Galiléens n'étaient pas citoyens romains.

Est-il vrai que *Paul* n'entra dans la société naissante des chrétiens, qui étaient alors demi-juifs, que parce que *Gamaliel* dont il avait été le disciple lui refusa sa fille en mariage? Il me semble que cette accusation ne se trouve que dans les Actes des apôtres reçus par les ébionites, Actes rapportés et réfutés par l'évêque *Epiphane*, dans son chapitre XXX.

Est-il vrai que S[te] *Thècle* vint trouver saint *Paul* déguisée en homme? et les Actes de sainte

de même du bonheur public : celui d'une nation ne se fait point aux dépens du bonheur d'une autre. Il n'en est pas ainsi de la puissance ; mais aussi aucune nation n'est intéressée à augmenter la sienne au-delà de ce qui est nécessaire à sa sureté.

Thècle ſont-ils recevables ? *Tertullien*, dans ſon livre du baptême, chapitre XVII, tient que cette hiſtoire fut écrite par un prêtre attaché à *Paul*. *Jérôme*, *Cyprien*, en réfutant la fable du lion baptiſé par S[te] *Thècle*, affirment la vérité de ces Actes. C'eſt là que ſe trouve ùn portrait de S[t] *Paul* qui eſt aſſez ſingulier : *Il était gros, court, large d'épaules ; ſes ſourcils noirs ſe joignaient ſur ſon nez aquilin, ſes jambes étaient crochues, ſa tête chauve, et il était rempli de la grâce du Seigneur.*

C'eſt à peu-près ainſi qu'il eſt dépeint dans le Philopatris de *Lucien* ; à la grâce du Seigneur près, dont *Lucien* n'avait malheureuſement aucune connaiſſance.

Peut-on excuſer *Paul* d'avoir repris *Pierre* qui judaïſait, quand lui-même alla judaïſer huit jours dans le temple de Jéruſalem ?

Lorſque *Paul* fut traduit devant le gouverneur de Judée par les Juifs, pour avoir introduit des étrangers dans le temple, fit-il bien de dire à ce gouverneur, que c'était *pour la réſurrection des morts qu'on lui feſait ſon procès*, tandis qu'il ne s'agiſſait point de la réſurrection des morts ? (*a*)

Paul fit-il bien de circoncire ſon diſciple *Timothée*, après avoir écrit aux Galates : *Si*

(*a*) Actes, chap. XXIV.

vous vous faites circoncire, JESUS *ne vous servira de rien ?*

Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens, ch. IX : *N'avons-nous pas le droit de vivre à vos dépens et de mener avec nous une femme ? &c.* Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens dans sa seconde épître : *Je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché, ni aux autres ?* Que penserait-on aujourd'hui d'un homme qui prétendrait vivre à nos dépens lui et sa femme, nous juger, nous punir, et confondre le coupable et l'innocent ?

Qu'entend-on par le ravissement de *Paul* au troisième ciel ? qu'est-ce qu'un troisième ciel ?

Quel est enfin le plus vraisemblable (humainement parlant), ou que *Paul* se soit fait chrétien pour avoir été renversé de son cheval par une grande lumière en plein midi, et qu'une voix céleste lui ait crié : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* ou bien que *Paul* ait été irrité contre les pharisiens, soit pour le refus de *Gamaliel* de lui donner sa fille, soit par quelque autre cause ?

Dans toute autre histoire le refus de *Gamaliel* ne semblerait-il pas plus naturel qu'une voix céleste, si d'ailleurs nous n'étions pas obligés de croire ce miracle ?

Je ne fais aucune de ces queftions que pour m'inftruire; et j'exige de quiconque voudra m'inftruire, qu'il parle raifonnablement.

SECTION II.

LES épîtres de S[t] *Paul* font fi fublimes, qu'il eft fouvent difficile d'y atteindre.

Plufieurs jeunes bacheliers demandent ce que fignifient précifément ces paroles (*b*) : „ Tout homme qui prie et qui prophétife „ avec un voile fur fa tête fouille fa tête. „

Que veulent dire celles-ci (*c*)? „J'ai appris „ du Seigneur que la nuit même qu'il fut faifi, „ il prit du pain. „

Comment peut-il avoir appris cela de JESUS-CHRIST, auquel il n'avait jamais parlé, et dont il avait été le plus cruel ennemi fans l'avoir jamais vu ? eft-ce par infpiration ? eft-ce par le récit de fes difciples ? eft-ce lorfqu'une lumière célefte le fit tomber de cheval? il ne nous en inftruit pas.

Et celles-ci encore (*d*)? „ La femme fera „ fauvée fi elle fait des enfans. „

C'eft affurément encourager la population; il ne paraît pas que *Paul* ait fondé des couvens de filles.

(*b*) Epître I aux Corinthiens, chap. XI.
(*c*) *Ibid.* v. 23.
(*d*) I. *Timothée*, chap. II.

Il traite d'impies (*e*), d'imposteurs, de diaboliques, de consciences gangrenées, ceux qui prêchent le célibat et l'abstinence des viandes.

Ceci est bien plus fort. Il semble qu'il proscrive moines, nonnes, jours de jeûne. Expliquez-moi cela, tirez-moi d'embarras.

Que dire sur les passages où il recommande aux évêques de n'avoir qu'une femme (*f*)? *Unius uxoris virum.*

Cela est positif. Jamais il n'a permis qu'un évêque eût deux femmes, lorsque les grands-pontifes juifs pouvaient en avoir plusieurs.

Il dit positivement „ que le jugement der-
„ nier se fera de son temps, que JESUS des-
„ cendra dans les nuées comme il est annoncé
„ dans S[t] *Luc* (*g*), que lui *Paul* montera dans
„ l'air pour aller au-devant de lui avec les
„ habitans de Thessalonique.

La chose est-elle arrivée? est-ce une allégorie, une figure? croyait-il en effet qu'il ferait ce voyage? croyait-il avoir fait celui du troisième ciel? qu'est-ce que ce troisième ciel? comment ira-t-il dans l'air? y a-t-il été?

„ Que le Dieu de notre Seigneur JESUS-

(*e*) I. *Timothée*, chap. IV.

(*f*) *Ibid.* chap. III; et à *Tite*, chap. I.

(*g*) I. Thessal. chap. IV.

„ CHRIST (*h*), le père de gloire, vous donne „ l'efprit de fageffe. „

Eft-ce là reconnaître JESUS pour le même Dieu que le père?

„ Il a opéré fa puiffance fur JESUS en le „ reffufcitant et le mettant à fa droite. „

Eft-ce là conftater la divinité de JESUS?

„ Vous avez rendu JESUS de peu inférieur „ aux anges en le couronnant de gloire. „ (*i*)

S'il eft inférieur aux anges eft-il Dieu?

„ Si par le délit d'un feul plufieurs font „ morts (*k*), la grâce et le don de DIEU „ ont plus abondé par la grâce d'un feul „ homme, qui eft JESUS-CHRIST. „

Pourquoi l'appeler toujours homme et jamais Dieu?

„ Si à caufe du péché d'un feul homme la „ mort a régné, l'abondance de grâce régnera „ bien davantage par un feul homme, qui eft „ JESUS-CHRIST. „

Toujours homme, jamais Dieu, excepté un feul endroit contefté par *Erafme*, par *Grotius*, par *le Clerc*, &c.

„ Nous fommes enfans de DIEU (*l*), et „ cohéritiers de JESUS-CHRIST. „

N'eft-ce pas toujours regarder JESUS comme

(*h*) Ephéfiens, chap. I.

(*i*) Aux Hébreux, chap. II.

(*k*) Aux Romains, ch. V.

(*l*) *Ibid.* chap. XVIII.

l'un de nous, quoique ſupérieur à nous par les grâces de DIEU ?

„ A DIEU ſeul ſage, honneur et gloire par „ JESUS-CHRIST. „

Ce mot, DIEU *ſeul*, ne ſemble-t-il pas exclure JESUS de la divinité ?

Comment entendre tous ces paſſages à la lettre ſans craindre d'offenſer JESUS-CHRIST ? comment les entendre dans un ſens plus relevé ſans craindre d'offenſer Dieu le père ?

Il y en a pluſieurs de cette eſpèce qui ont exercé l'eſprit des ſavans. Les commentateurs ſe ſont combattus ; et nous ne prétendons pas porter la lumière où ils ont laiſſé l'obſcurité. Nous nous ſoumettons toujours de cœur et de bouche à la déciſion de l'Egliſe.

Nous avons eu auſſi quelque peine à bien pénétrer les paſſages ſuivans :

„ Votre circonciſion profite ſi vous obſer- „ vez la loi juive (*m*) ; mais ſi vous êtes pré- „ varicateurs de la loi, votre circonciſion „ devient prépuce.

„ Or nous ſavons que tout ce que la loi „ dit à ceux qui ſont dans la loi, elle le „ dit afin que toute bouche ſoit obſtruée (*n*), „ et que tout le monde ſoit ſoumis à DIEU, „ parce que toute chair ne ſera pas juſtifiée

(*m*) Epître aux juifs de Rome appelés les *Romains*, ch. II.
(*n*) Chap. III.

» devant lui par les œuvres de la loi, car par
» la loi vient la connaiſſance du péché.

» Car un ſeul Dieu juſtifie la circonciſion
» par la foi (*o*), et le prépuce par la foi.
» Détruiſons-nous donc la foi par la loi ? à
» Dieu ne plaiſe. Car ſi *Abraham* a été juſ-
» tifié par ſes œuvres, il en a gloire, mais
» non chez DIEU. »

Nous oſons dire que l'ingénieux et profond dom *Calmet* lui-même ne nous a pas donné ſur ces endroits un peu obſcurs une lumière qui diſſipât toutes nos ténèbres. C'eſt ſans doute notre faute de n'avoir pas entendu les commentateurs, et d'avoir été privés de l'intelligence entière du texte, qui n'eſt donnée qu'aux ames privilégiées. Mais dès que l'explication viendra de la chaire de vérité, nous entendrons tout parfaitement.

SECTION III.

AJOUTONS ce petit ſupplément à l'article *Paul.* Il vaut mieux s'édifier dans les lettres de cet apôtre, que de deſſécher ſa piété à calculer le temps où elles furent écrites. Les ſavans recherchent en vain l'an et jour auxquels S[t] *Paul* ſervit à lapider S[t] *Etienne*, et à garder les manteaux des bourreaux.

(*o*) *Ibid.* Suite au chap. IV.

Ils diſputent ſur l'année où il fut renverſé de cheval par une lumière éclatante en plein midi, et ſur l'époque de ſon raviſſement au troiſième ciel.

Ils ne conviennent ni de l'année où il fut conduit priſonnier à Rome, ni de celle où il mourut.

On ne connaît la date d'aucune de ſes lettres.

On croit que l'épître aux Hébreux n'eſt point de lui. On rejette celle aux Laodicéens, quoique cette épître ait été reçue ſur les mêmes fondemens que les autres.

On ne ſait pourquoi il changea ſon nom de *Saul* en celui de *Paul*, ni ce que ſignifiait ce nom.

S[t] *Jérôme*, dans ſon commentaire ſur l'épître à *Philémon*, dit que *Paul* ſignifiait l'embouchure d'une flûte.

Les lettres de S[t] *Paul* à *Sénèque*, et de *Sénèque* à *Paul* paſsèrent, dans la primitive Egliſe, pour auſſi authentiques que tous les autres écrits chrétiens. Saint *Jérôme* l'aſſure, et cite des paſſages de ces lettres dans ſon catalogue. S[t] *Auguſtin* n'en doute pas dans ſa cent cinquante-troiſième lettre à *Macédonius* (*p*). Nous avons treize lettres de ces deux grands hommes, *Paul* et *Sénèque*, qu'on prétend

(*p*) Edition des Bénédict. et dans la Cité de Dieu, liv. VI.

avoir été liés d'une étroite amitié à la cour de *Néron*. La feptième lettre de *Sénèque* à *Paul* eft très-curieufe. Il lui dit que les juifs et les chrétiens font fouvent condamnés au fupplice comme incendiaires de Rome. *Chriftiani et judæi, tanquàm machinatores incendii, fupplicio affici folent.* Il eft vraifemblable, en effet, que les juifs et les chrétiens, qui fe haïffaient avec fureur, s'accusèrent réciproquement d'avoir mis le feu à la ville ; et que le mépris et l'horreur qu'on avait pour les juifs, dont on ne diftinguait point les chrétiens, les livrèrent également les uns et les autres à la vengeance publique.

Nous fommes forcés d'avouer que le commerce épiftolaire de *Sénèque* et de *Paul* eft dans un latin ridicule et barbare ; que les fujets de ces lettres paraiffent auffi impertinens que le ftyle ; qu'on les regarde aujourd'hui comme des actes de fauffaires. Mais auffi comment ofe-t-on contredire le témoignage de faint *Jérôme* et de St *Auguftin* ? Si ces monumens atteftés par eux ne font que de viles impoftures, quelle fureté aurons-nous pour les autres écrits plus refpectables ? C'eft la grande objection de plufieurs favans perfonnages. Si on nous a trompés indignement, difent-ils, fur les Lettres de *Paul* et de *Sénèque*, fur les Conftitutions apoftoliques et fur les Actes

de S[t] *Pierre*, pourquoi ne nous aura-t-on pas trompés de même ſur les Actes des apôtres ? Le jugement de l'Egliſe et la foi ſont les réponſes péremptoires à toutes ces recherches de la ſcience, et à tous les raiſonnemens de l'eſprit.

On ne ſait pas ſur quel fondement *Abdias*, premier évêque de Babylone, dit, dans ſon hiſtoire des apôtres, que S[t] *Paul* fit lapider S[t] *Jacques* le mineur par le peuple. Mais avant qu'il ſe fût converti, il ſe peut très-facilement qu'il eût perſécuté S[t] *Jacques* auſſi-bien que S[t] *Etienne*. Il était très-violent ; il eſt dit dans les Actes des apôtres (*q*) qu'il reſpirait le ſang et le carnage. Auſſi *Abdias* a ſoin d'obſerver que *l'auteur de la ſédition dans laquelle S[t] Jacques fut ſi cruellement traité*, *était ce même Paul que* DIEU *appela depuis au miniſtère de l'apoſtolat.* (*r*)

Ce livre attribué à l'évêque *Abdias* n'eſt point admis dans le Canon ; cependant *Jules* africain, qui l'a traduit en latin, le croit authentique. Dès que l'Egliſe ne l'a pas reçu, il ne faut pas le recevoir. Bornons-nous à bénir la Providence, et à ſouhaiter que tous les perſécuteurs ſoient changés en apôtres charitables et compatiſſans.

(*q*) Chap. IX, v. 1.

(*r*) *Apoſtolica Hiſtoria, lib. VI, pag. 595 et 596, Fabric. codex.*

PERES, MERES, ENFANS:

Leurs devoirs.

On a beaucoup crié en France contre l'Encyclopédie, parce qu'elle avait été faite en France, et qu'elle lui fesait honneur; on n'a point crié dans les autres pays; au contraire, on s'est empressé de la contrefaire ou de la gâter, par la raison qu'il y avait à gagner quelque argent.

Pour nous qui ne travaillons point pour la gloire comme les encyclopédistes de Paris; nous qui ne sommes point exposés comme eux à l'envie; nous dont la petite société est cachée dans la Hesse, dans le Virtemberg, dans la Suisse, chez les Grisons, au mont Krapac, et qui ne craignons point d'avoir à disputer contre le docteur de la comédie italienne ou contre un docteur de sorbonne; nous qui ne vendons point nos feuilles à un libraire; nous qui sommes des êtres libres, et qui ne mettons du noir sur du blanc qu'après avoir examiné, autant qu'il est en nous, si ce noir pourra être utile au genre-humain; nous enfin qui aimons la vertu, nous exposerons hardiment notre pensée.

Honore ton père et ta mère si tu veux vivre long-temps.

J'oferais dire : Honore ton père et ta mère duffes-tu mourir demain.

Aime tendrement, fers avec joie la mère qui t'a porté dans fon fein et qui t'a nourri de fon lait, et qui a fupporté tous les dégoûts de ta première enfance. Remplis ces mêmes devoirs envers ton père qui t'a élevé.

Siècles à venir, jugez un franc nommé *Louis XIII*, qui à l'âge de feize ans commença par faire murer la porte de l'appartement de fa mère, et l'envoya en exil fans en donner la moindre raifon, mais feulement parce que fon favori le voulait.

Mais, Monfieur, je fuis obligé de vous confier que mon père eft un ivrogne, qui me fit un jour par hafard, fans fonger à moi, qui ne m'a donné aucune éducation que celle de me battre tous les jours quand il revenait ivre au logis. Ma mère était une coquette qui n'était occupée que de faire l'amour. Sans ma nourrice qui s'était prife d'amitié pour moi, et qui après la mort de fon fils m'a reçu chez elle par charité, je ferais mort de misère.

Eh bien, aime ta nourrice, falue ton père et ta mère quand tu les rencontreras. Il eft dit dans la Vulgate : *Honora patrem tuum et matrem tuam*, et non pas *dilige*.

Fort bien, Monfieur, j'aimerai mon père et ma mère s'ils me font du bien; je les

honorerai s'ils me font du mal : j'ai toujours penſé ainſi depuis que je penſe, et vous me confirmez dans mes maximes.

Adieu, mon enfant, je vois que tu proſpéreras, car tu as un grain de philoſophie dans la tête.

Encore un mot, Monſieur ; ſi mon père s'appelait *Abraham*, et moi *Iſaac* ; et ſi mon père me diſait : Mon fils, tu es grand et fort, porte ces fagots au haut de cette montagne pour te ſervir de bûcher quand je t'aurai coupé la tête ; car c'eſt DIEU qui me l'a ordonné ce matin quand il m'eſt venu voir ; que me conſeilleriez-vous de faire dans cette occaſion chatouilleuſe ?

Aſſez chatouilleuſe en effet. Mais, toi, que ferais-tu ? car tu me parais une aſſez bonne tête.

Je vous avoue, Monſieur, que je lui demanderais ſon ordre par écrit, et cela par amitié pour lui. Je lui dirais : Mon père, vous êtes chez des étrangers qui ne permettent pas qu'on aſſaſſine ſon fils ſans une permiſſion expreſſe de DIEU dûment légaliſée et contrôlée. Voyez ce qui eſt arrivé à ce pauvre *Calas* dans la ville moitié françaiſe, moitié eſpagnole de Toulouſe. On l'a roué ; et le procureur-général *Riquet* a conclu à faire brûler madame *Calas* la mère, le tout ſur le ſimple

ſoupçon très-mal conçu qu'ils avaient pendu leur fils *Marc-Antoine Calas* pour l'amour de DIEU. Je craindrais qu'il ne donnât ſes concluſions contre vous et contre votre ſœur, ou votre nièce madame *Sara* ma mère. Montrez-moi, encore un coup, une lettre de cachet pour me couper le cou, ſignée de la main de DIEU, et plus bas, *Raphaël*, ou *Michel*, ou *Belzébuth*, ſans quoi, ſerviteur; je m'en vais chez *Pharaon* égyptiaque, ou chez le roi du déſert de Gérar, qui ont été tous deux amoureux de ma mère, et qui certainement auront de la bonté pour moi. Coupez ſi vous voulez le cou de mon frère *Iſmaël*, mais pour le mien je vous réponds que vous n'en viendrez pas à bout.

Comment! c'eſt raiſonner en vrai ſage. Le dictionnaire encyclopédique ne dirait pas mieux. Tu iras loin, te dis-je, je t'admire de n'avoir pas dit la moindre injure à ton père *Abraham*, et de n'avoir point été tenté de le battre. Et dis-moi, ſi tu étais ce *Cram* que ſon père *Clotaire* roi franc fit brûler dans une grange, ou don *Carlos* fils de ce renard *Philippe II*, ou bien ce pauvre *Alexis* fils de ce czar *Pierre*, moitié héros et moitié tigre?

Ah! Monſieur, ne me parlez plus de ces horreurs: vous me feriez déteſter la nature humaine.

PERSECUTION.

PERSECUTION.

Ce n'eſt pas *Dioclétien* que j'appellerai perſécuteur, car il fut dix-huit ans entiers le protecteur des chrétiens ; et ſi dans les derniers temps de ſon empire il ne les ſauva pas des reſſentimens de *Galérius*, il ne fut en cela qu'un prince ſéduit et entraîné par la cabale au-delà de ſon caractère, comme tant d'autres.

Je donnerai encore moins le nom de perſécuteurs aux *Trajans*, aux *Antonins*, je croirais prononcer un blaſphème.

Quel eſt le perſécuteur ? c'eſt celui dont l'orgueil bleſſé et le fanatiſme en fureur irritent le prince ou les magiſtrats contre des hommes innocens, qui n'ont d'autre crime que de n'être pas de ſon avis. Impudent, tu adores un DIEU, tu prêches la vertu, et tu la pratiques ; tu as ſervi les hommes, et tu les as conſolés ; tu as établi l'orpheline ; tu as ſecouru le pauvre ; tu as changé les déſerts où quelques eſclaves traînaient une vie miſérable, en campagnes fertiles peuplées de familles heureuſes : mais j'ai découvert que tu me mépriſes, et que tu n'as jamais lu mon livre de controverſe : tu ſais que je ſuis un fripon, que j'ai contrefait l'écriture de *G****, que j'ai volé des **** ; tu pourrais bien le dire, il faut que je te prévienne ; j'irai donc

chez le confeſſeur du premier miniſtre, ou chez le podeſtat. Je leur remontrerai, en penchant le cou et en tordant la bouche, que tu as une opinion erronée ſur les cellules où furent renfermés les Septante; que tu parlas même il y a dix ans d'une manière peu reſpectueuſe du chien de *Tobie*, lequel tu ſoutenais être un barbet, tandis que je prouvais que c'était un lévrier. Je te dénoncerai comme l'ennemi de DIEU et des hommes. Tel eſt le langage du perſécuteur; et ſi ces paroles ne ſortent pas préciſément de ſa bouche, elles ſont gravées dans ſon cœur avec le burin du fanatiſme trempé dans le fiel de l'envie.

C'eſt ainſi que le jéſuite *le Tellier* oſa perſécuter le cardinal de *Noailles*, et que *Jurieu* perſécuta *Bayle*.

Lorſqu'on commença à perſécuter les proteſtans en France, ce ne fut ni *François I*, ni *Henri II*, ni *François II*, qui épièrent ces infortunés, qui s'armèrent contre eux d'une fureur réfléchie, et qui les livrèrent aux flammes pour exercer ſur eux leurs vengeances. *François I* était trop occupé avec la ducheſſe d'*Etampes*, *Henri II* avec ſa vieille *Diane*, et *François II* était trop enfant. Par qui la perſécution commença-t-elle? Par des prêtres jaloux qui armèrent les préjugés des magiſtrats et la politique des miniſtres.

Si les rois n'avaient pas été trompés ; s'ils avaient prévu que la perſécution produirait cinquante ans de guerres civiles, et que la moitié de la nation ſerait exterminée mutuellement par l'autre, ils auraient éteint dans leurs larmes les premiers bûchers qu'ils laiſsèrent allumer.

O DIEU de miséricorde ! ſi quelque homme peut reſſembler à cet être malfeſant qu'on nous peint occupé ſans ceſſe à détruire tes ouvrages, n'eſt-ce pas le perſécuteur ?

PHILOSOPHE.

SECTION PREMIERE.

PHILOSOPHE, *amateur de la ſageſſe*, c'eſt-à-dire *de la vérité.* Tous les philoſophes ont eu ce double caractère, il n'en eſt aucun dans l'antiquité qui n'ait donné des exemples de vertu aux hommes, et des leçons de vérités morales. Ils ont pu ſe tromper tous ſur la phyſique ; mais elle eſt ſi peu néceſſaire à la conduite de la vie, que les philoſophes n'avaient pas beſoin d'elle. Il a fallu des ſiècles pour connaître une partie des lois de la nature. Un jour ſuffit à un ſage pour connaître les devoirs de l'homme.

Le philoſophe n'eſt point enthouſiaſte, il ne

s'érigepoint enprophète, il ne ſe dit point inſpiré des dieux; ainſi je ne mettrai au rang des philoſophes, ni l'ancien *Zoroaſtre*, ni *Hermès*, ni l'ancien *Orphée*, ni aucun de ces légiſlateurs dont ſe vantaient les nations de la Chaldée, de la Perſe, de la Syrie, de l'Egypte et de la Gréce. Ceux qui ſe dirent enfans des dieux étaient les pères de l'impoſture; et s'ils ſe ſervirent du menſonge pour enſeigner des vérités, ils étaient indignes de les enſeigner; ils n'étaient pas philoſophes: ils étaient tout au plus de très-prudens menteurs.

Par quelle fatalité, honteuſe peut-être pour les peuples occidentaux, faut-il aller au bout de l'Orient pour trouver un ſage ſimple, ſans faſte, ſans impoſture, qui enſeignait aux hommes à vivre heureux ſix cents ans avant notre ère vulgaire, dans un temps où tout le Septentrion ignorait l'uſage des lettres, et où les Grecs commençaient à peine à ſe diſtinguer par la ſageſſe? Ce ſage eſt *Confucius*, qui étant légiſlateur ne voulut jamais tromper les hommes. Quelle plus belle règle de conduite a-t-on jamais donnée depuis lui dans la terre entière? „ Réglez un Etat comme vous réglez „ une famille; on ne peut bien gouverner ſa „ famille qu'en lui donnant l'exemple.

„ La vertu doit être commune au laboureur „ et au monarque.

„ Occupe-toi du ſoin de prévenir les crimes „ pour diminuer le ſoin de les punir.

„ Sous les bons rois *Yao* et *Xu* les Chinois „ furent bons ; ſous les mauvais rois *Kie* et „ *Chu* ils furent méchans.

„ Fais à autrui comme à toi-même.

„ Aime les hommes en général ; mais chéris „ les gens de bien. Oublie les injures et jamais „ les bienfaits.

„ J'ai vu des hommes incapables de ſciences, „ je n'en ai jamais vu incapables de vertus. „

Avouons qu'il n'eſt point de légiſlateur qui ait annoncé des vérités plus utiles au genre-humain.

Une foule de philoſophes grecs enſeigna depuis une morale auſſi pure. S'ils s'étaient bornés à leurs vains ſyſtêmes de phyſique, on ne prononcerait aujourd'hui leur nom que pour ſe moquer d'eux. Si on les reſpecte encore, c'eſt qu'ils furent juſtes, et qu'ils apprirent aux hommes à l'être.

On ne peut lire certains endroits de *Platon*, et ſurtout l'admirable exorde des lois de *Zaleucus*, ſans éprouver dans ſon cœur l'amour des actions honnêtes et généreuſes. Les Romains ont leur *Cicéron*, qui ſeul vaut peut-être tous les philoſophes de la Gréce. Après lui viennent des hommes encore plus reſpectables, mais qu'on déſeſpère preſque d'imiter ; c'eſt

Epictète dans l'efclavage, ce font les *Antonins* et les *Juliens* fur le trône.

Quel eft le citoyen parmi nous qui fe priverait, comme *Julien*, *Antonin* et *Marc-Aurèle*, de toutes les délicateffes de notre vie molle et efféminée, qui dormirait comme eux fur la dure, qui voudrait s'impofer leur frugalité, qui marcherait comme eux à pied et tête nue à la tête des armées, expofé tantôt à l'ardeur du foleil, tantôt aux frimats, qui commanderait comme eux à toutes fes paffions ? Il y a parmi nous des dévots ; mais où font les fages ? où font les ames inébranlables, juftes et tolérantes ?

Il y a eu des philofophes de cabinet en France ; et tous, excepté *Montagne*, ont été perfécutés. C'eft, ce me femble, le dernier degré de la malignité de notre nature, de vouloir opprimer ces mêmes philofophes qui la veulent corriger.

Je conçois bien que des fanatiques d'une fecte égorgent les enthoufiaftes d'une autre fecte, que les francifcains haïffent les dominicains, et qu'un mauvais artifte cabale pour perdre celui qui le furpaffe ; mais que le fage *Charron* ait été menacé de perdre la vie, que le favant et généreux *Ramus* ait été affaffiné, que *Defcartes* ait été obligé de fuir en Hollande pour fe fouftraire à la rage des ignorans, que

Gaſſendi ait été forcé pluſieurs fois de ſe retirer à Digne, loin des calomnies de Paris; c'eſt-là l'opprobre éternel d'une nation.

Un des philoſophes les plus perſécutés fut l'immortel *Bayle*, l'honneur de la nature humaine. On me dira que le nom de *Jurieu* ſon calomniateur et ſon perſécuteur eſt devenu exécrable, je l'avoue; celui du jéſuite *le Tellier* l'eſt devenu auſſi; mais de grands hommes qu'il opprimait en ont-ils moins fini leurs jours dans l'exil et dans la diſette?

Un des prétextes dont on ſe ſervit pour accabler *Bayle* et pour le réduire à la pauvreté, fut ſon article de *David* dans ſon utile dictionnaire. On lui reprochait de n'avoir point donné de louanges à des actions qui en elles-mêmes ſont injuſtes, ſanguinaires, atroces, ou contraires à la bonne foi, ou qui font rougir la pudeur.

Bayle, à la vérité, ne loua point *David* pour avoir ramaſſé, ſelon les livres hébreux, ſix cents vagabonds perdus de dettes et de crimes; pour avoir pillé ſes compatriotes à la tête de ces bandits; pour être venu dans le deſſein d'égorger *Nabal* et toute ſa famille, parce qu'il n'avait pas voulu payer les contributions; pour avoir été vendre ſes ſervices au roi *Achis*, ennemi de ſa nation; pour avoir trahi ce roi *Achis*, ſon bienfaiteur; pour avoir ſaccagé les

villages alliés de ce roi *Achis ;* pour avoir massacré dans ces villages jusqu'aux enfans à la mamelle, de peur qu'il ne se trouvât un jour une personne qui pût faire connaître ses déprédations, comme si un enfant à la mamelle aurait pu révéler son crime ; pour avoir fait périr tous les habitans de quelques autres villages sous des scies, sous des herses de fer, sous des cognées de fer, et dans des fours à brique ; pour avoir ravi le trône à *Isboseth* fils de *Saül*, par une perfidie ; pour avoir dépouillé et fait périr *Miphiboseth*, petit-fils de *Saül* et fils de son ami, de son protecteur *Jonathas ;* pour avoir livré aux Gabaonites deux autres enfans de *Saül*, et cinq de ses petits enfans, qui moururent à la potence.

Je ne parle pas de la prodigieuse incontinence de *David*, de ses concubines, de son adultère avec *Bethzabée* et du meurtre d'*Urie*.

Quoi donc, les ennemis de *Bayle* auraient-ils voulu que *Bayle* eût fait l'éloge de toutes ces cruautés et de tous ces crimes ? faudrait-il qu'il eût dit ? *Princes de la terre, imitez l'homme selon le cœur de* DIEU ; *massacrez sans pitié les alliés de votre bienfaiteur ; égorgez ou faites égorger toute la famille de votre roi ; couchez avec toutes les femmes en fesant répandre le sang des hommes, et vous serez un modèle de vertu quand on dira que vous avez fait des psaumes.*

Bayle

Bayle n'avait-il pas grande raiſon de dire que ſi *David* fut ſelon le cœur de DIEU, ce fut par ſa pénitence et non par ſes forfaits ? *Bayle* ne rendait-il pas ſervice au genre-humain, en diſant que DIEU, qui a ſans doute dicté toute l'hiſtoire juive, n'a pas canoniſé tous les crimes rapportés dans cette hiſtoire ?

Cependant *Bayle* fut perſécuté, et par qui ? par des hommes perſécutés ailleurs, par des fugitifs qu'on aurait livrés aux flammes dans leur patrie ; et ces fugitifs étaient combattus par d'autres fugitifs appelés janſéniſtes, chaſſés de leur pays par les jéſuites, qui ont enfin été chaſſés à leur tour.

Ainſi tous les perſécuteurs ſe ſont déclaré une guerre mortelle, tandis que le philoſophe opprimé par eux tous s'eſt contenté de les plaindre.

On ne ſait pas aſſez que *Fontenelle*, en 1713, fut ſur le point de perdre ſes penſions, ſa place et ſa liberté, pour avoir rédigé en France, vingt ans auparavant, le Traité des oracles du ſavant *Van-Dale*, dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait alarmer le fanatiſme. Un jéſuite avait écrit contre *Fontenelle*, il n'avait pas daigné répondre ; et c'en fut aſſez pour que le jéſuite *le Tellier*, confeſſeur de *Louis XIV*, accusât auprès du roi *Fontenelle* d'athéiſme.

Sans M. d'*Argenſon*, il arrivait que le digne fils d'un fauſſaire, procureur de Vire, et reconnu fauſſaire lui-même, proſcrivait la vieilleſſe du neveu de *Corneille*.

Il eſt ſi aiſé de ſéduire ſon pénitent, que nous devons bénir DIEU que ce *le Tellier* n'ait pas fait plus de mal. Il y a deux gîtes dans le monde où l'on ne peut tenir contre la ſéduction et la calomnie ; ce ſont le lit et le confeſſionnal.

Nous avons toujours vu les philoſophes perſécutés par des fanatiques. Mais eſt-il poſſible que les gens de lettres s'en mêlent auſſi, et qu'eux-mêmes ils aiguiſent ſouvent contre leurs frères les armes dont on les perce tous l'un après l'autre ?

Malheureux gens de lettres, eſt-ce à vous d'être délateurs ? Voyez ſi jamais chez les Romains il y eut des *Garaſſes*, des *Chaumeix*, des *Hayer*, qui accuſaſſent les *Lucrèce*, les *Poſſidonius*, les *Varron* et les *Pline*.

Etre hypocrite, quelle baſſeſſe ! mais être hypocrite et méchant, quelle horreur ! il n'y eut jamais d'hypocrites dans l'ancienne Rome, qui nous comptait pour une petite partie de ſes ſujets. Il y avait des fourbes, je l'avoue, mais non des hypocrites de religion, qui ſont l'eſpèce la plus lâche et la plus cruelle de toutes. Pourquoi n'en voit-on point en Angleterre,

et d'où vient y en a-t-il encore en France ? Philoſophes, il vous ſera aiſé de réſoudre ce problème.

SECTION II.

Ce beau nom a été tantôt honoré, tantôt flétri comme celui de poëte, de mathématicien, de moine, de prêtre, et de tout ce qui dépend de l'opinion.

Domitien chaſſa les philoſophes ; *Lucien* ſe moqua d'eux. Mais quels philoſophes, quels mathématiciens furent exilés par ce monſtre de *Domitien* ? Ce furent des joueurs de gobelets, des tireurs d'horoſcopes, des diſeurs de bonne aventure, de miſérables juifs qui compoſaient des philtres amoureux et des taliſmans ; des gens de cette eſpèce qui avaient un pouvoir ſpécial ſur les eſprits malins, qui les évoquaient, qui les feſaient entrer dans le corps des filles avec des paroles ou avec des ſignes, et qui les en délogeaient par d'autres ſignes et d'autres paroles.

Quels étaient les philoſophes que *Lucien* livrait à la riſée publique ? C'était la lie du genre-humain. C'étaient des gueux incapables d'une profeſſion utile, des gens reſſemblans parfaitement au *Pauvre diable* dont on nous a fait une deſcription auſſi vraie que comique ;

qui ne ſavent s'ils porteront la livrée ou s'ils feront l'almanach de l'année merveilleuſe (*a*); s'ils travailleront à un journal ou aux grands chemins, s'ils ſe feront ſoldats ou prêtres, et qui en attendant vont dans les cafés dire leur avis ſur la pièce nouvelle, ſur DIEU, ſur l'être en général, et ſur les modes de l'être; puis vous empruntent de l'argent, et vont faire un libelle contre vous avec l'avocat *Marchand*, ou le nommé *Chaudon*, ou le nommé *Bonneval*. (*b*)

Ce n'eſt pas d'une pareille école que ſortirent les *Cicéron*, les *Atticus*, les *Epictète*, *Trajan*, *Adrien*, *Antonin Pie*, *Marc-Aurèle*, *Julien*.

Ce n'eſt pas là que s'eſt formé ce roi de Pruſſe qui a compoſé autant de livres philoſophiques qu'il a gagné de batailles, et qui a terraſſé autant de préjugés que d'ennemis.

Une impératrice victorieuſe qui fait trembler les Ottomans, et qui gouverne avec tant de gloire un empire plus vaſte que l'empire romain, n'a été une grande légiſlatrice que parce qu'elle a été philoſophe. Tous les princes du Nord le ſont; et le Nord fait honte au Midi. Si les confédérés de Pologne avaient un

(*a*) Opuſcule d'un abbé d'*Etrée* du village d'Etrée.

(*b*) L'avocat *Marchand*, auteur du Teſtament politique d'un académicien, libelle odieux.

peu de philofophie, ils ne mettraient pas leur patrie, leurs terres, leurs maifons au pillage; ils n'enfanglanteraient pas leur pays, ils ne fe rendraient pas les plus malheureux des hommes; ils écouteraient la voix de leur roi philofophe qui leur a donné de fi vains exemples et de fi vaines leçons de modération et de prudence.

Le grand *Julien* était philofophe quand il écrivait à fes miniftres et à fes pontifes, ces belles lettres remplies de clémence et de fageffe, que tous les véritables gens de bien admirent encore aujourd'hui en condamnant fes erreurs.

Conftantin n'était pas philofophe quand il affaffinait fes proches, fon fils et fa femme, et que, dégouttant du fang de fa famille, il jurait que DIEU lui avait envoyé le *Labarum* dans les nuées.

C'eft un terrible faut d'aller de *Conftantin* à *Charles IX* et à *Henri III*, rois d'une des cinquante grandes provinces de l'empire romain. Mais fi ces rois avaient été philofophes, l'un n'aurait pas été coupable de la Saint-Barthelemi, l'autre n'aurait pas fait des proceffions fcandaleufes avec fes gitons, ne fe ferait pas réduit à la néceffité d'affaffiner le duc de *Guife* et le cardinal fon frère, et n'aurait pas été affaffiné lui-même par un

jeune jacobin pour l'amour de DIEU et de la ſainte Egliſe.

Si *Louis le juſte*, treizième du nom, avait été philoſophe, il n'aurait pas laiſſé traîner à l'échafaud le vertueux de *Thou* et l'innocent maréchal de *Marillac ;* il n'aurait pas laiſſé mourir de faim ſa mère à Cologne; ſon règne n'aurait pas été une ſuite continuelle de diſcordes et de calamités inteſtines.

Comparez à tant de princes ignorans, ſuperſtitieux, cruels, gouvernés par leurs propres paſſions ou par celles de leurs miniſtres, un homme tel que *Montagne*, ou *Charron*, ou le chancelier de *l'Hoſpital*, ou l'hiſtorien de *Thou*, ou *la Mothe le Vayer*, un *Locke*, un *Shaftesbury*, un *Sidney*, un *Herbert ;* et voyez ſi vous aimeriez mieux être gouvernés par ces rois ou par ces ſages.

Quand je parle des philoſophes, ce n'eſt pas des poliſſons qui veulent être les ſinges des *Diogènes*, mais de ceux qui imitent *Platon* et *Cicéron.*

Voluptueux courtiſans, et vous petits hommes revêtus d'un petit emploi qui vous donne une petite autorité dans un petit pays, vous criez contre la philoſophie, allez, vous êtes des *Nomentanus* qui vous déchaînez contre *Horace*, et des *Cotins* qui voulez qu'on mépriſe *Boileau.*

SECTION III.

L'EMPESÉ luthérien, le ſauvage calviniſte, l'orgueilleux anglican, le fanatique janſéniſte, le jéſuite qui croit toujours régenter, même dans l'exil et ſous la potence, le ſorboniſte qui penſe être père d'un concile, et quelques ſottes que tous ces gens-là dirigent, ſe déchaînent tous contre le philoſophe. Ce ſont des chiens de différente eſpèce qui hurlent tous à leur manière contre un beau cheval qui paît dans une verte prairie, et qui ne leur diſpute aucune des charognes dont ils ſe nourriſſent, et pour leſquelles ils ſe battent entre eux.

Ils font tous les jours imprimer des fatras de théologie philoſophique, des dictionnaires philoſopho-théologiques ; et leurs vieux argumens traînés dans les rues, ils les appellent *démonſtrations ;* et leurs ſottiſes rebattues, ils les nomment *lemmes* et *corollaires*, comme les faux-monnayeurs appliquent une feuille d'argent ſur un écu de plomb.

Ils ſe ſentent mépriſés par tous les hommes qui penſent, et ſe voient réduits à tromper quelques vieilles imbécilles. Cet état eſt plus humiliant que d'avoir été chaſſés de France, d'Eſpagne et de Naples. On digère tout hors

le mépris. On dit que quand le diable fut vaincu par *Raphaël* (comme il eſt prouvé) cet eſprit-corps ſi ſuperbe ſe conſola très-aiſément, parce qu'il ſavait que les armes ſont journalières. Mais quand il ſut que *Raphaël* ſe moquait de lui, il jura de ne lui pardonner jamais. Ainſi les jéſuites ne pardonnèrent jamais à *Paſcal;* ainſi *Jurieu* calomnia *Bayle* juſqu'au tombeau; ainſi tous les tartuffes ſe déchaînèrent contre *Molière* juſqu'à ſa mort.

Dans leur rage ils prodiguent les impoſtures, comme dans leur ineptie ils débitent leurs argumens.

Un des plus roides calomniateurs, comme un des plus pauvres argumentans que nous ayons, eſt un ex-jéſuite nommé *Paulian*, qui a fait imprimer de la théologo-philoſophorapſodie en la ville d'Avignon jadis papale, et peut-être un jour papale (*). Cet homme accuſe les auteurs de l'Encyclopédie d'avoir dit :

„ Que l'homme n'étant par ſa naiſſance
„ ſenſible qu'aux plaiſirs des ſens, ces plaiſirs
„ par conſéquent ſont l'unique objet de ſes
„ déſirs.

(*) Cet article a été imprimé dans le temps où le roi de France était en poſſeſſion de la ville d'Avignon. Voyez AVIGNON.

„ Qu'il n'y a en ſoi ni vice ni vertu, ni
„ bien ni mal moral, ni juſte ni injuſte.

„ Que les plaiſirs des ſens produiſent toutes
„ les vertus.

„ Que pour être heureux il faut étouffer les
„ remords, &c. „

En quels endroits de l'Encyclopédie, dont on a commencé cinq éditions nouvelles, a-t-il donc vu ces horribles turpitudes? il fallait citer. As-tu porté l'inſolence de ton orgueil et la démence de ton caractère juſqu'à penſer qu'on t'en croirait ſur ta parole? Ces ſottiſes peuvent ſe trouver chez tes caſuiſtes, ou dans le Portier des chartreux. Mais certes elles ne ſe trouvent pas dans les articles de l'Encyclopédie faits par M. *Diderot*, par M. d'*Alembert*, par M. le chevalier de *Jaucourt*, par M. de *Voltaire*. Tu ne les as vues ni dans les articles de M. le comte de *Treſſan*, ni dans ceux de MM. *Blondel*, *Boucher-d'Argis*, *Marmontel*, *Venel*, *Tronchin*, d'*Aubenton*, d'*Argenville*, et de tant d'autres qui ſe ſont dévoués généreuſement à enrichir le Dictionnaire encyclopédique, et qui ont rendu un ſervice éternel à l'Europe. Nul d'eux n'eſt aſſurément coupable des horreurs dont tu les accuſes. Il n'y avait que toi et le vinaigrier *Abraham Chaumeix* le convulſionnaire crucifié, qui fuſſent capables d'une ſi infame calomnie.

Tu mêles l'erreur et la vérité, parce que tu ne sais les distinguer; tu veux faire regarder comme impie cette maxime adoptée par tous les publicistes : *Que tout homme est libre de se choisir une patrie.*

Quoi ! vil prédicateur de l'esclavage, il n'était pas permis à la reine *Christine* de voyager en France, et de vivre à Rome? *Casimir* et *Stanislas* ne pouvaient finir leurs jours parmi nous? il fallait qu'ils mourussent en Pologne, parce qu'ils étaient polonais? *Goldoni*, *Vanlo*, *Cassini*, ont offensé DIEU en s'établissant à Paris? Tous les Irlandais qui ont fait quelque fortune en France ont commis en cela un péché mortel?

Et tu as la bêtise d'imprimer une telle extravagance, et *Riballier* celle de t'approuver; et tu mets dans la même classe *Bayle*, *Montesquieu* et le fou de *la Métrie?* et tu as senti que notre nation est assez douce, assez indulgente pour ne t'abandonner qu'au mépris?

Quoi! tu oses calomnier ta patrie (si un jésuite en a une)? tu oses dire *qu'on n'entend en France que des philosophes attribuer au hasard l'union et la désunion des atomes qui composent l'ame de l'homme? Mentiris impudentissimè;* je te défie de produire un seul livre fait depuis trente ans où l'on attribue quelque chose au hasard, qui n'est qu'un mot vide de sens.

Tu ofes accufer le fage *Locke* d'avoir dit ,, qu'il fe peut que l'ame foit un efprit, mais ,, qu'il n'eft pas sûr qu'elle le foit, et que ,, nous ne pouvons pas décider ce qu'elle ,, peut, et ne peut pas acquérir ? ,,

Mentiris impudentiffimè. Locke, le refpectable *Locke* dit expreffément dans fa réponfe au chicaneur *Stilingfleet :* ,, Je fuis fortement per- ,, fuadé qu'encore qu'on ne puiffe pas montrer ,, (par la feule raifon) que l'ame eft immaté- ,, rielle, cela ne diminue nullement l'évi- ,, dence de fon immortalité, parce que la ,, fidélité de DIEU eft une démonftration de ,, la vérité de tout ce qu'il a révélé (*c*), et le ,, manque d'une autre démonftration ne rend ,, pas douteux ce qui eft déjà démontré. ,,

Voyez d'ailleurs à l'article *Ame*, comme *Locke* s'exprime fur les bornes de nos connaiffances, et fur l'immenfité du pouvoir de l'Etre fuprême.

Le grand philofophe lord *Bolingbroke* déclare que l'opinion contraire à celle de *Locke* eft un blafphème.

Tous les pères des trois premiers fiècles de l'Eglife regardaient l'ame comme une matière légère, et ne la croyaient pas moins immortelle. Et nous avons aujourd'hui des cuiftres de collége qui appellent *athées* ceux qui penfent

(*c*) Traduction de *Cofte*.

avec les pères de l'Eglise que DIEU peut donner, conserver l'immortalité à l'ame, de quelque substance qu'elle puisse être !

Tu pousses ton audace jusqu'à trouver de l'athéisme dans ces paroles : *Qui fait le mouvement dans la nature ? c'est* DIEU. *Qui fait végéter toutes les plantes ? c'est* DIEU. *Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'est* DIEU. *Qui fait la pensée dans l'homme ? c'est* DIEU.

On ne peut pas dire ici *mentiris impudentissimè*, tu mens impudemment ; mais on doit dire : tu blasphèmes la vérité impudemment.

Finissons par remarquer que le héros de l'ex-jésuite *Paulian*, est l'ex-jésuite *Patouillet*, auteur d'un mandement d'évêque, dans lequel tous les parlemens du royaume sont insultés. Ce mandement fut brûlé par la main du bourreau. Il ne restait plus à cet ex-jésuite *Paulian* qu'à traiter l'ex-jésuite *Nonotte* de père de l'Eglise, et à canoniser le jésuite *Malagrida*, le jésuite *Guignard*, le jésuite *Garnet*, le jésuite *Oldécorn*, et tous les jésuites à qui DIEU a fait la grâce d'être pendus ou écartelés : c'étaient tous de grands métaphysiciens, de grands philosopho-théologiens.

SECTION IV.

Les gens non-penſans demandent ſouvent aux gens penſans à quoi a ſervi la philoſophie. Les gens penſans leur répondront : A détruire en Angleterre la rage religieuſe qui fit périr le roi *Charles I* ſur un échafaud ; à mettre en Suède un archevêque dans l'impuiſſance de faire couler le ſang de la nobleſſe, une bulle du pape à la main ; à maintenir dans l'Allemagne la paix de la religion, en rendant toutes les diſputes théologiques ridicules ; à éteindre enfin dans l'Eſpagne les abominables bûchers de l'inquiſition.

Velches, malheureux Velches, elle empêche que des temps orageux ne produiſent une ſeconde fronde et un ſecond *Damiens*.

Prêtres de Rome, elle vous force à ſupprimer votre bulle *In cœnâ Domini*, ce monument d'impudence et de folie.

Peuples, elle adoucit vos mœurs. Rois, elle vous inſtruit.

SECTION V.

Le philoſophe eſt l'amateur de la ſageſſe et de la vérité. Etre ſage, c'eſt éviter les fous et les méchans. Le philoſophe ne doit donc vivre qu'avec des philoſophes.

Je ſuppoſe qu'il y ait quelques ſages parmi les Juifs ; ſi l'un de ces ſages mange avec quelques rabbins, s'il ſe fait ſervir un plat d'anguilles ou de lièvre, s'il ne peut s'empêcher de rire de quelques diſcours ſuperſtitieux de ſes convives, le voilà perdu dans la ſynagogue. Il en faut dire autant d'un muſulman, d'un guèbre, d'un banian.

Je ſais qu'on prétend que le ſage ne doit jamais laiſſer entrevoir aux profanes ſes opinions, qu'il doit être fou avec les fous, imbécille avec les imbécilles ; mais on n'a pas encore oſé dire qu'il doit être fripon avec les fripons. Or, ſi on exige que le ſage ſoit toujours de l'avis de ceux qui trompent les hommes, n'eſt-ce pas demander évidemment que le ſage ne ſoit pas un homme de bien? Exigera-t-on d'un médecin qu'il ſoit toujours de l'avis des charlatans ?

Le ſage eſt un médecin des ames ; il doit donner ſes remèdes à ceux qui lui en demandent, et fuir la ſociété des charlatans qui le perſécuteront infailliblement. Si donc un fou de l'Aſie mineure, ou un fou de l'Inde, dit au ſage : Mon ami, tu as bien la mine de ne pas croire à la jument Borac ou aux métamorphoſes de Viſnou ; je te dénoncerai, je t'empêcherai d'être boſtangi, je te décrierai, je te perſécuterai ; le ſage doit le plaindre et ſe taire.

Si des ignorans nés avec un bon esprit, et voulant sincèrement s'instruire, interrogent le sage et lui disent, dois-je croire qu'il y a cinq cents lieues de la lune à Vénus, autant de Mercure à Vénus, et de Mercure au soleil, comme l'assurent tous les premiers pères musulmans, malgré tous les astronomes ? Le sage doit leur répondre que les pères peuvent se tromper. Le sage doit en tout temps les avertir que cent dogmes ne valent pas une bonne action, et qu'il vaut mieux secourir un infortuné que de connaître à fond l'abolissant et l'aboli.

Quand un manant voit un serpent prêt à l'assaillir, il doit le tuer. Quand un sage voit un superstitieux et un fanatique, que fera-t-il ? il les empêchera de le mordre.

PHILOSOPHIE.

SECTION PREMIERE.

Ecrivez *filosofie* ou *philosophie*, comme il vous plaira; mais convenez que dès qu'elle paraît, elle est persécutée. Les chiens, à qui vous présentez un aliment pour lequel ils n'ont pas de goût, vous mordent.

Vous direz que je répète; mais il faut remettre cent fois devant les yeux du genre-humain que la sacrée congrégation condamna

Galilée, et que les cuiſtres qui déclarèrent excommuniés tous les bons citoyens qui ſe ſoumettraient au grand *Henri IV*, furent les mêmes qui condamnèrent les ſeules vérités qu'on pouvait trouver dans les ouvrages de *Deſcartes*.

Tous les barbets de la fange théologique aboyant les uns contre les autres, aboyèrent tous contre de *Thou*, contre *la Mothe le Vayer*, contre *Bayle*. Que de ſottiſes ont été écrites par de petits écoliers velches contre le ſage *Locke* !

Ces Velches diſent que *Céſar*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Pline*, *Marc-Aurèle*, pouvaient être philoſophes, mais que cela n'eſt pas permis chez les Velches. On leur répond que cela eſt très-permis et très-utile chez les Français ; que rien n'a fait plus de bien aux Anglais, et qu'il eſt temps d'exterminer la barbarie.

Vous me répliquez qu'on n'en viendra pas à bout. Non, chez le peuple et chez les imbécilles, mais chez tous les honnêtes gens votre affaire eſt faite.

SECTION II.

Un des grands malheurs, comme un des grands ridicules du genre-humain, c'eſt que dans tous les pays qu'on appelle policés, excepté peut-être à la Chine, les prêtres ſe

chargèrent

chargèrent de ce qui n'appartenait qu'aux philoſophes. Ces prêtres ſe mêlèrent de régler l'année : c'était, diſaient-ils, leurs droits ; car il était néceſſaire que les peuples connuſſent leurs jours de fêtes. Ainſi les prêtres chaldéens, égyptiens, grecs, romains, ſe crurent mathématiciens et aſtronomes : mais quelle mathématique et quelle aſtronomie ! Ils étaient trop occupés de leurs ſacrifices, de leurs oracles, de leurs divinations, de leurs augures, pour étudier ſérieuſement. Quiconque s'eſt fait un métier de la charlatanerie ne peut avoir l'eſprit juſte et éclairé. Ils furent aſtrologues et jamais aſtronomes. (*)

Les prêtres grecs eux-mêmes ne firent d'abord l'année que de trois cents ſoixante jours. Il fallut que des géomètres leur appriſſent qu'ils s'étaient trompés de cinq jours et plus. Ils réformèrent donc leur année. D'autres géomètres leur montrèrent encore qu'ils s'étaient trompés de ſix heures. *Iphitus* les obligea de changer leur almanach grec. Ils ajoutèrent un jour de quatre ans en quatre ans à leur année fautive ; et *Iphitus* célébra ce changement par l'inſtitution des olympiades.

On fut enfin obligé de recourir au philoſophe *Méthon*, qui, en combinant l'année de la lune avec celle du ſoleil, compoſa ſon cycle

(*) Voyez ASTROLOGIE.

de dix-neuf années, au bout desquelles le soleil et la lune revenaient au même point, à une heure et demie près. Ce cycle fut gravé en or dans la place publique d'Athènes ; et c'est ce fameux *nombre d'or* dont on se sert encore aujourd'hui avec les corrections nécessaires.

On sait assez quelle confusion ridicule les prêtres romains avaient introduite dans le comput de l'année.

Leurs bévues avaient été si grandes que leurs fêtes de l'été arrivaient en hiver. *César*, l'universel *César*, fut obligé de faire venir d'Alexandrie le philosophe *Sosigène* pour réparer les énormes fautes des pontifes.

Lorsqu'il fut encore nécessaire de réformer le calendrier de *Jules-César*, sous le pontificat de *Grégoire XIII*, à qui s'adressa-t-on ? fut-ce à quelque inquisiteur ? Ce fut à un philosophe, à un médecin nommé *Lilio*.

Que l'on donne le livre de la connaissance des temps à faire au professeur *Cogé*, recteur de l'université, il ne saura pas seulement de quoi il est question. Il faudra bien en revenir à M. de *la Lande* de l'académie des sciences, chargé de ce très-pénible travail trop mal récompensé.

Le rhéteur *Cogé* a donc fait une étrange bévue, quand il a proposé pour le prix de l'université ce sujet si singulièrement énoncé :

Non magis Deo quàm regibus infenſa eſt iſta quæ vocatur hodiè philoſophia. Cette , qu'on nomme aujourd'hui philoſophie , n'eſt pas plus ennemie de DIEU *que des rois.* Il voulait dire *moins* ennemie. Il a pris *magis* pour *minus*. Et le pauvre homme devait ſavoir que nos académies ne ſont ennemies du roi ni de DIEU. (*)

SECTION III.

Si la philoſophie a fait tant d'honneur à la France dans l'Encyclopédie, il faut avouer auſſi que l'ignorance et l'envie, qui ont oſé condamner cet ouvrage , auraient couvert la France d'opprobre , ſi douze ou quinze convulſionnaires , qui formèrent une cabale , pouvaient être regardés comme les organes de la France , eux qui n'étaient en effet que les miniſtres du fanatiſme et de la ſédition , eux qui ont forcé le roi à caſſer le corps qu'ils avaient ſéduit. Leurs manœuvres ne furent pas ſi violentes que du temps de la fronde , mais ne furent pas moins ridicules. Leur fanatique crédulité pour les convulſions et pour les miſérables preſtiges de S[t] *Médard* était ſi forte , qu'ils obligèrent un magiſtrat ,

(*) Voyez le diſcours de M. l'avocat *Belleguier* ſur ce ſujet ; il eſt aſſez curieux. *Philoſophie*, tome ſecond.

d'ailleurs ſage et reſpectable, de dire en plein parlement *que les miracles de l'Egliſe catholique ſubſiſtaient toujours.* On ne peut entendre par ces miracles que ceux des convulſions. Aſſurément il ne s'en fait pas d'autres, à moins qu'on ne croye aux petits enfans reſſuſcités par S[t] *Ovide.* Le temps des miracles eſt paſſé ; l'Egliſe triomphante n'en a plus beſoin. De bonne foi, y avait-il un ſeul des perſécuteurs de l'Encyclopédie qui entendît un mot des articles d'aſtronomie, de dynamique, de géométrie, de métaphyſique, de botanique, de médecine, d'anatomie, dont ce livre devenu ſi néceſſaire eſt chargé à chaque tome (*a*). Quelle foule d'imputations abſurdes et de calomnies groſſières n'accumula-t-on pas contre ce tréſor de toutes les ſciences ! Il ſuffirait de les réimprimer à la ſuite de l'Encyclopédie pour éterniſer leur honte. Voilà ce que c'eſt que d'avoir voulu juger un ouvrage qu'on n'était pas même en état d'étudier. Les lâches !

(*a*) On ſait bien que tout n'eſt pas égal dans cet ouvrage immenſe, et qu'il n'eſt pas poſſible que tout le ſoit. Les articles des *Cahuſac* et d'autres ſemblables intrus, ne peuvent égaler ceux des *Diderot*, des d'*Alembert*, des *Jaucourt*, des *Boucher-d'Argis*, des *Venel*, des *du Marſais*, et de tant d'autres vrais philoſophes : mais à tout prendre l'ouvrage eſt un ſervice éternel rendu au genre-humain ; la preuve en eſt qu'on le réimprime par-tout. On ne fait pas le même honneur à ſes détracteurs. Ont-ils exiſté ? on ne le ſait que par la mention que nous feſons d'eux.

ils ont crié que la philosophie ruinait la catholicité. Quoi donc ? sur vingt millions d'hommes s'en est-il trouvé un seul qui ait vexé le moindre habitué de paroisse ? un seul a-t-il jamais manqué de respect dans les églises ? un seul a-t-il proféré publiquement contre nos cérémonies une seule parole qui approchât de la virulence avec laquelle on s'exprimait alors contre l'autorité royale ?

Répétons que jamais la philosophie n'a fait de mal à l'Etat, et que le fanatisme, joint à l'esprit de corps, lui en a fait beaucoup dans tous les temps.

SECTION IV.

Précis de la philosophie ancienne.

J'AI consumé environ quarante années de mon pélerinage dans deux ou trois coins de ce monde, à chercher cette pierre philosophale qu'on nomme la *vérité*. J'ai consulté tous les adeptes de l'antiquité, *Epicure* et *Augustin*, *Platon* et *Mallebranche*, et je suis demeuré dans ma pauvreté. Peut-être dans tous ces creusets des philosophes y a-t-il une ou deux onces d'or, mais tout le reste est tête-morte, fange insipide, dont rien ne peut naître.

Il me ſemble que les Grecs nos maîtres écrivaient bien plus pour montrer leur eſprit qu'ils ne ſe ſervaient de leur eſprit pour s'inſtruire. Je ne vois pas un ſeul auteur de l'antiquité qui ait un ſyſtême ſuivi, méthodique, clair, marchant de conſéquence en conſéquence.

Quand j'ai voulu rapprocher et combiner les ſyſtêmes de *Platon*, du précepteur d'*Alexandre*, de *Pythagore* et des Orientaux, voici à peu-près ce que j'en ai pu tirer.

Le haſard eſt un mot vide de ſens ; rien ne peut exiſter ſans cauſe. Le monde eſt arrangé ſuivant des lois mathématiques, donc il eſt arrangé par une intelligence.

Ce n'eſt pas un être intelligent tel que je le ſuis, qui a préſidé à la formation de ce monde, car je ne puis former un ciron, donc ce monde eſt l'ouvrage d'une intelligence prodigieuſement ſupérieure.

Cet être qui poſsède l'intelligence et la puiſſance dans un ſi haut degré, exiſte-t-il néceſſairement? Il le faut bien : car il faut ou qu'il ait reçu l'être par un autre, ou qu'il ſoit par ſa propre nature. S'il a reçu l'être par un autre, ce qui eſt très-difficile à concevoir, il faut donc que je recoure à cet autre, et cet autre ſera le premier moteur. De quelque côté que je me tourne, il faut donc que j'admette un

premier moteur puiſſant et intelligent, qui eſt tel néceſſairement par ſa propre nature.

Ce premier moteur a-t-il produit les choſes de rien ? cela ne ſe conçoit pas ; créer de rien c'eſt changer le néant en quelque choſe. Je ne dois point admettre une telle production, à moins que je ne trouve des raiſons invincibles qui me forcent d'admettre ce que mon eſprit ne peut jamais comprendre.

Tout ce qui exiſte paraît exiſter néceſſairement, puiſqu'il exiſte. Car s'il y a aujourd'hui une raiſon de l'exiſtence des choſes, il y en a eu une hier, il y en a eu une dans tous les temps ; et cette cauſe doit toujours avoir eu ſon effet, ſans quoi elle aurait été pendant l'éternité une cauſe inutile.

Mais comment les choſes auront-elles toujours exiſté, étant viſiblement ſous la main du premier moteur ? Il faut donc que cette puiſſance ait toujours agi ; de même, à peu-près, qu'il n'y a point de ſoleil ſans lumière, de même qu'il n'y a point de mouvement ſans un être qui paſſe d'un point de l'eſpace dans un autre point.

Il y a donc un être puiſſant et intelligent qui a toujours agi, et ſi cet être n'avait point agi, à quoi lui aurait ſervi ſon exiſtence ?

Toutes les choſes ſont donc des émanations éternelles de ce premier moteur.

Mais comment imaginer que de la pierre et de la fange ſoient des émanations de l'Etre éternel, intelligent et puiſſant.

Il faut de deux choſes l'une, ou que la matière de cette pierre et cette fange exiſtent néceſſairement par elles-mêmes, ou qu'elles exiſtent néceſſairement par ce premier moteur; il n'y a pas de milieu.

Ainſi donc il n'y a que deux partis à prendre, ou d'admettre la matière éternelle par elle-même, ou la matière ſortant éternellement de l'Etre puiſſant, intelligent, éternel.

Mais, ou ſubſiſtante par ſa propre nature, ou émanée de l'Etre producteur, elle exiſte de toute éternité, puiſqu'elle exiſte, et qu'il n'y a aucune raiſon pour laquelle elle n'aurait pas exiſté auparavant.

Si la matière eſt éternellement néceſſaire, il eſt donc impoſſible, il eſt donc contradictoire qu'elle ne ſoit pas; mais quel homme peut aſſurer qu'il eſt impoſſible, qu'il eſt contradictoire que ce caillou et cette mouche n'aient pas l'exiſtence? On eſt pourtant forcé de dévorer cette difficulté qui étonne plus l'imagination qu'elle ne contredit les principes du raiſonnement.

En effet, dès que vous avez conçu que tout eſt émané de l'Etre ſuprême et intelligent, que rien n'en eſt émané ſans raiſon, que cet être

exiſtant

existant toujours a dû toujours agir, que par conséquent toutes les choses ont dû éternellement sortir du sein de son existence, vous ne devez pas être plus rebuté de croire la matière dont sont formés ce caillou et cette mouche une production éternelle, que vous n'êtes rebuté de concevoir la lumière comme une émanation éternelle de l'Etre tout-puissant.

Puisque je suis un être étendu et pensant, mon étendue et ma pensée sont donc des productions nécessaires de cet Etre. Il m'est évident que je ne puis me donner ni l'étendue ni la pensée. J'ai donc reçu l'une et l'autre de cet Etre nécessaire.

Peut-il m'avoir donné ce qu'il n'a pas ? J'ai l'intelligence et je suis dans l'espace; donc il est intelligent, et il est dans l'espace.

Dire que cet Etre éternel, ce Dieu tout-puissant, a de tout temps rempli nécessairement l'univers de ses productions, ce n'est pas lui ôter sa liberté; au contraire, car la liberté n'est que le pouvoir d'agir. DIEU a toujours pleinement agi, donc DIEU a toujours usé de la plénitude de sa liberté.

La liberté qu'on nomme d'*indifférence*, est un mot sans idée, une absurdité; car ce serait se déterminer sans raison, ce serait un effet sans cause. Donc DIEU ne peut avoir cette liberté prétendue, qui est une contradiction

dans les termes. Il a donc toujours agi par cette même néceſſité qui fait ſon exiſtence.

Il eſt donc impoſſible que le monde ſoit ſans DIEU, il eſt impoſſible que DIEU ſoit ſans le monde.

Ce monde eſt rempli d'êtres qui ſe ſuccèdent ; donc DIEU a toujours produit des êtres qui ſe ſont ſuccédés.

Ces aſſertions préliminaires ſont la baſe de l'ancienne philoſophie orientale et de celle des Grecs. Il faut excepter *Démocrite* et *Epicure*, dont la philoſophie corpuſculaire a combattu ces dogmes. Mais remarquons que les épicuriens ſe fondaient ſur une phyſique entièrement erronée, et que le ſyſtême métaphyſique de tous les autres philoſophes ſubſiſte avec tous les ſyſtêmes phyſiques. Toute la nature, excepté le vide, contredit *Epicure ;* et aucun phénomène ne contredit la philoſophie que je viens d'expliquer. Or une philoſophie qui eſt d'accord avec tout ce qui ſe paſſe dans la nature, et qui contente les eſprits les plus attentifs, n'eſt-elle pas ſupérieure à tout autre ſyſtême non révélé ?

Après les aſſertions des anciens philoſophes, que j'ai rapprochées autant qu'il m'a été poſſible, que nous reſte-t-il ? un chaos de doutes et de chimères. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un philoſophe à ſyſtême qui n'ait

avoué à la fin de sa vie qu'il avait perdu son temps. Il faut avouer que les inventeurs des arts mécaniques ont été bien plus utiles aux hommes que les inventeurs des syllogismes : celui qui imagina la navette l'emporte furieusement sur celui qui imagina les idées innées.

PIERRE. (SAINT)

POURQUOI les successeurs de St *Pierre* ont-ils eu tant de pouvoir en Occident, et aucun en Orient? C'est demander pourquoi les évêques de Vürtzbourg et de Saltzbourg se sont attribué les droits régaliens dans des temps d'anarchie, tandis que les évêques grecs sont toujours restés sujets. Le temps, l'occasion, l'ambition des uns et la faiblesse des autres ont fait et feront tout dans ce monde. Nous fesons toujours abstraction de ce qui est divin.

A cette anarchie l'opinion s'est jointe ; et l'opinion est la reine des hommes. Ce n'est pas qu'en effet ils aient une opinion bien déterminée ; mais des mots leur en tiennent lieu.

„ Je te donnerai les clefs du royaume des „ cieux. „ Les partisans outrés de l'évêque de Rome soutinrent, vers le onzième siècle, que qui donne le plus donne le moins ; que les cieux entouraient la terre ; et que *Pierre* ayant

les clefs du contenant, il avait auffi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles et toutes les planètes, il eft évident, felon *Tomafius*, que les clefs données à *Simon Barjone* furnommé *Pierre* étaient un paffe-partout. Si on entend par les cieux les nuées, l'atmofphère, l'éther, l'efpace dans lequel roulent les planètes, il n'y a guère de ferrurier, felon *Meurfius*, qui puiffe faire une clef pour ces portes-là. Mais les railleries ne font pas des raifons.

Les clefs en Paleftine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie; JESUS dit à *Barjone :* „ Ce que tu auras lié fur la terre, „ fera lié dans le ciel. „ Les théologiens du pape en ont conclu que les papes avaient reçu le droit de lier et de délier les peuples du ferment de fidélité fait à leurs rois, et de difpofer à leur gré de tous les royaumes. C'eft conclure magnifiquement. Les communes, dans les états-généraux de France en 1302, difent dans leur requête au roi, que „ *Boniface VIII* était „ un *B****** qui croyait que DIEU liait et „ emprifonnait au ciel ce que ce *Boniface* „ liait fur terre. „ Un fameux luthérien d'Allemagne (c'était *Mélancthon*) ne pouvait fouffrir que JESUS eût dit à *Simon Barjone*, *Cepha* ou *Cephas :* „ Tu es Pierre, et fur cette pierre je „ bâtirai mon affemblée, mon Eglife. „ Il ne

pouvait concevoir que DIEU eût employé un pareil jeu de mots, une pointe ſi extraordinaire, et que la puiſſance du pape fût fondée ſur un quolibet. Cette penſée n'eſt permiſe qu'à un proteſtant.

Pierre a paſſé pour avoir été évêque de Rome; mais on ſait aſſez qu'en ce temps-là, et long-temps après, il n'y eut aucun évêché particulier. La ſociété chrétienne ne prit une forme que vers le milieu du ſecond ſiècle. Il ſe peut que *Pierre* eût fait le voyage de Rome; il ſe peut même qu'il fût mis en croix la tête en bas, quoique ce ne fût pas l'uſage; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre ſous ſon nom, dans laquelle il dit qu'il eſt à Babylone: des canoniſtes judicieux ont prétendu que par Babylone on devait entendre Rome. Ainſi, ſuppoſé qu'il eût daté de Rome, on aurait pu conclure que la lettre avait été écrite à Babylone. On a tiré long-temps de pareilles conſéquences, et c'eſt ainſi que le monde a été gouverné.

Il y avait un ſaint homme à qui on avait fait payer bien chèrement un bénéfice à Rome, ce qui s'appelle une ſimonie; on lui demandait s'il croyait que *Simon Pierre* eût été au pays? il répondit: Je ne vois pas que *Pierre* y ait été, mais je ſuis sûr de *Simon*.

Quant à la perſonne de S[t] *Pierre*, il faut

avouer que *Paul* n'eſt pas le ſeul qui ait été ſcandaliſé de ſa conduite ; on lui a ſouvent réſiſté en face, à lui et à ſes ſucceſſeurs. S[t] *Paul* lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'eſt-à-dire, du porc, du boudin, du lièvre, des anguilles, de l'ixion et du griffon ; *Pierre* ſe défendait en diſant qu'il avait vu le ciel ouvert vers la ſixième heure, et une grande nappe qui deſcendait des quatre coins du ciel, laquelle était toute remplie d'anguilles, de quadrupèdes et d'oiſeaux, et que la voix d'un ange avait crié : ,, Tuez et mangez. ,, C'eſt apparemment cette même voix qui a crié à tant de pontifes : ,, Tuez tout, et mangez la ſubſtance du peu- ,, ple, ,, dit *Woolſton* ; mais ce reproche eſt beaucoup trop fort.

Caſaubon ne peut approuver la manière dont *Pierre* traita *Anania* et *Saphira* ſa femme. De quel droit, dit *Caſaubon*, un juif eſclave des Romains ordonnait-il, ou ſouffrait-il que tous ceux qui croiraient en JESUS vendiſſent leurs héritages et en apportaſſent le prix à ſes pieds ? Si quelque anabaptiſte à Londres feſait apporter à ſes pieds tout l'argent de ſes frères, ne ferait-il pas arrêté comme un ſéducteur ſéditieux, comme un larron, qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn ? N'eſt-il pas horrible de faire mourir *Anania*, parce qu'ayant

vendu ſon fonds et en ayant donné l'argent à *Pierre*, il avait retenu pour lui et pour ſa femme quelques écus pour ſubvenir à leurs néceſſités, ſans le dire ? A peine *Anania* eſt-il mort, que ſa femme arrive; *Pierre*, au lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir ſon mari d'apoplexie pour avoir gardé quelques oboles, et de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piége. Il lui demande ſi ſon mari a donné tout ſon argent aux ſaints. La bonne femme répond, oui, et elle meurt ſur le champ. Cela eſt dur.

Corringius demande pourquoi *Pierre*, qui tuait ainſi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les docteurs qui avaient fait mourir JESUS-CHRIST, et qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois ? O *Pierre !* dit *Corringius*, vous faites mourir deux chrétiens qui vous ont fait l'aumône, et vous laiſſez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu !

Nous avons eu, du temps de *Henri IV* et de *Louis XIII*, un avocat-général du parlement de Provence, homme de qualité, nommé d'*Oraiſon de Torame*, qui, dans un livre de l'Egliſe militante dédié à *Henri IV*, a fait un chapitre entier des arrêts rendus par S[t] *Pierre* en matière criminelle. Il dit que l'arrêt prononcé par *Pierre* contre *Anania* et *Saphira* fut

exécuté par DIEU même, *aux termes et cas de la juridiction ſpirituelle.* Tout ſon livre eſt dans ce goût. *Corringius*, comme on voit, ne penſe pas comme notre avocat provençal. Apparemment que *Corringius* n'était pas en pays d'inquiſition quand il feſait ſes queſtions hardies.

Eraſme, à propos de *Pierre*, remarquait une choſe fort ſingulière ; c'eſt que le chef de la religion chrétienne commença ſon apoſtolat par renier JESUS-CHRIST ; et que le premier pontife des Juifs avait commencé ſon miniſtère par faire un veau d'or et par l'adorer.

Quoi qu'il en ſoit, *Pierre* nous eſt dépeint comme un pauvre qui catéchiſait des pauvres. Il reſſemble à ces fondateurs d'ordres qui vivaient dans l'indigence, et dont les ſucceſſeurs ſont devenus grands ſeigneurs.

Le pape ſucceſſeur de *Pierre* a tantôt gagné, tantôt perdu ; mais il lui reſte encore environ cinquante millions d'hommes ſur la terre, ſoumis en pluſieurs points à ſes lois, outre ſes ſujets immédiats.

Se donner un maître à trois ou quatre cents lieues de chez ſoi ; attendre pour penſer que cet homme ait paru penſer ; n'oſer juger en dernier reſſort un procès entre quelques-uns de ſes concitoyens, que par des commiſſaires nommés par cet étranger ; n'oſer ſe mettre en poſſeſſion des champs et des vignes qu'on a

obtenus de ſon propre roi, ſans payer une ſomme conſidérable à ce maître étranger ; violer les lois de ſon pays qui défendent d'épouſer ſa nièce, et l'épouſer légitimement en donnant à ce maître étranger une ſomme encore plus conſidérable ; n'oſer cultiver ſon champ le jour que cet étranger veut qu'on célèbre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le ciel de ſon autorité privée ; c'eſt-là en partie ce que c'eſt que d'admettre un pape ; ce ſont-là les libertés de l'Egliſe gallicane, ſi nous en croyons *du Marſais*.

Il y a quelques autres peuples qui portent plus loin leur ſoumiſſion. Nous avons vu de nos jours un ſouverain demander au pape la permiſſion de faire juger par ſon tribunal royal des moines accuſés de parricide, ne pouvoir obtenir cette permiſſion, et n'oſer les juger !

On ſait aſſez qu'autrefois les droits des papes allaient plus loin ; ils étaient fort au-deſſus des dieux de l'antiquité ; car ces dieux paſſaient ſeulement pour diſpoſer des empires, et les papes en diſpoſaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de la divinité et de l'infaillibilité du pape, quand on fait réflexion :

Que quarante ſchiſmes ont profané la chaire de St *Pierre*, et que vingt-ſept l'ont enſanglantée ;

Qu'*Etienne VII*, fils d'un prêtre, déterra le corps de *Formoſe* ſon prédéceſſeur, et fit trancher la tête à ce cadavre;

Que *Sergius III*, convaincu d'aſſaſſinats, eut un fils de *Marozie*, lequel hérita de la papauté;

Que *Jean X*, amant de *Théodora*, fut étranglé dans ſon lit;

Que *Jean XI*, fils de *Sergius III*, ne fut connu que par ſa crapule;

Que *Jean XII* fut aſſaſſiné chez ſa maîtreſſe;

Que *Benoit IX* acheta et revendit le pontificat;

Que *Grégoire VII* fut l'auteur de cinq cents ans de guerres civiles ſoutenues par ſes ſucceſſeurs;

Qu'enfin, parmi tant de papes, ambitieux, ſanguinaires et débauchés, il y eut un *Alexandre VI*, dont le nom n'eſt prononcé qu'avec la même horreur que ceux des *Néron* et des *Caligula*.

C'eſt une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractère, qu'elle ait ſubſiſté avec tant de crimes; mais ſi les califes avaient eu une conduite encore plus affreuſe, ils auraient donc été encore plus divins. C'eſt ainſi que raiſonne *Dermius* : on lui a répondu; mais la meilleure réponſe eſt dans la puiſſance mitigée que les évêques de Rome exercent aujourd'hui avec

ſageſſe ; dans la longue poſſeſſion où les empereurs les laiſſent jouir, parce qu'ils ne peuvent les en dépouiller ; dans le ſyſtême d'un équilibre général, qui eſt l'eſprit de toutes les cours.

On a prétendu depuis peu qu'il n'y avait que deux peuples qui puſſent envahir l'Italie et écraſer Rome. Ce ſont les Turcs et les Ruſſes ; mais ils ſont néceſſairement ennemis, et de plus.......

Je ne ſais point prévoir les malheurs de ſi loin.

PIERRE LE GRAND, ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

SECTION PREMIERE.

„ Le czar *Pierre* n'avait pas le vrai génie,
„ celui qui crée et fait tout de rien. Quelques-
„ unes des choſes qu'il fit étaient bien, la
„ plupart étaient déplacées. Il a vu que ſon
„ peuple était barbare, il n'a point vu qu'il
„ n'était pas mûr pour la police ; il l'a voulu
„ civiliſer quand il ne fallait que l'aguerrir. Il
„ a d'abord voulu faire des allemands, des
„ anglais, quand il fallait commencer par
„ faire des ruſſes ; il a empêché ſes ſujets
„ de jamais devenir ce qu'ils pourraient être,

„ en leur perſuadant qu'ils étaient ce qu'ils ne „ ſont pas. C'eſt ainſi qu'un précepteur fran- „ çais forme ſon élève pour briller un moment „ dans ſon enfance, et puis n'être jamais rien. „ L'empire de Ruſſie voudra ſubjuguer l'Eu- „ rope, et ſera ſubjugué lui-même. Les Tar- „ tares ſes ſujets ou ſes voiſins deviendront „ ſes maîtres et les nôtres ; cette révolution „ me paraît infaillible ; tous les rois de „ l'Europe travaillent de concert à l'accé- „ lérer. „ (1)

(1) Pour juger un prince, il faut ſe transporter au temps où il a vécu. Si *Rouſſeau*, en diſant que *Pierre I* n'a pas eu *le vrai génie*, a voulu dire que ce prince n'a point créé les principes de la légiſlation et de l'adminiſtration publique, principes abſolument ignorés alors en Europe, un tel reproche ne nuit point à ſa gloire. Le czar vit que ſes ſoldats étaient ſans diſcipline, et il leur donna celle des nations de l'Europe les plus belliqueuſes. Ses peuples ignoraient la marine, et en peu d'années il créa une flotte formidable. Il adopta pour le commerce les principes des peuples qui alors paſſaient pour les plus éclairés de l'Europe. Il ſentit que les Ruſſes ne différaient des autres européans que par trois cauſes : la première était l'exceſſif pouvoir de la ſuperſtition ſur les eſprits, et l'influence des prêtres ſur le gouvernement et ſur les ſujets. Le czar attaqua la ſuperſtition dans ſa ſource, en détruiſant les moines par le moyen le plus doux, celui de ne permettre les vœux qu'à un âge où tout homme qui a la fantaiſie de les faire eſt à coup ſûr un citoyen inutile.

Il ſoumit les prêtres à la loi, et ne leur laiſſa qu'une autorité ſubordonnée à la ſienne pour les objets de l'ordre civil que l'ignorance de nos ancêtres a ſoumis au pouvoir eccléſiaſtique.

La ſeconde cauſe qui s'oppoſait à la civiliſation de la Ruſſie, était l'eſclavage preſque général des payſans, ſoit artiſans ſoit cultivateurs. *Pierre* n'oſa directement détruire la ſervitude ; mais il en prépara la deſtruction, en formant une armée qui le rendait indépendant des ſeigneurs de terres, et le mettait en

Ces paroles ſont tirées d'une brochure intitulée *le Contrat ſocial* ou inſocial du peu sociable *Jean-Jacques Rouſſeau*. Il n'eſt pas étonnant qu'ayant fait des miracles à Veniſe, il ait fait des prophéties ſur Moſcou; mais, comme il ſait bien que le bon temps des miracles et des

état de ne les plus craindre, et en créant dans ſa nouvelle capitale, au moyen des étrangers appelés dans ſon empire, un peuple commerçant, induſtrieux et jouiſſant de la liberté civile.

La troiſième cauſe de la barbarie des Ruſſes était l'ignorance. Il ſentit qu'il ne pouvait rendre ſa nation puiſſante qu'en l'éclairant, et ce fut le principal objet de ſes travaux; c'eſt en cela ſurtout qu'il a montré un véritable génie: on ne peut aſſez s'étonner de voir *Rouſſeau* lui reprocher de ne s'être pas borné à aguerrir ſa nation; et il faut avouer que le ruſſe qui, en 1700, devina l'influence des lumières ſur l'état politique des empires, et ſut apercevoir que le plus grand bien qu'on puiſſe faire aux hommes eſt de ſubſtituer des idées juſtes aux préjugés qui les gouvernent, a eu plus de génie que le génevois qui, en 1750, a voulu nous prouver les grands avantages de l'ignorance.

Lorſque *Pierre* monta ſur le trône, la Ruſſie était à-peu-près au même état que la France, l'Allemagne et l'Angleterre au onzième ſiècle. Les Ruſſes ont fait en quatre-vingts ans, que les vues de *Pierre* ont été ſuivies, plus de progrès que nous n'en avons fait en quatre ſiècles; n'eſt-ce pas une preuve que ces vues n'étaient pas celles d'un homme ordinaire?

Quant à la prophétie ſur les conquêtes futures des Tartares, *Rouſſeau* aurait dû obſerver que les barbares n'ont jamais battu les peuples civiliſés que lorſque ceux-ci ont négligé la tactique, et que les peuples nomades ſont toujours trop peu nombreux pour être redoutables à de grandes nations qui ont des armées. Il eſt différent de détrôner un deſpote pour ſe mettre à ſa place, de lui impoſer un tribut après l'avoir vaincu, ou de ſubjuguer un peuple. Les Romains conquirent la Gaule, l'Eſpagne; les chefs des Goths et des Francs ne firent que chaſſer les Romains et leur ſuccéder.

prophéties eſt paſſé, il doit croire que ſa prédiction contre la Ruſſie n'eſt pas auſſi infaillible qu'elle lui a paru dans ſon premier accès. Il eſt doux d'annoncer la chute des grands empires, cela nous conſole de notre petiteſſe. Ce ſera un beau gain pour la philoſophie, quand nous verrons inceſſamment les Tartares Nogais, qui peuvent, je crois, mettre juſqu'à douze mille hommes en campagne, venir ſubjuguer la Ruſſie, l'Allemagne, l'Italie et la France. Mais je me flatte que l'empereur de la Chine ne le ſouffrira pas ; il a déjà accédé à la paix perpétuelle ; et comme il n'a plus de jéſuites chez lui, il ne troublera point l'Europe. *Jean-Jacques*, qui a, comme on croit, le vrai génie, trouve que *Pierre le grand* ne l'avait pas.

Un ſeigneur ruſſe, homme de beaucoup d'eſprit, qui s'amuſe quelquefois à lire des brochures, ſe ſouvint en liſant celle-ci de quelques vers de *Molière*, et les cita fort à propos :

Il ſemble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes perſonnes,
Qu'avec leur plume ils font le deſtin des couronnes.

Les Ruſſes, dit *Jean-Jacques*, ne ſeront jamais policés. J'en ai vu du moins de très-

polis, et qui avaient l'eſprit juſte, fin, agréable, cultivé, et même conſéquent, ce que *Jean-Jacques* trouvera fort extraordinaire.

Comme il eſt très-galant, il ne manquera pas de dire qu'ils ſe ſont formés à la cour de l'impératrice *Catherine*, que ſon exemple a influé ſur eux, mais que cela n'empêche pas qu'il n'ait raiſon, et que bientôt cet empire ſera détruit.

Ce petit bon homme nous aſſure, dans un de ſes modeſtes ouvrages, qu'on doit lui dreſſer une ſtatue. Ce ne ſera probablement ni à Moſcou ni à Pétersbourg qu'on s'empreſſera de ſculpter *Jean-Jacques*.

Je voudrais, en général, que lorſqu'on juge les nations du haut de ſon grenier, on fût plus honnête et plus circonſpect. Tout pauvre diable peut dire ce qu'il lui plaît des Athéniens, des Romains et des anciens Perſes. Il peut ſe tromper impunément ſur les tribunats, ſur les comices, ſur la dictature; il peut gouverner en idée deux ou trois mille lieues de pays, tandis qu'il eſt incapable de gouverner ſa ſervante; il peut dans un roman recevoir un baiſer âcre de ſa *Julie*, et conſeiller à un prince d'épouſer la fille d'un bourreau: il y a des ſottiſes ſans conſéquence; il y en a d'autres qui peuvent avoir des ſuites fâcheuſes.

Les fous de cour étaient fort ſenſés; ils

n'inſultaient par leurs bouffonneries que les faibles, et reſpectaient les puiſſans ; les fous de village ſont aujourd'hui plus hardis.

On répondra que *Diogène* et l'*Arétin* ont été tolérés ; d'accord : mais une mouche ayant vu un jour une hirondelle qui, en volant, emportait des toiles d'araignée, en voulut faire autant ; elle y fut priſe.

SECTION II.

Ne peut-on pas dire de ces légiſlateurs qui gouvernent l'univers à deux ſous la feuille, et qui de leurs galetas donnent des ordres à tous les rois, ce qu'*Homère* dit de *Calchas* ?

Os ede ta eonta, ta te eſſomena, pro t'eouta.
Il connaît le paſſé, le préſent, l'avenir.

C'eſt dommage que l'auteur du petit paragraphe que nous venons de citer n'ait connu aucun des trois temps dont parle *Homère*.

Pierre le grand, dit-il, *n'avait pas le génie qui fait tout de rien*. Vraiment, *Jean-Jacques*, je le crois ſans peine, car on prétend que DIEU ſeul a cette prérogative.

Il n'a pas vu que ſon peuple n'était pas mûr pour la police. En ce cas le czar eſt admirable de l'avoir fait mûrir. Il me ſemble que c'eſt *Jean-Jacques* qui n'a pas vu qu'il fallait ſe ſervir

d'abord

d'abord des Allemands et des Anglais pour faire des Ruſſes.

Il a empêché ſes ſujets de jamais devenir ce qu'ils pourraient être, &c.

Cependant ces mêmes Ruſſes ſont devenus les vainqueurs des Turcs et des Tartares, les conquérans et les légiſlateurs de la Crimée et de vingt peuples différens; leur ſouveraine a donné des lois à des nations dont le nom même était ignoré en Europe.

Quant à la prophétie de *Jean-Jacques*, il ſe peut qu'il ait exalté ſon ame juſqu'à lire dans l'avenir; il a tout ce qu'il faut pour être prophète; mais pour le paſſé et pour le préſent, on avouera qu'il n'y entend rien. Je doute que l'antiquité ait rien de comparable à la hardieſſe d'envoyer quatre eſcadres du fond de la mer Baltique dans les mers de la Gréce, de dominer à la fois ſur la mer Egée et ſur le Pont-Euxin, de porter la terreur dans la Colchide et aux Dardanelles, de ſubjuguer la Tauride, et de forcer le viſir *Azem* à s'enfuir des bords du Danube juſqu'aux portes d'Andrinople.

Si *Jean-Jacques* compte pour rien tant de grandes actions qui étonnent la terre attentive, il doit du moins avouer qu'il y a quelque généroſité dans un comte d'*Orlof*, qui, après avoir pris un vaiſſeau qui portait toute

la famille et tous les tréſors d'un bacha, lui renvoya ſa famille et ſes tréſors.

Si les Ruſſes n'étaient pas mûrs pour la police du temps de *Pierre le grand*, convenons qu'ils ſont mûrs aujourd'hui pour la grandeur d'ame, et que *Jean-Jacques* n'eſt pas tout-à-fait mûr pour la vérité et pour le raiſonnement.

A l'égard de l'avenir, nous le ſaurons quand nous aurons des *Ezéchiels*, des *Iſaïes*, des *Habacucs*, des *Michées*. Mais le temps en eſt paſſé; et, ſi on oſe le dire, il eſt à craindre qu'il ne revienne plus.

J'avoue que ces *menſonges imprimés* ſur le temps préſent m'étonnent toujours. Si on ſe donne ces libertés dans un ſiècle où mille volumes, mille gazettes, mille journaux peuvent continuellement vous démentir, quelle foi pourrons-nous avoir en ces hiſtoriens des anciens temps qui recueillaient tous les bruits vagues, qui ne conſultaient aucunes archives, qui mettaient par écrit ce qu'ils avaient entendu dire à leurs grand'mères dans leur enfance, bien sûrs qu'aucun critique ne relèverait leurs fautes?

Nous eûmes long-temps neuf Muſes, la ſaine critique eſt la dixième qui eſt venue bien tard. Elle n'exiſtait point du temps de *Cécrops*, du premier *Bacchus*, de *Sanchoniathon*, de

Thaut, de *Brama*, &c. &c.; on écrivait alors impunément tout ce qu'on voulait. Il faut être aujourd'hui un peu plus avisé.

PLAGIAT.

On dit qu'originairement ce mot vient du latin *plaga*, et qu'il signifiait la condamnation au fouet de ceux qui avaient vendu des hommes libres pour des esclaves. Cela n'a rien de commun avec le plagiat des auteurs, lesquels ne vendent point d'hommes, soit esclaves, soit libres. Ils se vendent seulement eux-mêmes quelquefois pour un peu d'argent.

Quand un auteur vend les pensées d'un autre pour les siennes, ce larcin s'appelle plagiat. On pourrait appeler *plagiaires* tous les compilateurs, tous les feseurs de dictionnaires, qui ne font que répéter, à tort et à travers, les opinions, les erreurs, les impostures, les vérités déjà imprimées dans des dictionnaires précédens; mais ce sont du moins des plagiaires de bonne foi; ils ne s'arrogent point le mérite de l'invention. Ils ne prétendent pas même à celui d'avoir déterré chez les anciens les matériaux qu'ils ont assemblés; ils n'ont fait que copier les laborieux compilateurs du seizième siècle. Ils vous vendent en *in-quarto* ce que vous aviez déjà en *in-folio*.

Appelez-les, ſi vous voulez, *libraires*, et non pas auteurs. Rangez-les plutôt dans la claſſe des fripiers que dans celle des plagiaires.

Le véritable plagiat eſt de donner pour vôtres les ouvrages d'autrui, de coudre dans vos rapſodies de longs paſſages d'un bon livre avec quelques petits changemens. Mais le lecteur éclairé voyant ce morceau de drap d'or ſur un habit de bure, reconnaît bientôt le voleur mal-adroit.

Ramſay qui, après avoir été presbytérien dans ſon village d'Ecoſſe, enſuite anglican à Londres, puis quakre, et qui perſuada enfin au célèbre *Fénélon*, archevêque de Cambrai, qu'il était catholique, et même qu'il avait beaucoup de penchant pour l'amour pur; *Ramſay*, dis-je, fit les Voyages de *Cyrus*, parce que ſon maître avait fait voyager *Télémaque*. Il n'y a juſque-là que de l'imitation. Dans ces voyages il copie les phraſes, les raiſonnemens d'un ancien auteur anglais qui introduit un jeune ſolitaire diſſéquant ſa chèvre morte, et remontant à DIEU par ſa chèvre. Cela reſſemble fort à un plagiat. Mais en conduiſant *Cyrus* en Egypte, il ſe ſert, pour décrire ce pays ſingulier, des mêmes expreſſions employées par *Boſſuet*; il le copie mot pour mot ſans le citer. Voilà un plagiat dans toutes les formes. Un de mes amis le lui reprochait un jour; *Ramſay*

lui répondit qu'on pouvait fe rencontrer, et qu'il n'était pas étonnant qu'il pensât comme *Fénélon*, et qu'il s'exprimât comme *Boſſuet*. Cela s'appelle, *être fier comme un écoſſais.*

Le plus fingulier de tous les plagiats eft peut-être celui du père *Barre*, auteur d'une grande hiftoire d'Allemagne en dix volumes. On venait d'imprimer l'Hiftoire de *Charles XII*, et il en prit plus de deux cents pages qu'il inféra dans fon ouvrage. Il fait dire à un duc de Lorraine précifément ce que *Charles XII* a dit.

Il attribue à l'empereur *Arnould* ce qui eft arrivé au monarque fuédois.

Il dit de l'empereur *Rodolphe* ce qu'on avait dit du roi *Staniſlas*.

Valdemar roi de Danemarck fait et dit précifément les mêmes chofes que *Charles* à Bender, &c. &c. &c.

Le plaifant de l'affaire eft qu'un journalifte, voyant cette prodigieufe reffemblance entre ces deux ouvrages, ne manqua pas d'imputer le plagiat à l'auteur de l'Hiftoire de *Charles XII*, qui avait pourtant écrit vingt ans avant le père *Barre*.

C'eft furtout en poëfie qu'on fe permet fouvent le plagiat, et c'eft affurément de tous les larcins le moins dangereux pour la fociété.

PLATON.

SECTION PREMIERE.

Du Timée de Platon, et de quelques autres choſes.

Les pères de l'Egliſe des quatre premiers ſiècles furent tous grecs et platoniciens ; vous ne trouvez pas un romain qui ait écrit pour le chriſtianiſme, et qui ait eu la plus légère teinture de philoſophie. J'obſerverai ici, en paſſant, qu'il eſt aſſez étrange que cette Egliſe de Rome, qui ne contribua en rien à ce grand établiſſement, en ait ſeule recueilli tout l'avantage. Il en a été de cette révolution comme de toutes celles qui ſont nées des guerres civiles. Les premiers qui troublent un Etat, travaillent toujours ſans le ſavoir pour d'autres que pour eux.

L'école d'Alexandrie, fondée par un nommé *Marc*, auquel ſuccédèrent *Athénagoras*, *Clément*, *Origène*, fut le centre de la philoſophie chrétienne. *Platon* était regardé par tous les grecs d'Alexandrie comme le maître de la ſageſſe, comme l'interprète de la Divinité. Si les premiers chrétiens n'avaient pas embraſſé les dogmes de *Platon*, ils n'auraient jamais eu

aucun philoſophe, aucun homme d'eſprit dans leur parti. Je mets à part l'inſpiration et la grâce, qui ſont au-deſſus de toute philoſophie, et je ne parle que du train ordinaire des choſes humaines.

Ce fut, dit-on, dans le Timée de *Platon* principalement que les pères grecs s'inſtruiſirent. Ce Timée paſſe pour l'ouvrage le plus ſublime de toute la philoſophie ancienne. C'eſt preſque le ſeul que *Dacier* n'ait point traduit; et je penſe que la raiſon en eſt qu'il ne l'entendait point, et qu'il craignit de montrer à des lecteurs clair-voyans le viſage de cette divinité grecque qu'on n'adore que parce qu'elle eſt voilée.

Platon, dans ce beau dialogue, commence par introduire un prêtre égyptien qui apprend à *Solon* l'ancienne hiſtoire de la ville d'Athènes, qui était fidellement conſervée depuis neuf mille ans dans les archives de l'Egypte.

Athènes, dit le prêtre, était alors la plus belle ville de la Gréce, et la plus renommée dans le monde pour les arts de la guerre et de la paix; elle réſiſta ſeule aux guerriers de cette fameuſe île Atlantide, qui vinrent ſur des vaiſſeaux innombrables ſubjuguer une grande partie de l'Europe et de l'Aſie. Athènes eut la gloire d'affranchir tant de peuples vaincus, et de préſerver l'Egypte de la ſervitude

qui nous menaçait. Mais après cette illuſtre victoire et ce ſervice rendu au genre-humain, un tremblement de terre épouvantable engloutit en vingt-quatre heures, et le territoire d'Athènes, et toute la grande île Atlantide. Cette île n'eſt aujourd'hui qu'une vaſte mer, que les débris de cet ancien monde et le limon mêlé à ſes eaux rendent innavigable.

Voilà ce que ce prêtre conte à *Solon;* voilà comment *Platon* débute pour nous expliquer enſuite la formation de l'ame, les opérations du verbe, et ſa trinité. Il n'eſt pas phyſiquement impoſſible qu'il y eût eu une île Atlantide qui n'exiſtait plus depuis neuf mille ans, et qui périt par un tremblement de terre, comme il eſt arrivé à Herculanum et à tant d'autres villes. Mais notre prêtre, en ajoutant que la mer qui baigne le mont Atlas eſt inacceſſible aux vaiſſeaux, rend l'hiſtoire un peu ſuſpecte.

Il ſe peut faire, après tout, que depuis *Solon*, c'eſt-à-dire depuis trois mille ans, les flots aient nettoyé le limon de l'ancienne île Atlantide, et rendu la mer navigable; mais enfin, il eſt toujours ſurprenant qu'on débute par cette île pour parler du verbe.

Peut-être en feſant ce conte de prêtre ou de vieille, *Platon* n'a-t-il voulu inſinuer autre choſe que les viciſſitudes qui ont changé tant de fois la face du globe. Peut-être a-t-il voulu

dire

dire ſeulement ce que *Pythagore* et *Timée de Locres* avaient dit ſi long-temps avant lui, et ce que nos yeux nous diſent tous les jours, que tout périt et ſe renouvelle dans la nature. L'hiſtoire de *Deucalion* et de *Pyrrha*, la chute de *Phaéton* ſont des fables ; mais des inondations et des embraſemens ſont des vérités.

Platon part de ſon île imaginaire pour dire des choſes que les meilleurs philoſophes de nos jours ne déſavoueraient pas : *Ce qui eſt produit a néceſſairement une cauſe, un auteur. Il eſt difficile de trouver l'auteur de ce monde ; et quand on l'a trouvé, il eſt dangereux de le dire au peuple.*

Rien n'eſt plus vrai encore aujourd'hui ; qu'un ſage, en paſſant par Notre-Dame de Lorette, s'aviſe de dire à un ſage ſon ami que Notre-Dame de Lorette, avec ſon petit viſage noir, ne gouverne pas l'univers entier : ſi une bonne femme entend ces paroles, et ſi elle les redit à d'autres bonnes femmes de la Marche d'Ancône, le ſage ſera lapidé comme *Orphée*. Voilà préciſément le cas où croyaient être les premiers chrétiens qui ne diſaient pas du bien de *Cybèle* et de *Diane*. Cela ſeul devait les attacher à *Platon*. Les choſes inintelligibles qu'il débite enſuite, ne durent pas les dégoûter de lui.

Je ne reprocherai point à *Platon* d'avoir dit

dans ſon Timée, que *le monde eſt un animal;* car il entend ſans doute que les élémens en mouvement animent le monde; et il n'entend pas par *animal* un chien et un homme qui marchent, qui ſentent, qui mangent, qui dorment et qui engendrent. Il faut toujours expliquer un auteur dans le ſens le plus favorable; et ce n'eſt que lorſqu'on accuſe les gens d'héréſie, ou quand on dénonce leurs livres, qu'il eſt de droit d'en interpréter malignement toutes les paroles, et de les empoiſonner : ce n'eſt pas ainſi que j'en uſerai avec *Platon.*

Il y a d'abord chez lui une eſpèce de trinité qui eſt l'ame de la matière ; voici ſes paroles : *De la ſubſtance indiviſible, toujours ſemblable à elle-même, et de la ſubſtance diviſible, il compoſa une troiſième ſubſtance qui tient de la même et de l'autre.*

Enſuite viennent des nombres à la pythagoricienne, qui rendent la choſe encore plus inintelligible, et par conſéquent plus reſpectable. Quelle proviſion pour des gens qui commençaient une guerre de plume !

Ami lecteur, un peu de patience, s'il vous plaît, et un peu d'attention. *Quand* DIEU *eut formé l'ame du monde de ces trois ſubſtances, cette ame s'élança du milieu de l'univers aux extrémités de l'être, ſe répandant par-tout au dehors, et ſe*

repliant ſur elle-même ; elle forma ainſi dans tous les temps une origine divine de la ſageſſe éternelle.

Et quelques lignes après :

Ainſi la nature de cet animal immenſe qu'on nomme le monde, eſt éternelle.

Platon, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, introduit donc l'Etre ſuprême artiſan du monde, formant ce monde avant les temps ; de ſorte que DIEU ne pouvait être ſans le monde, ni le monde ſans DIEU, comme le ſoleil ne peut exiſter ſans répandre la lumière dans l'eſpace, ni cette lumière voler dans l'eſpace ſans le ſoleil.

Je paſſe ſous ſilence beaucoup d'idées à la grecque, ou plutôt à l'orientale, comme par exemple, qu'il y a quatre ſortes d'animaux, les dieux céleſtes, les oiſeaux de l'air, les poiſſons, et les animaux terreſtres dont nous avons l'honneur d'être.

Je me hâte de venir à une ſeconde trinité. *L'être engendré, l'être qui engendre, et l'être qui reſſemble à l'engendré et à l'engendreur.* Cette trinité eſt aſſez formelle; et les pères ont pu y trouver leur compte.

Cette trinité eſt ſuivie d'une théorie un peu ſingulière des quatre élémens. La terre eſt fondée ſur un triangle équilatère, l'eau ſur un triangle rectangle, l'air ſur un ſcalène, et le feu ſur un iſocèle. Après quoi il prouve

démonſtrativement qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps ſolides réguliers, et que cependant il n'y a qu'un monde qui eſt rond.

J'avoue qu'il n'y a point de philoſophe aux petites-maiſons qui ait jamais ſi puiſſamment raiſonné. Vous vous attendez, ami lecteur, à m'entendre parler de cette autre fameuſe trinité de *Platon*, que ſes commentateurs ont tant vantée; c'eſt l'Etre éternel, formateur éternel du monde ; ſon verbe, ou ſon intelligence, ou ſon idée; et le bon qui en réſulte. Je vous aſſure que je l'ai bien cherchée dans ce Timée, je ne l'y ai jamais trouvée ; elle peut y être *totidem litteris*, mais elle n'y eſt pas *totidem verbis*, ou je ſuis fort trompé.

Après avoir lu tout *Platon*, à mon grand regret, j'ai aperçu quelque ombre de la trinité dont on lui fait honneur. C'eſt dans le livre ſixième de ſa République chimérique, lorſqu'il dit : *Parlons du fils, production merveilleuſe du bon, et ſa parfaite image.* Mais malheureuſement il ſe trouve que cette parfaite image de DIEU c'eſt le ſoleil. On en conclut que c'était le ſoleil intelligible, lequel avec le verbe et le père compoſait la trinité platonique.

Il y a dans l'Epinomis de *Platon* des galimatias fort curieux ; en voici un que je traduis auſſi raiſonnablement que je le puis pour la commodité du lecteur :

Sachez qu'il y a huit vertus dans le ciel; je les ai obſervées; ce qui eſt facile à tout le monde. Le ſoleil eſt une de ces vertus, la lune une autre, la troiſième eſt l'aſſemblage des étoiles; et les cinq planètes ſont avec ces trois vertus le nombre de huit. Gardez-vous de penſer que ces vertus, ou ceux qui ſont dans elles et qui les animent, ſoit qu'ils marchent d'eux-mêmes, ſoit qu'ils ſoient portés dans des véhicules; gardez-vous, dis-je, de croire que les uns ſoient des dieux, et que les autres ne le ſoient pas; que les uns ſoient adorables, et qu'il y en ait d'autres qu'on ne doive ni adorer, ni invoquer. Ils ſont tous frères, chacun a ſon partage, nous leur devons à tous les mêmes honneurs, ils rempliſſent tous l'emploi que le verbe leur aſſigna quand il forma l'univers viſible.

Voilà déjà le verbe trouvé, il faut maintenant trouver les trois perſonnes. Elles ſont dans la ſeconde lettre de *Platon* à *Denis*. Ces lettres ne ſont pas aſſurément ſuppoſées. Le ſtyle eſt le même que celui de ſes dialogues. Il dit ſouvent à *Denis* et à *Dion* des choſes aſſez difficiles à comprendre, et qu'on croirait écrites en chiffre; mais auſſi il en dit de fort claires, et qui ſe ſont trouvées vraies longtemps après lui. Par exemple, voici comme il s'exprime dans ſa ſeptième lettre à *Dion* :

J'ai été convaincu que tous les Etats ſont aſſez mal gouvernés; il n'y a guère ni bonne inſtitution,

ni bonne adminiſtration. On y vit, pour ainſi dire, au jour la journée, et tout va au gré de la fortune plutôt qu'au gré de la ſageſſe.

Après cette courte digreſſion ſur les affaires temporelles, revenons aux ſpirituelles, à la trinité. *Platon* dit à *Denis :*

Le roi de l'univers eſt environné de ſes ouvrages, tout eſt l'effet de ſa grâce. Les plus belles des choſes ont en lui leur cauſe première ; les ſecondes en perfection ont en lui une ſeconde cauſe ; et il eſt encore la troiſième cauſe des ouvrages du troiſième degré.

On pourrait ne pas reconnaître dans cette lettre la trinité telle que nous l'admettons; mais c'était beaucoup d'avoir dans un auteur grec un garant des dogmes de l'Egliſe naiſſante. Toute l'Egliſe grecque fut donc platonicienne, comme toute l'Egliſe latine fut péripatéticienne depuis le commencement du treizième ſiècle. Ainſi deux grecs qu'on n'a jamais entendus, ont été nos maîtres à penſer juſqu'au temps où les hommes ſe ſont mis, au bout de deux mille ans, à penſer par eux-mêmes.

SECTION II.

Queſtions ſur Platon, et ſur quelques autres bagatelles.

PLATON, en diſant aux Grecs ce que tant de philoſophes des autres nations avaient dit avant lui, en aſſurant qu'il y a une Intelligence ſuprême qui arrangea l'univers, penſait-il que cette Intelligence ſuprême réſidait en un ſeul lieu, comme un roi de l'Orient dans ſon ſérail? ou bien croyait-il que cette puiſſante Intelligence ſe répand par-tout comme la lumière, ou comme un être encore plus fin, plus prompt, plus actif, plus pénétrant que la lumière? le dieu de *Platon*, en un mot, eſt-il dans la matière? en eſt-il ſéparé? O vous qui avez lu *Platon* attentivement, c'eſt-à-dire, ſept ou huit ſonges creux cachés dans quelques galetas de l'Europe! ſi jamais ces queſtions viennent juſqu'à vous, je vous ſupplie d'y répondre.

L'île barbare des Caſſitérides, où les hommes vivaient dans les bois du temps de *Platon*, a produit enfin des philoſophes qui ſont autant au-deſſus de lui, que *Platon* était au-deſſus de ceux de ſes contemporains qui ne raiſonnaient pas.

Parmi ces philofophes *Clarke* eft peut-être le plus profond enfemble et le plus clair, le plus méthodique et le plus fort de tous ceux qui ont parlé de l'Etre fuprême.

Lorfqu'il eut donné au public fon excellent livre, il fe trouva un jeune gentilhomme de la province de Glocefter qui lui fit avec candeur des objections auffi fortes que fes démonftrations. On peut les voir à la fin du premier volume de *Clarke ;* ce n'était pas fur l'exiftence néceffaire de l'Etre fuprême qu'il difputait, c'était fur fon infinité et fur fon immenfité.

Il ne paraît pas en effet que *Clarke* ait prouvé qu'il y ait un être qui pénètre intimement tout ce qui exifte, et que cet être dont on ne peut concevoir les propriétés, ait la propriété de s'étendre au-delà de toute borne imaginable.

Le grand *Newton* a démontré qu'il y a du vide dans la nature ; mais quel philofophe pourra me démontrer que DIEU eft dans ce vide, qu'il touche à ce vide, qu'il remplit ce vide? Comment étant auffi bornés que nous le fommes, pouvons-nous connaître ces profondeurs? Ne nous fuffit-il pas qu'il nous foit prouvé qu'il exifte un maître fuprême? Il ne nous eft pas donné de favoir ce qu'il eft, ni comment il eft.

Il ſemble que *Locke* et *Clarke* aient eu les clefs du monde intelligible. *Locke* a ouvert tous les appartemens où l'on peut entrer ; mais *Clarke* n'a-t-il pas voulu pénétrer un peu trop au-delà de l'édifice ?

Comment un philoſophe tel que *Samuel Clarke*, après un ſi admirable ouvrage ſur l'exiſtence de DIEU, en a-t-il pu faire enſuite un ſi pitoyable ſur des choſes de fait ?

Comment *Benoît Spinoſa*, qui avait autant de profondeur dans l'eſprit que *Samuel Clarke*, après s'être élevé à la métaphyſique la plus ſublime, peut-il ne pas s'apercevoir qu'une Intelligence ſuprême préſide à des ouvrages viſiblement arrangés avec une ſuprême intelligence ? (s'il eſt vrai, après tout, que ce ſoit-là le ſyſtême de *Spinoſa*.)

Comment *Newton*, le plus grand des hommes, a-t-il pu commenter l'Apocalypſe, ainſi qu'on l'a déjà remarqué ?

Comment *Locke*, après avoir ſi bien développé l'entendement humain, a-t-il pu dégrader ſon entendement dans un autre ouvrage ?

Je crois voir des aigles qui, s'étant élancés dans la nue, vont ſe repoſer ſur un fumier.

POETES.

Un jeune homme au fortir du collége délibère s'il fe fera avocat, médecin, théologien ou poëte; s'il prendra foin de notre fortune, de notre fanté, de notre ame, ou de nos plaifirs. Nous avons déjà parlé des avocats et des médecins; nous parlerons de la fortune prodigieufe que fait quelquefois un théologien.

Le théologien devenu pape a non-feulement fes valets théologiens, cuifiniers, échanfons, porte-coton, médecins, chirurgiens, balayeurs, fefeurs d'*Agnus Dei*, confituriers, prédicateurs; il a auffi fon poëte. Je ne fais quel fou était le poëte de *Léon X*, comme *David* fut quelque temps le poëte de *Saül.*

C'eft affurément de tous les emplois qu'on peut avoir dans une grande maifon, l'emploi le plus inutile. Les rois d'Angleterre qui ont confervé dans leur île beaucoup d'anciens ufages perdus dans le continent, ont, comme on fait, leur poëte en titre d'office. Il eft obligé de faire tous les ans une ode à la louange de S[te] *Cécile*, qui jouait autrefois fi merveilleufement du clavecin ou du pfaltérion, qu'un ange defcendit du neuvième ciel pour l'écouter de plus près, attendu que l'harmonie du pfaltérion n'arrive d'ici-bas au pays des anges qu'en fourdine.

Moïse eſt le premier poëte que nous connaiſſions. Il eſt à croire que long-temps avant lui les Egyptiens, les Chaldéens, les Syriens, les Indiens connaiſſaient la poëſie, puiſqu'ils avaient de la muſique. Mais enfin, ſon beau cantique qu'il chanta avec ſa ſœur *Maria* en ſortant du fond de la mer Rouge, eſt le premier monument poëtique en vers hexamètres que nous ayons. Je ne ſuis pas du ſentiment de ces belîtres ignorans et impies, *Newton*, *le Clerc* et d'autres, qui prouvent que tout cela ne fut écrit qu'environ huit cents ans après l'événement, et qui diſent avec inſolence que *Moïſe* ne put écrire en hébreu, puiſque la langue hébraïque n'eſt qu'un dialecte nouveau du phénicien, et que *Moïſe* ne pouvait ſavoir le phénicien. Je n'examine point avec le ſavant *Huet* comment *Moïſe* put chanter, lui qui était bègue et qui ne pouvait parler.

A entendre pluſieurs de ces meſſieurs, *Moïſe* ſerait bien moins ancien qu'*Orphée*, *Muſée*, *Homère*, *Héſiode*. On voit au premier coup d'œil combien cette opinion eſt abſurde. Le moyen qu'un grec puiſſe être auſſi ancien qu'un juif?

Je ne répondrai pas non plus à ces autres impertinens qui ſoupçonnent que *Moïſe* n'eſt qu'un perſonnage imaginaire, une fabuleuſe

imitation de la fable de l'ancien *Bacchus*, et qu'on chantait dans les orgies tous les prodiges de *Bacchus*, attribués depuis à *Moïſe*, avant qu'on sût qu'il y eût des juifs au monde. Une telle idée ſe réfute d'elle-même. Le bon ſens nous fait voir qu'il eſt impoſſible qu'il y ait eu un *Bacchus* avant un *Moïſe*.

Nous avons encore un excellent poëte juif, très-réellement antérieur à *Horace*, c'eſt le roi *David;* et nous ſavons bien que le *Miſerere* eſt infiniment au-deſſus du *Juſtum ac tenacem propoſiti virum*.

Mais ce qui étonne, c'eſt que des légiſlateurs et des rois aient été nos premiers poëtes. Il ſe trouve aujourd'hui des gens aſſez bons pour ſe faire les poëtes des rois. *Virgile*, à la vérité, n'avait pas la charge de poëte d'*Auguſte*, ni *Lucain* celle de poëte de *Néron;* mais j'avoue qu'ils avilirent un peu la profeſſion en donnant du dieu à l'un et à l'autre.

On demande comment la poëſie étant ſi peu néceſſaire au monde, elle occupe un ſi haut rang parmi les beaux arts? On peut faire la même queſtion ſur la muſique. La poëſie eſt la muſique de l'ame, et ſurtout des ames grandes et ſenſibles.

Un mérite de la poëſie dont bien des gens ne ſe doutent pas, c'eſt qu'elle dit plus que la proſe, et en moins de paroles que la proſe.

Qui pourra jamais traduire ce vers latin avec autant de briéveté qu'il eſt ſorti du cerveau du poëte ?

Vive memor lethi, fugit hora, hoc quod loquor indè eſt.

Je ne parle pas des autres charmes de la poëſie, on les connaît aſſez ; mais j'inſiſterai ſur le grand précepte d'*Horace*, *ſapere eſt et principium et fons*. Point de vraie poëſie ſans une grande ſageſſe. Mais comment accorder cette ſageſſe avec l'enthouſiaſme ? Comme *Céſar* qui formait un plan de bataille avec prudence, et combattait avec fureur.

Il y a eu des poëtes un peu fous, oui ; et c'eſt parce qu'ils étaient de très-mauvais poëtes. Un homme qui n'a que des dactyles et des ſpondées, ou des rimes dans la tête, eſt rarement un homme de bon ſens ; mais *Virgile* eſt doué d'une raiſon ſupérieure.

Lucrèce était un miſérable phyſicien, et il avait cela de commun avec toute l'antiquité. La phyſique ne s'apprend pas avec de l'eſprit ; c'eſt un art que l'on ne peut exercer qu'avec des inſtrumens, et les inſtrumens n'avaient pas encore été inventés. Il faut des lunettes, des microſcopes, des machines pneumatiques, des baromètres, &c. pour avoir quelque idée commencée des opérations de la nature.

Deſcartes n'en ſavait guère plus que *Lucrèce*

lorſque ces clefs ouvrirent le ſanctuaire ; et on a fait cent fois plus de chemin depuis *Galilée*, meilleur phyſicien que *Deſcartes*, juſqu'à nos jours, que depuis le premier *Hermès* juſqu'à *Lucrèce*, et depuis *Lucrèce* juſqu'à *Galilée*.

Toute la phyſique ancienne eſt d'un écolier abſurde. Il n'en eſt pas ainſi de la philoſophie de l'ame et de ce bon ſens qui, aidé du courage de l'eſprit, fait peſer avec juſteſſe les doutes et les vraiſemblances. C'eſt-là le grand mérite de *Lucrèce ;* ſon troiſième chant eſt un chef-d'œuvre de raiſonnement ; il diſſerte comme *Cicéron*, il s'exprime quelquefois comme *Virgile ;* et il faut avouer que quand notre illuſtre *Polignac* réfute ce troiſième chant, il ne le réfute qu'en cardinal.

Quand je dis que le poëte *Lucrèce* raiſonne en métaphyſicien excellent dans ce troiſième chant, je ne dis pas qu'il ait raiſon ; on peut argumenter avec un jugement vigoureux, et ſe tromper ſi on n'eſt pas inſtruit par la révélation. *Lucrèce* n'était point juif, et les Juifs, comme on ſait, étaient les ſeuls hommes ſur la terre qui euſſent raiſon du temps de *Cicéron*, de *Poſſidonius*, de *Céſar* et de *Caton*. Enſuite, ſous *Tibère*, les Juifs n'eurent plus raiſon, et il n'y eut que les chrétiens qui eurent le ſens commun.

Ainſi il était impoſſible que *Lucrèce*, *Cicéron* et *Céſar* ne fuſſent pas des imbécilles en comparaiſon des Juifs et de nous ; mais il faut convenir qu'aux yeux du reſte du genre-humain ils étaient de très-grands hommes.

J'avoue que *Lucrèce* ſe tua, *Caton* auſſi, *Caſſius* et *Brutus* auſſi ; mais on peut fort bien ſe tuer, et avoir raiſonné en homme d'eſprit pendant ſa vie.

Diſtinguons dans tout auteur l'homme et ſes ouvrages. *Racine* écrit comme *Virgile*, mais il devient janſéniſte par faibleſſe, et il meurt de chagrin par une faibleſſe non moins grande, parce qu'un autre homme en paſſant dans une galerie ne l'a pas regardé ; j'en ſuis fâché, mais le rôle de *Phèdre* n'en eſt pas moins admirable.

POLICE DES SPECTACLES.

On excommuniait autrefois les rois de France, et depuis *Philippe I* juſqu'à *Louis VIII*, tous l'ont été ſolennellement, de même que tous les empereurs depuis *Henri IV* juſqu'à *Louis de Bavière* incluſivement. Les rois d'Angleterre ont eu auſſi une part très-honnête à ces préſens de la cour de Rome. C'etait la folie du temps, et cette folie coûta la vie à

cinq ou ſix cents mille hommes. Actuellement on ſe contente d'excommunier les repréſentans des monarques : ce n'eſt pas les ambaſſadeurs que je veux dire, mais les comédiens qui ſont rois et empereurs trois ou quatre fois par ſemaine, et qui gouvernent l'univers pour gagner leur vie.

Je ne connais guère que leur profeſſion et celle des ſorciers à qui on faſſe aujourd'hui cet honneur. Mais, comme il n'y a plus de ſorciers depuis environ ſoixante à quatre-vingts ans, que la bonne philoſophie a été connue des hommes, il ne reſte plus pour victimes qu'*Alexandre*, *Céſar*, *Athalie*, *Polyeucte*, *Andromaque*, *Brutus*, *Zaïre* et *Arlequin*.

La grande raiſon qu'on en apporte, c'eſt que ces meſſieurs et ces dames repréſentent des paſſions. Mais ſi la peinture du cœur humain mérite une ſi horrible flétriſſure, on devrait donc uſer d'une plus grande rigueur avec les peintres et les ſtatuaires. Il y a beaucoup de tableaux licencieux qu'on vend publiquement, au lieu qu'on ne repréſente pas un ſeul poëme dramatique qui ne ſoit dans la plus exacte bienſéance. La Vénus du *Titien* et celle du *Corrége* ſont toutes nues, et ſont dangereuſes en tout temps pour notre jeuneſſe modeſte ; mais les comédiens ne récitent les vers admirables de Cinna que pendant environ

deux heures, et avec l'approbation du magiſtrat, ſous l'autorité royale. Pourquoi donc ces perſonnages vivans ſur le théâtre ſont-ils plus condamnés que ces comédiens muets ſur la toile ? *Ut pictura poëſis erit.* Qu'auraient dit les *Sophocles* et les *Euripides*, s'ils avaient pu prévoir qu'un peuple qui n'a ceſſé d'être barbare qu'en les imitant, imprimerait un jour cette tache au théâtre, qui reçut de leur temps une ſi haute gloire ?

Eſopus et *Roſcius* n'étaient pas des ſénateurs romains, il eſt vrai ; mais le *Flamen* ne les déclarait point infames, et on ne ſe doutait pas que l'art de *Térence* fût un art ſemblable à celui de *Locuſte.* Le grand pape, le grand prince *Léon X*, à qui on doit la renaiſſance de la bonne tragédie et de la bonne comédie en Europe, et qui fit repréſenter tant de pièces de théâtre dans ſon palais avec tant de magnificence, ne devinait pas qu'un jour, dans une partie de la Gaule, des deſcendans des Celtes et des Goths ſe croiraient en droit de flétrir ce qu'il honorait. Si le cardinal de *Richelieu* eût vécu, lui qui a fait bâtir la ſalle du palais royal, lui à qui la France doit le théâtre, il n'eût pas ſouffert plus long-temps que l'on osât couvrir d'ignominie ceux qu'il employait à réciter ſes propres ouvrages.

Ce ſont les hérétiques, il le faut avouer,

qui ont commencé à ſe déchaîner contre le plus beau de tous les arts. *Léon X* reſſuſcitait la ſcène tragique ; il n'en fallait pas davantage aux prétendus réformateurs pour crier à l'œuvre de *Satan*. Auſſi la ville de Genève et pluſieurs illuſtres bourgades de Suiſſe ont été cent cinquante ans ſans ſouffrir chez elles un violon. Les janséniſtes qui danſent aujourd'hui ſur le tombeau de S[t] *Pâris*, à la grande édification du prochain, défendirent le ſiècle paſſé à une princeſſe de *Conti* qu'ils gouvernaient, de faire apprendre à danſer à ſon fils, attendu que la danſe eſt trop profane. Cependant il fallait avoir bonne grâce, et ſavoir le menuet ; on ne voulait point de violon, et le directeur eut beaucoup de peine à ſouffrir, par accommodement, qu'on montrât à danſer au prince de *Conti* avec des caſtagnettes. Quelques catholiques un peu viſigoths, de deçà les monts, craignirent donc les reproches des réformateurs, et crièrent auſſi haut qu'eux ; ainſi peu à peu s'établit dans notre France la mode de diffamer *Céſar* et *Pompée*, et de refuſer certaines cérémonies à certaines perſonnes gagées par le roi, et travaillant ſous les yeux du magiſtrat. On ne s'aviſa point de réclamer contre cet abus ; car qui aurait voulu ſe brouiller avec des hommes puiſſans, et des hommes du temps préſent, pour *Phèdre* et pour les héros des ſiècles paſſés ?

On ſe contenta donc de trouver cette rigueur abſurde, et d'admirer toujours à bon compte les chefs-d'œuvre de notre ſcène.

Rome, de qui nous avons appris notre catéchiſme, n'en uſe point comme nous ; elle a ſu toujours tempérer les lois ſelon les temps et ſelon les beſoins ; elle a ſu diſtinguer les bateleurs effrontés, qu'on cenſurait autrefois avec raiſon, d'avec les pièces de théâtre du *Triſſin* et de pluſieurs évêques et cardinaux qui ont aidé à reſſuſciter la tragédie. Aujourd'hui même on repréſente à Rome publiquement des comédies dans des maiſons religieuſes. Les dames y vont ſans ſcandale ; on ne croit point que des dialogues récités ſur des planches ſoient une infamie diabolique. On a vu juſqu'à la pièce de *George Dandin* exécutée à Rome par des religieuſes en préſence d'une foule d'eccléſiaſtiques et de dames. Les ſages Romains ſe gardent bien ſurtout d'excommunier ces meſſieurs qui chantent le deſſus dans les opéra italiens ; car en vérité c'eſt bien aſſez d'être châtré dans ce monde, ſans être encore damné dans l'autre.

Dans le bon temps de *Louis XIV* il y avait toujours aux ſpectacles qu'il donnait, un banc qu'on nommait *le banc des évêques.* J'ai été témoin que, dans la minorité de *Louis XV*, le cardinal de *Fleuri*, alors évêque de Fréjus, fut

très-preſſé de faire revivre cette coutume. D'autres temps, d'autres mœurs ; nous ſommes apparemment bien plus ſages que dans les temps où l'Europe entière venait admirer nos fêtes, où *Richelieu* fit revivre la ſcène en France, où *Léon X* fit revivre en Italie le ſiècle d'*Auguſte*. Mais un temps viendra où nos neveux, en voyant l'impertinent ouvrage du père *le Brun* contre l'art des *Sophocles*, et les œuvres de nos grands hommes, imprimés dans le même temps, s'écrieront : Eſt-il poſſible que les Français aient pu ainſi ſe contredire, et que la plus abſurde barbarie ait levé ſi orgueilleuſement la tête contre les plus belles productions de l'eſprit humain ?

S[t] *Thomas d'Aquin*, dont les mœurs valaient bien celles de *Calvin* et du père *Queſnel ;* S[t] *Thomas*, qui n'avait jamais vu de bonne comédie, et qui ne connaiſſait que de malheureux hiſtrions, devine pourtant que le théâtre peut être utile. Il eut aſſez de bon ſens et aſſez de juſtice pour ſentir le mérite de cet art, tout informe qu'il était ; il le permit, il l'approuva. S[t] *Charles Borromée* examinait lui-même les pièces qu'on jouait à Milan ; il les muniſſait de ſon approbation et de ſon ſeing.

Qui feront après cela les viſigoths qui voudront traiter d'empoiſonneurs *Rodrigue* et *Chimène ?* Plût au ciel que ces barbares ennemis

du plus beau des arts euſſent la piété de *Polyeucte*, la clémence d'*Auguſte*, la vertu de *Burrhus*, et qu'ils finiſſent comme le mari d'*Alzire !*

POLITIQUE.

La politique de l'homme conſiſte d'abord à tâcher d'égaler les animaux, à qui la nature a donné la nourriture, le vêtement et le couvert.

Ces commencemens ſont longs et difficiles.

Comment ſe procurer le bien-être et ſe mettre à l'abri du mal ? C'eſt-là tout l'homme.

Ce mal eſt par-tout. Les quatre élémens conſpirent à le former. La ſtérilité d'un quart du globe, les maladies, la multitude d'animaux ennemis, tout nous oblige de travailler ſans ceſſe à écarter le mal.

Nul homme ne peut ſeul ſe garantir du mal, et ſe procurer le bien ; il faut des ſecours. La ſociété eſt donc auſſi ancienne que le monde.

Cette ſociété eſt tantôt trop nombreuſe, tantôt trop rare. Les révolutions de ce globe ont détruit ſouvent des races entières d'hommes et d'autres animaux dans pluſieurs pays, et les ont multipliées dans d'autres.

Pour multiplier une eſpèce, il faut un climat et un terrain tolérables ; et avec ces avantages on peut encore être réduit à marcher

tout nu, à fouffrir la faim, à manquer de tout, à périr de misère.

Les hommes ne font pas comme les caftors, les abeilles, les vers à foie; ils n'ont pas un inftinct sûr qui leur procure le néceffaire.

Sur cent mâles il s'en trouve à peine un qui ait du génie; fur cinq cents femelles, à peine une.

Ce n'eft qu'avec du génie qu'on invente les arts qui procurent à la longue un peu de ce bien-être, unique objet de toute politique.

Pour effayer ces arts il faut des fecours, des mains qui vous aident, des entendemens affez ouverts pour vous comprendre et affez dociles pour vous obéir. Avant de trouver et d'affembler tout cela, des milliers de fiècles s'écoulent dans l'ignorance et dans la barbarie; des milliers de tentatives avortent. Enfin, un art eft ébauché, et il faut encore des milliers de fiècles pour le perfectionner.

Politique du dehors.

QUAND la métallurgie eft trouvée par une nation, il eft indubitable qu'elle battra fes voifins et en fera des efclaves.

Vous avez des flèches et des fabres, et vous êtes nés dans un climat qui vous a rendus robuftes. Nous fommes faibles, nous n'avons

que des maſſues et des pierres, vous nous tuez ; et ſi vous nous laiſſez la vie, c'eſt pour labourer vos champs, pour bâtir vos maiſons; nous vous chantons quelques airs groſſiers quand vous vous ennuyez, ſi nous avons de la voix, ou nous ſoufflons dans quelques tuyaux pour obtenir de vous des vêtemens et du pain. Nos femmes et nos filles ſont-elles jolies, vous les prenez pour vous. Monſeigneur votre fils profite de cette politique établie ; il ajoute de nouvelles découvertes à cet art naiſſant. Ses ſerviteurs coupent les teſticules à mes enfans; il les honore de la garde de ſes épouſes et de ſes maîtreſſes. Telle a été et telle eſt encore la politique, le grand art de faire ſervir les hommes à ſon bien-être dans la plus grande partie de l'Aſie.

Quelques peuplades ayant ainſi aſſervi pluſieurs autres peuplades, les victorieuſes ſe battent avec le fer pour le partage des dépouilles. Chaque petite nation nourrit et ſoudoie des ſoldats. Pour encourager ces ſoldats et pour les contenir, chacune a ſes dieux, ſes oracles, ſes prédictions ; chacune nourrit et ſoudoie des devins et des ſacrificateurs bouchers. Ces devins commencent par deviner en faveur des chefs de nation, enſuite ils devinent pour eux-mêmes et partagent le gouvernement. Le plus fort et le plus habile ſubjugue à la fin les autres

après des ſiècles de carnage qui font frémir, et de friponneries qui font rire. C'eſt-là le complément de la politique.

Pendant que ces ſcènes de brigandages et de fraudes ſe paſſent dans une partie du globe, d'autres peuplades retirées dans les cavernes des montagnes, ou dans des cantons entourés de marais inacceſſibles, ou dans quelques petites contrées habitables au milieu des déſerts de ſable, ou des preſqu'îles, ou des îles, ſe défendent contre les tyrans du continent. Tous les hommes enfin ayant à peu-près les mêmes armes, le ſang coule d'un bout du monde à l'autre.

On ne peut pas toujours tuer, on fait la paix avec ſon voiſin, juſqu'à ce qu'on ſe croye aſſez fort pour recommencer la guerre. Ceux qui ſavent écrire rédigent ces traités de paix. Les chefs de chaque peuple, pour mieux tromper leurs ennemis, atteſtent les dieux qu'ils ſe ſont faits; on invente les ſermens; l'un vous promet au nom de *Sommona-codom*, l'autre au nom de *Jupiter*, de vivre toujours avec vous en bonne harmonie; et à la première occaſion ils vous égorgent au nom de *Jupiter* et de *Sommona-codom*.

Dans les temps les plus raffinés, le lion d'*Eſope* fait un traité avec trois animaux ſes voiſins. Il s'agit de partager une proie en quatre

parts

parts égales. Le lion, pour de bonnes raiſons qu'il déduira en temps et lieu, prend d'abord trois parts pour lui ſeul, et menace d'étrangler quiconque oſera toucher à la quatrième. C'eſt là le ſublime de la politique.

Politique du dedans.

IL s'agit d'avoir dans votre pays le plus de pouvoir, le plus d'honneurs et le plus de plaiſirs que vous pourrez. Pour y parvenir, il faut beaucoup d'argent.

Cela eſt très-difficile dans une démocratie; chaque citoyen eſt votre rival. Une démocratie ne peut ſubſiſter que dans un petit coin de terre. Vous aurez beau être riche par votre commerce ſecret, ou par celui de votre grand-père, votre fortune vous fera des jaloux et très-peu de créatures. Si dans quelque démocratie une maiſon riche gouverne, ce ne ſera pas pour long-temps.

Dans une ariſtocratie on peut plus aiſément ſe procurer honneurs, plaiſirs, pouvoir et argent; mais il y faut une grande diſcrétion. Si on abuſe trop, les révolutions ſont à craindre.

Ainſi dans la démocratie tous les citoyens ſont égaux. Ce gouvernement eſt aujourd'hui rare et chétif, quoique naturel et ſage.

Dans l'ariſtocratie l'inégalité, la ſupériorité,

ſe fait ſentir; mais moins elle eſt arrogante, plus elle aſſure ſon bien-être.

Reſte la monarchie ; c'eſt là que tous les hommes ſont faits pour un ſeul. Il accumule tous les honneurs dont il veut ſe décorer, goûte tous les plaiſirs dont il veut jouir, exerce un pouvoir abſolu ; et tout cela, pourvu qu'il ait beaucoup d'argent. S'il en manque, il ſera malheureux au dedans comme au dehors ; il perdra bientôt pouvoir, plaiſirs, honneurs, et peut-être la vie.

Tant que cet homme a de l'argent, non-ſeulement il jouit, mais ſes parens, ſes principaux ſerviteurs, jouiſſent auſſi ; et une foule de mercenaires travaille toute l'année pour eux dans la vaine eſpérance de goûter un jour dans leurs chaumières le repos que leur ſultan et leurs bachas ſemblent goûter dans leurs ſérails. Mais voici à peu-près ce qui arrive :

Un gros et gras cultivateur poſſédait autrefois un vaſte terrain de champs, prés, vignes, vergers, forêts. Cent manœuvres cultivaient pour lui, il dînait avec ſa famille, buvait et s'endormait. Ses principaux domeſtiques, qui le volaient, dînaient après lui et mangeaient preſque tout. Les manœuvres venaient et feſaient très-maigre chère. Ils murmurèrent, ils ſe plaignirent, ils perdirent patience ; enfin ils mangèrent le dîner du maître et le chaſsèrent

de ſa maiſon. Le maître dit que ces coquins-là étaient des enfans rebelles qui battaient leur père. Les manœuvres dirent qu'ils avaient ſuivi la loi ſacrée de la nature que l'autre avait violée. On s'en rapporta enfin à un devin du voiſinage qui paſſait pour un homme inſpiré. Ce ſaint homme prend la métairie pour lui, et fait mourir de faim les domeſtiques et l'ancien maître, juſqu'à ce qu'il ſoit chaſſé à ſon tour. C'eſt la politique du dedans.

C'eſt ce qu'on a vu plus d'une fois ; et quelques effets de cette politique ſubſiſtent encore dans toute leur force. Il faut eſpérer que dans dix ou douze mille ſiècles, quand les hommes ſeront plus éclairés, les grands poſſeſſeurs des terres, devenus plus politiques, traiteront mieux leurs manœuvres, et ne ſe laiſſeront pas ſubjuguer par des devins et des ſorciers.

POLYPES.

En qualité de douteur il y a long-temps que j'ai rempli ma vocation. J'ai douté, quand on m'a voulu perſuader que les gloſſopètres que j'ai vues ſe former dans ma campagne, étaient originairement des langues de chiens marins; que la chaux employée à ma grange n'était compoſée que de coquillages ; que les coraux

étaient le produit des excrémens de certains petits poiſſons ; que la mer par ſes courans a formé le mont Cénis et le mont Taurus, et que *Niobé* fut autrefois changée en marbre.

Ce n'eſt pas que je n'aime l'extraordinaire, le merveilleux, autant qu'aucun voyageur et qu'aucun homme à ſyſtême ; mais pour croire fermement, je veux voir par mes yeux, toucher par mes mains, et à pluſieurs repriſes. Ce n'eſt pas même aſſez ; je veux encore être aidé par les yeux et par les mains des autres.

Deux de mes compagnons, qui font comme moi des queſtions ſur l'Encyclopédie, ſe ſont long-temps amuſés à conſidérer avec moi en tout ſens pluſieurs de ces petites tiges qui croiſſent dans des bourbiers à côté des lentilles d'eau. Ces herbes légères, qu'on appelle *polypes d'eau douce*, ont pluſieurs racines, et de là vient qu'on leur a donné le nom de *polypes*. Ces petites plantes paraſites ne furent que des plantes juſqu'au commencement du ſiècle où nous ſommes. *Leuwenhoeck* s'aviſa de les faire monter au rang d'animal. Nous ne ſavons pas s'ils y ont beaucoup gagné.

Nous penſons que pour être réputé animal, il faut être doué de la ſenſation. Que l'on commence donc par nous faire voir que ces polypes d'eau douce ont du ſentiment, afin que nous leur donnions parmi nous droit de bourgeoiſie,

Nous n'avons pas osé accorder cette dignité à la sensitive, quoiqu'elle parût y avoir les plus grandes prétentions. Pourquoi la donnerions-nous à une espèce de petit jonc ? est-ce parce qu'il revient de bouture ? Mais cette propriété est commune à tous les arbres qui croissent au bord de l'eau, aux saules, aux peupliers, aux trembles, &c. C'est cela même qui démontre que le polype est un végétal. Il est si léger qu'il change de place au moindre mouvement de la goutte d'eau qui le porte. De là on a conclu qu'il marchait. On pouvait supposer de même que les petites îles flottantes des marais de Saint-Omer sont des animaux, car elles changent souvent de place.

On a dit, ses racines sont des pieds, sa tige est son corps, ses branches sont ses bras; le tuyau qui compose sa tige est percé en haut, c'est sa bouche. Il y a dans ce tuyau une légère moelle blanche, dont quelques animalcules presque imperceptibles sont très-avides; ils entrent dans le creux de ce petit jonc en le fesant courber, et mangent cette pâte légère; c'est le polype qui prend ces animaux avec son museau et qui s'en nourrit, quoiqu'il n'y ait pas la moindre apparence de tête, de bouche, d'estomac.

Nous avons examiné ce jeu de la nature avec toute l'attention dont nous sommes

capables. Il nous a paru que cette production appelée *polype* reſſemblait à un animal beaucoup moins qu'une carotte ou une aſperge. En vain nous avons oppoſé à nos yeux tous les raiſonnemens que nous avions lus autrefois; le témoignage de nos yeux l'a emporté.

Il eſt triſte de perdre une illuſion. Nous ſavons combien il ſerait doux d'avoir un animal qui ſe reproduirait de lui-même et par bouture, et qui ayant toutes les apparences d'une plante, joindrait le règne animal au végétal.

Il ſerait bien plus naturel de donner le rang d'animal à la plante nouvellement découverte dans l'Amérique anglaiſe, à laquelle on a donné le plaiſant nom de *Vénus gobbe mouche*. C'eſt une eſpèce de ſenſitive épineuſe dont les feuilles ſe replient. Les mouches ſont priſes dans ces feuilles, et y périſſent plus ſurement que dans une toile d'araignée. Si quelqu'un de nos phyſiciens veut appeler animal cette plante, il ne tient qu'à lui; il aura des partiſans.

Mais ſi vous voulez quelque choſe de plus extraordinaire, quelque choſe de plus digne de l'obſervation des philoſophes, regardez le colimaçon qui marche un mois, deux mois entiers, après qu'on lui a coupé la tête, et auquel enſuite une tête revient garnie de

tous les organes que possédait la première. Cette vérité, dont tous les enfans peuvent être témoins, vaut bien l'illusion des polypes d'eau douce. Que devient son sensorium, sa mémoire, son magasin d'idées, son ame, quand on lui a coupé la tête? comment tout cela revient-il? une ame qui renaît est un phénomène bien curieux! non, cela n'est pas plus étrange qu'une ame produite, une ame qui dort et qui se réveille, une ame détruite. (1)

POLYTHEISME.

LA pluralité des dieux est le grand reproche dont on accable aujourd'hui les Romains et les Grecs : mais qu'on me montre dans toutes leurs histoires, un seul fait, et dans tous leurs livres un seul mot, dont on puisse inférer qu'ils avaient plusieurs dieux suprêmes ; et si on ne trouve ni ce fait, ni ce

(1) *Phèdre* a dit : *Periculosum est credere et non credere*. M. de *Voltaire* porte ici le doute trop loin. Il est difficile de ne pas regarder le polype comme un véritable animal, après avoir lu avec attention les belles expériences de M. *Tremblei*. Au reste, M. de *Voltaire* ne nie point les faits, mais seulement que les polypes soient des animaux ; et il croit que leur analogie plus forte avec les plantes doit les faire reléguer dans le règne végétal. Voilà ce qu'auraient dû observer ceux qui lui ont reproché cette opinion avec tant d'humeur, et qui avaient eux-mêmes besoin d'indulgence pour des opinions bien moins excusables. Voyez les Singularités de la nature, chap. III, *Physique*, tome II, page 193.

mot, ſi au contraire tout eſt plein de monumens et de paſſages qui atteſtent un Dieu ſouverain, ſupérieur à tous les autres dieux, avouons que nous avons jugé les anciens auſſi témérairement que nous jugeons ſouvent nos contemporains.

On lit en mille endroits que *Zeus*, *Jupiter*, eſt le maître des dieux et des hommes. *Jovis omnia plena.* Et S[t] *Paul* rend aux anciens ce témoignage: *In ipſo vivimus, movemur et ſumus, ut quidam veſtrorum poëtarum dixit.* Nous avons en DIEU la vie, le mouvement et l'être, comme l'a dit un de vos poëtes. Après cet aveu, oſerons-nous accuſer nos maîtres de n'avoir pas reconnu un Dieu ſuprême?

Il ne s'agit pas ici d'examiner s'il y avait eu autrefois un *Jupiter* roi de Crète, ſi on en avait fait un dieu; ſi les Egyptiens avaient douze grands dieux, ou huit, du nombre deſquels était celui que les Latins ont nommé *Jupiter*. Le nœud de la queſtion eſt uniquement ici de ſavoir ſi les Grecs et les Romains reconnaiſſaient un Etre céleſte, maître des autres êtres céleſtes. Ils le diſent ſans ceſſe, il faut donc les croire.

Voyez l'admirable lettre du philoſophe *Maxime* de Madaure à S[t] *Auguſtin*. *Il y a un Dieu ſans commencement, père commun de tout, et qui n'a jamais rien engendré de ſemblable à*

lui ; quel homme eſt aſſez ſtupide et aſſez groſſier pour en douter ? Ce païen du quatrième ſiècle dépoſe ainſi pour toute l'antiquité.

Si je voulais lever le voile des myſtères d'Egypte, je trouverais le *Knef*, qui a tout produit, et qui préſide à toutes les autres divinités ; je trouverais *Mithra* chez les Perſes, *Brama* chez les Indiens ; et peut-être je ferais voir que toute nation policée admettait un Etre ſuprême avec des divinités dépendantes. Je ne parle pas des Chinois, dont le gouvernement, le plus reſpectable de tous, n'a jamais reconnu qu'un Dieu unique depuis plus de quatre mille ans. Mais tenons-nous en aux Grecs et aux Romains, qui ſont ici l'objet de mes recherches : ils eurent mille ſuperſtitions ; qui en doute ? ils adoptèrent des fables ridicules ; on le ſait bien ; et j'ajoute qu'ils s'en moquaient eux-mêmes ; mais le fond de leur mythologie était très-raiſonnable.

Premièrement, que les Grecs aient placé dans le ciel des héros pour prix de leurs vertus, c'eſt l'acte de religion le plus ſage et le plus utile. Quelle plus belle récompenſe pouvait-on leur donner ? et quelle plus belle eſpérance pouvait-on propoſer ? eſt-ce à nous de le trouver mauvais ? à nous qui, éclairés par la vérité, avons ſaintement conſacré cet uſage que les anciens imaginèrent ? Nous avons cent

fois plus de bienheureux, à l'honneur de qui nous avons élevé des temples, que les Grecs et les Romains n'ont eu de héros et de demi-dieux : la différence eſt qu'ils accordaient l'apothéoſe aux actions les plus éclatantes, et nous aux vertus les plus modeſtes. Mais leurs héros diviniſés ne partageaient point le trône de *Zeus*, du *Demiourgos*, du maître éternel ; ils étaient admis dans ſa cour, ils jouiſſaient de ſes faveurs. Qu'y a-t-il à cela de déraiſonnable? n'eſt-ce pas une ombre ſaible de notre hiérarchie céleſte? Rien n'eſt d'une morale plus ſalutaire, et la choſe n'eſt pas phyſiquement impoſſible par elle-même ; il n'y a pas là de quoi ſe moquer des nations de qui nous tenons notre alphabet.

Le ſecond objet de nos reproches eſt la multitude des dieux admis au gouvernement du monde ; c'eſt *Neptune* qui préſide à la mer, *Junon* à l'air, *Eole* aux vents, *Pluton* ou *Veſta* à la terre, *Mars* aux armées. Mettons à quartier les généalogies de tous ces dieux, auſſi fauſſes que celles qu'on imprime tous les jours des hommes ; paſſons condamnation ſur toutes leurs aventures dignes des Mille et une nuits, aventures qui jamais ne firent le fond de la religion grecque et romaine : en bonne foi, où ſera la bêtiſe d'avoir adopté des êtres du ſecond ordre, leſquels ont quelque

pouvoir ſur nous autres qui ſommes peut-être du cent millième ordre ? Y a-t-il là une mauvaiſe philoſophie, une mauvaiſe phyſique ? n'avons-nous pas neuf chœurs d'eſprits céleſtes plus anciens que l'homme ? ces neuf chœurs n'ont-ils pas chacun un nom différent ? les Juifs n'ont-ils pas pris la plupart de ces noms chez les Perſans, pluſieurs anges n'ont-ils pas leurs fonctions aſſignées ? il y avait un ange exterminateur qui combattait pour les Juifs ; l'ange des voyageurs qui conduiſait *Tobie. Michaël* était l'ange particulier des Hébreux ; ſelon *Daniel* il combat l'ange des Perſes, il parle à l'ange des Grecs. Un ange d'un ordre inférieur rend compte à *Michaël*, dans le livre de *Zacharie*, de l'état où il avait trouvé la terre. Chaque nation avait ſon ange. La verſion des Septante dit, dans le Deutéronome, que le Seigneur fit le partage des nations ſuivant le nombre des anges. St *Paul*, dans les Actes des apôtres, parle à l'ange de la Macédoine. Ces eſprits céleſtes ſont ſouvent appelés *Dieux* dans l'Ecriture, *Eloïm*. Car chez tous les peuples le mot qui répond à celui de *Theos*, *Deus*, *Dieu*, ne ſignifie pas toujours le maître abſolu du ciel et de la terre ; il ſignifie ſouvent être céleſte, être ſupérieur à l'homme, mais dépendant du ſouverain de la nature : il eſt même

donné quelquefois à des princes, à des juges.

Puis donc qu'il eſt vrai, puiſqu'il eſt réel pour nous qu'il y a des ſubſtances céleſtes chargées du ſoin des hommes et des empires, les peuples qui ont admis cette vérité ſans révélation, ſont bien plus dignes d'eſtime que de mépris.

Ce n'eſt donc pas dans le polythéiſme qu'eſt le ridicule : c'eſt dans l'abus qu'on en fit, c'eſt dans les fables populaires, c'eſt dans la multitude de divinités impertinentes que chacun ſe forgeait à ſon gré.

La déeſſe des tetons, *Dea Rumilia ;* la déeſſe de l'action du mariage, *Dea Pertunda ;* le Dieu de la chaiſe percée, *Deus Stercutius ;* le Dieu pet, *Deus Crepitus*, ne ſont pas aſſurément bien vénérables. Ces puérilités, l'amuſement des vieilles et des enfans de Rome, ſervent ſeulement à prouver que le mot *Deus* avait des acceptions bien différentes. Il eſt sûr que *Deus Crepitus*, le Dieu pet, ne donnait pas la même idée que *Deus divûm et hominum ſator*, la ſource des dieux et des hommes. Les pontifes romains n'admettaient point ces petits magots dont les bonnes femmes rempliſſaient leurs cabinets. La religion romaine était au fond très-ſérieuſe, très-ſévère. Les ſermens étaient inviolables. On ne pouvait commencer

la guerre ſans que le collége des Féciales l'eût déclarée juſte. Une veſtale, convaincue d'avoir violé ſon vœu de virginité, était condamnée à mort. Tout cela nous annonce un peuple auſtère plutôt qu'un peuple ridicule.

Je me borne ici à prouver que le ſénat ne raiſonnait point en imbécille, en adoptant le polythéiſme. L'on demande comment ce ſénat, dont deux ou trois députés nous ont donné des fers et des lois, pouvait ſouffrir tant d'extravagances dans le peuple, et autoriſer tant de fables chez les pontifes ? Il ne ſerait pas difficile de répondre à cette queſtion. Les ſages de tout temps ſe ſont ſervis des fous. On laiſſe volontiers au peuple ſes lupercales, ſes ſaturnales, pourvu qu'il obéiſſe ; on ne met point à la broche les poulets ſacrés qui ont promis la victoire aux armées. Ne ſoyons jamais ſurpris que les gouvernemens les plus éclairés aient permis les coutumes, les fables les plus inſenſées. Ces coutumes, ces fables, exiſtaient avant que le gouvernement ſe fût formé ; on ne veut point abattre une ville immenſe et irrégulière pour la rebâtir au cordeau.

Comment ſe peut-il faire, dit-on, qu'on ait vu d'un côté tant de philoſophie, tant de ſcience, et de l'autre tant de fanatiſme ? C'eſt que la ſcience, la philoſophie, n'étaient nées

qu'un peu avant *Cicéron*, et que le fanatiſme occupait la place depuis des ſiècles. La politique dit alors à la philoſophie et au fanatiſme : Vivons tous trois enſemble comme nous pourrons.

POPE.

C'EST, je crois, le poëte le plus élégant, le plus correct, et, ce qui eſt encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les ſifflemens aigres de la trompette anglaiſe aux ſons doux de la flûte. On peut le traduire, parce qu'il eſt extrêmement clair, et que ſes ſujets pour la plupart ſont généraux et du reſſort de toutes les nations. On connaîtra bientôt en France ſon Eſſai ſur la critique, par la traduction en vers qu'en a fait M. l'abbé *du Reſnel*.

Voici un morceau de ſon poëme de la Boucle de cheveux, que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire ; car, encore une fois, je ne ſais rien de pis que de traduire un poëme mot pour mot :

Umbriel à l'inſtant, vieux gnome rechigné,
Va, d'une aile peſante et d'un air renfrogné,
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons que répand l'œil du monde,

La déeſſe aux vapeurs a choiſi ſon ſéjour :
Les triſtes Aquilons y ſifflent à l'entour ;
Et le ſouffle mal-ſain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fièvre et la migraine.
Sur un riche ſofa, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs et du vent,
La quinteuſe déeſſe inceſſamment repoſe,
Le cœur gros de chagrin ſans en ſavoir la cauſe,
N'ayant jamais penſé, l'eſprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, et l'hypocondre enflé.
La médiſante Envie eſt aſſiſe auprès d'elle,
Vieux ſpectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant ſon prochain,
Et chanſonnant les gens, l'évangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs négligemment penchée,
Une jeune beauté non loin d'elle eſt couchée ;
C'eſt l'Affectation, qui graſſeye en parlant,
Ecoute ſans entendre, et lorgne en regardant ;
Qui rougit ſans pudeur, et rit de tout ſans joie,
De cent maux différens prétend qu'elle eſt la proie,
Et pleine de ſanté, ſous le rouge et le fard,
Se plaint avec molleſſe, et ſe pâme avec art.

L'Eſſai ſur l'homme de *Pope* me paraît le plus beau poëme didactique, le plus utile, le plus ſublime qu'on ait jamais fait dans aucune langue. Il eſt vrai que le fond s'en trouve tout entier dans les Caractériſtiques du lord

Shaftesbury ; et je ne ſais pourquoi M. *Pope* en fait uniquement honneur à M. de *Bolingbroke*, ſans dire un mot du célèbre *Shaftesbury* élève de *Locke.*

Comme tout ce qui tient à la métaphyſique a été penſé de tous les temps et chez tous les peuples qui cultivent leur eſprit, ce ſyſtême tient beaucoup de celui de *Leibnitz*, qui prétend que de tous les mondes poſſibles DIEU a dû choiſir le meilleur, et que dans ce meilleur, il fallait bien que les irrégularités de notre globe et les ſottiſes de ſes habitans tinſſent leur place. Il reſſemble encore à cette idée de *Platon*, que dans la chaîne infinie des êtres, notre terre, notre corps, notre ame, ſont au nombre des chaînons néceſſaires. Mais ni *Leibnitz* ni *Pope* n'admettent les changemens que *Platon* imagine être arrivés à ces chaînons, à nos ames et à nos corps. *Platon* parlait en poëte dans ſa proſe peu intelligible, et *Pope* parle en philoſophe dans ſes admirables vers. Il dit que tout a été dès le commencement comme il a dû être, et comme il eſt.

J'ai été flatté, je l'avoue, de voir qu'il s'eſt rencontré avec moi dans une choſe que j'avais dite il y a pluſieurs années.

Vous vous étonnez que DIEU *ait fait l'homme ſi borné, ſi ignorant, ſi peu heureux. Que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus*

plus ignorant et plus malheureux? Quand un français et un anglais pensent de même, il faut bien qu'ils aient raison.

Le fils du célèbre *Racine* a fait imprimer une lettre de *Pope*, à lui adressée, dans laquelle *Pope* se rétracte. Cette lettre est écrite dans le goût et dans le style de M. de *Fénélon;* elle lui fut remise, dit-il, par *Ramsay* l'éditeur du Télémaque; *Ramsay* l'imitateur du Télémaque, comme *Boyer* l'était de *Corneille; Ramsay* l'écossais, qui voulait être de l'académie française; *Ramsay*, qui regrettait de n'être pas docteur de sorbonne. Ce que je sais, ainsi que tous les gens de lettres d'Angleterre, c'est que *Pope*, avec qui j'ai beaucoup vécu, pouvait à peine lire le français, qu'il ne parlait pas un mot de notre langue, qu'il n'a jamais écrit une lettre en français, qu'il en était incapable, et que s'il a écrit cette lettre au fils de notre *Racine*, il faut que DIEU sur la fin de sa vie lui ait donné subitement le don des langues, pour le récompenser d'avoir fait un aussi admirable ouvrage que son Essai sur l'homme. (1)

(1) Depuis l'impression de ce jugement sur *Pope*, l'Essai sur l'homme a été traduit par l'abbé *du Resnel* et par M. de *Fontanes*. Il en existe aussi une traduction manuscrite de M. l'abbé de *Lille*. Ce poëme doit perdre de sa réputation à mesure que la philosophie fera des progrès; il se borne à dire que l'homme n'est qu'une partie de l'ordre général du monde, et qu'ainsi

POPULATION.

SECTION PREMIERE.

Il n'y eut que fort peu de chenilles dans mon canton l'année paſſée. Nous les tuâmes preſque toutes. Dieu nous en a donné plus que de feuilles cette année.

N'en eſt-il pas ainſi à peu-près des autres animaux, et ſurtout de l'eſpèce humaine ? La famine, la peſte et la guerre, les deux ſœurs venues de l'Arabie et de l'Amérique, détruiſent les hommes dans un canton ; on eſt tout étonné de le trouver peuplé cent ans après.

J'avoue que c'eſt un devoir ſacré de peupler ce monde, et que tous les animaux ſont forcés par le plaiſir à remplir cette vue du grand *Demiourgos*.

Pourquoi ces peuplades ſur la terre ? et à quoi bon former tant d'êters deſtinés à ſe dévorer tous, et l'animal homme, qui ſemble né pour égorger ſon ſemblable d'un bout de la terre à l'autre ? On m'aſſure que je ſaurai un jour ce ſecret ; je le ſouhaite en qualité de curieux.

nous ne devons pas nous plaindre de notre état. Ce n'eſt, comme le ſyſtême de *Leibnitz*, que le fataliſme un peu déguiſé, et mis à la portée du grand nombre.

Il eſt clair que nous devons peupler tant que nous pouvons; car que ferions-nous de notre matière ſéminale ? ou ſa ſurabondance nous rendrait malades ; ou ſon émiſſion nous rendrait coupables. Et l'alternative eſt triſte.

Les ſages Arabes, voleurs du déſert, dans les traités qu'ils font avec tous les voyageurs, ſtipulent toujours qu'on leur donnera des filles. Quand ils conquirent l'Eſpagne, ils imposèrent un tribut de filles. Le pays de *Médée* paye les Turcs en filles. Les flibuſtiers firent venir des filles de Paris dans la petite île dont ils s'étaient emparés : et on conte que *Romulus*, dans un beau ſpectacle qu'il donna aux Sabins, leur vola trois cents filles.

Je ne conçois pas pourquoi les Juifs, que d'ailleurs je révère, tuèrent tout dans Jéricho juſqu'aux filles, et pourquoi ils diſent dans leurs pſaumes qu'il ſera doux d'écraſer *les enfans à la mamelle*, ſans en excepter nommément les filles.

Tous les autres peuples, ſoit Tartares, ſoit Cannibales, ſoit Teutons ou Velches, ont eu toujours les filles en grande recommandation.

Avec cet heureux inſtinct, il ſemble que la terre devrait être couverte d'animaux de notre eſpèce. Nous avons vu que le père *Petau* en comptait près de ſept cents milliars en deux cents quatre-vingts ans, après l'aventure du

déluge. Et ce n'eſt pourtant pas à la ſuite des Mille et une nuits qu'il a fait imprimer ce beau dénombrement.

Je compte aujourd'hui ſur notre globule environ neuf cents millions de mes confrères, tant mâles que femelles. *Vallace* leur en accorde mille millions. Je me trompe ou lui ; et peut-être nous trompons-nous tous deux : mais c'eſt peu de choſe qu'un dixième ; et dans toute l'arithmétique des hiſtoriens on ſe trompe bien davantage.

Je ſuis un peu ſurpris que notre arithméticien *Vallace*, qui pouſſe le nombre de nos concitoyens juſqu'à un milliar, prétende dans la même page, que l'an 966 de la création, nos pères étaient au nombre de 1610 millions.

Premièrement, je voudrais qu'on m'établît bien nettement l'époque de la création ; et comme nous avons dans notre occident près de quatre-vingts ſyſtêmes ſur cet événement, il eſt difficile de rencontrer juſte.

En ſecond lieu, les Egyptiens, les Chaldéens, les Perſans, les Indiens, les Chinois, ayant tous des calculs encore plus différens, il eſt encore plus mal-aiſé de s'accorder avec eux.

Troiſièmement, pourquoi en neuf cents ſoixante-ſix années, le monde aurait-il été plus peuplé qu'il ne l'eſt de nos jours ?

Pour ſauver cette abſurdité, on nous dit qu'il n'en allait pas autrefois comme de notre temps ; que l'eſpèce était bien plus vigoureuſe ; qu'on digérait mieux ; que par conſéquent on était bien plus prolifique, et qu'on vivait plus long-temps. Que n'ajoutait-on que le ſoleil était plus chaud et la lune plus belle.

On nous allégue que du temps de *Céſar*, quoique les hommes commençaſſent fort à dégénérer, cependant le monde était alors une fourmillière de nos bipèdes, mais qu'à préſent c'eſt un déſert. *Monteſquieu* qui a toujours exagéré, et qui a tout ſacrifié à la démangeaiſon de montrer de l'eſprit, oſe croire ou veut faire accroire dans ſes Lettres perſanes, que le monde était trente fois plus peuplé du temps de *Céſar* qu'aujourd'hui.

Vallace avoue que ce calcul fait au haſard eſt beaucoup trop fort : mais ſavez-vous quelle raiſon il en donne ? c'eſt qu'avant *Céſar*, le monde avait eu plus d'habitans qu'aux jours les plus brillans de la république romaine. Il remonte au temps de *Sémiramis* ; et il exagère encore plus que *Monteſquieu*, s'il eſt poſſible.

Enſuite, ſe prévalant du goût qu'on a toujours attribué au Saint-Eſprit pour l'hyperbole, il ne manque pas d'apporter en preuve les onze cents ſoixante mille hommes d'élite qui

marchaient ſi fièrement ſous les étendards du grand roi *Joſaphat* ou *Jeozaphat*, roi de la province de Juda. Serrez, ſerrez, M. *Vallace;* le Saint-Eſprit ne peut ſe tromper; mais ſes ayans cauſe et ſes copiſtes ont mal calculé et mal chiffré. Toute votre Ecoſſe ne pourrait pas fournir onze cents ſoixante mille ames pour aſſiſter à vos prêches; et le royaume de Juda n'était pas la vingtième partie de l'Ecoſſe. Voyez encore une fois ce que dit S[t] *Jérôme* de cette pauvre Terre-ſainte dans laquelle il demeura ſi long-temps. Avez-vous bien calculé ce qu'il aurait fallu d'argent au grand roi *Jeozaphat*, pour payer, nourrir, habiller, armer onze cents ſoixante mille ſoldats d'élite!

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

M. *Vallace* revient de *Joſaphat* à *Céſar*, et conclut que depuis ce dictateur de courte durée, la terre s'eſt dépeuplée viſiblement. Voyez, dit-il, les Suiſſes; ils étaient, au rapport de *Céſar*, au nombre de trois cents ſoixante-huit mille, quand ils quittèrent ſagement leur pays pour aller chercher fortune, à l'exemple des Cimbres.

Je ne veux que cet exemple pour faire rentrer en eux-mêmes les partiſans un peu outrés du talent d'engendrer, dont ils gratifient les anciens aux dépens des modernes. Le canton

de Berne, par un dénombrement exact, possède seul le nombre des habitans qui désertèrent l'Helvétie entière du temps de *César*. L'espèce humaine est donc plus que doublée dans l'Helvétie depuis cette aventure.

Je crois de même l'Allemagne, la France, l'Angleterre, bien plus peuplées qu'elles ne l'étaient alors. Ma raison est la prodigieuse extirpation des forêts et le nombre des grandes villes bâties et accrues depuis huit cents ans, et le nombre des arts augmenté en proportion. Voilà, je pense, une réponse précise à toutes les déclamations vagues qu'on répète tous les jours dans des livres où l'on néglige la vérité en faveur des saillies, et qui deviennent très-inutiles à force d'esprit.

L'Ami des hommes suppose que du temps de *César* on comptait cinquante-deux millions d'hommes en Espagne; *Strabon* dit qu'elle a toujours été mal peuplée, parce que le milieu des terres manque d'eau. *Strabon* paraît avoir raison, et l'Ami des hommes paraît se tromper.

Mais on nous effraie en nous demandant ce que sont devenues ces multitudes prodigieuses de Huns, d'Alains, d'Ostrogoths, de Visigoths, de Vandales, de Lombards, qui se répandirent comme des torrens sur l'Europe au cinquième siècle.

Je me défie de ces multitudes ; j'ofe foupçonner qu'il fuffifait de trente ou quarante mille bêtes féroces tout au plus pour venir jeter l'épouvante dans l'empire romain, gouverné par une *Pulchérie*, par des eunuques et par des moines. C'était affez que dix mille barbares euffent paffé le Danube, pour que dans chaque paroiffe on dît au prône qu'il y en avait plus que de fauterelles dans les plaies d'Egypte ; que c'était un fléau de DIEU ; qu'il fallait faire pénitence et donner fon argent aux couvens. La peur faififfait tous les habitans ; ils fuyaient en foule. Voyez feulement quel effroi un loup jeta dans le Gévaudan en 1766.

Mandrin, fuivi de cinquante gueux, met une ville entière à contribution. Dès qu'il eft entré par une porte, on dit à l'autre, qu'il vient avec quatre mille combattans et du canon.

Si *Attila* fut jamais à la tête de cinquante mille affaffins affamés, ramaffés de province en province, on lui en donnait cinq cents mille.

Les millions d'hommes qui fuivaient les *Xerxès*, les *Cyrus*, les *Thomiris*, les trente ou trente-quatre millions d'égyptiens, et la Thèbes aux cent portes, *et quidquid Græcia mendax audet in hiftoriâ*, reffemblent affez aux

cinq

cinq cents mille hommes d'*Attila*. Cette compagnie de voyageurs aurait été difficile à nourrir ſur la route.

Ces Huns venaient de la Sibérie, ſoit; de là je conclus qu'ils venaient en très-petit nombre. La Sibérie n'était certainement pas plus fertile que de nos jours. Je doute que ſous le règne de *Thomiris* il y eût une ville telle que Tobolsk, et que ces déſerts affreux puſſent nourrir un grand nombre d'habitans.

Les Indes, la Chine, la Perſe, l'Aſie mineure étaient très-peuplées; je le crois ſans peine : et peut-être ne le ſont-elles pas moins de nos jours, malgré la rage deſtructive des invaſions et des guerres. Par-tout où la nature a mis des pâturages, le taureau ſe marie à la géniſſe, le belier à la brebis, et l'homme à la femme.

Les déſerts de Barca, de l'Arabie, d'Oreb, de Sinaï, de Jéruſalem, de Cobi, &c. ne furent jamais peuplés, ne le ſont point et ne le feront jamais, à moins qu'il n'arrive quelque révolution qui change en bonne terre labourable ces horribles plaines de ſable et de cailloux.

Le terrain de la France eſt aſſez bon, et il eſt ſuffiſamment couvert de conſommateurs, puiſqu'en tout genre il y a plus de poſtulans que de places; puiſqu'il y a deux cents mille

fainéans qui gueusent d'un bout du pays à l'autre, et qui soutiennent leur déteſtable vie aux dépens des riches ; enfin, puiſque la France nourrit près de quatre-vingts mille moines, dont aucun n'a fait ſervir ſes mains à produire un épi de froment.

SECTION II.

Réfutation d'un article de l'Encyclopédie.

VOUS liſez dans le grand Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Population*, ces paroles, dans leſquelles il n'y a pas un mot de vrai :

La France s'eſt accrue de pluſieurs grandes provinces très-peuplées, et cependant ſes habitans ſont moins nombreux d'un cinquième qu'ils ne l'étaient avant ces réunions ; et ſes belles provinces, que la nature ſemble avoir deſtinées à fournir des ſubſiſtances à toute l'Europe, ſont incultes. (1)

1°. Comment des provinces très-peuplées

(1) Cette opinion s'eſt établie d'après d'anciens dénombremens vraiſemblablement très-exagérés. Jamais la France n'a été mieux cultivée, et par conſéquent plus peuplée que depuis la paix de 1763 ; mais on doit dire en même temps, qu'elle n'eſt peut-être pas encore parvenue à la moitié de la population et de la richeſſe que ſon ſol peut lui promettre, et deſquelles l'exécution du plan dont on a vu quelques eſſais en 1776, l'aurait fait approcher dans l'eſpace de trois ou quatre générations.

étant incorporées à un royaume, ce royaume ſerait-il moins peuplé d'un cinquième? A-t-il été ravagé par la peſte? S'il a perdu ce cinquième, le roi doit avoir perdu un cinquième de ſes revenus. Cependant le revenu annuel de la couronne eſt porté à près de trois cents quarante millions de livres année commune, à quarante-neuf livres et demie le marc. Cette ſomme retourne aux citoyens par le payement des rentes et des dépenſes, et ne peut encore y ſuffire.

2°. Comment l'auteur peut-il avancer que la France a perdu le cinquième de ſes habitans en hommes et en femmes depuis l'acquiſition de Strasbourg, quand il eſt prouvé, par les recherches de trois intendans, que la population eſt augmentée depuis vingt ans dans leurs généralités?

Les guerres, qui ſont le plus horrible fléau du genre-humain, laiſſent en vie l'eſpèce femelle qui le répare. De là vient que les bons pays ſont toujours à peu-près également peuplés.

Les émigrations des familles entières ſont plus funeſtes. La révocation de l'édit de Nantes et les dragonnades ont fait à la France une plaie cruelle : mais cette bleſſure eſt refermée; et le Languedoc, qui eſt la province dont il eſt le plus ſorti de réformés, eſt aujourd'hui

la province de France la plus peuplée, après l'Isle de France et la Normandie.

3°. Comment peut-on dire que les belles provinces de France sont incultes ? en vérité c'est se croire damné en paradis. Il suffit d'avoir des yeux pour être persuadé du contraire. Mais, sans entrer ici dans un long détail, considérons Lyon, qui contient environ cent trente mille habitans, c'est-à-dire autant que Rome, et non pas deux cents mille, comme dit l'abbé de *Caveirac* dans son Apologie de la dragonnade et de la Saint-Barthelemi (*a*). Il n'y a point de ville où l'on fasse meilleure chère. D'où vient cette affluence de nourritures excellentes, si ce n'est des campagnes voisines ? Ces campagnes sont donc très-bien cultivées ; elles sont donc riches. J'en dirai autant de toutes les villes de France. L'étranger est étonné de l'abondance qu'il y trouve, et d'être servi en vaisselle d'argent dans plus d'une maison.

Il y a des terrains indomptables, comme

(*a*) *Caveirac* a copié cette exagération de *Pluche* sans lui en faire honneur. *Pluche*, dans sa Concorde (ou discorde) de la géographie, page 152, donne libéralement un million d'habitans à Paris, deux cents mille à Lyon, deux cents mille à Lille, qui n'en a pas la moitié ; cent mille à Nantes, à Marseille, à Toulouse. Il vous débite ces mensonges imprimés avec la même confiance qu'il parle du lac Sirbon et qu'il démontre le déluge. Et on nourrit l'esprit de la jeunesse de ces extravagances !

les landes de Bordeaux, la partie de la Champagne nommée *pouilleuſe.* Ce n'eſt pas aſſurément la mauvaiſe adminiſtration qui a frappé de ſtérilité ces malheureux pays; ils n'étaient pas meilleurs du temps des druides.

C'eſt un grand plaiſir de ſe plaindre et de cenſurer; je l'avoue. Il eſt doux, après avoir mangé d'un mouton de Préſalé, d'un veau de Rivière, d'un caneton de Rouen, d'un pluvier de Dauphiné, d'une gélinote ou d'un coq de bruyère de Franche-Comté, après avoir bu du vin de Chambertin, de Silleri, d'Aï, de Frontignan; il eſt doux, dis-je, de plaindre, dans une digeſtion un peu laborieuſe, le ſort des campagnes qui ont fourni très-chèrement toutes ces délicateſſes. Voyagez, Meſſieurs, et vous verrez ſi vous ſerez ailleurs mieux nourris, mieux abreuvés, mieux logés, mieux habillés et mieux voiturés.

Je crois l'Angleterre, l'Allemagne proteſtante, la Hollande, plus peuplées à proportion. La raiſon en eſt évidente; il n'y a point dans ces pays-là de moines qui jurent à DIEU d'être inutiles aux hommes. Les prêtres n'ayant que très-peu de choſe à faire, s'occupent à étudier et à propager. Ils font des enfans robuſtes, et leur donnent une meilleure éducation que n'en ont les enfans des marquis français et italiens.

Rome, au contraire, ferait déferte fans les cardinaux, les ambaffadeurs et les voyageurs. Elle ne ferait, comme le temple de *Jupiter-Ammon*, qu'un monument illuftre. On comptait, du temps des premiers céfars, des millions d'hommes dans ce territoire ftérile, que les efclaves et le fumier rendaient fécond. C'était une exception à cette loi générale, que la population eft d'ordinaire en raifon de la bonté du fol.

La victoire avait fertilifé et peuplé cette terre ingrate. Une efpèce de gouvernement la plus étrange, la plus contradictoire qui ait jamais étonné les hommes, a rendu au territoire de *Romulus* fa première nature. Tout le pays eft dépeuplé d'Orviète à Terracine. Rome, réduite à fes citoyens, ne ferait pas à Londres comme un eft à douze; et en fait d'argent et de commerce, elle ne ferait pas aux villes d'Amfterdam et de Londres comme un eft à mille.

Ce que Rome a perdu, non-feulement l'Europe l'a regagné; mais la population a triplé prefque par-tout depuis *Charlemagne*.

Je dis triplé, et c'eft beaucoup; car on ne propage point en progreffion géométrique. Tous les calculs qu'on a faits fur cette prétendue multiplication font des chimères abfurdes.

Si une famille d'hommes ou de ſinges multipliait en cette façon, la terre au bout de deux cents ans n'aurait pas de quoi les nourrir.

La nature a pourvu à conſerver et à reſtreindre les eſpèces. Elle reſſemble aux parques qui filaient et coupaient toujours. Elle n'eſt occupée que de naiſſances et de deſtructions.

Si elle a donné à l'animal homme plus d'idées, plus de mémoire qu'aux autres; ſi elle l'a rendu capable de généraliſer ſes idées et de les combiner; ſi elle l'a avantagé du don de la parole, elle ne lui a pas accordé celui de la multiplication comme aux inſectes. Il y a plus de fourmis dans telle lieue carrée de bruyères, qu'il n'y a jamais eu d'hommes ſur le globe.

Quand un pays poſsède un grand nombre de fainéans, ſoyez sûr qu'il eſt aſſez peuplé, puiſque ces fainéans ſont logés, nourris, vêtus, amuſés, reſpectés, par ceux qui travaillent.

S'il y a trop d'habitans, ſi toutes les places ſont priſes, on va travailler et mourir à Saint-Domingue, à la Martinique, à Philadelphie, à Boſton.

Le point principal n'eſt pas d'avoir du ſuperflu en hommes, mais de rendre ce que nous en avons le moins malheureux qu'il eſt poſſible.

Remercions la nature de nous avoir donné l'être dans la zone tempérée, peuplée presque par-tout d'un nombre plus que suffisant d'habitans qui cultivent tous les arts ; et tâchons de ne pas gâter notre bonheur par nos sottises.

SECTION III.

Fragment sur la population.

DANS une nouvelle histoire de France on prétend qu'il y avait huit millions de feux en France, du temps de *Philippe de Valois ;* or on entend par feu une famille, et l'auteur entend par le mot de *France* ce royaume tel qu'il est aujourd'hui avec ses annexes. Cela ferait, à quatre personnes par feu, trente-deux millions d'habitans ; car on ne peut donner à un feu moins de quatre personnes, l'un portant l'autre.

Le calcul de ces feux est fondé sur un état de subside imposé en 1328. Cet état porte deux millions cinq cents mille feux dans les terres dépendantes de la couronne, qui n'étaient pas le tiers de ce que le royaume renferme aujourd'hui. Il aurait donc fallu ajouter deux tiers pour que le calcul de l'auteur fût juste. Ainsi, suivant la supputation de l'auteur, le nombre des feux de la France, telle qu'elle

eſt, aurait monté à ſept millions cinq cents mille. A quoi ajoutant probablement cinq cents mille feux pour les eccléſiaſtiques et pour les perſonnes non compriſes dans le dénombrement, on trouverait aiſément les huit millions de feux et au-delà.

L'auteur réduit chaque feu à trois perſonnes; mais par le calcul que j'ai fait dans toutes les terres où j'ai été, et dans celle que j'habite, je compte quatre perſonnes et demie par feu.

Ainſi, ſuppoſé que l'état de 1328 ſoit juſte, il faudra néceſſairement conclure que la France, telle qu'elle eſt aujourd'hui, contenait, du temps de *Philippe de Valois*, trente-ſix millions d'habitans.

Or dans le dernier dénombrement fait en 1753, ſur un relevé des tailles et autres impoſitions, on ne trouve aujourd'hui que trois millions cinq cents cinquante mille quatre cents quatre-vingt-neuf feux; ce qui, à quatre et demi par feu, ne donnerait que quinze millions neuf cents ſoixante et dix-ſept mille deux cents habitans, à quoi il faudra ajouter ſept cents mille ames au moins que l'on ſuppoſe être dans Paris, dont le dénombrement a été fait ſuivant la capitation, et non pas ſuivant le nombre des feux.

De quelque manière qu'on s'y prenne, ſoit qu'on porte avec l'auteur de la nouvelle

hiſtoire de France les feux à trois, à quatre, à cinq perſonnes, il eſt clair que le nombre des habitans eſt diminué de plus de la moitié depuis *Philippe de Valois.*

Il y a aujourd'hui environ quatre cents ans que le dénombrement de *Philippe de Valois* fut fait; ainſi dans quatre cents ans, toutes choſes égales, le nombre des Français ſerait réduit au quart, et dans huit cents ans au huitième; ainſi dans huit cents ans la France n'aura qu'environ quatre millions d'habitans; et en ſuivant cette progreſſion, dans neuf mille deux cents ans il ne reſtera qu'une ſeule perſonne mâle ou femelle avec fraction. Les autres nations ne feront ſans doute pas mieux traitées que nous, et il faut eſpérer qu'alors viendra la fin du monde.

Tout ce que je puis dire pour conſoler le genre-humain, c'eſt que dans deux terres que je dois bien connaître, inféodées du temps de *Charles V*, j'ai trouvé la moitié plus de feux qu'il n'en eſt marqué dans l'acte d'inféodation, et cependant il s'eſt fait une émigration conſidérable dans ces terres, à la révocation de l'édit de Nantes.

Le genre-humain ne diminue ni n'augmente comme on le croit; il eſt très-probable qu'on ſe méprenait beaucoup du temps de *Philippe de Valois*, quand on comptait deux millions cinq cents mille feux dans ſes domaines.

Au reste, j'ai toujours pensé que la France renferme de nos jours environ vingt millions d'habitans, et je les ai comptés à cinq par feu, l'un portant l'autre. Je me trouve d'accord dans ce calcul avec l'auteur de la Dixme attribuée au maréchal de *Vauban*, et surtout avec le détail des provinces donné par les intendans à la fin du dernier siècle. Si je me trompe, ce n'est que d'environ quatre millions, et c'est une bagatelle pour les auteurs.

Hubner, dans sa géographie, ne donne à l'Europe que trente millions d'habitans ; il peut s'être trompé aisément d'environ cent millions. Un calculateur, d'ailleurs exact, assure que la Chine ne possède que soixante et douze millions d'habitans ; mais par le dernier dénombrement rapporté par le père *du Halde*, on compte ces soixante et douze millions, sans y comprendre les vieillards, les femmes, les jeunes gens au-dessous de vingt ans ; ce qui doit aller à plus du double.

Il faut avouer que d'ordinaire nous peuplons et dépeuplons la terre un peu au hasard ; tout le monde se conduit ainsi : nous ne sommes guère faits pour avoir une notion exacte des choses ; l'à peu-près est notre guide, et souvent ce guide égare beaucoup.

C'est encore bien pis quand on veut avoir un calcul juste. Nous allons voir des farces, et

nous y rions; mais rit-on moins dans ſon cabinet quand on voit de graves auteurs ſupputer exactement combien il y avait d'hommes ſur la terre deux cents quatre-vingt-cinq ans après le déluge univerſel? Il ſe trouve, ſelon le frère *Petau* jéſuite, que la famille de *Noé* avait produit un milliar deux cents vingt-quatre millions ſept cents dix-ſept mille habitans en trois cents ans. Le bon prêtre *Petau* ne ſavait pas ce que c'eſt que de faire des enfans et de les élever; comme il y va!

Selon *Cumberland*, la famille ne provigna que jusqu'à trois milliars trois cents trente millions, en trois cents quarante ans; et ſelon *Whiſton*, environ trois cents ans après le déluge il n'y avait que ſoixante-cinq mille cinq cents, trente-ſix habitans.

Il eſt difficile d'accorder ces comptes, et de les allouer. Voilà les excès où l'on tombe quand on veut concilier ce qui eſt inconciliable, et expliquer ce qui eſt inexplicable. Cette malheureuſe entrepriſe a dérangé des cerveaux qui d'ailleurs auraient eu des lumières utiles aux hommes.

Les auteurs de l'Hiſtoire univerſelle d'Angleterre diſent „ qu'on eſt généralement d'ac-
„ cord qu'il y a à préſent environ quatre mille
„ millions d'habitans ſur la terre. „ Vous remarquerez que ces meſſieurs, dans ce nombre

de citoyens et de citoyennes, ne comptent pas l'Amérique qui comprend près de la moitié du globe : ils ajoutent que le genre-humain en quatre cents ans augmente toujours du double, ce qui eſt bien contraire au relevé fait ſous *Philippe de Valois*, qui fait diminuer la nation de moitié en quatre cents ans.

Pour moi, ſi, au lieu de faire un roman ordinaire, je voulais me réjouir à ſupputer combien j'ai de frères ſur ce malheureux petit globe, voici comme je m'y prendrais : Je verrais d'abord à peu-près combien ce globule contient de lieues carrées habitées ſur la ſurface; je dirais : La ſurface du globe eſt de vingt-ſept millions de lieues carrées; ôtons-en d'abord les deux tiers au moins pour les mers, rivières, lacs, déſerts, montagnes, et tout ce qui eſt inhabité; ce calcul eſt très-modéré, et nous donne neuf millions de lieues carrées à faire valoir.

La France et l'Allemagne comptent ſix cents perſonnes par lieue carrée, l'Eſpagne cent ſoixante, la Ruſſie quinze, la Tartarie dix, la Chine environ mille; prenez un nombre moyen comme cent, vous aurez neuf cents millions de vos frères, ſoit baſanés, ſoit nègres, ſoit rouges, ſoit jaunes, ſoit barbus, ſoit imberbes. Il n'eſt pas à croire que la terre ait en effet un ſi grand nombre d'habitans; et ſi l'on

continue à faire des eunuques, à multiplier les moines, et à faire des guerres pour les plus petits intérêts, jugez si vous aurez les quatre mille millions que les auteurs anglais de l'Histoire universelle vous donnent si libéralement; et puis, qu'importe qu'il y ait beaucoup ou peu d'hommes sur la terre? l'essentiel est que cette pauvre espèce soit la moins malheureuse qu'il est possible.

SECTION IV.

De la population de l'Amérique.

La découverte de l'Amérique, cet objet de tant d'avarice, de tant d'ambition, est devenue aussi un objet de la philosophie. Un nombre prodigieux d'écrivains s'est efforcé de prouver que les Américains étaient une colonie de l'ancien monde. Quelques métaphysiciens modestes ont dit que le même pouvoir qui a fait croître l'herbe dans les campagnes de l'Amérique y a pu mettre aussi des hommes; mais ce système nu et simple n'a pas été écouté.

Quand le grand *Colombo* soupçonna l'existence de ce nouvel univers, on lui soutint que la chose était impossible; on prit *Colombo* pour un visionnaire. Quand il en eut fait la découverte, on dit que ce nouveau monde était connu long-temps auparavant.

On a prétendu que *Martin Beheim*, natif de Nuremberg, était parti de Flandre vers l'an 1460, pour chercher ce monde inconnu, et qu'il pouſſa juſqu'au détroit de Magellan, dont il laiſſa des cartes incognito; mais comme *Martin Beheim* n'avait pas peuplé l'Amérique, et qu'il fallait abſolument qu'un des arrière-petits-fils de *Noé* eût pris cette peine, on chercha dans l'antiquité tout ce qui pouvait avoir rapport à quelque long voyage, et on l'appliqua à la découverte de cette quatrième partie de notre globe. On fit aller les vaiſſeaux de *Salomon* au Mexique, et c'eſt de là qu'on tira l'or d'Ophir pour ce prince, qui était obligé d'en emprunter du roi *Hiram*. On trouva l'Amérique dans *Platon*. On en fit honneur aux Carthaginois, et on cita ſur cette anecdote un livre d'*Ariſtote* qu'il n'a pas compoſé.

Hornius prétendit trouver quelque conformité entre la langue des Hébreux et celle des Caraïbes. Le père *Lafiteau* jéſuite n'a pas manqué de ſuivre une ſi belle ouverture. Les Mexicains dans leurs grandes afflictions déchiraient leurs vêtemens; quelques peuples de l'Aſie en uſaient autrefois ainſi, donc ils ſont les ancêtres des Mexicains. On pouvait ajouter qu'on danſe beaucoup en Languedoc, que les Hurons danſent auſſi dans leurs réjouiſſances, et qu'ainſi les Languedociens viennent

des Hurons, ou les Hurons des Languedociens.

Les auteurs d'une terrible hiſtoire univerſelle prétendent que tous les Américains ſont une colonie de tartares. Ils aſſurent que c'eſt l'opinion la plus généralement reçue parmi les ſavans; mais ils ne diſent pas que ce ſoit parmi les ſavans qui penſent. Selon eux, quelque deſcendant de *Noé* n'eut rien de plus preſſé que d'aller s'établir dans le délicieux pays de Kamshatka, au nord de la Sibérie. Sa famille n'ayant rien à faire, alla viſiter le Canada, ſoit en équipant des flottes, ſoit en marchant par plaiſir au milieu des glaces, ſoit par quelque langue de terre qui ne s'eſt pas retrouvée juſqu'à nos jours. On ſe mit enſuite à faire des enfans dans le Canada, et bientôt ce beau pays ne pouvant plus nourrir la multitude prodigieuſe de ſes habitans, ils allèrent peupler le Mexique, le Pérou, le Chili; et leurs arrière-petites-filles accouchèrent de géans vers le détroit de Magellan.

Comme on trouve des animaux féroces dans quelques pays chauds de l'Amérique, ces auteurs ſuppoſent que les *Chriſtophes Colombs* de Kamshatka les avaient amenés en Canada pour leur divertiſſement, et avaient eu la précaution de prendre tous les individus de ces eſpèces qui ne ſe trouvent plus dans notre continent.

Mais

Mais les Kamshatkatiens n'ont pas ſeuls ſervi à peupler le nouveau monde ; ils ont été charitablement aidés par les Tartares-Mantchoux, par les Huns, par les Chinois, par les Japonais.

Les Tartares-Mantchoux ſont inconteſtablement les ancêtres des Péruviens, car *Mango-Capak* eſt le premier inca du Pérou. *Mango* reſſemble à *Manco*, *Manco* à *Mancu*, *Mancu* à *Mantchu*, et de là à *Mantchou* il n'y a pas loin. Rien n'eſt mieux démontré.

Pour les Huns, ils ont bâti en Hongrie une ville qu'on appelait *Cunadi ;* or en changeant *cu* en *ca* on trouve *Canadi*, d'où le Canada a manifeſtement tiré ſon nom.

Une plante reſſemblante au ginſeng des Chinois croît en Canada ; donc les Chinois l'y ont portée, avant même qu'ils fuſſent maîtres de la partie de la Tartarie chinoiſe où croît leur ginſeng : et d'ailleurs les Chinois ſont de ſi grands navigateurs qu'ils ont envoyé autrefois des flottes en Amérique, ſans jamais conſerver avec leurs colonies la moindre correſpondance.

A l'égard des Japonais, comme ils ſont les plus voiſins de l'Amérique, dont ils ne ſont guère éloignés que de douze cents lieues, ils y ont ſans doute été autrefois ; mais ils ont depuis négligé ce voyage.

Voilà pourtant ce qu'on ofe écrire de nos jours. Que répondre à ces fyftêmes et à tant d'autres ? rien.

POSSEDÉS.

De tous ceux qui fe vantent d'avoir des liaifons avec le diable, il n'y a que les poffédés à qui on n'a jamais rien de bon à répliquer. Qu'un homme vous dife : Je fuis poffédé, il faut l'en croire fur fa parole. Ceux-là ne font point obligés de faire des chofes bien extraordinaires ; et quand ils les font, ce n'eft que pour furabondance de droit. Que répondre à un homme qui roule les yeux, qui tord la bouche et qui dit qu'il a le diable au corps ? Chacun fent ce qu'il fent. Il y a eu autrefois tout plein de poffédés, il peut donc s'en rencontrer encore. S'ils s'avifent de battre le monde, on le leur rend bien, et alors ils deviennent fort modérés. Mais pour un pauvre poffédé qui fe contente de quelques convulfions, et qui ne fait de mal à perfonne, on n'eft pas en droit de lui en faire. Si vous difputez contre lui, vous aurez infailliblement le deffous ; il vous dira : le diable eft entré hier chez moi fous une telle forme ; j'ai depuis ce temps-là une colique furnaturelle, que tous

les apothicaires du monde ne peuvent ſoulager. Il n'y a certainement d'autre parti à prendre avec cet homme que celui de l'exorciſer ou de l'abandonner au diable.

C'eſt grand dommage qu'il n'y ait plus aujourd'hui ni poſſédés, ni magiciens, ni aſtrologues, ni génies. On ne peut concevoir de quelle reſſource étaient, il y a cent ans, tous ces myſtères. Toute la nobleſſe vivait alors dans ſes châteaux. Les ſoirs d'hiver ſont longs, on ſerait mort d'ennui ſans ces nobles amuſemens. Il n'y avait guère de château où il ne revînt une fée à certains jours marqués; comme la fée *Merluſine* au château de Luſignan. Le grand-veneur, homme ſec et noir, chaſſait avec une meute de chiens noirs dans la forêt de Fontainebleau. Le diable tordait le cou au maréchal *Fabert*. Chaque village avait ſon ſorcier ou ſa ſorcière; chaque prince avait ſon aſtrologue; toutes les dames ſe feſaient dire leur bonne aventure; les poſſédés couraient les champs; c'était à qui avait vu le diable, ou à qui le verrait: tout cela était un ſujet de converſations inépuiſable, qui tenait les eſprits en haleine. A préſent on joue inſipidement aux cartes, et on a perdu à être détrompé.

POSTE.

Autrefois si vous aviez un ami à Constantinople et un autre à Moscou, vous auriez été obligé d'attendre leur retour pour apprendre de leurs nouvelles. Aujourd'hui, sans qu'ils sortent de leur chambre, ni vous de la vôtre, vous conversez familièrement avec eux par le moyen d'une feuille de papier. Vous pouvez même leur envoyer par la poste un sachet de l'apothicaire *Arnoud* contre l'apoplexie, et il est reçu plus infailliblement qu'il ne les guérit.

Si l'un de vos amis a besoin de faire toucher de l'argent à Pétersbourg et l'autre à Smyrne, la poste fait votre affaire.

Votre maîtresse est-elle à Bordeaux, et vous devant Prague avec votre régiment, elle vous assure régulièrement de sa tendresse; vous savez par elle toutes les nouvelles de la ville, excepté les infidélités qu'elle vous fait.

Enfin, la poste est le lien de toutes les affaires, de toutes les négociations; les absens deviennent par elle présens; elle est la consolation de la vie.

La France, où cette belle invention fut renouvelée dans nos temps barbares, a rendu

ce ſervice à toute l'Europe. Auſſi n'a-t-elle jamais corrompu ce bienfait ; et jamais le miniſtère qui a eu le département des poſtes, n'a ouvert les lettres d'aucun particulier, excepté quand il a eu beſoin de ſavoir ce qu'elles contenaient. Il n'en eſt pas ainſi, dit-on, dans d'autres pays. On a prétendu qu'en Allemagne vos lettres, en paſſant par cinq ou ſix dominations différentes, étaient lues cinq ou ſix fois, et qu'à la fin le cachet était ſi rompu, qu'on était obligé d'en remettre un autre.

M. *Craigs*, ſecrétaire d'Etat en Angleterre, ne voulut jamais qu'on ouvrît les lettres dans ſes bureaux ; il diſait que c'était violer la foi publique, qu'il n'eſt pas permis de s'emparer d'un ſecret qui ne nous eſt pas confié, qu'il eſt ſouvent plus criminel de prendre à un homme ſes penſées que ſon argent, que cette trahiſon eſt d'autant plus malhonnête qu'on peut la faire ſans riſque, et ſans en pouvoir être convaincu.

Pour détourner l'empreſſement des curieux, on imagina d'abord d'écrire une partie de ſes dépêches en chiffres ; mais la partie en caractères ordinaires ſervait quelquefois à faire découvrir l'autre. Cet inconvénient fit perfectionner l'art des chiffres qu'on appelle *ſtéganographie*.

On oppofa à ces énigmes l'art de les déchiffrer; mais cet art fut très-fautif et très-vain. On ne réuffit qu'à faire accroire à des gens peu inftruits qu'on avait déchiffré leurs lettres, et on n'eut que le plaifir de leur donner des inquiétudes. Telle eft la loi des probabilités, que dans un chiffre bien fait, il y a deux cents, trois cents, quatre cents à parier contre un, que dans chaque numéro vous ne devinerez pas la fyllabe dont il eft repréfentatif.

Le nombre des hafards augmente avec la combinaifon de ces numéros; et le déchiffrement devient totalement impoffible quand le chiffre eft fait avec un peu d'art.

Ceux qui fe vantent de déchiffrer une lettre fans être inftruits des affaires qu'on y traite, et fans avoir des fecours préliminaires, font de plus grands charlatans que ceux qui fe vanteraient d'entendre une langue qu'ils n'ont point apprife.

Quant à ceux qui vous envoient familièrement par la pofte une tragédie en grand papier et en gros caractère, avec des feuilles blanches pour y mettre vos obfervations, ou qui vous régalent d'un premier tome de métaphyfique en attendant le fecond, on peut leur dire qu'ils n'ont pas toute la difcrétion requife, et qu'il

y a même des pays où ils risqueraient de faire connaître au ministère qu'ils sont de mauvais poëtes et de mauvais métaphysiciens.

POURQUOI. (LES)

Pourquoi ne fait-on presque jamais la dixième partie du bien qu'on pourrait faire?

Il est clair que si une nation qui habite entre les Alpes, les Pyrénées et la mer, avait employé à l'amélioration et à l'embellissement du pays la dixième partie de l'argent qu'elle a perdu dans la guerre de 1741, et la moitié des hommes tués inutilement en Allemagne, l'Etat aurait été plus florissant. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait? pourquoi préférer une guerre que l'Europe regardait comme injuste, aux travaux heureux de la paix, qui auraient produit l'agréable et l'utile?

Pourquoi *Louis XIV*, qui avait tant de goût pour les grands monumens, pour les fondations, pour les beaux arts, perdit-il huit cents millions de notre monnaie d'aujourd'hui à voir ses cuirassiers et sa maison passer le Rhin à la nage, à ne point prendre Amsterdam, à soulever contre lui presque toute l'Europe? que n'aurait-il point fait avec ses huit cents millions?

Pourquoi, lorſqu'il réforma la juriſprudence, ne fut-elle réformée qu'à moitié ? tant d'anciens uſages, fondés ſur les décrétales et ſur le droit canon, devaient-ils ſubſiſter encore ? Etait-il néceſſaire que dans tant de cauſes qu'on appelle *eccléſiaſtiques*, et qui au fond ſont civiles, on appelât à ſon évêque, de ſon évêque au métropolitain, du métropolitain au primat, du primat à Rome *ad apoſtolos*, comme ſi les apôtres avaient été autrefois les juges des Gaules en dernier reſſort ?

Pourquoi, lorſque *Louis XIV* fut outragé par le pape *Alexandre VII*, *Chigi*, s'amuſa-t-il à faire venir un légat en France pour lui faire de frivoles excuſes, et à dreſſer dans Rome une pyramide dont les inſcriptions ne regardaient que les archers du guet de Rome ; pyramide qu'il fit démolir bientôt après ? Ne valait-il pas mieux abolir pour jamais la ſimonie, par laquelle tout évêque des Gaules et tout abbé paye à la chambre apoſtolique italienne la moitié de ſon revenu ?

Pourquoi le même monarque, bien plus outragé par *Innocent XI*, *Odeſcalchi*, qui prenait contre lui le parti du prince d'*Orange*, ſe contenta-t-il de faire ſoutenir quatre propoſitions dans ſes univerſités, et ſe refuſa-t-il aux vœux de toute la magiſtrature qui ſollicitait une rupture éternelle avec la cour romaine ?

Pourquoi,

Pourquoi, en fesant des lois, oublia-t-on de ranger toutes les provinces du royaume sous une loi uniforme, et laissa-t-on subsister cent quarante coutumes, cent quarante-quatre mesures différentes ?

Pourquoi les provinces de ce royaume furent-elles toujours réputées étrangères l'une à l'autre, de sorte que les marchandises de Normandie, transportées par terre en Bretagne, payent des droits comme si elles venaient d'Angleterre ?

Pourquoi n'était-il pas permis de vendre en Picardie le blé recueilli en Champagne, sans une permission expresse, comme on obtient à Rome pour trois jules la permission de lire des livres défendus ?

Pourquoi laissait-on si long-temps la France souillée de l'opprobre de la vénalité ? Il semblait réservé à *Louis XV* d'abolir cet usage d'acheter le droit de juger les hommes comme on achète une maison de campagne, et de faire payer des épices à un plaideur comme on fait payer des billets de comédie à la porte.

Pourquoi instituer dans un royaume les charges et dignités (1) de

(1) Le contrôleur général *Ponchartrain*, depuis chancelier, est un des ministres qui ont le plus employé ce moyen d'obtenir des secours momentanés ; c'est lui qui disait : La Providence veille sur ce royaume ; *à peine le roi a-t-il créé une charge, que Dieu crée sur le champ un sot pour l'acheter.*

Confeillers du roi... Infpecteurs des boiffons,
Infpecteurs des boucheries,
Greffiers des inventaires,
Contrôleurs des amendes,
Infpecteurs des cochons,
Peréquateurs des tailles,
Mouleurs de bois à brûler,
Aides à mouleurs,
Empileurs de bois,
Déchargeurs de bois neuf,
Contrôleurs des bois de charpente,
Marqueurs de bois de charpente,
Mefureurs de charbon,
Cribleurs de grains,
Infpecteurs des veaux,
Contrôleurs de volaille,
Jaugeurs de tonneaux,
Effayeurs d'eaux-de-vie,
Effayeurs de bière,
Rouleurs de tonneaux,
Débardurs de foin,
Planchéïeurs débacleurs,
Auneurs de toiles,
Infpecteurs des perruques ?

Ces offices, qui font fans doute la profpérité et la fplendeur d'un empire, formaient des communautés nombreufes qui avaient chacune leurs fyndics. Tout cela fut fupprimé en

1719, mais pour faire place à d'autres de pareille espèce dans la suite des temps.

Ne vaudrait-il pas mieux retrancher tout le faste et tout le luxe de la grandeur, que de les soutenir misérablement par des moyens si bas et si honteux?

Pourquoi un royaume réduit souvent aux extrémités et à quelque avilissement, s'est-il pourtant soutenu, quelques efforts que l'on ait faits pour l'écraser? c'est que la nation est active et industrieuse. Elle ressemble aux abeilles; on leur prend leur cire et leur miel, et le moment d'après elles travaillent à en faire d'autres.

Pourquoi dans la moitié de l'Europe les filles prient-elles DIEU en latin qu'elles n'entendent pas?

Pourquoi presque tous les papes et tous les évêques, au seizième siècle, ayant publiquement tant de bâtards, s'obstinèrent-ils à proscrire le mariage des prêtres, tandis que l'Eglise grecque a continué d'ordonner que ses curés eussent des femmes?

Pourquoi dans l'antiquité n'y eut-il jamais de querelle théologique, et ne distingua-t-on jamais aucun peuple par un nom de secte? Les Egyptiens n'étaient point appelés *Isiaques*, *Osiriaques*; les peuples de Syrie n'avaient point

le nom de *Cybéliens*. Les Crétois avaient une dévotion particulière à *Jupiter*, et ne s'intitulèrent jamais *Jupitériens*. Les anciens Latins étaient fort attachés à *Saturne ;* il n'y eut pas un village du Latium qu'on appelât *Saturnien*. Au contraire, les disciples du Dieu de vérité prenant le titre de leur maître même, et s'appelant *oints* comme lui, déclarèrent, dès qu'ils le purent, une guerre éternelle à tous les peuples qui n'étaient pas oints, et se firent, pendant plus de quatorze cents ans, la guerre entre eux, en prenant les noms d'*ariens*, de *manichéens*, de *donatistes*, de *hussites*, de *papistes*, de *luthériens*, de *calvinistes*. Et même en dernier lieu, les jansénistes et les molinistes n'ont point eu de mortification plus cuisante que de n'avoir pu s'égorger en bataille rangée. D'où vient cela ?

Pourquoi un marchand libraire vous vend-il publiquement le *Cours d'athéisme* du grand poëte *Lucrèce*, imprimé à l'usage du dauphin fils unique de *Louis XIV*, par les ordres et sous les yeux du sage duc de *Montausier*, et de l'éloquent *Bossuet* évêque de Meaux, et du savant *Huet* évêque d'Avranches ? C'est là que vous trouvez ces sublimes impiétés, ces vers admirables contre la Providence et contre l'immortalité de l'ame, qui passent de bouche en bouche à tous les siècles à venir ;

Ex nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti.
Rien ne vient du néant, rien ne s'anéantit.

Tangere enim ac tangi niſi corpus nulla poteſt res.
Le corps ſeul peut toucher et gouverner le corps.

Nec benè pro meritis capitur, nec tangitur irâ (*Deus.*)
Rien ne peut flatter Dieu, rien ne peut l'irriter.

Tantùm relligio potuit ſuadere malorum!
C'eſt la religion qui produit tous les maux.

Deſipere eſt mortale æterno jungere, et unà
Conſentire putare et jungi mutua poſſe.

Il faut être inſenſé pour oſer joindre enſemble
Ce qui dure à jamais et ce qui doit périr.

Nil igitur mors eſt, ad nos, neque pertinet hillum
Ceſſer d'être n'eſt rien; tout meurt avec le corps.

Ergo mortalem eſſe animam fateare neceſſe eſt.
Non, il n'eſt point d'enfer, et notre ame eſt mortelle.

Indè acheruſia fit ſtultorum deniquè vita.
Les vieux fous ſont en proie aux ſuperſtitions.

et cent autres vers qui ſont le charme de toutes les nations; productions immortelles d'un eſprit qui ſe crut mortel.

Non-ſeulement on vous vend ces vers latins dans la rue Saint-Jacques et ſur le quai des Auguſtins; mais vous achetez hardiment

les traductions faites dans tous les patois dérivés de la langue latine ; traductions ornées de notes ſavantes qui éclairciſſent la doctrine du matérialiſme, qui raſſemblent toutes les preuves contre la Divinité, et qui l'anéantiraient ſi elle pouvait être détruite. Vous trouvez ce livre relié en maroquin dans la belle bibliothéque d'un grand prince dévot, d'un cardinal, d'un chancelier, d'un archevêque, d'un préſident à mortier ; mais on condamna les dix-huit premiers livres de l'Hiſtoire du ſage de *Thou* dès qu'ils parurent. Un pauvre philoſophe velche oſe-t-il imprimer, en ſon propre et privé nom, que ſi les hommes étaient nés ſans doigts, ils n'auraient jamais pu travailler en tapiſſerie, auſſitôt un autre velche, revêtu pour ſon argent d'un office de robe, requiert qu'on brûle le livre et l'auteur.

Pourquoi les ſpectacles ſont-ils anathématiſés par certaines gens qui ſe diſent du premier ordre de l'Etat, tandis que les ſpectacles ſont néceſſaires à tous les ordres de l'Etat, tandis qu'ils ſont payés par le ſouverain de l'Etat, qu'ils contribuent à la gloire de l'Etat, et que les lois de l'Etat les maintiennent avec autant de ſplendeur que de régularité ?

Pourquoi abandonne-t-on au mépris, à l'aviliſſement, à l'oppreſſion, à la rapine, le

grand nombre de ces hommes laborieux et innocens qui cultivent la terre tous les jours de l'année pour vous en faire manger tous les fruits; et qu'au contraire on refpecte, on ménage, on courtife l'homme inutile et fouvent très-méchant qui ne vit que de leur travail, et qui n'eft riche que de leur misère?

Pourquoi, pendant tant de fiècles, parmi tant d'hommes qui font croître le blé dont nous fommes nourris, ne s'en trouva-t-il aucun qui découvrît cette erreur ridicule, laquelle enfeigne que le blé doit pourrir pour germer, et mourir pour renaître; erreur qui a produit tant d'affertions impertinentes, tant de fauffes comparaifons, tant d'opinions ridicules?

Pourquoi les fruits de la terre étant fi néceffaires pour la confervation des hommes et des animaux, voit-on cependant tant d'années et tant de contrées où ces fruits manquent abfolument?

Pourquoi la terre eft-elle couverte de poifons dans la moitié de l'Afrique et de l'Amérique?

Pourquoi n'eft-il aucun territoire où il n'y ait beaucoup plus d'infectes que d'hommes?

Pourquoi un peu de fecrétion blanchâtre et puante forme-t-elle un être qui aura des os durs, des défirs et des penfées; et pourquoi

ces êtres-là se perfécuteront-ils toujours les uns les autres ?

Pourquoi exifte-t-il tant de mal, tout étant formé par un Dieu que tous les théiftes fe font accordés à nommer *bon ?*

Pourquoi nous plaignant fans ceffe de nos maux, nous occupons-nous toujours à les redoubler ?

Pourquoi étant fi miférables a-t-on imaginé que n'être plus eft un grand mal, lorfqu'il eft clair que ce n'était pas un mal de n'être point avant fa naiffance ?

Pourquoi pleut-il tous les jours dans la mer, tandis que tant de déferts demandent de la pluie, et font toujours arides ?

Pourquoi et comment a-t-on des rêves dans le fommeil, fi on n'a point d'ame ; et comment ces rêves font-ils toujours fi incohérens, fi extravagans, fi on en a une ?

Pourquoi les aftres circulent-ils d'Occident en Orient plutôt qu'au contraire ?

Pourquoi exiftons-nous, pourquoi y a-t-il quelque chofe ?

PREJUGÉS.

Le préjugé eſt une opinion ſans jugement. Ainſi dans toute la terre on inſpire aux enfans toutes les opinions qu'on veut avant qu'ils puiſſent juger.

Il y a des préjugés univerſels, néceſſaires, et qui ſont la vertu même. Par tout pays on apprend aux enfans à reconnaître un Dieu rémunérateur et vengeur ; à reſpecter, à aimer leur père et leur mère; à regarder le larcin comme un crime, le menſonge intéreſſé comme un vice, avant qu'ils puiſſent deviner ce que c'eſt qu'un vice et une vertu.

Il y a donc de très-bons préjugés; ce ſont ceux que le jugement ratifie quand on raiſonne.

Sentiment n'eſt pas ſimple préjugé ; c'eſt quelque choſe de bien plus fort. Une mère n'aime pas ſon fils, parce qu'on lui dit qu'il le faut aimer; elle le chérit heureuſement malgré elle. Ce n'eſt point par préjugé que vous courez au ſecours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice, ou à être dévoré par une bête.

Mais c'eſt par préjugé que vous reſpecterez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parens vous ont dit que vous deviez vous

incliner devant cet homme; vous le refpectez avant de favoir s'il mérite vos refpects : vous croiffez en âge et en connaiffances; vous vous apercevez que cet homme eft un charlatan pétri d'orgueil, d'intérêt et d'artifice; vous méprifez ce que vous révériez, et le préjugé cède au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance; on vous a dit que les Titans firent la guerre aux dieux, et que *Vénus* fut amoureufe d'*Adonis ;* vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieufes.

Examinons en peu de mots les différentes fortes de préjugés, afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous ferons peut-être comme ceux qui, du temps du fyftême de *Lafs*, s'aperçurent qu'ils avaient calculé des richeffes imaginaires.

Préjugés des fens.

N'EST-CE pas une chofe plaifante que nos yeux nous trompent toujours, lors même que nous voyons très-bien, et qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas? Que votre oreille bien conformée entende, *vous êtes belle, je vous aime;* il eft bien sûr qu'on ne vous a pas dit, *je vous hais, vous êtes laide :* mais vous voyez un miroir uni; il eft démontré que vous

vous trompez, c'eſt une ſurface très-raboteuſe. Vous voyez le ſoleil d'environ deux pieds de diamètre ; il eſt démontré qu'il eſt un million de fois plus gros que la terre.

Il ſemble que DIEU ait mis la vérité dans vos oreilles, et l'erreur dans vos yeux ; mais étudiez l'optique, et vous verrez que DIEU ne vous a pas trompé, et qu'il eſt impoſſible que les objets vous paraiſſent autrement que vous les voyez dans l'état préſent des choſes.

Préjugés phyſiques.

LE ſoleil ſe lève, la lune auſſi, la terre eſt immobile ; ce ſont-là des préjugés phyſiques naturels. Mais que les écreviſſes ſoient bonnes pour le ſang parce qu'étant cuites elles ſont rouges comme lui; que les anguilles guériſſent la paralyſie parce qu'elles frétillent; que la lune influe ſur nos maladies parce qu'un jour on obſerva qu'un malade avait eu un redoublement de fièvre pendant le décours de la lune; ces idées et mille autres ont été des erreurs d'anciens charlatans qui jugèrent ſans raiſonner, et qui étant trompés trompèrent les autres.

Préjugés hiſtoriques.

LA plupart des hiſtoires ont été crues ſans examen, et cette croyance eſt un préjugé.

Fabius Pictor raconte que plufieurs fiècles avant lui, une veftale de la ville d'Albe allant puifer de l'eau dans fa cruche fut violée, qu'elle accoucha de *Romulus* et de *Rémus*, qu'ils furent nourris par une louve, &c. Le peuple romain crut cette fable ; il n'examina point fi dans ce temps-là il y avait des veftales dans le Latium, s'il était vraifemblable que la fille d'un roi fortît de fon couvent avec fa cruche, s'il était probable qu'une louve allaitât deux enfans au lieu de les manger : le préjugé s'établit.

Un moine écrit que *Clovis*, étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de fe faire chrétien s'il en réchappait ; mais eft-il naturel qu'on s'adreffe à un dieu étranger dans une telle occafion ? n'eft-ce pas alors que la religion dans laquelle on eft né agit le plus puiffamment? Quel eft le chrétien qui, dans une bataille contre les Turcs, ne s'adreffera pas plutôt à la fainte Vierge qu'à *Mahomet?* On ajoute qu'un pigeon apporta la fainte ampoule dans fon bec pour oindre *Clovis*, et qu'un ange apporta l'oriflamme pour le conduire ; le préjugé crut toutes les hiftoriettes de ce genre. Ceux qui connaiffent la nature humaine favent bien que l'ufurpateur *Clovis* et l'ufurpateur *Rolon* ou *Rol* fe firent chrétiens pour gouverner plus furement des chrétiens,

comme les uſurpateurs turcs ſe firent muſulmans pour gouverner plus ſurement les muſulmans.

Préjugés religieux.

Si votre nourrice vous a dit que *Cérès* préſide aux blés, ou que *Vitſnou* et *Xaca* ſe ſont faits hommes pluſieurs fois, ou que *Sommona-Codom* eſt venu couper une forêt, ou qu'*Odin* vous attend dans ſa ſalle vers le Jutland, ou que *Mahomet* ou quelque autre a fait un voyage dans le ciel; enfin, ſi votre précepteur vient enſuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre nourrice y a gravé, vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés? vos voiſins et ſurtout vos voiſines crient à l'impie, et vous effraient; votre derviche craignant de voir diminuer ſon revenu, vous accuſe auprès du cadi, et ce cadi vous fait empaler s'il le peut, parce qu'il veut commander à des ſots, et qu'il croit que les ſots obéiſſent mieux que les autres: et cela durera juſqu'à ce que vos voiſins et le derviche et le cadi commencent à comprendre que la ſottiſe n'eſt bonne à rien, et que la perſécution eſt abominable.

PRESBYTERIENS.

La religion anglicane ne règne qu'en Angleterre et en Irlande ; le presbytérianisme est la religion dominante en Ecosse. Ce presbytérianisme n'est autre chose que le calvinisme pur, tel qu'il avait été établi en France et qu'il subsiste à Genève. Comme les prêtres de cette secte ne reçoivent de leurs églises que des gages très-médiocres, et que par conséquent ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les évêques, ils ont pris le parti naturel de crier contre les honneurs où ils ne peuvent atteindre. Figurez-vous l'orgueilleux *Diogène* qui foulait aux pieds l'orgueil de *Platon* : les presbytériens d'Ecosse ne ressemblent pas mal à ce fier et gueux raisonneur. Ils traitèrent *Charles II* avec bien moins d'égards que *Diogène* n'avait traité *Alexandre*; car lorsqu'ils prirent les armes pour lui contre *Cromwell* qui les avait trompés, ils firent essuyer à ce pauvre roi quatre sermons par jour ; ils lui défendaient de jouer ; ils le mettaient en pénitence ; si bien que *Charles* se lassa bientôt d'être roi de ces pédans, et s'échappa de leurs mains comme un écolier se sauve du collége.

Devant un jeune et vif bachelier français, criaillant le matin dans les écoles de théologie, le soir chantant avec les dames, un

théologien anglican eſt un *Caton;* mais ce *Caton* paraît un galant devant un presbytérien d'Ecoſſe. Ce dernier affecte une démarche grave, un air fâché, un vaſte chapeau, un long manteau par-deſſus un habit court, prêche du nez, et donne le nom de *proſtituée de Babylone* à toutes les égliſes où quelques eccléſiaſtiques ſont aſſez heureux pour avoir cinquante mille livres de rente, et où le peuple eſt aſſez bon pour le ſouffrir, et pour les appeler *monſeigneur*, *votre grandeur*, et *votre éminence*. Ces meſſieurs, qui ont auſſi quelques égliſes en Angleterre, ont mis les airs graves et ſévères à la mode en ce pays. C'eſt à eux qu'on doit la ſanctification du dimanche dans les trois royaumes. Il eſt défendu ce jour-là de travailler et de ſe divertir; ce qui eſt le double de la ſévérité des égliſes catholiques. Point d'opéra, point de comédie, point de concert à Londres le dimanche; les cartes même y ſont ſi expreſſément défendues, qu'il n'y a que les perſonnes de qualité, et qu'on appelle *les honnêtes gens*, qui jouent ce jour-là: le reſte de la nation va au ſermon, au cabaret et chez des filles de joie.

Quoique la ſecte épiſcopale et la presbytérienne ſoient les deux dominantes dans la Grande-Bretagne, toutes les autres y ſont

bien venues, et vivent aſſez bien enſemble, pendant que la plupart de leurs prédicans ſe déteſtent réciproquement, avec preſque autant de cordialité qu'un janſéniſte damne un jéſuite.

Entrez dans la bourſe de Londres, cette place plus reſpectable que bien des cours, dans laquelle s'aſſemblent les députés de toutes les nations pour l'utilité des hommes : là le juif, le mahométan et le chrétien traitent l'un avec l'autre comme s'ils étaient de la même religion, et ne donnent le nom d'*infidelles* qu'à ceux qui font banqueroute. Là le presbytérien ſe fie à l'anabaptiſte, et l'anglican reçoit la promeſſe du quaker. Au ſortir de ces pacifiques et libres aſſemblées, les uns vont à la ſynagogue, les autres vont boire; celui-ci va ſe faire baptiſer dans une grande cuve au nom du Père, par le Fils, au Saint-Eſprit; celui-là fait couper le prépuce de ſon fils, et fait marmotter ſur l'enfant des paroles hébraïques qu'il n'entend point; les autres vont dans leur égliſe attendre l'inſpiration de DIEU, leur chapeau ſur la tête : et tous ſont contens.

S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, ſon deſpotiſme ſerait à craindre; s'il n'y en avait que deux, elles ſe couperaient la gorge; mais il y en a trente, elles vivent en paix et heureuſes.

PRETENTIONS.

PRETENTIONS.

Il n'y a pas dans notre Europe un ſeul prince qui ne s'intitule *ſouverain* d'un pays poſſédé par ſon voiſin. Cette manie politique eſt inconnue dans le reſte du monde ; jamais le roi de *Boutan* ne s'eſt dit *empereur de la Chine ;* jamais le conteish tartare ne prit le titre de *roi d'Egypte.*

Les plus belles prétentions ont toujours été celles des papes ; deux clefs en ſautoir les mettaient viſiblement en poſſeſſion du royaume des cieux. Ils liaient et ils déliaient tout ſur la terre. Cette ligature les rendait maîtres du continent ; et les filets de St *Pierre* leur donnaient le domaine des mers.

Pluſieurs ſavans théologiens ont cru que ces dieux diminuèrent eux-mêmes quelques articles de leurs prétentions, lorſqu'ils furent vivement attaqués par les titans nommés *luthériens*, *anglicans*, *calviniſtes*, &c. Il eſt très-vrai que pluſieurs d'entre eux devinrent plus modeſtes, que leur cour céleſte eut plus de décence ; cependant leurs prétentions ſe ſont renouvelées dans toutes les occaſions. Je n'en veux pour preuve que la conduite d'*Aldobrandin*, *Clément VIII*, envers le grand *Henri IV*, quand il fallut lui donner une abſolution dont il n'avait que faire, puiſqu'il était

abſous par les évêques de ſon royaume, et qu'il était victorieux.

Aldobrandin réſiſta d'abord pendant une année entière, et ne voulut pas reconnaître le duc de *Nevers* pour ambaſſadeur de France. A la fin il conſentit à ouvrir la porte du royaume des cieux à *Henri*, aux conditions ſuivantes :

1°. Que *Henri* demanderait pardon de s'être fait ouvrir la porte par des ſous-portiers, tels que des évêques, au lieu de s'adreſſer au grand portier.

2°. Qu'il s'avouerait déchu du trône de France juſqu'à ce qu'*Aldobrandin* le réhabilitât par la plénitude de ſa puiſſance.

3°. Qu'il ſe ferait ſacrer et couronner une ſeconde fois, la première étant nulle, puiſqu'elle avait été faite ſans l'ordre exprès d'*Aldobrandin*.

4°. Qu'il chaſſerait tous les proteſtans de ſon royaume; ce qui n'était ni honnête ni poſſible. La choſe n'était pas honnête, parce que les proteſtans avaient prodigué leur ſang pour le faire roi de France; elle n'était pas poſſible, parce que ces diſſidens étaient au nombre de deux millions.

5°. Qu'il ferait au plus vîte la guerre au grand-turc; ce qui n'était ni plus honnête ni plus poſſible, puiſque le grand-turc l'avait

reconnu roi dans le temps que Rome ne le reconnaiſſait pas, et que *Henri* n'avait ni troupes, ni argent, ni vaiſſeaux pour aller faire la guerre comme un fou à ce grand-turc ſon allié.

6°. Qu'il recevrait, couché ſur le ventre tout de ſon long, l'abſolution de monſieur le légat, ſelon la forme ordinaire; c'eſt-à-dire, qu'il ſerait fuſtigé par monſieur le légat.

7°. Qu'il rappellerait les jéſuites, chaſſés de ſon royaume par le parlement pour l'aſſaſſinat commis ſur ſa perſonne par *Jean Châtel* leur écolier.

J'omets pluſieurs autres petites prétentions. *Henri* en fit modérer pluſieurs. Il obtint ſurtout, avec bien de la peine, qu'il ne ſerait fouetté que par procureur, et de la propre main d'*Aldobrandin*.

Vous me direz que ſa ſainteté était forcée à exiger des conditions ſi extravagantes par le vieux démon du midi *Philippe II*, qui avait dans Rome plus de pouvoir que le pape. Vous comparerez *Aldobrandin* à un ſoldat poltron, que ſon colonel conduit à la tranchée à coups de bâton.

Je vous répondrai qu'en effet *Clément VIII* craignait *Philippe II*, mais qu'il n'était pas moins attaché aux droits de ſa tiare; que c'était un ſi grand plaiſir pour le petit-fils d'un banquier de donner le fouet à un roi de

France, que pour rien au monde *Aldobrandin* n'eût voulu s'en départir.

Vous me répliquerez que si un pape voulait réclamer aujourd'hui de telles prétentions ; s'il voulait donner le fouet au roi de France, au roi d'Espagne, ou au roi de Naples, ou au duc de Parme, pour avoir chassé les révérends pères jésuites, il risquerait d'être traité comme *Clément VII* le fut par *Charles-Quint*, et d'essuyer des humiliations beaucoup plus grandes ; qu'il faut sacrifier ses prétentions à son utilité ; qu'on doit céder au temps ; que le shérif de la Mecque doit proclamer *Ali-beg* roi d'Egypte, s'il est victorieux et affermi. Je vous répondrai que vous avez raison.

Prétentions de l'Empire, tirées de Glasey et de Schweder.

SUR Rome (nulle.) *Charles-Quint* même après avoir pris Rome ne réclama point le droit de domaine utile.

Sur le patrimoine de St *Pierre*, depuis Viterbe jusqu'à Civita-Castellana, terres de la comtesse *Mathilde*, mais cédées solennellement par *Rodolphe* de *Habsbourg*.

Sur Parme et Plaisance, domaine suprême, comme partie de la Lombardie, envahies par *Jules II*, données par *Paul III* à son bâtard

Farnèse ; hommage toujours fait depuis ce temps au pape ; ſuzeraineté toujours réclamée par les ſeigneurs de Lombardie. Le droit de ſuzeraineté entièrement rendu à l'empereur aux traités de Cambrai, de Londres, à la paix de 1737.

Sur la Toſcane, droit de ſuzeraineté exercé par *Charles-Quint ;* Etat de l'Empire appartenant aujourd'hui au frère de l'empereur.

Sur la république de Lucques, érigée en duché par *Louis de Bavière* en 1328 ; ſes ſénateurs déclarés depuis vicaires de l'Empire par *Charles IV.* L'empereur *Charles VI*, dans la guerre de 1701, y exerça pourtant ſon droit de ſouveraineté, en lui feſant payer beaucoup d'argent.

Sur le duché de Milan, cédé par l'empereur *Venceſlas* à *Galeas Viſconti*, mais regardé comme un fief de l'Empire.

Sur le duché de la Mirandole, réuni à la maiſon d'Autriche en 1711 par *Joſeph I.*

Sur le duché de Mantoue, érigé en duché par *Charles-Quint*, réuni de même en 1708.

Sur Guaſtalla, Novellaria, Bozzollo, Caſtiglione, auſſi fiefs de l'Empire, détachés du duché de Mantoue.

Sur tout le Montferrat, dont le duc de Savoie reçut l'inveſtiture à Vienne en 1708.

Sur le Piémont, dont l'empereur *Sigiſmond* donna l'inveſtiture au duc de Savoie *Amédée VIII.*

Sur le comté d'Aſti, donné par *Charles-Quint* à la maiſon de Savoie : les ducs de Savoie toujours vicaires en Italie depuis l'empereur *Sigiſmond.*

Sur Gènes, autrefois du domaine des rois lombards : *Frédéric Barberouſſe* lui donna en fief le rivage depuis Monaco juſqu'à Porta-Venere ; elle eſt libre ſous *Charles-Quint* en 1529 ; mais l'acte porte : *In civitate noſtrâ Genuâ, et ſalvis romani imperii juribus.*

Sur les fiefs de Langues, dont les ducs de Savoie ont le domaine direct.

Sur Padoue, Vicence et Vérone, droits devenus caducs.

Sur Naples et Sicile, droits plus caducs encore. Preſque tous les Etats d'Italie ſont ou ont été vaſſaux de l'Empire.

Sur la Poméranie et le Mecklembourg, dont *Frédéric Barberouſſe* donna les fiefs.

Sur le Danemarck, autrefois fief de l'Empire : *Othon I* en donna l'inveſtiture.

Sur la Pologne, pour les terres auprès de la Viſtule.

Sur la Bohème et la Siléſie, unies à l'Empire par *Charles IV* en 1355.

Sur la Pruſſe, du temps de *Henri VII :* le

grand-maître de Pruſſe reconnu membre de l'empire en 1500.

Sur la Livonie, du temps des chevaliers de l'épée.

Sur la Hongrie, dès le temps de *Henri II.*

Sur la Lorraine, par le traité de 1542 : reconnue Etat de l'Empire, payant taxe pour la guerre du Turc.

Sur le duché de Bar, juſqu'à l'an 1311 que *Philippe le bel*, vainqueur, ſe fit prêter hommage.

Sur le duché de Bourgogne, en vertu des droits de *Marie de Bourgogne.*

Sur le royaume d'Arles et la Bourgogne transjurane, que *Conrad le ſalique* poſſéda du chef de ſa femme.

Sur le Dauphiné, comme partie du royaume d'Arles; l'empereur *Charles IV* s'étant fait couronner à Arles en 1365, et ayant créé le dauphin de France ſon vicaire.

Sur la Provence, comme membre du royaume d'Arles dont *Charles d'Anjou* fit hommage à l'Empire.

Sur la principauté d'Orange, comme arrière-fief de l'Empire.

Sur Avignon, par la même raiſon.

Sur la Sardaigne, que *Frédéric II* érigea en royaume.

Sur la Suiſſe, comme membre des royaumes d'Arles et de Bourgogne.

Sur la Dalmatie, dont une grande partie appartient aujourd'hui entièrement aux Vénitiens, et l'autre à la Hongrie.

PRETRES.

Les prêtres ſont dans un Etat à peu-près ce que ſont les précepteurs dans les maiſons des citoyens, faits pour enſeigner, prier, donner l'exemple ; ils ne peuvent avoir aucune autorité ſur les maîtres de la maiſon, à moins qu'on ne prouve que celui qui donne des gages doit obéir à celui qui les reçoit.

De toutes les religions, celle qui exclut le plus poſitivement les prêtres de toute autorité civile, c'eſt ſans contredit celle de JESUS : *Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar. – Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier. – Mon royaume n'eſt point de ce monde.*

Les querelles de l'Empire et du ſacerdoce, qui ont enſanglanté l'Europe pendant plus de ſix ſiècles, n'ont donc été de la part des prêtres que des rebellions contre DIEU et les hommes, et un péché continuel contre le Saint-Eſprit.

Depuis *Calchas* qui aſſaſſina la fille d'*Agamemnon*, juſqu'à *Grégoire XII* et *Sixte V*, deux évêques de Rome qui voulurent priver le grand *Henri*

Henri IV du royaume de France, la puiſſance ſacerdotale a été fatale au monde.

Prière n'eſt pas domination : exhortation n'eſt pas deſpotiſme. Un bon prêtre doit être le médecin des ames. Si *Hippocrate* avait ordonné à ſes malades de prendre de l'ellébore ſous peine d'être pendus, *Hippocrate* aurait été plus fou et plus barbare que *Phalaris*, et il aurait eu peu de pratiques. Quand un prêtre dit : Adorez DIEU, ſoyez juſte, indulgent, compatiſſant, c'eſt alors un très-bon médecin. Quand il dit : Croyez-moi, ou vous ſerez brûlé ; c'eſt un aſſaſſin.

Le magiſtrat doit ſoutenir et contenir le prêtre, comme le père de famille doit donner de la conſidération au précepteur de ſes enfans et empêcher qu'il n'en abuſe. *L'accord du ſacerdoce et de l'empire* eſt le ſyſtême le plus monſtrueux ; car dès qu'on cherche cet accord, on ſuppoſe néceſſairement la diviſion ; il faut dire, *la protection donnée par l'empire au ſacerdoce.*

Mais dans les pays où le ſacerdoce a obtenu l'empire, comme dans Salem, où *Melchiſédech* était prêtre et roi, comme dans le Japon, où le daïri a été ſi long-temps empereur, comment faut-il faire? Je réponds que les ſucceſſeurs de *Melchiſédech* et des daïri ont été dépoſſédés.

Les Turcs ſont ſages en ce point. Ils font à la vérité le voyage de la Mecque ; mais ils ne

permettent pas au shérif de la Mecque d'excommunier le ſultan. Ils ne vont point acheter à la Mecque la permiſſion de ne pas obſerver le ramadam, et celle d'épouſer leurs couſines ou leurs nièces; ils ne ſont point jugés par des imans que le shérif délégue; ils ne payent point la première année de leur revenu au shérif. Que de choſes à dire ſur tout cela! Lecteur, c'eſt à vous de les dire vous-même.

PRETRES DES PAIENS.

Don *Navarette*, dans une de ſes lettres à don *Juan d'Autriche*, rapporte ce diſcours du dalaï-lama à ſon conſeil privé :

„ Mes vénérables frères, vous et moi nous „ ſavons très-bien que je ne ſuis pas immor- „ tel; mais il eſt bon que les peuples le „ croyent. Les Tartares du grand et du petit „ Thibet ſont un peuple de col roide et de „ lumières courtes, qui ont beſoin d'un joug „ peſant et de groſſes erreurs. Perſuadez-leur „ bien mon immortalité dont la gloire rejaillit „ ſur vous, et qui vous procure honneurs et „ richeſſes.

„ Quand le temps viendra où les Tartares „ ſeront plus éclairés, on pourra leur avouer „ alors que les grands lamas ne ſont point

„ immortels, mais que leurs prédéceſſeurs
„ l'ont été ; et que ce qui était néceſſaire pour
„ la fondation de ce divin édifice, ne l'eſt
„ plus quand l'édifice eſt affermi ſur un fon-
„ dement inébranlable.

„ J'ai eu d'abord quelque peine à faire diſ-
„ tribuer aux vaſſaux de mon empire, les
„ agrémens de ma chaiſe percée, proprement
„ enchâſſés dans des criſtaux ornés de cuivre
„ doré ; mais ces monumens ont été reçus
„ avec tant de reſpect, qu'il a fallu continuer
„ cet uſage, lequel après tout ne répugne en
„ rien aux bonnes mœurs, et qui fait entrer
„ beaucoup d'argent dans notre tréſor ſacré.

„ Si jamais quelque raiſonneur impie per-
„ ſuade au peuple que notre derrière n'eſt pas
„ auſſi divin que notre tête ; ſi on ſe révolte
„ contre nos reliques, vous en ſoutiendrez la
„ valeur autant que vous le pourrez. Et ſi vous
„ êtes forcés enfin d'abandonner la ſainteté de
„ notre cu, vous conſerverez toujours dans
„ l'eſprit des raiſonneurs le profond reſpect
„ qu'on doit à notre cervelle, ainſi que dans
„ un traité avec les Mongules, nous avons
„ cédé une mauvaiſe province pour être poſ-
„ ſeſſeurs paiſibles des autres.

„ Tant que nos Tartares du grand et du
„ petit Thibet ne ſauront ni lire ni écrire ;
„ tant qu'ils ſeront groſſiers et dévots, vous

„ pourrez prendre hardiment leur argent, „ coucher avec leurs femmes et avec leurs „ filles, et les menacer de la colère du dieu „ *Fo* s'ils osent se plaindre.

„ Lorsque le temps de raisonner sera arrivé „ (car enfin il faut bien qu'un jour les hommes „ raisonnent), vous prendrez alors une con- „ duite tout opposée, et vous direz le con- „ traire de ce que vos prédécesseurs ont dit; „ car vous devez changer de bride à mesure „ que les chevaux deviennent plus difficiles à „ gouverner. Il faudra que votre extérieur soit „ plus grave, vos intrigues plus mystérieuses, „ vos secrets mieux gardés, vos sophismes „ plus éblouissans, votre politique plus fine. „ Vous êtes alors les pilotes d'un vaisseau qui „ fait eau de tous côtés. Ayez sous vous „ des subalternes qui soient continuellement „ occupés à pomper, à calfater, à boucher „ tous les trous. Vous voguerez avec plus de „ peine; mais enfin vous voguerez, et vous „ jetterez dans l'eau ou dans le feu, selon „ qu'il conviendra le mieux, tous ceux „ qui voudront examiner si vous avez bien „ radoubé le vaisseau.

„ Si les incrédules sont ou le prince des „ Kalkas, ou le conteish des Calmouks, ou „ un prince de Casan, ou tel autre grand sei- „ gneur qui ait malheureusement trop d'esprit,

„ gardez-vous bien de prendre querelle avec „ eux. Respectez-les, dites-leur toujours que „ vous espérez qu'ils rentreront dans la bonne „ voie. Mais pour les simples citoyens, ne les „ épargnez jamais ; plus ils seront gens de bien, „ plus vous devrez travailler à les exterminer ; „ car ce sont les gens d'honneur qui sont les „ plus dangereux pour vous.

„ Vous aurez la simplicité de la colombe, la „ prudence du serpent et la griffe du lion, „ selon les lieux et selon les temps. „

Le dalaï-lama avait à peine prononcé ces paroles, que la terre trembla, les éclairs coururent d'un pôle à l'autre, le tonnerre gronda, une voix céleste se fit entendre : ADOREZ DIEU ET NON LE GRAND-LAMA.

Tous les petits lamas soutinrent que la voix avait dit : *Adorez* DIEU *et le grand lama.* On le crut long-temps dans le royaume du Thibet ; et maintenant on ne le croit plus.

PRIERES.

NOUS ne connaissons aucune religion sans prières ; les Juifs même en avaient, quoiqu'il n'y eût point chez eux de formule publique jusqu'au temps où ils chantèrent leurs cantiques dans leurs synagogues, ce qui n'arriva que très-tard.

Tous les hommes, dans leurs défirs et dans leurs craintes, invoquèrent le fecours d'une divinité. Des philofophes, plus refpectueux envers l'Etre fuprême, et moins condefcendans à la faibleffe humaine, ne voulurent pour toute prière que la réfignation. C'eft en effet tout ce qui femble convenir entre la créature et le Créateur. Mais la philofophie n'eft pas faite pour gouverner le monde; elle s'élève trop au-deffus du vulgaire; elle parle un langage qu'il ne peut entendre. Ce ferait propofer aux marchandes de poiffons frais d'étudier les fections coniques.

Parmi les philofophes même, je ne crois pas qu'aucun autre que *Maxime* de Tyr ait traité cette matière. Voici la fubftance des idées de ce *Maxime :*

L'Eternel a fes deffeins de toute éternité. Si la prière eft d'accord avec fes volontés immuables, il eft très-inutile de lui demander ce qu'il a réfolu de faire. Si on le prie de faire le contraire de ce qu'il a réfolu, c'eft le prier d'être faible, léger, inconftant; c'eft croire qu'il foit tel; c'eft fe moquer de lui. Ou vous lui demandez une chofe jufte; en ce cas il la doit, et elle fe fera fans qu'on l'en prie; c'eft même fe défier de lui que lui faire inftance : ou la chofe eft injufte, et alors on l'outrage. Vous êtes digne ou indigne de la grâce que

vous implorez : ſi digne, il le fait mieux que vous ; ſi indigne, on commet un crime de plus en demandant ce qu'on ne mérite pas.

En un mot, nous ne feſons des prières à DIEU que parce que nous l'avons fait à notre image. Nous le traitons comme un bacha, comme un ſultan qu'on peut irriter et apaiſer.

Enfin, toutes les nations prient DIEU : les ſages ſe réſignent et lui obéiſſent.

Prions avec le peuple, et réſignons-nous avec les ſages.

Nous avons déjà parlé des prières publiques de pluſieurs nations, et de celles des Juifs. Ce peuple en a une depuis un temps immémorial, laquelle mérite toute notre attention, par ſa conformité avec notre prière enſeignée par JESUS-CHRIST même. Cette oraiſon juive s'appelle le Kadish, elle commence par ces mots : „ O DIEU ! que votre nom ſoit magnifié „ et ſanctifié ; faites régner votre règne ; que „ la rédemption fleuriſſe, et que le Meſſie „ vienne promptement ! „

Ce Kadish, qu'on récite en chaldéen, a fait croire qu'il était auſſi ancien que la captivité ; et que ce fut alors qu'ils commencèrent à eſpérer un Meſſie, un libérateur qu'ils ont demandé depuis dans les temps de leurs calamités.

Ce mot de Meſſie, qui ſe trouve dans cette ancienne prière, a fourni beaucoup de diſputes

ſur l'hiſtoire de ce peuple. Si cette prière eſt du temps de la tranſmigration à Babylone, il eſt clair qu'alors les Juifs devaient ſouhaiter et attendre un libérateur. Mais d'où vient que dans des temps plus funeſtes encore, après la deſtruction de Jéruſalem par *Titus*, ni *Joſephe* ni *Philon* ne parlèrent jamais de l'attente d'un Meſſie? Il y a des obſcurités dans l'hiſtoire de tous les peuples; mais celle des Juifs eſt un chaos perpétuel. Il eſt triſte pour les gens qui veulent s'inſtruire, que les Chaldéens et les Egyptiens aient perdu leurs archives, tandis que les Juifs ont conſervé les leurs.

PRIOR (DE); DU POEME SINGULIER D'HUDIBRAS, ET DU DOYEN SWIFT.

On n'imaginait pas en France que *Prior*, qui vint de la part de la reine *Anne* donner la paix à *Louis XIV*, avant que le baron *Bolingbroke* vînt la ſigner; on ne devinait pas, dis je, que ce plénipotentiaire fût un poëte. La France paya depuis l'Angleterre en même monnaie; car le cardinal *du Bois* envoya notre *Deſtouches* à Londres, et il ne paſſa pas plus pour poëte parmi les Anglais que *Prior* parmi les Français. Le plénipotentiaire *Prior* était originairement

un garçon cabaretier que le comte de *Dorſet*, bon poëte lui-même et un peu ivrogne, rencontra un jour liſant *Horace* ſur le banc de la taverne, de même que milord *Aila* trouva ſon garçon jardinier liſant *Newton*. *Aila* fit du jardinier un bon géomètre (1), et *Dorſet* fit un très-agréable poëte du cabaretier.

C'eſt de *Prior* qu'eſt l'Hiſtoire de l'ame; cette hiſtoire eſt la plus naturelle qu'on ait faite juſqu'à préſent de cet être ſi bien ſenti et ſi mal connu. L'ame eſt d'abord aux extrémités du corps, dans les pieds et dans les mains des enfans; et de là elle ſe place inſenſiblement au milieu du corps dans l'âge de puberté; enſuite elle monte au cœur, et là elle produit les ſentimens de l'amour et de l'héroïſme: elle s'élève juſqu'à la tête dans un âge plus mûr, elle y raiſonne comme elle peut, et dans la vieilleſſe on ne ſait plus ce qu'elle devient; c'eſt la ſéve d'un vieil arbre qui s'évapore, et qui ne ſe répare plus. Peut-être cet ouvrage eſt-il trop long: toute plaiſanterie doit être courte, et

(1) Ce géomètre s'appelait *Stone*. Il a donné ſur le calcul intégral un ouvrage aſſez médiocre, mais qui, pour le temps où il a été fait, prouvait des connaiſſances fort étendues. Au reſte, il eſt preſque ſans exemple que des hommes qui ont commencé tard à s'inſtruire aient montré de grands talens, quoique les efforts dont ils ont eu beſoin pour s'élever au-deſſus de leur éducation, ſuppoſent de la ſagacité et une grande force de tête. Cette obſervation ſuffit pour détruire l'opinion exagérée de *Rouſſeau* ſur l'éducation négative.

même le ſérieux devrait bien être court auſſi.

Ce même *Prior* fit un petit poëme ſur la fameuſe bataille d'Hochſtet. Cela ne vaut pas ſon *Hiſtoire de l'ame* ; il n'y a de bon que cette apoſtrophe à *Boileau* :

Satirique flatteur, toi qui pris tant de peine
Pour chanter que Louis n'a point paſſé le Rhin.

Notre plénipotentiaire finit par paraphraſer en quinze cents vers ces mots attribués à *Salomon*, que *tout eſt vanité*. On en pourrait faire quinze mille ſur ce ſujet; mais malheur à qui dit tout ce qu'il peut dire.

Enfin la reine *Anne* étant morte, le miniſtère ayant changé, la paix que *Prior* avait entamée étant en horreur, *Prior* n'eut de reſſource qu'une édition de ſes œuvres par une ſouſcription de ſon parti; après quoi il mourut en philoſophe, comme meurt ou croit mourir tout honnête anglais.

Je voudrais donner auſſi quelques idées des poëſies de milord *Roſcomon*, de milord *Dorſet* ; mais je ſens qu'il me faudrait faire un gros livre, et qu'après bien de la peine je ne donnerais qu'une idée fort imparfaite de tous ces ouvrages. La poëſie eſt une eſpèce de muſique, il faut l'entendre pour en juger. Quand je

traduis quelques morceaux de ces poëſies étrangères, je note imparfaitement leur muſique, mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

Poëme d'Hudibras.

Il y a un poëme anglais, difficile à faire connaître aux étrangers; il s'appelle Hudibras. C'eſt un ouvrage tout comique, et cependant le ſujet eſt la guerre civile du temps de *Cromwell*. Ce qui a fait verſer tant de ſang et tant de larmes a produit un poëme qui force le lecteur le plus ſérieux à rire. On trouve un exemple de ce contraſte dans notre ſatire *Ménippée*. Certainement les Romains n'auraient point fait un poëme burleſque ſur les guerres de *Céſar* et de *Pompée*, et ſur les proſcriptions d'*Octave* et d'*Antoine*. Pourquoi donc les malheurs affreux que cauſa la ligue en France, et ceux que les guerres du roi et du parlement étalèrent en Angleterre, ont-ils pu fournir des plaiſanteries? c'eſt qu'au fond il y avait un ridicule caché dans ces querelles funeſtes. Les bourgeois de Paris à la tête de la faction des ſeize mêlaient l'impertinence aux horreurs de la faction. Les intrigues des femmes, du légat et des moines, avaient un côté comique, malgré les calamités qu'elles apportèrent. Les diſputes théologiques et

l'enthousiasme des puritains en Angleterre étaient très-susceptibles de railleries ; et ce fond de ridicule bien développé pouvait devenir plaisant, en écartant les horreurs tragiques qui le couvraient. Si la bulle *Unigenitus* fesait répandre du sang, le petit poëme de *Philotanus* n'en serait pas moins convenable au sujet, et on ne pourrait même lui reprocher que de n'être pas aussi gai, aussi plaisant, aussi varié qu'il pouvait l'être, et de ne pas tenir dans le corps de l'ouvrage ce que promet le commencement.

Le poëme d'*Hudibras*, dont je vous parle, semble être un composé de la satire *Ménippée* et de Don Quichotte ; il a sur eux l'avantage des vers, il a celui de l'esprit : la satire *Ménippée* n'en approche pas ; elle n'est qu'un ouvrage très-médiocre ; mais à force d'esprit l'auteur d'Hudibras a trouvé le secret d'être fort au-dessous de Don Quichotte. Le goût, la naïveté, l'art de narrer, celui de bien entremêler les aventures, celui de ne rien prodiguer, valent bien mieux que de l'esprit, aussi Don Quichotte est lu de toutes les nations, et Hudibras n'est lu que des Anglais.

L'auteur de ce poëme si extraordinaire s'appelait *Butler :* il était contemporain de *Milton*, et eut infiniment plus de réputation que lui, parce qu'il était plaisant, et que le

poëme de *Milton* était fort trifte. *Butler* tournait les ennemis du roi *Charles II* en ridicule, et toute la récompenfe qu'il en eut fut que le roi citait fouvent fes vers. Les combats du chevalier *Hudibras* furent plus connus que les combats des anges et des diables du Paradis perdu : mais la cour d'Angleterre ne traita pas mieux le plaifant *Butler*, que la cour célefte ne traita le férieux *Milton;* et tous deux moururent de faim, ou à peu-près.

Le héros du poëme de *Butler* n'était pas un perfonnage feint, comme le Don Quichotte de *Michel Cervantes :* c'était un chevalier baron très-réel, qui avait été un des enthoufiaftes de *Cromwell*, et un de fes colonels. Il s'appelait fir *Samuel Luke*. Pour faire connaître l'efprit de ce poëme unique en fon genre, il faut retrancher les trois quarts de tout paffage qu'on veut traduire; car ce *Butler* ne finit jamais. J'ai donc réduit à environ quatre-vingts vers les quatre cents premiers vers d'Hudibras, pour éviter la prolixité.

Quand les profanes et les faints
Dans l'Angleterre étaient aux prifes,
Qu'on fe battait pour des églifes,
Auffi fort que pour des catins;
Lorfqu'anglicans et puritains
Fefaient une fi rude guerre,

Et qu'au fortir du cabaret
Les orateurs de Nazareth
Allaient battre la caiffe en chaire;
Que par-tout, fans favoir pourquoi,
Au nom du ciel, au nom du roi,
Les gens d'armes couvraient la terre;
Alors monfieur le chevalier,
Long-temps oifif ainfi qu'Achille,
Tout rempli d'une fainte bile,
Suivi de fon grand écuyer,
S'échappa de fon poulailler,
Avec fon fabre et l'évangile,
Et s'avifa de guerroyer.

Sire Hudibras, cet homme rare,
Etait, dit-on, rempli d'honneur,
Avait de l'efprit et du cœur,
Mais il en était fort avare.
D'ailleurs, par un talent nouveau,
Il était tout propre au barreau,
Ainfi qu'à la guerre cruelle;
Grand fur les bancs, grand fur la felle,
Dans les camps et dans un bureau;
Semblable à ces rats amphibies,
Qui paraiffant avoir deux vies,
Sont rats de campagne et rats d'eau.
Mais malgré fa grande éloquence,
Et fon mérite et fa prudence,

Il paſſa chez quelques ſavans,
Pour être un de ces inſtrumens,
Dont les fripons avec adreſſe
Savent uſer ſans dire mot,
Et qu'ils tournent avec ſoupleſſe :
Cet inſtrument s'appelle un *ſot*.
Ce n'eſt pas qu'en théologie,
En logique, en aſtrologie,
Il ne fût un docteur ſubtil;
En quatre il ſéparait un fil,
Diſputant ſans jamais ſe rendre,
Changeant de thèſe tout à coup,
Toujours prêt à parler beaucoup,
Quand il fallait ne point s'entendre.

D'Hudibras la religion
Etait tout comme ſa raiſon,
Vide de ſens et fort profonde.
Le puritaniſme divin,
La meilleure ſecte du monde,
Et qui certes n'a rien d'humain;
La vraie Egliſe militante,
Qui prêche un piſtolet en main,
Pour mieux convertir ſon prochain,
A grands coups de ſabre argumente;
Qui promet les céleſtes biens
Par le gibet et par la corde,
Et damne ſans miſéricorde

Les péchés des autres chrétiens,
Pour ſe mieux pardonner les ſiens ;
Secte qui toujours détruiſante
Se détruit elle-même enfin :
Tel Samſon de ſa main puiſſante
Briſa le temple philiſtin ;
Mais il périt par ſa vengeance
Et lui-même il s'enſevelit,
Ecraſé ſous la chute immenſe
De ce temple qu'il démolit.

Au nez du chevalier antique
Deux grandes mouſtaches pendaient,
A qui les Parques attachaient
Le deſtin de la république.
Il les garde ſoigneuſement,
Et ſi jamais on les arrache,
C'eſt la chute du parlement ;
L'Etat entier en ce moment
Doit tomber avec ſa mouſtache.
Ainſi Taliacotius,
Grand Eſculape d'Etrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une nouvelle induſtrie :
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cu d'un pauvre homme,
L'appliquait au nez proprement ;
Enfin il arrivait qu'en ſomme,

Tout

Tout juſte à la mort du prêteur,
Tombait le nez de l'emprunteur,
Et ſouvent dans la même bière,
Par juſtice et par bon accord,
On remettait au gré du mort
Le nez auprès de ſon derrière.

Notre grand héros d'Albion,
Grimpé deſſus ſa haridelle,
Pour venger la religion,
Avait à l'arçon de ſa ſelle
Deux piſtolets et du jambon :
Mais il n'avait qu'un éperon.
C'était de tout temps ſa manière;
Sachant que ſi la talonnière
Pique une moitié du cheval,
L'autre moitié de l'animal
Ne reſterait point en arrière.
Voilà donc Hudibras parti;
Que Dieu béniſſe ſon voyage,
Ses argumens et ſon parti,
Sa barbe rouſſe et ſon courage.

Un homme qui aurait dans l'imagination la dixième partie de l'eſprit comique bon ou mauvais qui règne dans cet ouvrage, ſerait encore très-plaiſant : mais il ſe donnerait bien de garde de traduire Hudibras. Le moyen de

faire rire des lecteurs étrangers des ridicules déjà oubliés chez la nation même où ils ont été célèbres ! On ne lit plus le *Dante* dans l'Europe, parce que tout y eſt alluſion à des faits ignorés : il en eſt de même d'Hudibras. La plupart des railleries de ce livre tombent ſur la théologie et les théologiens du temps. Il faudrait à tout moment un commentaire. La plaiſanterie expliquée ceſſe d'être plaiſanterie ; et un commentateur de bons mots n'eſt guère capable d'en dire.

Du doyen Swift.

VOILA pourquoi on n'entendra jamais bien en France les livres de l'ingénieux docteur *Swift*, qu'on appelle le *Rabelais* d'Angleterre. Il a l'honneur d'être prêtre, et de ſe moquer de tout, comme lui ; mais *Rabelais* n'était pas au-deſſus de ſon ſiècle, et *Swift* eſt fort au-deſſus de *Rabelais*.

Notre curé de Meudon, dans ſon extravagant et inintelligible livre, a répandu une extrême gaieté et une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition, les ordures et l'ennui. Un bon conte de deux pages eſt acheté par des volumes de ſottiſes. Il n'y a que quelques perſonnes d'un goût bizarre qui ſe piquent d'entendre et d'eſtimer tout cet

ouvrage. Le reſte de la nation rit des plaiſanteries de *Rabelais*, et mépriſe le livre ; on le regarde comme le premier des bouffons. On eſt fâché qu'un homme qui avait tant d'eſprit en ait fait un ſi miſérable uſage. C'eſt un philoſophe ivre, qui n'a écrit que dans le temps de ſon ivreſſe.

M. *Swift* eſt *Rabelais* dans ſon bon ſens, et vivant en bonne compagnie. Il n'a pas à la vérité la gaieté du premier, mais il a toute la fineſſe, la raiſon, le choix, le bon goût, qui manque à notre curé de Meudon. Ses vers ſont d'un goût ſingulier et preſque inimitable. La bonne plaiſanterie eſt ſon partage en vers et en proſe ; mais pour le bien entendre, il faut faire un petit voyage dans ſon pays.

Dans ce pays qui paraît ſi étrange à une partie de l'Europe, on n'a point trouvé trop étrange que le révérend *Swift*, doyen d'une cathédrale, ſe ſoit moqué, dans ſon *Conte du tonneau*, du catholiciſme, du luthéraniſme et du calviniſme : il dit pour ſes raiſons qu'il n'a pas touché au chriſtianiſme. Il prétend avoir reſpecté le père en donnant cent coups de fouet aux trois enfans. Des gens difficiles ont cru que les verges étaient ſi longues qu'elles allaient juſqu'au père.

Ce fameux *Conte du tonneau* eſt une imitation de l'ancien conte des trois anneaux indiſcer-

nables qu'un père légua à ſes trois enfans. Ces trois anneaux étaient la religion juive, la chrétienne et la mahométane. C'eſt encore une imitation de l'hiſtoire de *Méro* et d'*Enégu* par *Fontenelle*. *Méro* était l'anagramme de Rome, et *Enégu* celle de Genève. Ce ſont deux ſœurs qui prétendent à la ſucceſſion du royaume de leur père. *Méro* règne la première. *Fontenelle* la repréſente comme une ſorcière qui eſcamotait le pain, et qui feſait des conjurations avec des cadavres. C'eſt-là préciſément le milord *Pierre* de *Swift*, qui préſente un morceau de pain à ſes deux frères, et qui leur dit : *Voilà d'excellent vin de Bourgogne, mes amis ; voilà des perdrix d'un fumet admirable*. Le même milord *Pierre*, dans *Swift*, joue en tout le rôle que *Méro* joue dans *Fontenelle*.

Ainſi preſque tout eſt imitation. L'idée des Lettres perſanes eſt priſe de celle de l'Eſpion turc. Le *Boiardo* a imité le *Pulci*, l'*Arioſte* a imité le *Boiardo*. Les eſprits les plus originaux empruntent les uns des autres. *Michel Cervantes* fait un fou de ſon don *Quichotte*, mais *Roland* eſt-il autre choſe qu'un fou. Il ſerait difficile de décider ſi la chevalerie errante eſt plus tournée en ridicule par les peintures groteſques de *Cervantes* que par la féconde imagination de l'*Arioſte*. *Métaſtaſe* a pris la plupart de ſes opéra dans nos tragédies françaiſes. Pluſieurs

auteurs anglais nous ont copiés, et n'en ont rien dit. Il en eſt des livres comme du feu dans nos foyers ; on va prendre ce feu chez ſon voiſin, on l'allume chez ſoi, on le communique à d'autres, et il appartient à tous.

PRIVILEGES, CAS PRIVILEGIÉS.

L'USAGE, qui prévaut preſque toujours contre la raiſon, a voulu qu'on appelât privilégiés les délits des eccléſiaſtiques et des moines contre l'ordre civil, ce qui eſt pourtant très-commun ; et qu'on nommât délits communs ceux qui ne regardent que la diſcipline eccléſiaſtique ; cas dont la police civile ne s'embarraſſe pas, et qui ſont abandonnés à la hiérarchie ſacerdotale.

L'Egliſe n'ayant de juridiction que celle que les ſouverains lui ont accordée, et les juges de l'Egliſe n'étant ainſi que des juges privilégiés par le ſouverain, on devrait appeler cas privilégiés ceux qui ſont de leur compétence, et délits communs ceux qui doivent être punis par les officiers du prince. Mais les canoniſtes, qui ſont très-rarement exacts dans leurs expreſſions, ſurtout lorſqu'il s'agit de la juridiction royale, ayant regardé un prêtre, nommé official, comme étant de droit le ſeul

juge des clercs, ils ont qualifié de privilége ce qui appartient de droit commun aux tribunaux laïques ; et les ordonnances des rois ont adopté cette expreſſion en France.

S'il faut ſe conformer à cet uſage, le juge d'Egliſe connaît ſeul du délit commun ; mais il ne connaît des cas privilégiés que concurremment avec le juge royal. Celui-ci ſe rend au tribunal de l'officialité, mais il n'y eſt que l'aſſeſſeur du juge d'Egliſe. Tous les deux ſont aſſiſtés de leur greffier ; chacun rédige ſéparément, mais en préſence l'un de l'autre, les actes de la procédure. L'official qui préſide interroge ſeul l'accuſé ; et ſi le juge royal a des queſtions à lui faire, il doit requérir le juge d'Egliſe de les propoſer. L'inſtruction conjointe étant achevée, chaque juge rend ſéparément ſon jugement.

Cette procédure eſt hériſſée de formalités, et elle entraîne d'ailleurs des longueurs qui ne devraient pas être admiſes dans la juriſprudence criminelle. Les juges d'Egliſe, qui n'ont pas fait une étude des lois et des formalités, n'inſtruiſent guère de procédures criminelles ſans donner lieu à des appels comme d'abus qui ruinent en frais le prévenu, le font languir dans les fers, ou retardent ſa punition s'il eſt coupable.

D'ailleurs, les Français n'ont aucune loi

précife qui ait déterminé quels font les cas privilégiés. Un malheureux gémit fouvent une année entière dans les cachots avant de favoir quels feront fes juges.

Les prêtres et les moines font dans l'Etat et fujets de l'Etat. Il eft bien étrange que lorfqu'ils ont troublé la fociété, ils ne foient pas jugés comme les autres citoyens, par les feuls officiers du fouverain.

Chez les Juifs, les grands prêtres même n'avaient point ce privilége, que nos lois ont accordé à de fimples habitués de paroiffe. *Salomon* dépofa le grand pontife *Abiathar*, fans le renvoyer à la fynagogue pour lui faire fon procès (*a*). JESUS-CHRIST, accufé devant un juge féculier et païen, ne récufa pas fa juridiction. S[t] *Paul*, traduit au tribunal de *Félix* et de *Feftus*, ne le déclina point.

L'empereur *Conftantin* accorda d'abord ce privilége aux évêques. *Honorius* et *Théodofe le jeune* l'étendirent à tous les clercs, et *Juftinien* le confirma.

En rédigeant l'ordonnance criminelle de 1670, le confeiller d'Etat *Puffort* et le préfident de *Novion* étaient d'avis (*b*) d'abolir la procédure conjointe, et de rendre aux juges royaux le droit de juger feuls les clercs accufés

(*a*) III liv. des Rois, chap. II, v. 26 et 27.

(*b*) Procès-verbal de l'ordonnance, pages 43 et 44.

de cas privilégiés ; mais cet avis raisonnable fut combattu par le premier président de *Lamoignon* et par l'avocat général *Talon :* et une loi qui était faite pour réformer nos abus, confirma le plus ridicule de tous.

Une déclaration du roi, du 26 avril 1657, défend au parlement de Paris de continuer la procédure commencée contre le cardinal de *Retz* accusé de crime de lèse-majesté. La même déclaration veut que les procès des cardinaux, archevêques et évêques du royaume, accusés du crime de lèse-majesté, soient instruits et jugés par les juges ecclésiastiques, comme il est ordonné par les canons.

Mais cette déclaration contraire aux usages du royaume n'a été enregistrée dans aucun parlement, et ne serait pas suivie. Nos livres rapportent plusieurs arrêts qui ont décrété de prise de corps, déposé, confisqué les biens, et condamné à l'amende et à d'autres peines, des cardinaux, des archevêques et des évêques. Ces peines ont été prononcées contre l'évêque de Nantes, par arrêt du 25 juin 1455.

Contre *Jean de la Balue*, cardinal et évêque d'Angers, par arrêt du 29 juillet 1469.

Contre *Jean Hébert*, évêque de Constance, en 1480.

Contre

Contre *Louis de Rochechouart*, évêque de Nantes, en 1481.

Contre *Geoffroi de Pompadour*, évêque de Périgueux, et *Georges d'Amboise*, évêque de Montauban, en 1488.

Contre *Geoffroi Dintiville*, évêque d'Auxerre, en 1531.

Contre *Bernard Lordat*, évêque de Pamiers, en 1537.

Contre le cardinal de *Châtillon*, évêque de Beauvais, le 19 mars 1569.

Contre *Geoffroi de la Martonie*, évêque d'Amiens, le 9 juillet 1594.

Contre *Gilbert Genebrard*, archevêque d'Aix, le 26 janvier 1596.

Contre *Guillaume Rose*, évêque de Senlis, le 5 septembre 1598.

Contre le cardinal de *Sourdis*, archevêque de Bordeaux, le 17 novembre 1615.

Le parlement de Paris décréta de prise de corps le cardinal de *Bouillon*, et fit saisir ses biens par arrêt du 20 juin 1710.

Le cardinal de *Mailly*, archevêque de Reims, fit en 1717 un mandement tendant à détruire la paix ecclésiastique établie par le gouvernement. Le bourreau brûla publiquement le mandement par arrêt du parlement.

Le sieur *Languet*, évêque de Soissons, ayant soutenu qu'il ne pouvait être jugé par

la juſtice du roi, même pour crime de lèſe-majeſté, il fut condamné à dix mille livres d'amende.

Dans les troubles honteux excités par les refus de ſacremens, le ſimple préſidial de Nantes condamna l'évêque de cette ville à ſix mille francs d'amende pour avoir refuſé la communion à ceux qui la demandaient.

En 1764, l'archevêque d'Auch, du nom de *Montillet*, fut condamné à une amende; et ſon mandement, regardé comme un libelle diffamatoire, fut brûlé par le bourreau à Bordeaux.

Ces exemples ont été très-fréquens. La maxime que les eccléſiaſtiques ſont entièrement ſoumis à la juſtice du roi comme les autres citoyens, a prévalu dans tout le royaume. Il n'y a point de loi expreſſe qui l'ordonne; mais l'opinion de tous les juriſconſultes, le cri unanime de la nation et le bien de l'Etat ſont une loi.

PROPHETES.

Le prophète *Jurieu* fut ſifflé, les prophètes des Cévènes furent pendus ou roués; les prophètes qui vinrent du Languedoc et du Dauphiné à Londres furent mis au pilori; les

prophètes anabaptiſtes furent condamnés à divers ſupplices; le prophète *Savonarola* fut cuit à Florence. Et s'il eſt permis de joindre à tous ceux-là les véritables prophètes juifs, on verra que leur deſtinée n'a pas été moins malheureuſe; le plus grand de leurs prophètes, S[t] *Jean-Baptiſte*, eut le cou coupé.

On prétend que *Zacharie* fut aſſaſſiné; mais heureuſement cela n'eſt pas prouvé. Le prophète *Jeddo* ou *Addo*, qui fut envoyé à Béthel à condition qu'il ne mangerait ni ne boirait, ayant malheureuſement mangé un morceau de pain, fut mangé à ſon tour par un lion, et on trouva ſes os ſur le grand chemin entre ce lion et ſon âne. *Jonas* fut avalé par un poiſſon; il eſt vrai qu'il ne reſta dans ſon ventre que trois jours et trois nuits; mais c'eſt toujours paſſer ſoixante et douze heures fort mal à ſon aiſe.

Habacuc fut tranſporté en l'air par les cheveux à Babylone. Ce n'eſt pas un grand malheur, à la vérité; mais c'eſt une voiture fort incommode. On doit beaucoup ſouffrir quand on eſt ſuſpendu par les cheveux l'eſpace de trois cents milles. J'aurais mieux aimé une paire d'ailes, la jument *Borak* ou l'hippogriffe.

Michée, fils de *Jemilla*, ayant vu le Seigneur aſſis ſur ſon trône avec l'armée du ciel à droite et à gauche, et le Seigneur ayant

demandé quelqu'un pour aller tromper le roi *Achab;* le diable s'étant préſenté au Seigneur, et s'étant chargé de la commiſſion, *Michée* rendit compte de la part du Seigneur au roi *Achab* de cette aventure céleſte. Il eſt vrai que pour récompenſe il ne reçut qu'un énorme ſoufflet de la main du prophète *Sédékia;* il eſt vrai qu'il ne fut mis dans un cachot que pour quelques jours : mais enfin il eſt déſagréable pour un homme inſpiré, d'être ſouffleté et fourré dans un cu de baſſe-foſſe.

On croit que le roi *Amaſias* fit arracher les dents au prophète *Amos* pour l'empêcher de parler. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe abſolument parler ſans dents; on a vu de vieilles édentées très-bavardes : mais il faut prononcer diſtinctement une prophétie; et un prophète édenté n'eſt pas écouté avec le reſpect qu'on lui doit.

Baruch eſſuya bien des perſécutions. *Ezéchiel* fut lapidé par les compagnons de ſon eſclavage. On ne ſait ſi *Jérémie* fut lapidé, ou s'il fut ſcié en deux.

Pour *Iſaïe*, il paſſe pour conſtant qu'il fut ſcié par ordre de *Manaſſé*, roitelet de Juda.

Il faut convenir que c'eſt un méchant métier que celui de prophète. Pour un ſeul qui, comme *Elie*, va ſe promener de planètes en planètes dans un beau carroſſe de lumière, traîné par quatre chevaux blancs, il y en a

cent qui vont à pied, et qui ſont obligés d'aller demander leur dîner de porte en porte. Ils reſſemblent aſſez à *Homère*, qui fut obligé, dit-on, de mendier dans les ſept villes qui ſe diſputèrent depuis l'honneur de l'avoir vu naître. Ses commentateurs lui ont attribué une infinité d'allégories auxquelles il n'avait jamais penſé. On a fait ſouvent le même honneur aux prophètes. Je ne diſconviens pas qu'il n'y eût ailleurs des gens inſtruits de l'avenir. Il n'y a qu'à donner à ſon ame un certain degré d'exaltation, comme l'a très-bien imaginé un brave philoſophe de nos jours, qui voulait percer un trou juſqu'aux antipodes, et enduire les malades de poix réſine. (*)

Les Juifs exaltèrent ſi bien leur ame, qu'ils virent très-clairement toutes les choſes futures : mais il eſt difficile de deviner au juſte ſi par Jéruſalem les prophètes entendent toujours la vie éternelle ; ſi Babylone ſignifie Londres ou Paris ; ſi quand ils parlent d'un grand dîner on doit l'expliquer par un jeûne ; ſi du vin rouge ſignifie du ſang ; ſi un manteau rouge ſignifie la foi, et un manteau blanc la charité. L'intelligence des prophètes eſt l'effort de l'eſprit humain.

Il y a encore une grande difficulté à l'égard des prophètes juifs ; c'eſt que pluſieurs d'entre

(*) Voyez la *Diatribe du docteur Akakia ; Facéties*, tome I.

eux étaient hérétiques ſamaritains. *Oſée* était de la tribu d'Iſſacar, territoire ſamaritain; *Elie* et *Elizée* eux-mêmes en étaient : mais il eſt aiſé de répondre à cette objection. On ſait aſſez que l'eſprit ſouffle où il veut, et que la grâce tombe ſur le ſol le plus aride comme ſur le plus fertile.

PROPHETIES.

SECTION PREMIERE.

CE mot, dans ſon acception ordinaire, ſignifie prédiction de l'avenir. C'eſt en ce ſens que JESUS (*a*) diſait à ſes diſciples : Il eſt néceſſaire que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de *Moïſe*, dans les prophètes et dans les pſaumes, ſoit accompli. Alors, ajoute l'évangéliſte, il leur ouvrit l'eſprit afin qu'ils compriſſent les Ecritures.

On ſentira la néceſſité indiſpenſable d'avoir l'eſprit ouvert pour comprendre les prophéties, ſi l'on fait attention que les Juifs, qui en étaient les dépoſitaires, n'ont jamais pu reconnaître JESUS pour le Meſſie, et qu'il y a dix-huit ſiècles que nos théologiens diſputent avec eux pour fixer le ſens de quelques-unes qu'ils tâchent d'appliquer à JESUS. Telles

(*a*) *Luc*, chap. XXIV, v. 44 et 45.

ſont celle de *Jacob* (*b*) *:* Le ſceptre ne ſera point ôté de *Juda*, et le chef de ſa cuiſſe, juſqu'à ce que celui qui doit être envoyé vienne. Celle de *Moïſe* (*c*) *:* Le Seigneur votre Dieu vous ſuſcitera un prophète comme moi, de votre nation et d'entre vos frères ; c'eſt lui que vous écouterez. Celle d'*Iſaïe* (*d*) *:* Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils qui ſera nommé *Emmanuel*. Celle de *Daniel* (*e*) *:* Soixante et dix ſemaines ont été abrégées en faveur de votre peuple, &c. Notre objet n'eſt point d'entrer ici dans ce détail théologique.

Obſervons ſeulement qu'il eſt dit dans les Actes des apôtres (*f*), qu'en donnant un ſucceſſeur à *Juda*, et dans d'autres occaſions, ils ſe propoſaient expreſſément d'accomplir les prophéties ; mais les apôtres même en citaient quelquefois qui ne ſe trouvent point dans l'écriture des Juifs ; telle eſt celle-ci alléguée par S[t] *Matthieu* (*g*) *:* JESUS vint demeurer dans une ville appelée Nazareth, afin que cette prédiction des prophètes fût accomplie : Il ſera appelé Nazaréen.

(*b*) Genèſe, chap. XLIX, v. 10.
(*c*) Deutéronome, chap. XVIII, v. 15.
(*d*) Chap. VII, v. 14.
(*e*) Chap. IX, v. 24.
(*f*) Chap. I, v. 16, et chap. XIII, v. 47.
(*g*) Chap. II, v. 23.

S[t] *Jude*, dans ſon épître, cite auſſi une prophétie du livre d'*Hénoch* qui eſt apocryphe; et l'auteur de l'ouvrage imparfait ſur S[t] *Matthieu*, parlant de l'étoile vue en Orient par les mages, s'exprime en ces termes : On m'a raconté, dit-il, ſur le témoignage de je ne ſais quelle écriture, qui n'eſt pas à la vérité authentique, mais qui réjouit la foi bien loin de la détruire, qu'il y a aux bords de l'Océan oriental une nation qui poſſédait un livre qui porte le nom de *Seth*, et dans lequel il eſt parlé de l'étoile qui devait apparaître aux mages, et des préſens que les mages devaient offrir au fils de DIEU. Cette nation, inſtruite par ce livre, choiſit douze perſonnes des plus religieuſes d'entre elles, et les chargea du ſoin d'obſerver quand l'étoile apparaîtrait. Lorſque quelqu'un d'eux venait à mourir on lui ſubſtituait un de ſes fils ou de ſes proches. Ils s'appelaient mages dans leur langue, parce qu'ils ſervaient DIEU dans le ſilence et à voix baſſe.

Ces mages allaient donc tous les ans, après la récolte des blés, ſur une montagne qui eſt dans leur pays, qu'ils nomment le mont de la victoire, et qui eſt très-agréable à cauſe des fontaines qui l'arroſent et des arbres qui la couvrent. Il y a auſſi un antre creuſé dans le roc, et c'eſt là qu'après s'être lavés et

purifiés, ils offraient des facrifices et priaient DIEU en filence pendant trois jours.

Ils n'avaient point difcontinué cette pieufe pratique depuis un grand nombre de générations, lorfqu'enfin l'heureufe étoile vint defcendre fur leur montagne. On voyait en elle la figure d'un petit enfant, fur lequel il y avait celle d'une croix. Elle leur parla, et leur dit d'aller en Judée. Ils partirent à l'inftant, l'étoile marchant toujours devant eux, et ils furent deux années en chemin.

Cette prophétie du livre de *Seth* reffemble à celle de *Zorodafcht* ou *Zoroaftre*, excepté que la figure que l'on devait voir dans l'étoile était celle d'une jeune fille vierge; auffi *Zoroaftre* ne dit pas qu'elle aurait une croix fur elle. Cette prophétie, citée dans l'évangile de l'enfance (*h*), eft rapportée ainfi par *Abulpharage* (*i*) : *Zoroaftre*, le maître des Magufféens, inftruifit les Perfes de la manifeftation future de notre Seigneur JESUS-CHRIST, et leur commanda de lui offrir des préfens lorfqu'il ferait né. Il les avertit que dans les derniers temps une vierge concevrait fans l'opération d'aucun homme; et que lorfqu'elle mettrait au monde fon fils, il apparaîtrait une étoile qui luirait en plein jour, au milieu de laquelle ils verraient la figure d'une jeune

(*h*) Art. VII. (*i*) Dinaft. page 82.

fille vierge. Ce ſera vous, mes enfans, ajouta *Zoroaſtre*, qui l'apercevrez avant toutes les nations. Lors donc que vous verrez paraître cette étoile, allez où elle vous conduira. Adorez cet enfant naiſſant; offrez-lui vos préſens; car c'eſt le Verbe qui a créé le ciel.

L'accompliſſement de cette prophétie eſt rapporté dans l'Hiſtoire naturelle de *Pline* (*k*): mais outre que l'apparition de l'étoile aurait précédé la naiſſance de JESUS d'environ quarante ans, ce paſſage ſemble fort ſuſpect aux ſavans; et ce ne ſerait pas le premier ni le ſeul qui aurait été interpolé en faveur du chriſtianiſme. En voici le précis: „ Il parut à Rome, „ pendant ſept jours, une comète ſi brillante, „ qu'à peine en pouvait-on ſupporter la vue; „ on apercevait au milieu d'elle un dieu ſous „ la forme humaine; on la prit pour l'ame „ de *Jules-Céſar* qui venait de mourir, et „ on l'adora dans un temple particulier. „

M. *Aſſeman*, dans ſa Bibliothéque orientale (*l*), parle auſſi d'un livre de *Salomon*, métropolitain de Baſſora, intitulé l'*Abeille*, dans lequel il y a un chapitre ſur cette prédiction de *Zoroaſtre*. *Hornius*, qui ne doutait pas de ſon authenticité, a prétendu que *Zoroaſtre* était *Balaam*, et cela vraiſemblablement parce qu'*Origène*, dans ſon premier livre contre *Celſe*,

(*k*) Liv. II, chap. XXV. (*l*) Tome III, I part. p. 316.

dit (*m*) que les mages avaient ſans doute les prophéties de *Balaam*, dont on trouve ces paroles dans les Nombres (*n*) : Une étoile ſe lèvera de *Jacob* et un homme ſortira d'Iſraël. Mais *Balaam* n'était pas plus juif que *Zoroaſtre*, puiſqu'il dit lui-même qu'il était venu d'Aram, des montagnes d'Orient. (*o*)

D'ailleurs, S[t] *Paul* parle expreſſément à *Tite* (*p*) d'un prophète crétois ; et S[t] *Clément d'Alexandrie* (*q*) reconnaît que, comme DIEU voulant ſauver les Juifs leur donna des prophètes, il ſuſcita de même les plus excellens hommes d'entre les Grecs, ceux qui étaient les plus propres à recevoir ſes grâces ; il les ſépara des hommes du vulgaire, afin d'être les prophètes des Grecs, et de les inſtruire dans leur propre langue. *Platon*, dit-il encore (*r*), n'a-t-il pas prédit en quelque manière l'économie ſalutaire, lorſque, dans ſon ſecond livre de la République, il a imité cette parole de l'Ecriture (*s*) : *Défeſons-nous du juſte, car il nous incommode*, et s'eſt exprimé en ces termes : Le juſte ſera battu de verges ; il ſera tourmenté, on lui crèvera les yeux ; et, après avoir ſouffert toutes ſortes de maux, il ſera enfin crucifié ?

(*m*) Chap. XII.
(*n*) Chap. XXIV, v. 17.
(*o*) Nomb. c. XXIII, v. 7.
(*p*) Chap. I, v. 12.
(*q*) Stromat. l. VI, page 638.
(*r*) Stromat. l. V, page 601.
(*s*) La Sageſſe, c. II, v. 12.

S[t] *Clément* aurait pu ajouter que ſi l'on ne creva pas les yeux à JESUS, malgré cette prophétie de *Platon*, on ne lui briſa pas non plus les os, quoiqu'il ſoit dit dans un pſaume (*t*) : Pendant qu'on briſe mes os, mes ennemis, qui me perſécutent, m'accablent par leurs reproches. Au contraire, S[t] *Jean* (*u*) dit poſitivement que les ſoldats rompirent les jambes aux deux autres qui étaient crucifiés avec lui, mais qu'ils ne rompirent point celles de JESUS, afin que cette parole de l'Ecriture fût accomplie (*x*) : Vous ne briſerez aucun de ſes os.

Cette Ecriture, citée par S[t] *Jean*, s'entendait à la lettre de l'agneau paſcal que devaient manger les Iſraélites ; mais *Jean-Baptiſte* ayant appelé (*y*) JESUS l'agneau de DIEU, non-ſeulement on lui en fit depuis l'application, mais on prétendit même que ſa mort avait été prédite par *Confucius*. *Spizeli* cite l'Hiſtoire de la Chine par *Martini*, dans laquelle il eſt rapporté que, l'an 39 du règne de *Kingi*, des chaſſeurs tuèrent hors des portes de la ville un animal rare, que les Chinois appellent *kilin*, c'eſt-à-dire, agneau de DIEU. A cette nouvelle *Confucius* frappa ſa poitrine, jeta de profonds

(*t*) Pſ. XL, v. 11.

(*u*) Chap. XIX, v. 36.

(*x*) Exod. chap. XII, v. 46 ; et N. chap. IX, v. 12.

(*y*) *Jean*, chap. I, v. 29 et 36.

ſoupirs, et s'écria plus d'une fois : Kilin, qui eſt-ce qui a dit que vous étiez venu ? Il ajouta : Ma doctrine tend à ſa fin, elle ne ſera plus d'aucun uſage dès que vous paraîtrez.

On trouve encore une autre prophétie du même *Confucius* dans ſon ſecond livre, laquelle on applique également à JESUS, quoiqu'il n'y ſoit pas déſigné ſous le nom d'agneau de DIEU. La voici : On ne doit pas craindre que lorſque le Saint, l'attendu des nations ſera venu, on ne rende pas à ſa vertu tout l'honneur qui lui eſt dû. Ses œuvres ſeront conformes aux lois du ciel et de la terre.

Ces prophéties contradictoires priſes dans les livres des Juifs ſemblent excuſer leur obſtination, et peuvent rendre raiſon de l'embarras de nos théologiens dans leur controverſe avec eux. De plus, celles que nous venons de rapporter des autres peuples, prouvent que l'auteur des Nombres, les apôtres et les pères reconnaiſſent des prophètes chez toutes les nations. C'eſt ce que prétendent auſſi les Arabes (z), qui comptent cent vingt-quatre mille prophètes depuis la création du monde juſqu'à *Mahomet*, et croient que chacun d'eux a été envoyé à une nation particulière.

Nous parlerons des prophéteſſes à l'article *Sibylles*.

(z) Hiſt. des Arabes, chap. XX, par *Abraham Echellenſis*.

SECTION II.

Il eſt encore des prophètes, nous en avions deux à bicêtre en 1723 ; l'un et l'autre ſe diſaient *Elie*. On les fouetta, et il n'en fut plus queſtion.

Avant les prophètes des Cévènes, qui tiraient des coups de fuſil derrière les haies au nom du Seigneur, en 1704, la Hollande eut le fameux *Pierre Jurieu* qui publia l'Accompliſſement des prophéties. Mais que la Hollande n'en ſoit pas trop fière. Il était né en France dans une petite ville appelée Mer, de la généralité d'Orléans. Cependant il faut avouer que ce ne fut qu'à Roterdam que DIEU l'appela à la prophétie.

Ce *Jurieu* vit clairement, comme bien d'autres, dans l'Apocalypſe, que le pape était la bête (*a*) ; qu'elle tenait *poculum aureum plenum abominationum*, la coupe d'or pleine d'abominations ; que les quatre premières lettres de ces quatre mots latins formaient le mot *papa ;* que par conſéquent ſon règne allait finir ; que les Juifs rentreraient dans Jéruſalem ; qu'ils domineraient ſur le monde entier pendant mille ans, après quoi viendrait l'antechriſt ; puis JESUS aſſis ſur une nuée jugerait les vivans et les morts.

(*a*) Tome I, page 187.

Jurieu prophétise expressément (*b*) que le temps de la grande révolution et de la chute entière du papisme *tombera justement sur l'an 1689, que j'estime*, dit-il, *être le temps de la vendange apocalyptique; car les deux témoins ressusciteront en ce temps-là. Après quoi la France doit rompre avec le pape avant la fin du siècle, ou au commencement de l'autre, et le reste de l'empire antichrétien s'abolira par-tout.*

Cette particule disjonctive *ou*, ce signe du doute n'était pas d'un homme adroit. Il ne faut pas qu'un prophète hésite. Il peut être obscur, mais il doit être sûr de son fait.

La révolution du papisme n'étant point arrivée en 1689, comme *Pierre Jurieu* l'avait prédit, il fit faire au plus vîte une nouvelle édition où il assura que c'était pour 1690. Et ce qui est étonnant, c'est que cette édition fut suivie immédiatement d'une autre. Il s'en est fallu beaucoup que le Dictionnaire de *Bayle* ait eu une pareille vogue; mais l'ouvrage de *Bayle* est resté, et *Pierre Jurieu* n'est pas même demeuré dans la bibliothéque bleue avec *Nostradamus*.

On n'avait pas alors pour un seul prophète. Un presbytérien anglais, qui étudiait à Utrecht, combattit tout ce que disait *Jurieu* sur les

(*b*) Tome II, pages 133 et 134.

ſept fioles et les ſept trompettes de l'Apocalypſe, ſur le règne de mille ans, ſur la converſion des Juifs, et même ſur l'antechriſt. Chacun s'appuyait de l'autorité de *Coccëius*, de *Coterus*, de *Drabicius*, de *Comenius*, grands prophètes précédens, et de la prophéteſſe *Chriſtine.* Les deux champions ſe bornèrent à écrire; on eſpérait qu'ils ſe donneraient des ſoufflets, comme *Sédékia* en appliqua un à *Michée*, en lui diſant : *Devine comment l'eſprit divin a paſſé de ma main ſur ta joue.* Mot à mot : *Comment l'eſprit a-t-il paſſé de toi à moi ?* Le public n'eut pas cette ſatisfaction, et c'eſt bien dommage.

SECTION III.

Il n'appartient qu'à l'Egliſe infaillible de fixer le véritable ſens des prophéties ; car les Juifs ont toujours ſoutenu, avec leur opiniâtreté ordinaire, qu'aucune prophétie ne pouvait regarder JESUS-CHRIST ; et les pères de l'Egliſe ne pouvaient diſputer contre eux avec avantage, puiſque, hors S[t] *Ephrem*, le grand *Origène* et S[t] *Jérôme*, il n'y eut jamais aucun père de l'Egliſe qui ſût un mot d'hébreu.

Ce ne fut qu'au neuvième ſiècle que *Raban le maure*, depuis évêque de Maïence, apprit la

langue

langue juive. Son exemple fut ſuivi de quelques autres, et alors on commença à diſputer avec les rabbins ſur le ſens des prophéties.

Raban fut étonné des blaſphèmes qu'ils prononçaient contre notre Sauveur, l'appelant *bâtard*, *impie*, *fils de Panther*, et diſant qu'il n'eſt pas permis de prier DIEU ſans le maudire (*c*) : *Quòd nulla oratio poſſet apud* DEUM *accepta eſſe niſi in eâ Dominum noſtrum* JESUM-CHRISTUM *maledicant. Confitentes eum eſſe impium et filium impii, id eſt, neſcio cujus æthnici quem nominant Panthera, à quo dicunt matrem Domini adulteratam.*

Ces horribles profanations ſe trouvent en pluſieurs endroits dans le Talmud, dans les livres du Nizachon, dans la diſpute de *Rittangel*, dans celles de *Jéchiel* et de *Nachmanides*, intitulées *le Rempart de la foi;* et ſurtout dans l'abominable ouvrage du *Toldos Jeſchut.*

C'eſt particulièrement dans le prétendu Rempart de la foi du rabbin *Iſaac*, que l'on interprète toutes les prophéties qui annoncent JESUS-CHRIST en les appliquant à d'autres perſonnes.

C'eſt là qu'on aſſure que la Trinité n'eſt figurée dans aucun livre hébreu, et qu'on n'y trouve pas la plus légère trace de notre ſainte religion. Au contraire, ils allèguent cent

(*c*) *Wagenſileus, in proœmio*, pag. 53.

endroits qui, felon eux, difent que la loi mofaïque doit durer éternellement.

Le fameux paffage qui doit confondre les Juifs et faire triompher la religion chrétienne, de l'aveu de tous nos grands théologiens, eft celui d'*Ifaïe : Voici une vierge fera enceinte, elle enfantera un fils, et fon nom fera Emmanuel ; il mangera du beurre et du miel jufqu'à ce qu'il fache rejeter le mal et choifir le bien.... Et avant que l'enfant fache rejeter le mal et choifir le bien, la terre que tu as en déteftation fera abandonnée de fes deux rois...... Et l'Eternel fifflera aux mouches des ruiffeaux d'Egypte et aux abeilles qui font au pays d'Affur.... Et en ce jour-là le Seigneur rafera avec un rafoir de louage le roi d'Affur, la tête et le poil des génitoires, et il achèvera auffi la barbe.... Et l'Eternel me dit : Prends un grand rouleau et y écris avec une touche en gros caractère, qu'on fe dépêche de butiner, prenez vîte les dépouilles..... Donc je pris avec moi de fidelles témoins, favoir Urie le facrificateur, et Zacharie fils de Jeberecia. Et je couchai avec la prophéteffe, elle conçut et enfanta un enfant mâle ; et l'Eternel me dit : Appelle l'enfant Maher-falal-has-bas. Car avant que l'enfant fache crier mon père et ma mère on enlèvera la puiffance de Damas, et le butin de Samarie devant le roi d'Affur.*

Le rabbin *Ifaac* affirme, après tous les autres docteurs de fa loi, que le mot hébreu

alma ſignifie tantôt une vierge, tantôt une femme mariée ; que *Ruth* eſt appelée *alma* lorſqu'elle était mère ; qu'une femme adultère eſt quelquefois même nommée *alma ;* qu'il ne s'agit ici que de la femme du prophète *Iſaïe ;* que ſon fils ne s'appelle point *Emmanuel*, mais *Maher-ſalal-has-bas ;* que quand ce fils mangera du beurre et du miel, les deux rois qui aſſiégent Jéruſalem ſeront chaſſés du pays, &c.

Ainſi ces interprètes aveugles de leur propre religion et de leur propre langue combattent contre l'Egliſe, et diſent obſtinément que cette prophétie ne peut regarder JESUS-CHRIST en aucune manière.

On a mille fois réfuté leur explication dans nos langues modernes. On a employé la force, les gibets, les roues, les flammes ; cependant ils ne ſe rendent pas encore.

Il a porté nos maladies, et il a ſoutenu nos douleurs, et nous l'avons cru affligé de plaies, frappé de DIEU *et affligé.*

Quelque frappante que cette prédiction puiſſe nous paraître, ces juifs obſtinés diſent qu'elle n'a nul rapport avec JESUS-CHRIST, et qu'elle ne peut regarder que les prophètes qui étaient perſécutés pour les péchés du peuple.

Et voilà que mon ſerviteur proſpérera, ſera honoré, et élevé très-haut.

Ils difent encore que cela ne regarde pas JESUS-CHRIST, mais *David ;* que ce roi en effet profpéra, mais que JESUS qu'ils méconnurent ne profpéra pas.

Voici que je ferai un nouveau pacte avec la maifon d'Ifraël et avec la maifon de Juda.

Ils difent que ce paffage ne fignifie, felon la lettre et felon le fens, autre chofe finon, je renouvellerai mon pacte avec Juda et avec Ifraël. Cependant, leur pacte n'a pas été renouvelé ; on ne peut faire un plus mauvais marché que celui qu'ils ont fait. N'importe, ils font obftinés.

Et toi, Bethléem d'Ephrata, qui es petite dans les milliers de Juda, il fortira pour toi un dominateur en Ifraël, et fa fortie eft depuis le commencement jufqu'au jour d'à jamais.

Ils ofent nier encore que cette prophétie foit pour JESUS-CHRIST. Ils difent qu'il eft évident que *Michée* parle de quelque capitaine natif de Bethléem, qui remportera quelque avantage à la guerre contre les Babyloniens ; car il parle le moment d'après de l'hiftoire de Babylone et des fept capitaines qui élurent *Darius.* Et fi on démontre qu'il s'agit du Meffie, ils n'en veulent pas convenir.

Ces Juifs fe trompent groffièrement fur Juda qui devait être comme un lion, et qui n'a été que comme un âne fous les Perfes, fous

Alexandre, ſous les *Séleucides*, ſous les *Ptolomées*, ſous les Romains, ſous les Arabes et ſous les Turcs.

Ils ne ſavent ce qu'ils entendent par le *Shilo*, et par la *verge*, et par la *cuiſſe de Juda*. La verge n'a été dans Juda qu'un temps très-court; ils diſent des pauvretés; mais l'abbé *Houteville* n'en dit-il pas beaucoup davantage avec ſes phraſes, ſon néologiſme et ſon éloquence de rhéteur, qui met toujours des mots à la place des choſes, et qui ſe propoſe des objections très-difficiles pour n'y répondre que par du verbiage?

Tout cela eſt donc peine perdue; et quand l'abbé *François* ferait encore un livre plus gros, quand il le joindrait aux cinq ou ſix mille volumes que nous avons ſur cette matière, nous en ſerions plus fatigués ſans avoir avancé d'un ſeul pas.

On ſe trouve donc plongé dans un chaos qu'il eſt impoſſible à la faibleſſe de l'eſprit humain de débrouiller jamais. On a beſoin, encore une fois, d'une Egliſe infaillible qui juge ſans appel. Car enfin, ſi un chinois, un tartare, un africain, réduit au malheur de n'avoir que du bon ſens, liſait toutes ces prophéties, il lui ſerait impoſſible d'en faire l'application, ni à JESUS-CHRIST, ni aux

Juifs, ni à perſonne. Il ſerait dans l'étonnement, dans l'incertitude, ne concevrait rien, n'aurait pas une ſeule idée diſtincte. Il ne pourrait pas faire un pas dans cet abyme; il lui faut un guide. Prenons donc l'Egliſe pour notre guide, c'eſt le moyen de cheminer. On arrive avec ce guide, non-ſeulement au ſanctuaire de la vérité, mais à de bons canonicats, à de groſſes commanderies, à de très-opulentes abbayes croſſées et mitrées, dont l'abbé eſt appelé *monſeigneur* par ſes moines et par ſes payſans, à des évêchés qui vous donnent le titre de *prince;* on jouit de la terre, et on eſt sûr de poſſéder le ciel en propre.

PROPRIETÉ.

LIBERTY, *and property :* c'eſt le cri anglais. Il vaut mieux que *ſaint Georges et mon droit*, *ſaint Denis et mont-joie :* c'eſt le cri de la nature.

De la Suiſſe à la Chine, les payſans poſſèdent des terres en propre. Le droit ſeul de conquête a pu dans quelques pays dépouiller les hommes d'un droit ſi naturel.

L'avantage général d'une nation eſt celui du ſouverain, du magiſtrat et du peuple, pendant la paix et pendant la guerre. Cette poſſeſſion des terres accordées aux payſans

eſt-elle également utile au trône et aux ſujets dans tous les temps ? Pour qu'elle le ſoit au trône, il faut qu'elle puiſſe produire un revenu plus conſidérable et plus de ſoldats.

Il faut donc voir ſi le commerce et la population augmenteront. Il eſt certain que le poſſeſſeur d'un terrain cultivera beaucoup mieux ſon héritage que celui d'autrui. L'eſprit de propriété double la force de l'homme. On travaille pour ſoi et pour ſa famille avec plus de vigueur et de plaiſir que pour un maître. L'eſclave qui eſt dans la puiſſance d'un autre, a peu d'inclination pour le mariage. Il craint ſouvent même de faire des eſclaves comme lui. Son induſtrie eſt étouffée, ſon ame abrutie ; et ſes forces ne s'exercent jamais dans toute leur élaſticité. Le poſſeſſeur, au contraire, déſire une femme qui partage ſon bonheur, et des enfans qui l'aident dans ſon travail. Son épouſe et ſes fils ſont ſes richeſſes. Le terrain de ce cultivateur peut devenir dix fois plus fertile qu'auparavant ſous les mains d'une famille laborieuſe. Le commerce général ſera augmenté. Le tréſor du prince en profitera. La campagne fournira plus de ſoldats. C'eſt donc évidemment l'avantage du prince. La Pologne ſerait trois fois plus peuplée et plus riche ſi le payſan n'était pas eſclave.

Ce n'en eſt pas moins l'avantage des

seigneurs. Qu'un seigneur possède dix mille arpens de terre cultivés par des serfs, dix mille arpens ne lui procureront qu'un revenu très-faible, souvent absorbé par les réparations, et réduit à rien par l'intempérie des saisons. Que sera-ce si la terre est d'une plus vaste étendue, et si le terrain est ingrat? il ne sera que le maître d'une vaste solitude. Il ne sera réellement riche qu'autant que ses vassaux le seront : son bonheur dépend du leur. Si ce bonheur s'étend jusqu'à rendre sa terre trop peuplée, si le terrain manque à tant de mains laborieuses (au lieu qu'auparavant les mains manquaient au terrain), alors l'excédent des cultivateurs nécessaires se répand dans les villes, dans les ports de mer, dans les atteliers des artistes, dans les armées. La population aura produit ce grand bien; et la possession des terres accordées aux cultivateurs, sous la redevance qui enrichit les seigneurs, aura produit cette population.

Il y a une autre espèce de propriété non moins utile; c'est celle qui est affranchie de toute redevance, et qui ne paye que les tributs généraux imposés par le souverain pour le bien et le maintien de l'Etat. C'est cette propriété qui a contribué surtout à la richesse de l'Angleterre, de la France et des villes libres d'Allemagne. Les souverains qui

affranchirent

affranchirent les terrains dont étaient composés leurs domaines, en recueillirent d'abord un grand avantage, puisqu'on acheta chèrement ces franchises : et ils en retirent aujourd'hui un bien plus grand, surtout en Angleterre et en France, par les progrès de l'industrie et du commerce.

L'Angleterre donna un grand exemple au seizième siècle, lorsqu'on affranchit les terres dépendantes de l'Eglise et des moines. C'était une chose bien odieuse, bien préjudiciable à un Etat, de voir des hommes voués par leur institut à l'humilité et à la pauvreté, devenus les maîtres des plus belles terres du royaume, traiter les hommes, leurs frères, comme des animaux de service, faits pour porter leurs fardeaux. La grandeur de ce petit nombre de prêtres avilissait la nature humaine. Leurs richesses particulières appauvrissaient le reste du royaume. L'abus a été détruit, et l'Angleterre est devenue riche.

Dans tout le reste de l'Europe, le commerce n'a fleuri, les arts n'ont été en honneur, les villes ne se sont accrues et embellies, que quand les serfs de la couronne et de l'Eglise ont eu des terres en propriété. Et ce qu'on doit soigneusement remarquer, c'est que si l'Eglise y a perdu des droits qui ne lui appartenaient pas, la couronne y a gagné

l'extenſion de ſes droits légitimes ; car l'Egliſe, dont la première inſtitution eſt d'imiter ſon légiſlateur humble et pauvre, n'eſt point faite originairement pour s'engraiſſer du fruit des travaux des hommes ; et le ſouverain, qui repréſente l'Etat, doit économiſer le fruit de ces mêmes travaux pour le bien de l'Etat même et pour la ſplendeur du trône. Par-tout où le peuple travaille pour l'Egliſe, l'Etat eſt pauvre : par-tout où le peuple travaille pour lui et pour le ſouverain, l'Etat eſt riche.

C'eſt alors que le commerce étend par-tout ſes branches. La marine marchande devient l'école de la marine militaire. De grandes compagnies de commerce ſe forment. Le ſouverain trouve, dans les temps difficiles, des reſſources auparavant inconnues. Ainſi dans les Etats autrichiens, en Angleterre, en France, vous voyez le prince emprunter facilement de ſes ſujets cent fois plus qu'il n'en pouvait arracher par la force, quand les peuples croupiſſaient dans la ſervitude.

Tous les payſans ne feront pas riches ; et il ne faut pas qu'ils le ſoient. On a beſoin d'hommes qui n'aient que leurs bras et de la bonne volonté. Mais ces hommes même, qui ſemblent le rebut de la fortune, participeront au bonheur des autres. Ils feront libres de vendre leur travail à qui voudra le

mieux payer. Cette liberté leur tiendra lieu de propriété. L'eſpérance certaine d'un juſte ſalaire les ſoutiendra. Ils élèveront avec gaieté leurs familles dans leurs métiers laborieux et utiles. C'eſt ſurtout cette claſſe d'hommes ſi mépriſables aux yeux des puiſſans, qui fait la pépinière des ſoldats. Ainſi, depuis le ſceptre juſqu'à la faux et à la houlette, tout s'anime, tout proſpère, tout prend une nouvelle force par ce ſeul reſſort.

Après avoir vu s'il eſt avantageux à un Etat que les cultivateurs ſoient propriétaires, il reſte à voir juſqu'où cette conceſſion peut s'étendre. Il eſt arrivé dans plus d'un royaume, que le ſerf affranchi, étant devenu riche par ſon induſtrie, s'eſt mis à la place de ſes anciens maîtres appauvris par leur luxe. Il a acheté leurs terres, il a pris leurs noms. L'ancienne nobleſſe a été avilie ; et la nouvelle n'a été qu'enviée et mépriſée. Tout a été confondu. Les peuples qui ont ſouffert ces uſurpations ont été le jouet des nations qui ſe ſont préſervées de ce fléau.

Les erreurs d'un gouvernement peuvent être une leçon pour les autres. Ils profitent du bien qu'il a fait ; ils évitent le mal où il eſt tombé.

Il eſt ſi aiſé d'oppoſer le frein des lois à la cupidité et à l'orgueil des nouveaux parvenus ;

de fixer l'étendue des terrains roturiers qu'ils peuvent acheter ; de leur interdire l'acquiſition des grandes terres ſeigneuriales (1) ; que jamais un gouvernement ferme et ſage ne pourra ſe repentir d'avoir affranchi la ſervitude et d'avoir enrichi l'indigence. Un bien ne produit jamais un mal, que lorſque ce bien eſt pouſſé à un excès vicieux, et alors il ceſſe d'être bien. Les exemples des autres nations avertiſſent ; et c'eſt ce qui fait que les peuples qui ſont policés les derniers ſurpaſſent ſouvent les maîtres dont ils ont pris les leçons.

PROVIDENCE.

J'ETAIS à la grille lorſque ſœur *Feſſue* diſait à ſœur *Confite :* La Providence prend un ſoin viſible de moi : vous ſavez comme j'aime mon moineau ; il était mort, ſi je n'avais pas dit neuf *Ave Maria* pour obtenir ſa guériſon. DIEU a rendu mon moineau à la vie ; remercions la ſainte Vierge.

(1) Ces deux dernières lois feraient injuſtes. Mais ſi on voulait s'oppoſer à la trop grande inégalité des richeſſes, et qu'on n'eût ni aſſez de courage, ni une politique aſſez éclairée, pour abolir abſolument les ſubſtitutions et les droits d'aîneſſe, on pourrait reſtreindre ce privilége aux fiefs poſſédés par la nobleſſe ancienne ou titrée. Ce ſerait du moins agir conſéquemment d'après un principe vicieux, à la vérité, celui de favoriſer les diſtinctions entre les états.

Un métaphyficien lui dit : Ma fœur, il n'y a rien de fi bon que des *Ave Maria*, furtout quand une fille les récite en latin dans un faubourg de Paris ; mais je ne crois pas que DIEU s'occupe beaucoup de votre moineau, tout joli qu'il eft; fongez, je vous prie, qu'il a d'autres affaires. Il faut qu'il dirige continuellement le cours de feize planètes et de l'anneau de Saturne, au centre defquels il a placé le foleil qui eft auffi gros qu'un million de nos terres. Il a des milliars de milliars d'autres foleils, de planètes et de comètes à gouverner. Ses lois immuables et fon concours éternel font mouvoir la nature entière : tout eft lié à fon trône par une chaîne infinie dont aucun anneau ne peut jamais être hors de fa place. Si des *Ave Maria* avaient fait vivre le moineau de fœur *Feffue* un inftant de plus qu'il ne devait vivre, ces *Ave Maria* auraient violé toutes les lois pofées de toute éternité par le grand Etre ; vous auriez dérangé l'univers, il vous aurait fallu un nouveau monde, un nouveau Dieu, un nouvel ordre de chofes.

SOEUR FESSUE.

Quoi ! vous croyez que DIEU faffe fi peu de cas de fœur *Feffue* ?

LE METAPHYSICIEN.

Je fuis fâché de vous dire que vous n'êtes,

comme moi, qu'un petit chaînon imperceptible de la chaîne infinie; que vos organes, ceux de votre moineau et les miens, ſont deſtinés à ſubſiſter un nombre déterminé de minutes dans ce faubourg de Paris.

SOEUR FESSUE.

S'il eſt ainſi, j'étais prédeſtinée à dire un nombre déterminé d'*Ave Maria*.

LE METAPHYSICIEN.

Oui; mais ils n'ont pas forcé DIEU à prolonger la vie de votre moineau au-delà de ſon terme. La conſtitution du monde portait que dans ce couvent, à une certaine heure, vous prononceriez comme un perroquet certaines paroles dans une certaine langue que vous n'entendez point; que cet oiſeau né comme vous par l'action irréſiſtible des lois générales, ayant été malade ſe porterait mieux; que vous vous imagineriez l'avoir guéri avec des paroles, et que nous aurions enſemble cette converſation.

SOEUR FESSUE.

Monſieur, ce diſcours ſent l'héréſie. Mon confeſſeur, le révérend père de *Menou*, en inférera que vous ne croyez pas à la Providence.

LE METAPHYSICIEN.

Je crois la Providence générale, ma chère ſœur, celle dont eſt émanée de toute éternité

la loi qui règle toute chofe, comme la lumière jaillit du foleil ; mais je ne crois point qu'une Providence particulière change l'économie du monde pour votre moineau ou pour votre chat.

SOEUR FESSUE.

Mais pourtant, fi mon confeffeur vous dit, comme il me l'a dit à moi, que DIEU change tous les jours fes volontés en faveur des ames dévotes.

LE METAPHYSICIEN.

Il me dira la plus plate bêtife qu'un confeffeur de filles puiffe dire à un homme qui penfe.

SOEUR FESSUE.

Mon confeffeur une bête! fainte Vierge *Marie !*

LE METAPHYSICIEN.

Je ne dis pas cela ; je dis qu'il ne pourrait juftifier que par une bêtife énorme les faux principes qu'il vous a infinués, peut-être fort adroitement, pour vous gouverner.

SOEUR FESSUE.

Ouais ! j'y penferai ; cela mérite réflexion.

PUISSANCE, TOUTE-PUISSANCE.

JE ſuppoſe que celui qui lira cet article eſt convaincu que ce monde eſt formé avec intelligence, et qu'un peu d'aſtronomie et d'anatomie ſuffiſent pour faire admirer cette intelligence univerſelle et ſuprême.

Encore une fois, *Mens agitat molem.*

Peut-il ſavoir par lui-même ſi cette intelligence eſt toute-puiſſante; c'eſt-à-dire infiniment puiſſante? A-t-il la moindre notion de l'infini, pour comprendre ce que c'eſt qu'une puiſſance infinie?

Le célèbre hiſtorien philoſophe *David Hume* dit (*a*): „ Un poids de dix onces eſt enlevé „ dans la balance par un autre poids; donc cet „ autre poids eſt de plus de dix onces; mais „ on ne peut apporter de raiſon pourquoi il „ doit être de cent. „

On peut dire de même: Tu reconnais une intelligence ſuprême aſſez forte pour te former, pour te conſerver un temps limité, pour te récompenſer, pour te punir. En ſais-tu aſſez pour te démontrer qu'elle peut davantage?

Comment peux-tu te prouver par ta raiſon que cet Etre peut plus qu'il n'a fait?

(*a*) *Particular providence*, page 359.

La vie de tous les animaux eſt courte. Pouvait-il la faire plus longue ?

Tous les animaux ſont la pâture les uns des autres ſans exception : tout naît pour être dévoré. Pouvait-il former ſans détruire ?

Tu ignores quelle eſt ſa nature. Tu ne peux donc ſavoir ſi ſa nature ne l'a pas forcé de ne faire que les choſes qu'il a faites.

Ce globe n'eſt qu'un vaſte champ de deſtruction et de carnage. Ou le grand Etre a pu en faire une demeure éternelle de délices pour tous les êtres ſenſibles, ou il ne l'a pas pu. S'il l'a pu et s'il ne l'a pas fait, crains de le regarder comme malfeſant ; mais s'il ne l'a pas pu, ne crains point de le regarder comme une puiſſance très-grande, circonſcrite par ſa nature dans ſes limites.

Qu'elle ſoit infinie ou non, cela ne t'importe. Il eſt indifférent à un ſujet que ſon maître poſsède cinq cents lieues de terrain ou cinq mille, il n'en eſt ni plus ni moins ſujet.

Lequel ſerait plus injurieux à cet Etre ineffable de dire : il a fait des malheureux ſans pouvoir s'en diſpenſer, ou il les a faits pour ſon plaiſir ?

Pluſieurs ſectes le repréſentent comme cruel ; d'autres, de peur d'admettre un Dieu méchant, ont l'audace de nier ſon exiſtence. Ne vaut-il pas mieux dire que probablement

la néceſſité de ſa nature et celle des choſes ont tout déterminé ?

Le monde eſt le théâtre du mal moral et du mal phyſique ; on ne le ſent que trop : et le Tout eſt bien de *Shaftesbury*, de *Bolingbroke* et de *Pope*, n'eſt qu'un paradoxe de bel eſprit, une mauvaiſe plaiſanterie.

Les deux principes de *Zoroaſtre* et de *Manès*, tant reſſaſſés par *Bayle*, ſont une plaiſanterie plus mauvaiſe encore. Ce ſont, comme on l'a déjà obſervé, les deux médecins de *Molière*, dont l'un dit à l'autre : Paſſez-moi l'émétique, et je vous paſſerai la ſaignée. Le manichéiſme eſt abſurde ; et voilà pourquoi il a eu un ſi grand parti.

J'avoue que je n'ai point été éclairé par tout ce que dit *Bayle* ſur les manichéens et ſur les pauliciens. C'eſt de la controverſe ; j'aurais voulu de la pure philoſophie. Pourquoi parler de nos myſtères à *Zoroaſtre ?* Dès que vous oſez traiter nos myſtères, qui ne veulent que de la foi et non du raiſonnement, vous vous ouvrez des précipices.

Le fatras de notre théologie ſcolaſtique n'a rien à faire avec le fatras des rêveries de *Zoroaſtre*.

Pourquoi diſcuter avec *Zoroaſtre* le péché originel ? il n'en a jamais été queſtion que du temps de St *Auguſtin*. *Zoroaſtre* ni aucun

légiſlateur de l'antiquité n'en avait entendu parler.

Si vous diſputez avec *Zoroaſtre*, mettez ſous la clef l'ancien et le nouveau Teſtament qu'il ne connaiſſait pas ; et qu'il faut révérer ſans vouloir les expliquer.

Qu'aurais-je donc dit à *Zoroaſtre?* ma raiſon ne peut admettre deux dieux qui ſe combattent, cela n'eſt bon que dans un poëme où *Minerve* ſe querelle avec *Mars*. Ma faible raiſon eſt bien plus contente d'un ſeul grand Etre, dont l'eſſence était de faire, et qui a fait tout ce que ſa nature lui a permis, qu'elle n'eſt ſatisfaite de deux grands Etres, dont l'un gâte tous les ouvrages de l'autre. Votre mauvais principe *Arimane* n'a pu déranger une ſeule des lois aſtronomiques et phyſiques du bon principe *Oromaſe;* tout marche avec la plus grande régularité dans les cieux. Pourquoi le méchant *Arimane* n'aurait-il eu de puiſſance que ſur ce petit globe de la terre ?

Si j'avais été *Arimane* j'aurais attaqué *Oromaſe* dans ſes belles et grandes provinces de tant de ſoleils et d'étoiles. Je ne me ſerais pas borné à lui faire la guerre dans un petit village.

Il y a beaucoup de mal dans ce village : mais d'où ſavons-nous que ce mal n'était pas inévitable ?

Vous êtes forcé d'admettre une intelligence répandue dans l'univers; mais 1°. ſavez-vous, par exemple, ſi cette puiſſance s'étend juſqu'à prévoir l'avenir? Vous l'avez aſſuré mille fois; mais vous n'avez jamais pu ni le prouver ni le comprendre. Vous ne pouvez ſavoir comment un être quelconque voit ce qui n'eſt pas. Or l'avenir n'eſt pas; donc nul être ne peut le voir. Vous vous réduiſez à dire qu'il prévoit; mais prévoir c'eſt conjecturer. (*b*)

Or un Dieu qui, ſelon vous, conjecture, peut ſe tromper. Il s'eſt réellement trompé dans votre ſyſtême; car s'il avait prévu que ſon ennemi empoiſonnerait ici-bas toutes ſes œuvres, il ne les aurait pas produites; il ne ſe ſerait pas préparé lui-même la honte d'être continuellement vaincu.

2°. Ne lui fais-je pas bien plus d'honneur en diſant qu'il a fait tout par la néceſſité de ſa nature, que vous ne lui en faites en lui ſuſcitant un ennemi qui défigure, qui ſouille, qui détruit ici-bas toutes ſes œuvres?

3°. Ce n'eſt point avoir de DIEU une idée indigne, que de dire qu'ayant formé des milliars de mondes où la mort et le mal n'habitent point, il a fallu que le mal et la mort habitaſſent dans celui-ci.

4°. Ce n'eſt point rabaiſſer DIEU que de dire

(*b*) C'eſt le ſentiment des ſociniens.

qu'il ne pouvait former l'homme ſans lui donner de l'amour propre ; que cet amour propre ne pouvait le conduire ſans l'égarer preſque toujours ; que ſes paſſions ſont néceſſaires, mais qu'elles ſont funeſtes ; que la propagation ne peut s'exécuter ſans déſirs ; que ces déſirs ne peuvent animer l'homme ſans querelles ; que ces querelles amènent néceſſairement des guerres, &c.

5°. En voyant une partie des combinaiſons du règne végétal, animal et minéral, et ce globe percé par-tout comme un crible, d'où tant d'exhalaiſons s'échappent en foule, quel ſera le philoſophe aſſez hardi ou le ſcolaſtique aſſez imbécille pour voir clairement que la nature pouvait arrêter les effets des volcans, les intempéries de l'atmoſphère, la violence des vents, les peſtes, et tous les fléaux deſtructeurs ?

6°. Il faut être bien puiſſant, bien fort, bien induſtrieux, pour avoir formé des lions qui dévorent des taureaux, et produit des hommes qui inventent des armes pour tuer d'un ſeul coup, non-ſeulement les taureaux et les lions, mais encore pour ſe tuer les uns les autres. Il faut être très-puiſſant pour avoir fait naître des araignées qui tendent des filets pour prendre des mouches ; mais ce n'eſt pas être tout-puiſſant, infiniment puiſſant.

7°. Si le grand Etre avait été infiniment puiſſant, il n'y a nulle raiſon pour laquelle il n'aurait pas fait les animaux ſenſibles infiniment heureux; il ne l'a pas fait, donc il ne l'a pas pu.

8°. Toutes les ſectes des philoſophes ont échoué contre l'écueil du mal phyſique et moral. Il ne reſte que d'avouer que DIEU ayant agi pour le mieux n'a pu agir mieux.

9°. Cette néceſſité tranche toutes les difficultés et finit toutes les diſputes. Nous n'avons pas le front de dire, *tout eſt bien;* nous diſons, tout eſt le moins mal qu'il ſe pouvait.

10°. Pourquoi un enfant meurt-il ſouvent dans le ſein de ſa mère? Pourquoi un autre ayant eu le malheur de naître, eſt-il réſervé à des tourmens auſſi longs que ſa vie, terminés par une mort affreuſe?

Pourquoi la ſource de la vie a-t-elle été empoiſonnée dans toute la terre depuis la découverte de l'Amérique? Pourquoi depuis le ſeptième ſiècle de notre ère vulgaire, la petite vérole emporte-t-elle la huitième partie du genre-humain? Pourquoi de tout temps les veſſies ont-elles été ſujettes à être des carrières de pierres? Pourquoi la peſte, la guerre, la famine et l'inquiſition? Tournez-vous de tous les ſens, vous ne trouverez d'autre ſolution, ſinon que tout a été néceſſaire.

Je parle ici aux ſeuls philoſophes et non pas aux théologiens. Nous ſavons que la foi eſt le fil du labyrinthe. Nous ſavons bien que la chute d'*Adam* et d'*Eve*, le péché originel, la puiſſance immenſe donnée aux diables, la prédilection accordée par le grand Etre au peuple juif, et le baptême ſubſtitué à l'amputation du prépuce, ſont les réponſes qui éclairciſſent tout. Nous n'avons argumenté que contre *Zoroaſtre* et non contre l'univerſité de Conimbre ou Coïmbre, à laquelle nous nous ſoumettons dans tous nos articles. (Voyez les Lettres de *Memmius* à *Cicéron*, et répondez-y, ſi vous pouvez.) (*)

PUISSANCE.

Les deux puiſſances.

SECTION PREMIERE.

QUICONQUE tient le ſceptre et l'encenſoir, a les deux mains fort occupées. On peut le regarder comme un homme fort habile, s'il commande à des peuples qui ont le ſens commun : mais s'il n'a affaire qu'à des imbécilles, à des eſpèces de ſauvages, on peut le comparer au cocher de *Bernier*, que ſon maître

(*) Voyez le vol. de *Philoſophie*.

rencontra un jour dans un carrefour de Delhi, haranguant la populace et lui vendant de l'orviétan. Quoi! *Lapierre*, lui dit *Bernier*, tu es devenu médecin? Oui, Monſieur, lui répondit le cocher; tel peuple, tel charlatan.

Le daïri des Japonais, le dalaï-lama du Thibet, auraient pu en dire autant. *Numa Pompilius* même avec ſon *Egérie*, aurait fait la même réponſe à *Bernier*. *Melchiſédech* était probablement dans le cas, auſſi-bien que cet *Anius* dont parle *Virgile* au troiſième chant de l'Enéide.

Rex Anius; rex idem hominum Phœbique ſacerdos,
Vittis et ſacrâ redimitus tempora lauro.

Je ne ſais quel tranſlateur du ſeizième ſiècle a tranſlaté ainſi ces vers de *Virgile*:

Anius qui fut roi tout ainſi qu'il fut prêtre,
Mange à deux rateliers, et doublement eſt maître.

Ce charlatan *Anius* n'était roi que de l'île de Délos, très-chétif royaume, qui, après celui de *Melchiſédech* et d'*Yvetot*, était un des moins conſidérables de la terre; mais le culte d'*Apollon* lui avait donné une grande réputation: il ſuffit d'un ſaint pour mettre tout un pays en crédit.

Trois électeurs allemands ſont plus puiſſans

qu'*Anius*,

qu'*Anius*, et ont comme lui le droit de mitre et de couronne, quoique ſubordonné, du moins en apparence, à l'empereur romain, qui n'eſt que l'empereur d'Allemagne. Mais de tous les pays où la plénitude du ſacerdoce et la plénitude de la royauté conſtituent la puiſſance la plus pleine qu'on puiſſe imaginer; c'eſt Rome moderne.

Le pape eſt regardé, dans la partie de l'Europe catholique, comme le premier des rois et le premier des prêtres. Il en fut de même dans la Rome qu'on appelle *païenne; Jules-César* était à la fois grand-pontife, dictateur, guerrier, vainqueur, très-éloquent, très-galant, en tout le premier des hommes, et à qui nul moderne n'a pu être comparé, excepté dans une épître dédicatoire.

Le roi d'Angleterre poſsède à peu-près les mêmes dignités que le pape en qualité de chef de l'Egliſe.

L'impératrice de Ruſſie eſt auſſi maîtreſſe abſolue de ſon clergé dans l'empire le plus vaſte qui ſoit ſur la terre. L'idée qu'il peut exiſter deux puiſſances oppoſées l'une à l'autre dans un même Etat, y eſt regardée par le clergé même, comme une chimère auſſi abſurde que pernicieuſe.

Je dois rapporter à ce propos une lettre que l'impératrice de Ruſſie, *Catherine II*, daigna

m'écrire au mont Krapac, le 22 augufte 1765, et dont elle m'a permis de faire ufage dans l'occafion.

" Des capucins qu'on tolère à Mofcou " (car la tolérance eft générale dans cet " empire ; il n'y a que les jéfuites qui n'y " font pas foufferts) (1): s'étant opiniâtrés " cet hiver à ne pas vouloir enterrer un français " qui était mort fubitement, fous prétexte " qu'il n'avait pas reçu les facremens, *Abraham* " *Chaumeix* fit un factum contre eux, pour " leur prouver qu'ils devaient enterrer un " mort; mais ce factum, ni deux réquifitions " du gouverneur ne purent porter ces pères à " obéir. A la fin on leur fit dire de choifir, " ou de paffer la frontière, ou d'enterrer ce " français : ils partirent, et j'envoyai d'ici " des auguftins plus dociles, qui voyant " qu'il n'y avait pas à badiner, firent tout " ce qu'on voulut.

" Voilà donc *Abraham Chaumeix* en Ruffie " qui devient raifonnable ; il s'oppofe à la " perfécution. S'il prenait de l'efprit, il ferait " croire les miracles aux plus incrédules ; mais " tous les miracles du monde n'effaceront pas

(1) On a commencé à les y fouffrir depuis qu'ils ont été détruits par le pape ; parce qu'ils ne peuvent plus être dangereux.

„ ſa honte d'avoir été le délateur de l'Encyclo-
„ pédie.

. . . .

. . . .

„ Les ſujets de l'Egliſe, ſouffrant des vexations ſouvent tyranniques, auxquelles les fréquens changemens de maîtres contribuaient beaucoup, ſe révoltèrent vers la fin du règne de l'impératrice *Eliſabeth*, et ils étaient à mon avénement plus de cent mille en armes. C'eſt ce qui fit qu'en 1762 j'exécutai le projet de changer entièrement l'adminiſtration des biens du clergé, et de fixer ſes revenus. *Arsène*, évêque de Roſtou, s'y oppoſa, pouſſé par quelques-uns de ſes confrères, qui ne trouvèrent pas à propos de ſe nommer. Il envoya deux mémoires où il voulait établir le principe abſurde des deux puiſſances. Il avait déjà fait cette tentative du temps de l'impératrice *Eliſabeth*; on s'était contenté de lui impoſer ſilence : mais ſon inſolence et ſa folie redoublant, il fut jugé par le métropolitain de Novogorod et par le ſynode entier, condamné comme fanatique, coupable d'une entrepriſe contraire à la foi orthodoxe autant qu'au pouvoir ſouverain; déchu de ſa dignité et de la prêtriſe, et livré au bras

„ féculier. Je lui fis grâce, et je me contentai
„ de le réduire à la condition de moine. „

Telles font fes propres paroles; il en réfulte qu'elle fait foutenir l'Eglife et la contenir; qu'elle refpecte l'humanité autant que la religion; qu'elle protége le laboureur autant que le prêtre; que tous les ordres de l'Etat doivent la bénir.

J'aurai encore l'indifcrétion de tranfcrire ici un paffage d'une de fes lettres :

„ La tolérance eft établie chez nous; elle
„ fait loi de l'Etat; il eft défendu de perfé-
„ cuter. Nous avons, il eft vrai, des fanati-
„ ques, qui faute de perfécution fe brûlent
„ eux-mêmes; mais fi ceux des autres pays
„ en fefaient autant, il n'y aurait pas grand
„ mal, le monde en ferait plus tranquille,
„ et *Calas* n'aurait pas été roué. „

Ne croyez pas qu'elle écrive ainfi par un enthoufiafme paffager et vain, qu'on défavoue enfuite dans la pratique, ni même par le défir louable d'obtenir dans l'Europe les fuffrages des hommes qui penfent et qui enfeignent à penfer. Elle pofe ces principes pour bafe de fon gouvernement. Elle a écrit de fa main dans le confeil de légiflation, ces paroles qu'il faut graver aux portes de toutes les villes :

„ Dans un grand empire qui étend ſa domi-
„ nation ſur autant de peuples divers qu'il y
„ a de différentes croyances parmi les hom-
„ mes, la faute la plus nuiſible ſerait l'into-
„ lérance. „

Remarquez qu'elle n'héſite pas de mettre l'intolérance au rang des fautes, j'ai preſque dit des délits. Ainſi une impératrice deſpotique détruit dans le fond du Nord la perſécution et l'eſclavage. Tandis que dans le Midi....

(*a*) Jugez après cela, Monſieur, s'il ſe trouvera un honnête homme dans l'Europe qui ne ſera pas prêt de ſigner le panégyrique que vous méditez. Non-ſeulement cette princeſſe eſt tolérante ; mais elle veut que ſes voiſins le ſoient. Voilà la première fois qu'on a déployé le pouvoir ſuprême pour établir la liberté de conſcience. C'eſt la plus grande époque que je connaiſſe dans l'hiſtoire moderne.

C'eſt à peu-près ainſi que les anciens Perſans défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

Plût à Dieu qu'au lieu des Barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie et des montagnes de l'Immaüs et du Caucaſe vers les Alpes et les Pyrénées pour tout ravager, on vît deſcendre aujourd'hui des armées

(*a*) Ceci eſt tiré d'une lettre du citoyen du mont Krapac, dans laquelle ſe trouve l'extrait de la lettre de l'impératrice.

pour renverſer le tribunal de l'inquiſition, tribunal plus horrible que les ſacrifices de ſang humain tant reprochés à nos pères !

Enfin, ce génie ſupérieur veut faire entendre à ſes voiſins ce que l'on commence à comprendre en Europe, que des opinions métaphyſiques inintelligibles, qui ſont les filles de l'abſurdité, ſont les mères de la diſcorde; et que l'Egliſe au lieu de dire : Je viens apporter le glaive et non la paix, doit dire hautement: J'apporte la paix et non le glaive. Auſſi l'impératrice ne veut-elle tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les diſſidens.

SECTION II.

Converſation du révérend père Bouvet, miſſionnaire de la compagnie de JESUS, *avec l'empereur Cam-hi, en préſence de frère Attiret, jéſuite, tirée des mémoires ſecrets de la miſſion en 1772.*

PERE BOUVET.

OUI, ſacrée Majeſté, dès que vous aurez eu le bonheur de vous faire baptiſer par moi, comme je l'eſpère, vous ſerez ſoulagé de la moitié du fardeau immenſe qui vous accable. Je vous ai parlé de la fable d'*Atlas* qui portait le ciel ſur ſes épaules. *Hercule* le ſoulagea et

porta le ciel. Vous êtes l'*Atlas*, et *Hercule* eſt le pape. Il y aura deux puiſſances dans votre empire. Notre bon *Clément XI* ſera la première. Ainſi vous goûterez le plus grand des biens ; celui d'être oiſif pendant votre vie, et d'être ſauvé après votre mort.

L'EMPEREUR.

Vraiment je ſuis très-obligé à ce cher pape qui daigne prendre cette peine : mais comment pourra-t-il gouverner mon empire à ſix mille lieues de chez lui ?

PERE BOUVET.

Rien n'eſt plus aiſé, ſacrée Majeſté impériale. Nous ſommes ſes vicaires apoſtoliques ; il eſt vicaire de DIEU, ainſi vous ſerez gouverné par DIEU même.

L'EMPEREUR.

Quel plaiſir ! je ne me ſens pas d'aiſe. Votre vice-Dieu partagera donc avec moi les revenus de l'empire ? car toute peine vaut ſalaire.

PERE BOUVET.

Notre vice-Dieu eſt ſi bon qu'il ne prendra d'ordinaire que le quart tout au plus, excepté dans les cas de déſobéiſſance. Notre caſuel ne montera qu'à deux millions ſept cents cinquante mille onces d'argent pur. C'eſt un bien mince objet en comparaiſon des biens céleſtes.

L'EMPEREUR.

Oui, c'eſt marché donné. Votre Rome en tire autant apparemment du grand-mogol mon voiſin, de l'empire du Japon mon autre voiſin, de l'impératrice de Ruſſie mon autre bonne voiſine, de l'empire de Perſe, de celui de Turquie.

PERE BOUVET.

Pas encore; mais cela viendra grâce à DIEU et à nous.

L'EMPEREUR.

Et combien vous en revient-il à vous autres?

PERE BOUVET.

Nous n'avons point de gages fixes; mais nous ſommes comme la principale actrice d'une comédie d'un comte de *Cailus* mon compatriote, tout ce que je.... c'eſt pour moi.

L'EMPEREUR.

Mais, dites-moi ſi vos princes chrétiens de l'Europe payent à votre italien à proportion de ma taxe?

PERE BOUVET.

Non, la moitié de cette Europe eſt ſéparée de lui, et ne le paye point: l'autre moitié paye le moins qu'elle peut.

L'EMPEREUR.

Vous me diſiez ces jours paſſés qu'il était maître d'un aſſez joli pays.

PERE BOUVET.

Oui, mais ce domaine lui produit peu; il eſt en friche.

L'EMPEREUR.

Le pauvre homme! il ne ſait pas faire cultiver ſa terre, et il prétend gouverner les miennes!

PERE BOUVET.

Autrefois dans un de nos conciles, c'eſt-à-dire, dans un de nos ſénats de prêtres, qui ſe tenait dans une ville nommée Conſtance, notre ſaint père fit propoſer une taxe nouvelle pour ſoutenir ſa dignité. L'aſſemblée répondit qu'il n'avait qu'à faire labourer ſon domaine; mais il s'en donna bien de garde; il aima mieux vivre du produit de ceux qui labourent dans d'autres royaumes. Il lui parut que cette manière de vivre avait plus de grandeur.

L'EMPEREUR.

Oh bien, allez lui dire que non-ſeulement je fais labourer chez moi, mais que je laboure moi-même; et je doute fort que ce ſoit pour lui.

PERE BOUVET.

Ah! ſainte vierge *Marie!* je ſuis pris pour dupe.

L'EMPEREUR.

Partez vîte, j'ai été trop indulgent.

FRERE ATTIRET à FRERE BOUVET.

Je vous avais bien dit que l'empereur, tout bon qu'il eſt, avait plus d'eſprit que vous et moi.

PURGATOIRE.

Il eſt aſſez ſingulier que les Egliſes proteſtantes ſe ſoient réunies à crier que le purgatoire fut inventé par les moines. Il eſt bien vrai qu'ils inventèrent l'art d'attraper de l'argent des vivans en priant DIEU pour les morts ; mais le purgatoire était avant tous les moines.

Ce qui peut avoir induit les doctes en erreur, c'eſt que ce fut le pape *Jean XVI* qui inſtitua, dit-on, la fête des morts vers le milieu du dixième ſiècle. De cela ſeul je conclus qu'on priait pour eux auparavant ; car ſi on ſe mit à prier pour tous, il eſt à croire qu'on priait déjà pour quelques-uns d'entre eux, de même qu'on n'inventa la fête de tous les ſaints que parce qu'on avait long-temps auparavant fêté pluſieurs bienheureux. La différence entre la touſſaint et la fête des morts, c'eſt qu'à la première nous invoquons, et à la ſeconde nous ſommes invoqués ; à la première nous nous recommandons à tous les heureux, et à

la ſeconde les malheureux ſe recommandent à nous.

Les gens les plus ignorans ſavent comment cette fête fut inſtituée d'abord à Cluni, qui était alors terre de l'empire allemand. Faut-il redire que „ S[t] *Odilon*, abbé de Cluni, était „ coutumier de délivrer beaucoup d'ames du „ purgatoire par ſes meſſes et par ſes prières; „ et qu'un jour un chevalier ou un moine, „ revenant de la Terre-Sainte, fut jeté par la „ tempête dans une petite île où il rencontra „ un hermite, lequel lui dit qu'il y avait là „ auprès de grandes flammes et furieux incen- „ dies, où les trépaſſés étaient tourmentés, et „ qu'il entendait ſouvent les diables ſe plain- „ dre de l'abbé *Odilon* et de ſes moines, qui „ délivraient tous les jours quelque ame; „ qu'il fallait prier *Odilon* de continuer, afin „ d'accroître la joie des bienheureux au ciel, „ et la douleur des diables en enfer. „

C'eſt ainſi que frère *Girard* jéſuite raconte la choſe dans ſa Fleur des ſaints (*a*), d'après frère *Ribadeneira*. *Fleury* diffère un peu de cette légende, mais il en a conſervé l'eſſentiel.

Cette révélation engagea S[t] *Odilon* à inſtituer dans Cluni la fête des trépaſſés, qui enſuite fut adoptée par l'Egliſe.

C'eſt depuis ce temps que le purgatoire

(*a*) Tome II, page 445.

valut tant d'argent à ceux qui avaient le pouvoir d'en ouvrir les portes. C'eſt en vertu de ce pouvoir que le roi d'Angleterre *Jean*, ce grand terrien, ſurnommé *ſans terre*, en ſe déclarant homme-lige du pape *Innocent III*, et en lui ſoumettant ſon royaume, obtint la délivrance d'une ame de ſes parens qui était excommuniée; *pro mortuo excommunicato pro quo ſupplicant conſanguinei.*

La chancellerie romaine eut même ſon tarif pour l'abſolution des morts; et il y eut beaucoup d'autels privilégiés, où chaque meſſe qu'on diſait, au quatorzième ſiècle et au quinzième, pour ſix liards, délivrait une ame. Les hérétiques avaient beau remontrer qu'à la vérité les apôtres avaient eu le droit de délier tout ce qui était lié ſur terre, mais non pas ſous terre. On leur courait ſus comme à des ſcélérats qui oſaient douter du pouvoir des clefs. Et en effet, il eſt à remarquer que, quand le pape veut bien vous remettre cinq ou ſix cents ans de purgatoire, il vous fait grâce de ſa pleine puiſſance; *pro poteſtate à Deo acceptâ concedit.*

De l'antiquité du purgatoire.

ON prétend que le purgatoire était de temps immémorial reconnu par le fameux peuple juif; et on ſe fonde ſur le ſecond livre des

Machabées, qui dit expreſſément „ qu'ayant
„ trouvé ſous les habits des Juifs (au combat
„ d'Odollam) des choſes conſacrées aux idoles
„ de Jamnia, il fut manifeſte que c'était pour
„ cela qu'ils avaient péri ; et ayant fait une
„ quête de douze mille drachmes d'argent (*b*),
„ lui qui penſait bien et religieuſement de la
„ réſurrection, les envoya à Jéruſalem pour
„ les péchés des morts. „

Comme nous nous ſommes fait un devoir de rapporter les objections des hérétiques et des incrédules, afin de les confondre par leurs propres ſentimens, nous rapporterons ici leurs difficultés ſur les douze mille francs envoyés par *Judas*, et ſur le purgatoire.

Ils diſent :

1°. Que douze mille francs de notre monnaie étaient beaucoup pour *Judas*, qui ſoutenait une guerre de barbets contre un grand roi.

2°. Qu'on peut envoyer un préſent à Jéruſalem pour les péchés des morts, afin d'attirer la bénédiction de DIEU ſur les vivans.

3°. Qu'il n'était point encore queſtion de réſurrection dans ces temps-là, qu'il eſt reconnu que cette queſtion ne fut agitée chez les Juifs que du temps de *Gamaliel*, un peu avant les prédications de JESUS-CHRIST. (*)

(*b*) Liv. II, chap. XII, v. 40, 43 et ſuivans.

(*) Voyez le Talmud, tome II.

4°. Que la loi des Juifs confiftant dans le Décalogue, le Lévitique et le Deutéronome, n'ayant jamais parlé ni de l'immortalité de l'ame, ni des tourmens de l'enfer, il était impoffible à plus forte raifon qu'elle eût jamais annoncé un purgatoire.

5°. Les hérétiques et les incrédules font les derniers efforts pour démontrer à leur manière que tous les livres des Machabées font évidemment apocryphes. Voici leurs prétendues preuves :

Les Juifs n'ont jamais reconnu les livres des Machabées pour canoniques, pourquoi les reconnaîtrions-nous ?

Origène déclare formellement que l'hiftoire des Machabées eft à rejeter. S[t] *Jérôme* juge ces livres indignes de croyance.

Le concile de Laodicée, tenu en 367, ne les admit point parmi les livres canoniques ; les *Athanafe*, les *Cyrille*, les *Hilaire* les rejettent.

Les raifons pour traiter ces livres de romans, et de très-mauvais romans, font les fuivantes :

L'auteur ignorant commence par la fauffeté la plus reconnue de tout le monde. Il dit (*c*) : *Alexandre appela les jeunes nobles qui avaient été nourris avec lui dès leur enfance, et il leur partagea fon royaume tandis qu'il vivait encore.*

(*c*) Liv. I, chap. I, v. 7.

Un menſonge auſſi ſot et auſſi groſſier ne peut venir d'un écrivain ſacré et inſpiré.

L'auteur des Machabées, en parlant d'*Antiochus Epiphanes*, dit : *Antiochus marcha vers Elimaïs ; il voulut la prendre et la piller* (*d*), *et il ne le put, parce que ſon diſcours avait été ſu des habitans ; et ils s'élevèrent en combat contre lui. Et il s'en alla avec une triſteſſe grande, et retourna en Babylone. Et lorſqu'il était encore en Perſe, il apprit que ſon armée en Juda avait pris la fuite....... Et il ſe mit au lit, et il mourut l'an 149.*

Le même auteur (*e*) dit ailleurs tout le contraire. Il dit qu'*Antiochus Epiphanes* voulut piller Perſépolis, et non pas Elimaïs ; qu'il tomba de ſon chariot ; qu'il fut frappé d'une plaie incurable ; qu'il fut mangé des vers ; qu'il demanda bien pardon au Dieu des Juifs ; qu'il voulut ſe faire juif : et c'eſt là qu'on trouve ce verſet que les fanatiques ont appliqué tant de fois à leurs ennemis : *Orabat ſceleſtus ille veniam quam non erat conſecuturus*, le ſcélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. Cette phraſe eſt bien juive ; mais il n'eſt pas permis à un auteur inſpiré de ſe contredire ſi indignement.

Ce n'eſt pas tout ; voici bien une autre contradiction et une autre bévue. L'auteur fait mourir *Antiochus Epiphanes* d'une troiſième

(*d*) Chap. VI, v. 3 et ſuiv. (*e*) Liv. II, chap. IX.

façon (*f*); on peut choisir. Il avance que ce prince fut lapidé dans le temple de Nanée. Ceux qui ont voulu excuser cette ânerie, prétendent qu'on veut parler d'*Antiochus Eupator*; mais ni *Epiphanes* ni *Eupator* ne fut lapidé.

Ailleurs, l'auteur dit (*g*) qu'un autre *Antiochus* (le grand) fut pris par les Romains, et qu'ils donnèrent à *Eumènes* les Indes et la Médie. Autant vaudrait-il dire que *François I* fit prisonnier *Henri VIII*, et qu'il donna la Turquie au duc de Savoie. C'est insulter le Saint-Esprit d'imaginer qu'il ait dicté des absurdités si dégoûtantes.

Le même auteur dit (*h*) que les Romains avaient conquis les Galates; mais ils ne conquirent la Galatie que plus de cent ans après. Donc le malheureux romancier n'écrivait que plus d'un siècle après le temps où l'on suppose qu'il a écrit; et il en est ainsi de presque tous les livres juifs, à ce que disent les incrédules.

Le même auteur dit (*i*) que les Romains nommaient tous les ans un chef du sénat. Voilà un homme bien instruit! il ne savait pas seulement que Rome avait deux consuls. Quelle foi pouvons-nous ajouter, disent les

(*f*) Liv. II, chap. II, v. 16.
(*g*) Liv. I, chap. VIII, v. 7 et 8.
(*h*) Liv. I, chap. VIII, v. 2 et 3.
(*i*) Liv. I, chap. VIII, v. 15 et 16.

incrédules, à ces rapſodies de contes puérils, entaſſés ſans ordre et ſans choix par les plus ignorans et les plus imbécilles des hommes? Quelle honte de les croire! quelle barbarie de cannibales d'avoir perſécuté des hommes ſenſés pour les forcer à faire ſemblant de croire des pauvretés pour leſquelles ils avaient le plus profond mépris! Ainſi s'expriment des auteurs audacieux.

Notre réponſe eſt que quelques mépriſes, qui viennent probablement des copiſtes, n'empêchent point que le fond ne ſoit très-vrai; que le Saint-Eſprit a inſpiré l'auteur et non les copiſtes; que ſi le concile de Laodicée a rejeté les Machabées, ils ont été admis par le concile de Trente, dans lequel il y eut juſqu'à des jéſuites; qu'ils ſont reçus dans toute l'Egliſe romaine, et que par conſéquent nous devons les recevoir avec ſoumiſſion.

De l'origine du purgatoire.

Il eſt certain que ceux qui admirent le purgatoire dans la primitive Egliſe, furent traités d'hérétiques; on condamna les ſimoniens qui admettaient la purgation des ames. *Pſuken kadarōn*. (*k*)

(*k*) Liv. des Héréſies, chap. XXII.

St *Auguſtin* condamna depuis les origéniſtes qui tenaient pour ce dogme.

Mais les ſimoniens et les origéniſtes avaient-ils pris ce purgatoire dans *Virgile*, dans *Platon*, chez les Egyptiens?

Vous le trouvez clairement énoncé dans le ſixième chant de *Virgile*, ainſi que nous l'avons déjà remarqué; et ce qui eſt de plus ſingulier, c'eſt que *Virgile* peint des ames pendues en plein air, d'autres brûlées, d'autres noyées.

Aliæ panduntur inanes
Suſpenſæ ad ventos; aliis ſub gurgite vaſto
Infectum eluitur ſcelus, aut exuritur igni.

L'abbé *Pellegrin* traduit ainſi ces vers :

On voit ces purs eſprits branler au gré des vents,
Ou noyés dans les eaux, ou brûlés dans les flammes ;
C'eſt ainſi qu'on nettoie et qu'on purge les ames.

Et ce qu'il y a de plus ſingulier encore, c'eſt que le pape *Grégoire*, ſurnommé *le grand*, non-ſeulement adopta cette théologie de *Virgile*, mais dans ſes dialogues il introduit pluſieurs ames qui arrivent du purgatoire, après avoir été pendues ou noyées.

Platon avait parlé du purgatoire dans ſon Phédon ; et il eſt aiſé de ſe convaincre par la lecture du Mercure Triſmégiſte, que *Platon*

avait pris chez les Egyptiens tout ce qu'il n'avait pas emprunté de *Timée* de Locres.

Tout cela eſt bien récent, tout cela eſt d'hier en comparaiſon des anciens brachmanes. Ce ſont eux, il faut l'avouer, qui inventèrent le purgatoire, comme ils inventèrent auſſi la révolte et la chute des génies, des animaux céleſtes. (*)

C'eſt dans leur Shaſta, ou Shaſtabad, écrit trois mille cent ans avant l'ère vulgaire, que mon cher lecteur trouvera le purgatoire. Ces anges rebelles, dont on copia l'hiſtoire chez les Juifs, du temps du rabbin *Gamaliel*, avaient été condamnés par l'Eternel et par ſon fils à mille ans de purgatoire; après quoi DIEU leur pardonna et les fit hommes. Nous vous l'avons déjà dit, mon cher lecteur; nous vous avons déjà repréſenté que les brachmanes trouvèrent l'éternité des ſupplices trop dure; car enfin l'éternité eſt ce qui ne finit jamais. Les brachmanes penſaient comme l'abbé de *Chaulieu*.

„ Pardonne alors, Seigneur, ſi, plein de tes bontés,
„ Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
„ Ni tous ces vains plaiſirs qui paſſent comme un ſonge,
„ Puſſent être l'objet de tes ſévérités;
„ Et ſi j'ai pu penſer que tant de cruautés
„ Puniraient un peu trop la douceur d'un menſonge.

(*) Voyez l'article BRACHMANES.

Q.

QUAKERS.

SECTION PREMIERE.

De la religion des quakers. (*)

J'AI cru que la doctrine et l'hiſtoire d'un peuple auſſi extraordinaire que les quakers, méritaient la curioſité d'un homme raiſonnable. Pour m'en inſtruire, j'allai trouver un des plus célèbres quakers d'Angleterre, qui, après avoir été trente ans dans le commerce, avait ſu mettre des bornes à ſa fortune et à ſes déſirs, et s'était retiré dans une campagne auprès de Londres. J'allai le chercher dans ſa retraite ; c'était une maiſon petite, mais bien bâtie, et ornée de ſa ſeule propreté. Le quaker (*a*) était un vieillard frais, qui n'avait

(*) Cet article et la plupart de ceux qui traitent de la philoſophie ou de la littérature anglaiſe, parurent vers l'année 1727, lorſque l'auteur revint d'Angleterre. On ſait combien ces ouvrages firent alors de bruit ſous le titre de *Lettres philoſophiques*.

(*a*) Il s'appelait *André Pitt*, et tout cela eſt exactement vrai à quelques circonſtances près. *André Pitt* écrivit depuis à l'auteur pour ſe plaindre de ce qu'on avait ajouté un *peu* à la vérité, et l'aſſura que DIEU était offenſé de ce qu'on avait plaiſanté les quakers.

jamais eu de maladie, parce qu'il n'avait jamais connu les paſſions ni l'intempérance. Je n'ai point vu en ma vie d'air plus noble ni plus engageant que le ſien. Il était vêtu comme tous ceux de ſa religion, d'un habit ſans plis dans les côtés et ſans boutons ſur les poches ni ſur les manches, et portait un grand chapeau à bords rabattus comme nos eccléſiaſtiques. Il me reçut avec ſon chapeau ſur la tête, et s'avança vers moi ſans faire la moindre inclination de corps ; mais il y avait plus de politeſſe dans l'air ouvert et humain de ſon viſage, qu'il n'y en a dans l'uſage de tirer une jambe derrière l'autre, et de porter à la main ce qui eſt fait pour couvrir la tête. Ami, me dit-il, je vois que tu es étranger ; ſi je puis t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à parler. Monſieur, lui dis-je, en me courbant le corps, et en gliſſant un pied vers lui ſelon notre coutume, je me flatte que ma juſte curioſité ne vous déplaira pas, et que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'inſtruire de votre religion. Les gens de ton pays, me répondit-il, font trop de complimens et de révérences ; mais je n'en ai encore vu aucun qui ait eu la même curioſité que toi. Entre, et dînons d'abord enſemble. Je fis encore quelques mauvais complimens, parce qu'on ne ſe défait pas de ſes habitudes tout d'un

coup ; et après un repas ſain et frugal , qui commença et qui finit par une prière à DIEU , je me mis à interroger mon homme.

Je débutai par la queſtion que de bons catholiques ont faite plus d'une fois aux huguenots. Mon cher monſieur , dis-je , êtes-vous baptiſé ? Non , me répondit le quaker , et mes confrères ne le ſont point. Comment morbleu , repris-je , vous n'êtes donc pas chrétiens ? Mon ami , repartit-il d'un ton doux, ne jure point : nous ſommes chrétiens, mais nous ne penſons pas que le chriſtianiſme conſiſte à jeter de l'eau ſur la tête d'un enfant avec un peu de ſel. Eh bon Dieu ! repris-je , outré de cette impiété, vous avez donc oublié que JESUS-CHRIST fut baptiſé par *Jean* ? Ami, point de juremens , encore un coup , dit le benin quaker. Le CHRIST reçut le baptême de *Jean* , mais il ne baptiſa jamais perſonne ; nous ne ſommes pas les diſciples de *Jean* , mais du CHRIST. Ah ! comme vous feriez brûlés par la ſainte inquiſition , m'écriai-je. Au nom de DIEU , cher homme , que je vous baptiſe ! S'il ne fallait que cela pour condeſcendre à ta faibleſſe , nous le ferions volontiers, repartit-il gravement : nous ne condamnons perſonne pour uſer de la cérémonie du baptême ; mais nous croyons que ceux qui profeſſent une religion toute ſainte et toute

ſpirituelle, doivent s'abſtenir, autant qu'ils le peuvent, des cérémonies judaïques.

En voici bien d'une autre, m'écriai-je; des cérémonies judaïques! Oui, mon ami, continua-t-il, et ſi judaïques que pluſieurs juifs encore aujourd'hui uſent quelquefois du baptême de *Jean*. Conſulte l'antiquité, elle t'apprendra que *Jean* ne fit que renouveler cette pratique, laquelle était en uſage longtemps avant lui parmi les Hébreux, comme le pélerinage de la Mecque l'était parmi les Iſmaélites. JESUS voulut bien recevoir le baptême de *Jean*, de même qu'il s'était ſoumis à la circonciſion; mais, et la circonciſion et le lavement d'eau doivent être tous deux abolis par le baptême du CHRIST, ce baptême de l'eſprit, cette ablution de l'ame qui ſauve les hommes. Auſſi le précurſeur *Jean* diſait: *Je vous baptiſe à la vérité avec de l'eau; mais un autre viendra après moi, plus puiſſant que moi, et dont je ne ſuis pas digne de porter les ſandales; celui-là vous baptiſera avec le feu et le Saint-Eſprit.* Auſſi le grand apôtre des gentils, *Paul*, écrit aux Corinthiens: *Le Chriſt ne m'a pas envoyé pour baptiſer, mais pour prêcher l'Evangile.* Auſſi ce même *Paul* ne baptiſa jamais avec de l'eau que deux perſonnes, encore fut-ce malgré lui. Il circoncit ſon diſciple *Timothée*: les autres apôtres circonciſaient

auſſi tous ceux qui voulaient l'être. Es-tu circoncis ? ajouta-t-il. Je lui répondis que je n'avais pas cet honneur. Eh bien, dit-il, ami, tu es chrétien ſans être circoncis, et moi ſans être baptiſé.

Voilà comme mon ſaint homme abuſait aſſez ſpécieuſement de trois ou quatre paſſages de la ſainte Ecriture, qui ſemblaient favoriſer ſa ſecte ; il oubliait, de la meilleure foi du monde, une centaine de paſſages qui l'écraſaient. Je me gardai bien de lui rien conteſter ; il n'y a rien à gagner avec un enthouſiaſte. Il ne faut pas s'aviſer de dire à un homme les défauts de ſa maîtreſſe, ni à un plaideur le faible de ſa cauſe, ni des raiſons à un illuminé. Ainſi je paſſai à d'autres queſtions.

A l'égard de la communion, lui dis-je, comment en uſez-vous ? Nous n'en uſons point, dit-il. Quoi ! point de communion ? Non, point d'autre que celle des cœurs. Alors il me cita encore les Ecritures ; il me fit un fort beau ſermon contre la communion, et me parla d'un ton d'inſpiré, pour me prouver que les ſacremens étaient tous d'invention humaine, et que le mot de *ſacrement* ne ſe trouvait pas une ſeule fois dans l'Evangile. Pardonne, dit-il, à mon ignorance ; je ne t'ai pas apporté la centième partie des preuves de ma religion ; mais tu peux les voir

dans

dans l'expoſition de notre foi par *Robert Barclay*. C'eſt un des meilleurs livres qui ſoit jamais ſorti de la main des hommes ; nos ennemis conviennent qu'il eſt très-dangereux ; cela prouve combien il eſt raiſonnable. Je lui promis de lire ce livre, et mon quaker me crut déjà converti.

Enſuite il me rendit raiſon, en peu de mots, de quelques ſingularités qui expoſent cette ſecte au mépris des autres. Avoue, dit-il, que tu as bien eu de la peine à t'empêcher de rire quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau ſur la tête, et en te tutoyant. Cependant tu me parais trop inſtruit pour ignorer que du temps de CHRIST aucune nation ne tombait dans le ridicule de ſubſtituer le pluriel au ſingulier : on diſait à *Céſar Auguſte : Je t'aime, je te prie, je te remercie ;* il ne ſouffrait pas même qu'on l'appelât, monſieur, *dominus*. Ce ne fut que long-temps après lui que les hommes s'aviſèrent de ſe faire appeler *vous* au lieu de *tu*, comme s'ils étaient doubles, et d'uſurper les titres impertinens de *grandeur*, d'*éminence*, de *ſainteté*, de *divinité* même, que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre, en les aſſurant qu'ils ſont avec *un profond reſpect*, et avec une fauſſeté infame, *leurs très-humbles et très-obéiſſans ſerviteurs*. C'eſt pour être plus ſur nos

gardes contre cet indigne commerce de mensonges et de flatteries, que nous tutoyons également les rois et les charbonniers, que nous ne saluons personne, n'ayant pour les hommes que de la charité, et du respect que pour les lois.

Nous portons aussi un habit un peu différent des autres hommes, afin que ce soit pour nous un avertissement continuel de ne leur pas ressembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, et nous celles de l'humilité chrétienne. Nous fuyons les assemblées de plaisirs, les spectacles, le jeu; car nous serions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui DIEU doit habiter. Nous ne fesons jamais de sermens, pas même en justice; nous pensons que le nom du Très-Haut ne doit pas être prostitué dans les débats misérables des hommes. Lorsqu'il faut que nous comparaissions devant les magistrats pour les affaires des autres (car nous n'avons jamais de procès), nous affirmons la vérité par un *oui* ou par un *non;* et les juges nous en croient sur notre simple parole, tandis que tant d'autres chrétiens se parjurent sur l'Evangile. Nous n'allons jamais à la guerre: ce n'est pas que nous craignions la mort, au contraire, nous bénissons le moment qui nous unit à l'Etre des êtres; mais c'est que nous ne

ſommes ni loups, ni tigres, ni dogues, mais hommes, mais chrétiens. Notre Dieu, qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis, et de ſouffrir ſans murmure, ne veut pas, ſans doute, que nous paſſions la mer pour aller égorger nos frères, parce que des meurtriers vêtus de rouge, coiffés d'un bonnet haut de deux pieds, enrôlent des citoyens en feſant du bruit avec deux petits bâtons ſur une peau d'âne bien tendue. Et lorſqu'après des batailles gagnées, tout Londres brille d'illuminations, que le ciel eſt enflammé de fuſées, que l'air retentit du bruit des actions de grâces, des cloches, des orgues, des canons, nous gémiſſons en ſilence ſur ces meurtres qui cauſent la publique allégreſſe.

Telle fut à peu-près la converſation que j'eus avec cet homme ſingulier; mais je fus bien ſurpris quand le dimanche ſuivant il me mena à l'égliſe des quakers. Ils ont pluſieurs chapelles à Londres; celle où j'allai eſt près de ce fameux pilier que l'on appelle *le monument*. On était déjà aſſemblé lorſque j'entrai avec mon conducteur. Il y avait environ quatre cents hommes dans l'égliſe, et trois cents femmes. Les femmes ſe cachaient le viſage, les hommes étaient couverts de leurs larges chapeaux; tous étaient aſſis, tous dans un profond ſilence. Je paſſai au milieu d'eux

ſans qu'un ſeul levât les yeux ſur moi. Ce ſilence dura un quart d'heure; enfin un d'eux ſe leva, ôta ſon chapeau, et après quelques ſoupirs, débita moitié avec la bouche, moitié avec le nez, un galimatias tiré, à ce qu'il croyait, de l'Evangile, où ni lui ni perſonne n'entendait rien. Quand ce feſeur de contorſions eut fini ſon beau monologue, et que l'aſſemblée ſe fut ſéparée toute édifiée et toute ſtupide, je demandai à mon homme pourquoi les plus ſages d'entre eux ſouffraient de pareilles ſottiſes? Nous ſommes obligés de les tolérer, me dit-il, parce que nous ne pouvons pas ſavoir ſi un homme qui ſe lève pour parler ſera inſpiré par l'eſprit ou par la folie. Dans le doute, nous écoutons tout patiemment, nous permettons même aux femmes de parler; deux ou trois de nos dévotes ſe trouvent ſouvent inſpirées à la fois, et c'eſt alors qu'il ſe fait un beau bruit dans la maiſon du Seigneur. Vous n'avez donc point de prêtres? lui dis-je. Non, mon ami, dit le quaker; et nous nous en trouvons bien. Alors ouvrant un livre de ſa ſecte, il lut avec emphaſe ces paroles: A Dieu ne plaiſe que nous oſions ordonner à quelqu'un de recevoir le Saint-Eſprit le dimanche, à l'excluſion de tous les autres fidelles! Grâce au ciel, nous ſommes les ſeuls ſur la terre qui n'ayons point de prêtres.

Voudrais-tu nous ôter une diſtinction ſi heureuſe ? Pourquoi abandonnerons-nous notre enfant à des nourrices mercenaires, quand nous avons du lait à lui donner ? Ces mercenaires domineraient bientôt dans la maiſon, et opprimeraient la mère et l'enfant. DIEU a dit : Vous avez reçu gratis, donnez gratis. Irons-nous après cette parole marchander l'Evangile, vendre l'Eſprit ſaint, et faire d'une aſſemblée de chrétiens une boutique de marchands ? Nous ne donnons point d'argent à des hommes vêtus de noir pour aſſiſter nos pauvres, pour enterrer nos morts, pour prêcher les fidelles ; ces ſaints emplois nous ſont trop chers pour nous en décharger ſur d'autres. Mais comment pouvez-vous diſcerner, inſiſtai-je, ſi c'eſt l'eſprit de DIEU qui vous anime dans vos diſcours ? Quiconque, dit-il, priera DIEU de l'éclairer, et annoncera des vérités évangéliques qu'il ſentira, que celui-là ſoit sûr que DIEU l'inſpire. Alors il m'accabla de citations de l'Ecriture, qui démontraient, ſelon lui, qu'il n'y a point de chriſtianiſme ſans une révélation immédiate ; et il ajouta ces paroles remarquables : Quand tu fais mouvoir un de tes membres, eſt-ce ta propre force qui le remue ? non, ſans doute ; car ce membre a ſouvent des mouvemens involontaires : c'eſt donc celui qui a créé ton corps qui meut ce

corps de terre. Et les idées que reçoit ton ame, eſt-ce toi qui les formes? encore moins; car elles viennent malgré toi : c'eſt donc le créateur de ton ame qui te donne tes idées; mais comme il a laiſſé à ton cœur la liberté, il donne à ton eſprit les idées que ton cœur mérite; tu vis dans DIEU, tu agis, tu penſes dans DIEU. Tu n'as donc qu'à ouvrir les yeux à cette lumière qui éclaire tous les hommes, alors tu verras la vérité, et la feras voir. Eh! voilà le père *Mallebranche* tout pur, m'écriai-je. Je connais ton *Mallebranche*, dit-il; il était un peu quaker, mais il ne l'était pas aſſez.

Ce ſont-là les choſes les plus importantes que j'ai appriſes touchant la doctrine des quakers. Leur hiſtoire eſt encore plus ſingulière que leur doctrine.

SECTION II.

Hiſtoire des quakers.

VOUS avez déjà vu que les quakers datent depuis JESUS-CHRIST qui, ſelon eux, eſt le premier quaker. La religion, diſent-ils, fut corrompue preſque après ſa mort, et reſta dans cette corruption environ ſeize cents

années : mais il y avait toujours quelques quakers cachés dans le monde, qui prenaient ſoin de conſerver le feu ſacré éteint par-tout ailleurs, juſqu'à ce qu'enfin cette lumière s'étendit en Angleterre, en l'an 1642.

Ce fut dans le temps que trois ou quatre ſectes déchiraient la Grande-Bretagne par des guerres civiles entrepriſes au nom de DIEU, qu'un nommé *Georges Fox*, du comté de Leiceſter, fils d'un ouvrier en ſoie, s'aviſa de prêcher en vrai apôtre, à ce qu'il prétendait; c'eſt-à-dire ſans ſavoir ni lire ni écrire. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, de mœurs irréprochables, et ſaintement fou. Il était vêtu de cuir depuis les pieds juſqu'à la tête; il allait de village en village, criant contre la guerre et contre le clergé. S'il n'avait prêché que contre les gens de guerre, il n'avait rien à craindre; mais il attaquait les gens d'égliſe, il fut bientôt mis en priſon : on le mena à Darby devant le juge de paix. *Fox* ſe préſenta au juge avec ſon bonnet de cuir ſur la tête. Un ſergent lui donna un grand ſoufflet, en lui diſant : Gueux, ne ſais-tu pas qu'il faut paraître tête nue devant monſieur le juge? *Fox* tendit l'autre joue, et pria le ſergent de vouloir bien lui donner un autre ſoufflet pour l'amour de DIEU. Le juge de Darby voulut lui faire prêter ſerment avant de l'interroger : Mon ami,

ſache, dit-il au juge, que je ne prends jamais le nom de DIEU en vain. Le juge en colère d'être tutoyé, et voulant qu'on jurât, l'envoya aux petites-maiſons de Darby pour y être fouetté. *Fox* alla en louant DIEU à l'hôpital des fous, où l'on ne manqua pas d'exécuter la ſentence à la rigueur. Ceux qui lui infligèrent la pénitence du fouet furent bien ſurpris quand il les pria de lui appliquer encore quelques coups de verges pour le bien de ſon ame. Ces meſſieurs ne ſe firent pas prier : *Fox* eut ſa double doſe, dont il les remercia très-cordialement ; puis il ſe mit à les prêcher. D'abord on rit, enſuite on l'écouta ; et comme l'enthouſiaſme eſt une maladie qui ſe gagne, pluſieurs furent perſuadés, et ceux qui l'avaient fouetté devinrent ſes premiers diſciples. Délivré de la priſon, il courut les champs avec une douzaine de proſélytes, prêchant toujours contre le clergé, et fouetté de temps en temps. Un jour étant mis au pilori, il harangua tout le peuple avec tant de force, qu'il convertit une cinquantaine d'auditeurs, et mit le reſte tellement dans ſes intérêts, qu'on le tira en tumulte du trou où il était ; on alla chercher le curé anglican dont le crédit avait fait condamner *Fox* à ce ſupplice, et on le piloria à ſa place.

Il oſa bien convertir quelques ſoldats de

Cromwell,

Cromwell, qui renoncèrent au métier de tuer, et refusèrent de prêter le ferment. *Cromwell* ne voulait pas d'une fecte où l'on ne fe battait point, de même que *Sixte-Quint* augurait mal d'une fecte, *dove non ſi chiavava :* il fe fervit de fon pouvoir pour perfécuter ces nouveaux venus. On en rempliffait les prifons ; mais les perfécutions ne fervent prefque jamais qu'à faire des profélytes. Ils fortaient de leurs prifons affermis dans leur croyance, et fuivis de leurs geoliers qu'ils avaient convertis. Mais voici ce qui contribua le plus à étendre la fecte. *Fox* fe croyait infpiré ; il crut par conféquent devoir parler d'une manière différente des autres hommes. Il fe mit à trembler, à faire des contorfions et des grimaces, à retenir fon haleine, à la pouffer avec violence ; la prêtreffe de Delphes n'eût pas mieux fait. En peu de temps il acquit une grande habitude d'infpiration, et bientôt après il ne fut guère en fon pouvoir de parler autrement. Ce fut le premier don qu'il communiqua à fes difciples. Ils firent de bonne foi toutes les grimaces de leur maître ; ils tremblaient de toutes leurs forces au moment de l'infpiration. De là ils eurent le nom de *quakers*, qui fignifie *trembleurs*. Le petit peuple s'amufait à les contrefaire : on tremblait, on parlait du nez, on avait des convulfions, et on croyait avoir

le Saint-Efprit. Il leur fallait quelques miracles, ils en firent.

Le patriarche *Fox* dit publiquement à un juge de paix, en préfence d'une grande affemblée : Ami, prends garde à toi, DIEU te punira bientôt de perfécuter les faints. Ce juge était un ivrogne, qui s'enivrait tous les jours de mauvaife bière et d'eau-de-vie ; il mourut d'apoplexie deux jours après, précifément comme il venait de figner un ordre pour envoyer quelques quakers en prifon. Cette mort foudaine ne fut point attribuée à l'intempérance du juge ; tout le monde la regarda comme un effet des prédictions du faint homme. Cette mort fit plus de quakers que mille fermons et autant de convulfions n'en auraient pu faire. *Cromwell*, voyant que leur nombre augmentait tous les jours, voulut les attirer à fon parti ; il leur fit offrir de l'argent, mais ils furent incorruptibles ; et il dit un jour que cette religion était la feule contre laquelle il n'avait pu prévaloir avec des guinées.

Ils furent quelquefois perfécutés fous *Charles II*, non pour leur religion, mais pour ne vouloir pas payer les dixmes au clergé, pour tutoyer les magiftrats, et refufer de prêter les fermens prefcrits par la loi. Enfin *Robert Barclay*, écoffais, préfenta au roi, en 1675, fon Apologie des quakers, ouvrage auffi

bon qu'il pouvait l'être. L'épître dédicatoire à *Charles II* contient, non de basses flatteries, mais des vérités hardies et des conseils justes. Tu as goûté, dit-il à *Charles* à la fin de cette épître, de la douceur et de l'amertume, de la prospérité et des plus grands malheurs : tu as été chassé des pays où tu règnes ; tu as senti le poids de l'oppression ; et tu dois savoir combien l'oppresseur est détestable devant DIEU et devant les hommes. Que si, après tant d'épreuves et de bénédictions, ton cœur s'endurcissait et oubliait le Dieu qui s'est souvenu de toi dans tes disgrâces, ton crime en serait plus grand, et ta condamnation plus terrible : au lieu donc d'écouter les flatteurs de ta cour, écoute la voix de ta conscience qui ne te flattera jamais.

Je suis ton fidelle ami et sujet,

BARCLAY.

Ce qui est plus étonnant, c'est que cette lettre, écrite à un roi par un particulier obscur, eut son effet, et que la persécution cessa.

Environ ce temps parut l'illustre *Guillaume Penn*, qui établit la puissance des quakers en Amérique, et qui les aurait rendus respectables en Europe, si les hommes pouvaient respecter la vertu sous des apparences ridicules. Il était fils unique du chevalier *Penn*,

vice-amiral d'Angleterre, et favori du duc d'Yorck depuis *Jacques II*.

Guillaume Penn, à l'âge de quinze ans, rencontra un quaker à Oxford, où il fesait ses études : ce quaker le persuada ; et le jeune homme qui était vif, naturellement éloquent, et qui avait de l'ascendant dans sa physionomie et dans ses manières, gagna bientôt quelques-uns de ses camarades : il établit insensiblement une société de jeunes quakers, qui s'assemblaient chez lui ; de sorte qu'il se trouva chef de la secte à l'âge de seize ans. De retour chez le vice-amiral son père, au sortir du collége, au lieu de se mettre à genoux devant lui, et de lui demander sa bénédiction, selon l'usage des Anglais, il l'aborda le chapeau sur la tête, et lui dit : Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé. Le vice-amiral crut que son fils était devenu fou : il aperçut bientôt qu'il était quaker. Il mit en usage tous les moyens que la prudence humaine peut employer, pour l'engager à vivre comme un autre ; le jeune homme ne répondit à son père qu'en l'exhortant à se faire quaker lui-même. Enfin le père se relâcha à ne lui demander autre chose, sinon qu'il allât voir le roi et le duc d'Yorck le chapeau sous le bras, et qu'il ne les tutoyât point. *Guillaume* répondit que sa conscience ne le lui permettait pas, et qu'il

valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Le père indigné et au déſeſpoir le chaſſa de ſa maiſon. Le jeune *Penn* remercia DIEU de ce qu'il ſouffrait déjà pour ſa cauſe; il alla prêcher dans la cité ; il y fit beaucoup de proſélytes. Les prêches des miniſtres s'éclairciſſaient tous les jours; et comme il était jeune, beau et bien fait, les femmes de la cour et de la ville accouraient dévotement pour l'entendre. Le patriarche *Georges Fox* vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres, ſur ſa réputation ; tous deux réſolurent de faire des miſſions dans les pays étrangers : ils s'embarquèrent pour la Hollande, après avoir laiſſé des ouvriers en aſſez bon nombre, pour avoir ſoin de la vigne de Londres.

Leurs travaux eurent un heureux ſuccès à Amſterdam; mais ce qui leur fit le plus d'honneur, et ce qui mit le plus leur humilité en danger, fut la réception que leur fit la princeſſe palatine *Eliſabeth*, tante de *Georges I*, roi d'Angleterre, femme illuſtre par ſon eſprit et par ſon ſavoir, et à qui *Deſcartes* avait dédié ſon roman de philoſophie. Elle était alors retirée à la Haie, où elle vit *les amis ;* car c'eſt ainſi qu'on appelait alors les quakers en Hollande. Elle eut pluſieurs conférences avec eux ; ils prêchèrent ſouvent chez elle ; et s'ils ne firent pas d'elle une parfaite quakereſſe, ils

avouèrent au moins qu'elle n'était pas loin du royaume des cieux. Les amis ſemèrent auſſi en Allemagne ; mais ils y recueillirent peu ; on ne goûta pas la mode de tutoyer, dans un pays où il faut prononcer toujours les termes d'*alteſſe* et d'*excellence*. *Penn* repaſſa bientôt en Angleterre, ſur la nouvelle de la maladie de ſon père ; il vint recueillir ſes derniers ſoupirs. Le vice-amiral ſe réconcilia avec lui, et l'embraſſa avec tendreſſe, quoiqu'il fût d'une différente religion : mais *Guillaume* l'exhorta en vain à ne point recevoir le ſacrement et à mourir quaker ; et le vieux bon homme recommanda inutilement à *Guillaume* d'avoir des boutons ſur ſes manches et des ganſes à ſon chapeau.

Guillaume hérita de grands biens, parmi leſquels il ſe trouvait des dettes de la couronne pour des avances faites par le vice-amiral dans des expéditions maritimes. Rien n'était moins aſſuré alors que l'argent dû par le roi. *Penn* fut obligé d'aller tutoyer *Charles II* et ſes miniſtres plus d'une fois pour ſon payement. Le gouvernement lui donna en 1680, au lieu d'argent, la propriété et la ſouveraineté d'une province d'Amérique au ſud de Mariland. Voilà un quaker devenu ſouverain. Il partit pour ſes nouveaux Etats, avec deux vaiſſeaux chargés de quakers qui le ſuivirent. On appela

dès-lors le pays *Penſilvanie* du nom de *Penn ;* il y fonda la ville de Philadelphie, qui eſt aujourd'hui très-floriſſante. Il commença par faire une ligue avec les Américains ſes voiſins. C'eſt le ſeul traité entre ces peuples et les chrétiens qui n'ait point été juré et qui n'ait point été rompu. Le nouveau ſouverain fut auſſi le légiſlateur de la Penſilvanie : il donna des lois très-ſages, dont aucune n'a été changée depuis lui. La première eſt de ne maltraiter perſonne au ſujet de la religion, et de regarder comme frères tous ceux qui croient un Dieu. A peine eut-il établi ſon gouvernement, que pluſieurs marchands de l'Amérique vinrent peupler cette colonie. Les naturels du pays, au lieu de fuir dans les forêts, s'accoutumèrent inſenſiblement avec les pacifiques quakers. Autant qu'ils déteſtaient les autres chrétiens conquérans et deſtructeurs de l'Amérique, autant ils aimaient ces nouveaux venus. En peu de temps ces prétendus ſauvages, charmés de leurs nouveaux voiſins, vinrent en foule demander à *Guillaume Penn* de les recevoir au nombre de ſes vaſſaux. C'était un ſpectacle bien nouveau qu'un ſouverain que tout le monde tutoyait, et à qui on parlait le chapeau ſur la tête ; un gouvernement ſans prêtres, un peuple ſans armes, des citoyens tous égaux, à la magiſtrature près, et des

voiſins ſans jalouſie. *Guillaume Penn* pouvait ſe vanter d'avoir apporté ſur la terre l'âge d'or, dont on parle tant, et qui n'a vraiſemblablement exiſté qu'en Penſilvanie.

Il revint en Angleterre pour les affaires de ſon nouveau pays, après la mort de *Charles II*. Le roi *Jacques*, qui avait aimé ſon père, eut la même affection pour le fils, et ne le conſidéra plus comme un ſectaire obſcur, mais comme un très-grand homme. La politique du roi s'accordait en cela avec ſon goût. Il avait envie de flatter les quakers en aboliſſant les lois contre les non-conformiſtes, afin de pouvoir introduire la religion catholique à la faveur de cette liberté. Toutes les ſectes d'Angleterre virent le piége, et ne s'y laiſsèrent pas prendre ; elles ſont toujours réunies contre le catholiciſme, leur ennemi commun. Mais *Penn* ne crut pas devoir renoncer à ſes principes, pour favoriſer des proteſtans qui le haïſſaient, contre un roi qui l'aimait. Il avait établi la liberté de conſcience en Amérique, il n'avait pas envie de vouloir paraître la détruire en Europe ; il demeura donc fidelle à *Jacques II*, au point qu'il fut généralement accuſé d'être jéſuite. Cette calomnie l'affligea ſenſiblement : il fut obligé de s'en juſtifier par des écrits publics. Cependant le malheureux *Jacques II*, qui, comme preſque tous les

Stuarts, était un composé de grandeur et de faibleſſe, et qui, comme eux, en fit trop et trop peu, perdit ſon royaume ſans qu'il y eût une épée de tirée, et ſans qu'on pût dire comment la choſe arriva. Toutes les ſectes anglaiſes reçurent de *Guillaume III* et de ſon parlement, cette même liberté qu'elles n'avaient pas voulu tenir des mains de *Jacques*. Ce fut alors que les quakers commencèrent à jouir par la force des lois de tous les priviléges dont ils ſont en poſſeſſion aujourd'hui. *Penn*, après avoir vu enfin ſa ſecte établie ſans contradiction dans le pays de ſa naiſſance, retourna en Penſilvanie. Les ſiens et les Américains le reçurent avec des larmes de joie, comme un père qui revenait voir ſes enfans. Toutes ſes lois avaient été religieuſement obſervées pendant ſon abſence; ce qui n'était arrivé à aucun légiſlateur avant lui. Il reſta quelques années à Philadelphie: il en partit enfin malgré lui, pour aller ſolliciter à Londres de nouveaux avantages en faveur du commerce des Penſilvains; il ne les revit plus; il mourut à Londres en 1718.

Ce fut ſous le règne de *Charles II* qu'ils obtinrent le noble privilége de ne jamais jurer, et d'être crus en juſtice ſur leur parole. Le chancelier, homme d'eſprit, leur parla ainſi: „ Mes amis, *Jupiter* ordonna un jour

» que toutes les bêtes de ſomme vinſſent » ſe faire ferrer. Les ânes repréſentèrent que » leur loi ne le permettait pas. Eh bien, dit » *Jupiter*, on ne vous ferrera point ; mais au » premier faux pas que vous ferez, vous aurez » cent coups d'étrivières. »

Je ne puis deviner quel ſera le ſort de la religion des quakers en Amérique ; mais je vois qu'elle dépérit tous les jours à Londres. Par tout pays la religion dominante, quand elle ne perſécute point, engloutit à la longue toutes les autres. Les quakers ne peuvent être membres du parlement, ni poſſéder aucun office, parce qu'il faudrait prêter ſerment et qu'ils ne veulent point jurer ; ils ſont réduits à la néceſſité de gagner de l'argent par le commerce. Leurs enfans, enrichis par l'induſtrie de leurs pères, veulent jouir, avoir des honneurs, des boutons et des manchettes ; ils ſont honteux d'être appelés *quakers*, et ſe font proteſtans pour être à la mode.

SECTION III.

Quaker ou Qouacre, ou primitif, ou membre de la primitive Eglise chrétienne, ou Penſilvanien, ou Philadelphien.

De tous ces titres, celui que j'aime le mieux eſt celui de philadelphien, *ami des frères.* Il y a bien des ſortes de vanité ; mais la plus belle eſt celle qui, ne s'arrogeant aucun titre, rend preſque tous les autres ridicules.

Je m'accoutume bientôt à voir un bon philadelphien me traiter d'ami et de frère ; ces mots raniment dans mon cœur la charité, qui ſe refroidit trop aiſément. Mais que deux moines s'appellent, s'écrivent, votre révérence ; qu'ils ſe faſſent baiſer la main en Italie et en Eſpagne ; c'eſt le dernier degré d'un orgueil en démence ; c'eſt le dernier degré de ſottiſe dans ceux qui la baiſent ; c'eſt le dernier degré de la ſurpriſe et du rire dans ceux qui ſont témoins de ces inepties. La ſimplicité du philadelphien eſt la ſatire continuelle des évêques qui ſe monſeigneuriſent.

N'avez-vous point de honte, diſait un laïque au fils d'un manœuvre devenu évêque, de vous intituler monſeigneur et prince? eſt-ce

ainſi qu'en uſaient *Barnabé*, *Philippe* et *Jude*? Va, va, dit le prélat, ſi *Barnabé*, *Philippe* et *Jude* l'avaient pu, ils l'auraient fait; et la preuve en eſt, que leurs ſucceſſeurs l'ont fait dès qu'ils l'ont pu.

Un autre, qui avait un jour à ſa table pluſieurs gaſcons, diſait : Il faut bien que je ſois monſeigneur, puiſque tous ces meſſieurs ſont marquis. *Vanitas vanitatum.*

J'ai déjà parlé des quakers à l'article *Egliſe primitive*, et dans les deux ſections précédentes, et c'eſt pour cela que j'en veux parler encore. Je vous prie, mon cher lecteur, de ne point dire que je me répète; car s'il y a deux ou trois pages répétées dans ce dictionnaire, ce n'eſt pas ma faute; c'eſt celle des éditeurs. Je ſuis malade au mont Krapac, je ne puis pas avoir l'œil à tout. J'ai des aſſociés qui travaillent comme moi à la vigne du Seigneur, qui cherchent à inſpirer la paix et la tolérance, l'horreur pour le fanatiſme, la perſécution, la calomnie, la dureté de mœurs et l'ignorance inſolente.

Je vous dirai, ſans me répéter, que j'aime les quakers. Oui, ſi la mer ne me feſait pas un mal inſupportable, ce ſerait dans ton ſein, ô Penſilvanie, que j'irais finir le reſte de ma carrière, s'il y a du reſte. Tu es ſituée au quarantième degré, dans le climat le plus

doux et le plus favorable; tes campagnes ſont fertiles, tes maiſons commodément bâties; tes habitans induſtrieux; tes manufactures en honneur. Une paix éternelle règne parmi tes citoyens; les crimes y ſont preſque inconnus; et il n'y a qu'un ſeul exemple d'un homme banni du pays. Il le méritait bien; c'était un prêtre anglican qui s'étant fait quaker, fut indigne de l'être. Ce malheureux fut ſans doute poſſédé du diable; car il oſa prêcher l'intolérance : il s'appelait *Georges Keith :* on le chaſſa; je ne ſais pas où il eſt allé; mais puiſſent tous les intolérans aller avec lui!

Auſſi de trois cents mille habitans qui vivent heureux chez toi, il y a deux cents mille étrangers. On peut, pour douze guinées, acquérir cent arpens de très-bonne terre; et dans ces cent arpens on eſt véritablement roi, car on eſt libre, on eſt citoyen; vous ne pouvez faire de mal à perſonne, et perſonne ne peut vous en faire; vous penſez ce qu'il vous plaît, et vous le dites ſans que perſonne vous perſécute; vous ne connaiſſez point le fardeau des impôts, continuellement redoublé; vous n'avez point de cour à faire; vous ne redoutez point l'inſolence d'un ſubalterne important. Il eſt vrai qu'au mont Krapac nous vivons à peu-près comme vous; mais nous ne devons la tranquillité dont nous jouiſſons

qu'aux montagnes couvertes de neiges éternelles, et aux précipices affreux qui entourent notre paradis terreſtre. Encore le diable quelquefois franchit-il, comme dans *Milton*, ces précipices et ces monts épouvantables, pour venir infecter de ſon haleine empoiſonnée les fleurs de notre paradis. *Satan* s'était déguiſé en crapaud pour venir tromper deux créatures qui s'aimaient. Il eſt venu une fois chez nous dans ſa propre figure pour apporter l'intolérance. Notre innocence a triomphé de toute la fureur du diable. (1)

QUESTION, TORTURE.

J'AI toujours préſumé que la queſtion, la torture, avait été inventée par des voleurs, qui étant entrés chez un avare, et ne trouvant point ſon tréſor, lui firent ſouffrir mille tourmens juſqu'à ce qu'il le découvrît.

On a dit ſouvent que la queſtion était un moyen de ſauver un coupable robuſte, et de perdre un innocent trop faible; que chez les Athéniens on ne donnait la queſtion que dans les crimes d'Etat; que les Romains n'appliquèrent jamais à la torture un citoyen romain pour ſavoir ſon ſecret.

(1) Ceci fait ſans doute alluſion à la perſécution que voulut exciter *Biord*, évêque d'Annecy, dont il eſt parlé ailleurs.

Que le tribunal abominable de l'inquiſition renouvela ce ſupplice, et que par conſéquent il doit être en horreur à toute la terre.

Qu'il eſt auſſi abſurde d'infliger la torture pour parvenir à la connaiſſance d'un crime, qu'il était abſurde d'ordonner autrefois le duel pour juger un coupable; car ſouvent le coupable était vainqueur, et ſouvent le coupable vigoureux et opiniâtre réſiſte à la queſtion, tandis que l'innocent débile y ſuccombe.

Que cependant le duel était appelé le *jugement de* DIEU, et qu'il ne manque plus que d'appeler la torture le *jugement de* DIEU.

Que la torture eſt un ſupplice plus long et plus douloureux que la mort; qu'ainſi on punit l'accuſé avant d'être certain de ſon crime, et qu'on le punit plus cruellement qu'en le feſant mourir.

Que mille exemples funeſtes ont dû déſabuſer les légiſlateurs de cet uſage affreux.

Que cet uſage eſt aboli dans pluſieurs pays de l'Europe, et qu'on voit moins de grands crimes dans ces pays que dans le nôtre, où la torture eſt pratiquée.

On demande après cela pourquoi la torture eſt toujours admiſe chez les Français qui paſſent pour un peuple doux et agréable?

On répond que cet affreux uſage ſubſiſte

encore parce qu'il eſt établi ; on avoue qu'il y a beaucoup de perſonnes douces et agréables en France, mais on nie que le peuple ſoit humain.

Si on donne la queſtion à des *Jacques Clément*, à des *Jean Châtel*, à des *Ravaillac*, à des *Damiens*, perſonne ne murmurera ; il s'agit de la vie d'un roi et du ſalut de tout l'Etat (1). Mais que des juges d'Abbeville condamnent à la torture un jeune officier pour ſavoir quels ſont les enfans qui ont chanté avec lui une vieille chanſon, qui ont paſſé devant une proceſſion de capucins ſans ôter leur chapeau ; j'oſe preſque dire que cette horreur, perpétrée dans un temps de lumières et de paix, eſt pire que les maſſacres de la Saint-Barthelemi, commis dans les ténèbres du fanatiſme.

Nous l'avons déjà inſinué ; et nous voudrions le graver bien profondément dans tous les cerveaux et dans tous les cœurs. (*)

(1) Lorſque l'impératrice-reine demanda ſur cet objet l'avis des juriſconſultes les plus éclairés de ſes Etats, celui qui propoſa d'abolir la torture, crut devoir ſoutenir que le ſeul cas pour lequel elle pût être conſervée était le crime de lèſe-majeſté. L'impératrice lut ſon livre et abolit la torture ſans aucune réſerve. Une ſouveraine a oſé faire plus qu'un philoſophe n'avait oſé dire.

(*) Voyez TORTURE.

QUETE.

QUETE.

L'ON compte quatre-vingt-dix-huit ordres monaſtiques dans l'Egliſe; ſoixante-quatre qui ſont rentés, et trente-quatre qui vivent de quête, *ſans aucune obligation*, diſent-ils, *de travailler, ni corporellement ni ſpirituellement, pour gagner leur vie; mais ſeulement pour éviter l'oiſiveté: et comme ſeigneurs directs de tout le monde, et participans à la ſouveraineté de* DIEU *en l'empire de l'univers, ils ont droit de vivre aux dépens du public, ſans faire que ce qu'il leur plaira.*

Ces propres paroles ſe liſent dans un livre très-curieux intitulé, *les heureux Succès de la piété;* et les raiſons qu'en allégue l'auteur ne ſont pas moins convaincantes. „Depuis, dit-il, „ que le cénobite a conſacré à JESUS-CHRIST „ le droit de ſe ſervir des biens temporels, le „ monde ne poſsède plus rien qu'à ſon refus; „ et il voit les royaumes et les ſeigneuries „ comme des uſages que ſa libéralité a laiſſés en „ fief. C'eſt ce qui le rend ſeigneur du monde, „ poſſédant tout par un domaine direct, parce „ que s'étant rendu une poſſeſſion de JESUS-„ CHRIST par le vœu, et le poſſédant, il „ prend aucunement (en quelque manière) „ part à ſa ſouveraineté. Le religieux a même

„ cet avantage ſur le prince, qu'il ne lui faut „ point d'armes pour lever ce que le peuple „ doit à ſon exercice: il poſsède les affections „ devant que de recevoir les libéralités, et „ ſon empire s'étend plus ſur les cœurs que „ ſur les biens. „

Ce fut *François d'Aſſiſe* qui, l'an 1209, imagina cette nouvelle manière de vivre de quête; mais voici ce que porte ſa règle (*a*): Les frères à qui DIEU en a donné le talent travailleront fidellement, en ſorte qu'ils évitent l'oiſiveté ſans éteindre l'eſprit d'oraiſon, et pour récompenſe de leur travail ils recevront leurs beſoins corporels pour eux et pour leurs frères, ſuivant l'humilité et la pauvreté; mais ils ne recevront point d'argent. Les frères n'auront rien en propre, ni maiſon, ni lieu, ni autre choſe; mais, ſe regardant comme étrangers en ce monde, ils iront avec confiance demander l'aumône.

Remarquons, avec le judicieux *Fleury*, que ſi les inventeurs des nouveaux ordres mendians n'étaient pas canoniſés pour la plupart, on pourrait les ſoupçonner de *s'être laiſſé ſéduire à l'amour propre, et d'avoir voulu ſe diſtinguer par leur raffinement au-deſſus des autres.* Mais ſans préjudice de leur ſainteté, on peut

(*a*) Chap. V et VI.

librement attaquer leurs lumières ; et le pape *Innocent III* avait raiſon de faire difficulté d'approuver le nouvel inſtitut de S[t] *François ;* et plus encore le concile de Latran, tenu en 1215, de défendre de nouvelles religions, c'eſt-à-dire de nouveaux ordres ou congrégations.

Cependant, comme au treizième ſiècle l'on était touché des déſordres que l'on avait devant les yeux, de l'avarice du clergé, de ſon luxe, de ſa vie molle et voluptueuſe qui avait gagné les monaſtères rentés, l'on fut ſi frappé de ce renoncement à la poſſeſſion des biens temporels en particulier et en commun, qu'au chapitre général que S[t] *François* tint près d'Aſſiſe, en 1219, où il ſe trouva plus de cinq mille frères mineurs qui campèrent en raſe campagne, ils ne manquèrent de rien par la charité des villes voiſines. On voyait accourir de tous les pays les eccléſiaſtiques, les laïques, la nobleſſe, le petit peuple, et non-ſeulement leur fournir les choſes néceſſaires, mais s'empreſſer à les ſervir de leurs propres mains avec une ſainte émulation d'humilité et de charité.

S[t] *François*, par ſon teſtament, avait fait une défenſe expreſſe à ſes diſciples de demander au pape aucun privilége, et de donner aucune explication à ſa règle ; mais quatre ans

après ſa mort, dans un chapitre aſſemblé l'an 1230, ils obtinrent du pape *Grégoire IX* une bulle qui déclare qu'ils ne ſont point obligés à l'obſervation de ſon teſtament, et qui explique la règle en pluſieurs articles. Ainſi le travail des mains, ſi recommandé dans l'Ecriture, et ſi bien pratiqué par les premiers moines, eſt devenu odieux; et la mendicité, odieuſe auparavant, eſt devenue honorable.

Auſſi trente ans après la mort de S[t] *François*, on remarquait déjà un relâchement extrême dans les ordres de ſa fondation. Nous n'en citerons pour preuve que le témoignage de ſaint *Bonaventure*, qui ne peut être ſuſpect. C'eſt dans la lettre qu'il écrivit en 1257, étant général de l'ordre, à tous les provinciaux et les gardiens. Cette lettre eſt dans ſes Opuſcules, tome II, page 352. Il ſe plaint de la multitude des affaires pour leſquelles ils requéraient de l'argent, de l'oiſiveté de divers frères, de leur vie vagabonde, de leurs importunités à demander, des grands bâtimens qu'ils élevaient, enfin de leur avidité des ſépultures et des teſtamens. S[t] *Bonaventure* n'eſt pas le ſeul qui ſe ſoit élevé contre ces abus, puiſque M. *le Camus*, évêque de Belley, obſerve que le ſeul ordre des minoritains a ſouffert plus de vingt-cinq réformes en quatre

cents ans. Difons un mot fur chacun de ces griefs, que tant de réformes n'ont pu déraciner encore.

Les frères mendians, fous prétexte de charité, fe mêlaient de toutes fortes d'affaires publiques et particulières. Ils entraient dans le fecret des familles, et fe chargeaient de l'exécution des teftamens ; ils prenaient des députations pour négocier la paix entre les villes et les princes. Les papes furtout leur donnaient volontiers des commiffions, comme à des gens fans conféquence, qui voyageaient à peu de frais, et qui leur étaient entièrement dévoués ; ils les employaient même quelquefois à des levées de deniers.

Mais une chofe plus fingulière encore, c'eft le tribunal de l'inquifition dont ils fe chargèrent. On fait que dans ce tribunal odieux il y a capture de criminels, prifon, torture, condamnations, confifcations, peines infamantes et fort fouvent corporelles par le bras féculier. Il eft fans doute bien étrange de voir des religieux, fefant profeffion de l'humilité la plus profonde et de la pauvreté la plus exacte, transformés tout d'un coup en juges criminels, ayant des appariteurs et des familiers armés, c'eft-à-dire des gardes et des tréfors à leur difpofition, fe rendant ainfi terribles à toute la terre.

Nous gliſſons ſur le mépris du travail des mains, qui attire l'oiſiveté chez les mendians comme chez les autres religieux. De là cette vie vagabonde que S[t] *Bonaventure* reproche à ces frères, leſquels, dit-il, ſont à charge à leurs hôtes, et ſcandaliſent au lieu d'édifier. Leur importunité à demander fait craindre leur rencontre comme celle des voleurs. En effet, cette importunité eſt une eſpèce de violence à laquelle peu de gens ſavent réſiſter, ſurtout à l'égard de ceux dont l'habit et la profeſſion ont attiré du reſpect; et d'ailleurs c'eſt une ſuite naturelle de la mendicité, car enfin il faut vivre. D'abord la faim et les autres beſoins preſſans font vaincre la pudeur d'une éducation honnête, et quand une fois on a franchi cette barrière, on ſe fait un mérite et un honneur d'avoir plus d'induſtrie qu'un autre à attirer les aumônes.

La grandeur et la curioſité des bâtimens, ajoute le même ſaint, incommodent nos amis qui fourniſſent à la dépenſe, et nous expoſent aux mauvais jugemens des hommes. Ces frères, dit auſſi *Pierre des Vignes*, qui dans la naiſſance de leur religion ſemblaient fouler aux pieds la gloire du monde, reprennent le faſte qu'ils ont quitté; n'ayant rien, ils poſsèdent tout, et ſont plus riches que les riches mêmes. On connaît ce mot de *du Freſny* à *Louis XIV:* Sire,

je ne regarde jamais le nouveau louvre ſans m'écrier : Superbe monument de la magnificence d'un des plus grands rois qui de ſon nom ait rempli la terre, palais digne de nos monarques, vous ſeriez achevé ſi l'on vous avait donné à l'un des quatre ordres mendians pour tenir ſes chapitres et loger ſon général.

Quant à leur avidité des ſépultures et des teſtamens, *Matthieu Pâris* l'a peinte en ces termes : Ils ſont ſoigneux d'aſſiſter à la mort des grands, au préjudice des paſteurs ordinaires : ils ſont avides de gain, et extorquent des teſtamens ſecrets ; ils ne recommandent que leur ordre, et le préfèrent à tous les autres. *Sauval* rapporte auſſi qu'en 1502, *Gilles Dauphin*, général des cordeliers, en conſidération des bienfaits que ſon ordre avait reçus de meſſieurs du parlement de Paris, envoya aux préſidens, conſeillers et greffiers la permiſſion de ſe faire enterrer en habit de cordelier. L'année ſuivante il gratifia d'un ſemblable brevet les prévôt des marchands et échevins, et les principaux officiers de la ville. Il ne faut pas regarder cette permiſſion comme une ſimple politeſſe, s'il eſt vrai que S[t] *François* fait régulièrement chaque année une deſcente en purgatoire pour en tirer les ames de ceux qui ſont morts dans l'habit de ſon ordre, comme l'aſſuraient ces religieux.

Voici un trait à ce ſujet qui ne ſera pas hors de propos : *L'Etoile*, dans ſes Mémoires, année 1577, raconte qu'une fille fort belle déguiſée en homme, et qui ſe feſait appeler *Antoine*, fut découverte et priſe dans le couvent des cordeliers de Paris. Elle ſervait entre autres frères *Jacques Berſon*, qu'on appelait l'enfant de Paris, et le cordelier aux belles mains. Ces révérends pères diſaient tous qu'ils croyaient que c'était un vrai garçon. Elle en fut quitte pour le fouet, qui fut grand dommage à la chaſteté de cette fille qui ſe diſait mariée, et qui par dévotion avait ſervi dix ou douze ans ces bons religieux, ſans jamais avoir été intéreſſée en ſon honneur. Peut-être croyait-elle s'exempter après la mort d'un long ſéjour en purgatoire ; c'eſt ce que *l'Etoile* ne dit pas.

Le même évêque de Belley, que nous avons déjà cité, prétend qu'un ſeul ordre de mendians coûte par an trente millions d'or pour le vêtement et la nourriture de ſes moines, ſans compter l'extraordinaire ; de ſorte qu'il n'y a point de prince catholique qui lève tant ſur ſes ſujets, que les cénobites mendians qui ſont dans ſes Etats exigent de ſes peuples. Que ſera-ce ſi on y ajoute les trente-trois autres ordres ? On verra, dit-il, que les trente-quatre enſemble tirent plus des peuples

chrétiens que les ſoixante-quatre de cénobites rentés ni tous les autres eccléſiaſtiques n'ont de bien. Avouons que c'eſt beaucoup dire.

QUISQUIS (DU) DE RAMUS OU LA RAMÉE;

Avec quelques obſervations utiles ſur les perſécuteurs, les calomniateurs et les feſeurs de libelles.

IL vous importe fort peu, mon cher lecteur, qu'une des plus violentes perſécutions excitées au ſeizième ſiècle, contre *Ramus*, ait eu pour objet la manière dont on devait prononcer *quiſquis* et *quanquam*.

Cette grande diſpute partagea long-temps tous les régens de collége et tous les maîtres de penſion du ſeizième ſiècle; mais elle eſt aſſoupie aujourd'hui, et probablement ne ſe réveillera pas.

Voulez-vous apprendre (*a*) ſi M. *Gallandius Torticolis paſſait M. Ramus ſon ennemi en l'art oratoire, ou ſi M. Ramus paſſait M. Gallandius Torticolis?* vous pourrez vous ſatisfaire en conſultant *Thomas Freigius, in Vitâ Rami;* car

(*a*) Voyez Brantôme, *Hommes illuſtres*, tome II.

Thomas Freigius eſt un auteur qui peut être utile aux curieux, quoi qu'en diſe *Banoſius*.

Mais que ce *Ramus* ou *la Ramée*, fondateur d'une chaire de mathématiques au collége royal de Paris, bon philoſophe dans un temps où l'on ne pouvait guère en compter que trois, *Montaigne*, *Charron* et de *Thou* l'hiſtorien; que ce *Ramus*, homme vertueux dans un ſiècle de crimes, homme aimable dans la ſociété, et même ſi on veut bel eſprit; qu'un tel homme, dis-je, ait été perſécuté toute ſa vie; qu'il ait été aſſaſſiné par des profeſſeurs et des écoliers de l'univerſité; qu'on ait traîné les lambeaux de ſon corps ſanglant aux portes de tous les colléges, comme une juſte réparation faite à la gloire d'*Ariſtote;* que cette horreur, dis-je encore, ait été commiſe à l'édification des ames catholiques et pieuſes, ô Français! avouez que cela eſt un peu velche.

On me dit que depuis ces temps les choſes ſont bien changées en Europe, que les mœurs ſe ſont adoucies, qu'on ne perſécute plus les gens juſqu'à la mort. Quoi donc! n'avons-nous pas déjà obſervé dans ce dictionnaire que le reſpectable *Barnevelt*, le premier homme de la Hollande, mourut ſur l'échafaud pour la plus folle et la plus impertinente diſpute qui ait jamais troublé les cerveaux théologiques?

Que le procès criminel du malheureux *Théophile* n'eut sa source que dans quatre vers d'une ode que les jésuites *Garasse* et *Voisin* lui imputèrent, qu'ils le poursuivirent avec la fureur la plus violente et les artifices les plus noirs, qu'ils le firent brûler en effigie? (*)

Que de nos jours cet autre procès de la *Cadière* ne fut intenté que par la jalousie d'un jacobin contre un jésuite qui avait disputé avec lui sur la grâce?

Qu'une misérable querelle de littérature dans un café fut la première origine de ce fameux procès de *Jean-Baptiste Rousseau* le poëte; procès dans lequel un philosophe innocent fut sur le point de succomber par des manœuvres bien criminelles?

N'avons-nous pas vu l'abbé *Guyot des Fontaines* dénoncer le pauvre abbé *Pellegrin* comme auteur d'une pièce de théâtre, et lui faire ôter la permission de dire la messe qui était son gagne-pain?

Le fanatique *Jurieu* ne persécuta-t-il pas sans relâche le philosophe *Bayle*; et lorsqu'il fut parvenu enfin à le faire dépouiller de sa pension et de sa place, n'eut-il pas l'infamie de le persécuter encore?

(*) Voyez l'article THEOPHILE, dans les Lettres à S. A. monseigneur le prince de..... *Mélanges littér.* tome II, page 54.

Le théologien *Lange* n'accufa-t-il pas *Wolf*, non-feulement de ne pas croire en DIEU, mais encore d'avoir infinué dans fon cours de géométrie qu'il ne fallait pas s'enrôler au fervice du fecond roi de Pruffe? Et fur cette belle délation, le roi ne donna-t-il pas au vertueux *Wolf* le choix de fortir de fes Etats dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu? Enfin, la cabale jéfuitique ne voulut-elle pas perdre *Fontenelle?*

Je vous citerais cent exemples de fureurs de la jaloufie pédantefque; et j'ofe maintenir, à la honte de cette indigne paffion, que fi tous ceux qui ont perfécuté les hommes célèbres ne les ont pas traités comme les gens de collége traitèrent *Ramus*, c'eft qu'ils ne l'ont pas pu.

C'eft furtout dans la canaille de la littérature, et dans la fange de la théologie, que cette paffion éclate avec le plus de rage.

Nous allons, mon cher lecteur, vous en donner quelques exemples.

Exemples des perfécutions que des hommes de lettres inconnus ont excitées ou tâché d'exciter contre des hommes de lettres connus.

LE catalogue des perfécutions ferait bien long; il faut fe borner.

Le premier qui éleva l'orage contre le très-estimable et très-regretté *Helvétius*, fut un petit convulsionnaire.

Si ce malheureux avait été un véritable homme de lettres, il aurait pu relever avec honnêteté les défauts du livre.

Il aurait pu remarquer que ce mot *esprit* étant seul ne signifie pas l'entendement humain, titre convenable au livre de *Locke*; qu'en français le mot *esprit* ne veut dire ordinairement que pensée brillante. Ainsi la manière de bien penser dans les ouvrages d'*esprit* signifie, dans le titre de ce livre, la manière de mettre de la justesse dans les ouvrages agréables, dans les ouvrages d'imagination. Le titre *Esprit*, sans aucune explication, pouvait donc paraître équivoque; et c'était assurément une bien petite faute.

Ensuite, en examinant le livre, on aurait pu observer :

Que ce n'est point parce que les singes ont les mains différentes de nous qu'ils ont moins de pensées; car leurs mains sont comme les nôtres.

Qu'il n'est pas vrai que l'homme soit l'animal le plus multiplié sur la terre; car dans chaque maison il y a deux ou trois mille fois plus de mouches que d'hommes.

Qu'il est faux que du temps de *Néron* on

ſe plaignît de la doctrine de l'autre monde nouvellement introduite, laquelle énervait les courages ; car cette doctrine était introduite depuis long-temps. (*b*)

Qu'il eſt faux que les mots nous rappellent des images ou des idées ; car les images ſont des idées : il fallait dire des idées ſimples ou compoſées.

Qu'il eſt faux que la Suiſſe aït à proportion plus d'habitans que la France et l'Angleterre.

Qu'il eſt faux que le mot de *libre* ſoit le ſynonyme d'*éclairé :* liſez le chapitre de *Locke* ſur la puiſſance.

Qu'il eſt faux que les Romains aient accordé à *Céſar* ſous le nom d'*imperator*, ce qu'ils lui refuſaient ſous le nom de *rex ;* car ils le créèrent dictateur perpétuel, et quiconque avait gagné une bataille était *imperator. Cicéron* était *imperator.*

Qu'il eſt faux que la ſcience ne ſoit que le ſouvenir des idées d'autrui ; car *Archimède* et *Newton* inventaient.

Qu'il eſt faux autant que déplacé de dire que la *le Couvreur* et *Ninon* aient eu autant d'eſprit qu'*Ariſtote* et *Solon ;* car *Solon* fit des lois, *Ariſtote* quelques livres excellens, et nous n'avons rien de ces deux demoiſelles.

Qu'il eſt faux de conclure que l'eſprit ſoit

(*b*) Voyez *Cicéron*, *Lucrèce*, *Virgile*, &c.

le premier des dons, de ce que l'envie permet à chacun d'être le panégyriſte de ſa probité, et qu'il n'eſt pas permis de vanter ſon eſprit; car premièrement, il n'eſt permis de parler de ſa probité que quand elle eſt attaquée; ſecondement, l'eſprit eſt un ornement dont il eſt impertinent de ſe vanter, et la probité une choſe néceſſaire dont il eſt abominable de manquer.

Qu'il eſt faux que l'on devienne ſtupide dès qu'on ceſſe d'être paſſionné; car, au contraire, une paſſion violente rend l'ame ſtupide ſur tous les autres objets.

Qu'il eſt faux que tous les hommes ſoient nés avec les mêmes talens; car dans toutes les écoles des arts et des ſciences, tous ayant les mêmes maîtres, il y en a toujours très-peu qui réuſſiſſent.

Qu'enfin, ſans aller plus loin, cet ouvrage d'ailleurs eſtimable eſt un peu confus, qu'il manque de méthode, et qu'il eſt gâté par des contes indignes d'un livre de philoſophie.

Voilà ce qu'un véritable homme de lettres aurait pu remarquer. Mais de crier au déiſme et à l'athéiſme tout à la fois, de recourir indignement à ces deux accuſations contradictoires, de cabaler pour perdre un homme d'un très-grand mérite, pour le dépouiller lui

et ſon approbateur de leurs charges, de ſolliciter contre lui non-ſeulement la ſorbonne qui ne peut faire aucun mal par elle-même, mais le parlement qui en pouvait faire beaucoup; ce fut la manœuvre la plus lâche et la plus cruelle; et c'eſt ce qu'ont fait deux ou trois hommes pétris de fanatiſme, d'orgueil et d'envie.

Du gazetier eccléſiaſtique.

LORSQUE l'Eſprit des lois parut, le gazetier eccléſiaſtique ne manqua pas de gagner de l'argent, ainſi que nous l'avons déjà remarqué, en accuſant, dans deux feuilles abſurdes, le préſident de *Monteſquieu* d'être déiſte et athée. Sous un autre gouvernement *Monteſquieu* eût été perdu; mais les feuilles du gazetier qui, à la vérité, furent bien vendues, parce qu'elles étaient calomnieuſes, lui valurent auſſi les ſifflets et l'horreur du public.

De Patouillet.

UN ex-jéſuite, nommé *Patouillet*, s'aviſa de faire, en 1764, un mandement ſous le nom d'un prélat, dans lequel il accuſait encore deux hommes de lettres connus d'être déiſtes et athées, ſelon la louable coutume de ces

meſſieurs. Mais, comme ce mandement attaquait auſſi tous les parlemens du royaume, et que d'ailleurs il était écrit d'un ſtyle de collége, il ne fut guère connu que du procureur-général qui le déféra, et du bourreau qui le brûla.

Du journal chrétien.

QUELQUES écrivains avaient entrepris un journal chrétien, comme ſi les autres journaux étaient idolâtres. Ils vendaient leur chriſtianiſme vingt ſous par mois, enſuite ils le propoſèrent à quinze, il tomba à douze, puis diſparut à jamais. Ces bonnes gens avaient, en 1760, renouvelé l'accuſation ordinaire de déiſme et d'athéiſme contre M. de *Saint-Foix*, à l'occaſion de quelques faits très-vrais rapportés dans *l'hiſtoire des rues de Paris*. Ils trouvèrent cette fois-là dans l'auteur qu'ils attaquaient, un homme qui ſe défendait mieux que *Ramus :* il leur fit un procès criminel au châtelet. Ces chrétiens furent obligés de ſe rétracter, après quoi ils reſtèrent dans leur néant.

De Nonotte.

UN autre ex-jéſuite, nommé *Nonotte*, dont nous avons quelquefois dit deux mots

pour le faire connaître, fit encore la même manœuvre en deux volumes, et répéta les accusations de déisme et d'athéisme contre un homme assez connu. Sa grande preuve était que cet homme avait, cinquante ans auparavant, traduit dans une tragédie deux vers de *Sophocle*, dans lesquels il est dit que les prêtres païens s'étaient souvent trompés. *Nonotte* envoya son livre à Rome au secrétaire des brefs ; il espérait un bénéfice et n'en eut point ; mais il obtint l'honneur inestimable de recevoir une lettre du secrétaire des brefs.

C'est une chose plaisante que tous ces dogues attaqués de la rage aient encore de la vanité. Ce *Nonotte*, régent de collége et prédicateur de village, le plus ignorant des prédicateurs, avait imprimé dans son libelle que *Constantin* fut en effet très-doux et très-honnête dans sa famille ; qu'en conséquence le *Labarum* s'était fait voir à lui dans le ciel ; que *Dioclétien* avait passé toute sa vie à massacrer des chrétiens pour son plaisir, quoiqu'il les eût protégés sans interruption pendant dix-huit années ; que *Clovis* ne fut jamais cruel ; que les rois de ce temps-là n'eurent jamais plusieurs femmes à la fois ; que les confessionnaux furent en usage dès les premiers siècles de l'Eglise ; que ce fut une action très-méritoire de faire une croisade contre le

comte de Toulouſe, de lui donner le fouet, et de le dépouiller de ſes Etats.

M. *Damilaville* daigna relever les erreurs de *Nonotte*, et l'avertit qu'il n'était pas poli de dire de groſſes injures, ſans aucune raiſon, à l'auteur de l'*Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations ;* qu'un critique eſt obligé d'avoir toujours raiſon, et que *Nonotte* avait trop rarement obſervé cette loi.

Comment ! s'écrie *Nonotte ;* je n'aurais pas toujours raiſon, moi qui ſuis jéſuite, ou qui du moins l'ai été ! Je pourrais me tromper, moi qui ai régenté en province et qui même ai prêché ! Et voilà *Nonotte* qui fait encore un gros livre, pour prouver à l'univers que s'il s'eſt trompé, c'eſt ſur la foi de quelques jéſuites ; que par conſéquent on doit le croire. Et il entaſſe, il entaſſe bévue ſur bévue, pour ſe plaindre à l'univers du tort qu'on lui fait, pour éclairer l'univers très-peu inſtruit de la vanité de *Nonotte* et de ſes erreurs.

Tous ces gens-là trouvent toujours mauvais qu'on oſe ſe défendre contre eux. Ils reſſemblent au *Scaramouche* de l'ancienne comédie italienne, qui volait un rabat de point à *Mézétin :* celui-ci déchirait un peu le rabat en ſe défendant ; et *Scaramouche* lui diſait : Comment ! inſolent, vous me déchirez mon rabat !

De Larcher, ancien répétiteur du collége Mazarin.

Une autre lumière de collége, un nommé *Larcher*, pouvait, ſans être un méchant homme, faire un méchant livre de critique, dans lequel il ſemble inviter toutes les belles dames de Paris à venir coucher pour de l'argent dans l'égliſe Notre-Dame, avec tous les rouliers et tous les bateliers, et cela par dévotion. Il prétend que les jeunes pariſiens ſont fort ſujets à la ſodomie ; il cite pour ſon garant un auteur grec ſon favori. Il s'étend avec complaiſance ſur la beſtialité ; et il ſe fâche ſérieuſement de ce que dans un errata de ſon livre on a mis par mégarde, *beſtialité ;* liſez *bêtiſe.*

Mais ce même *Larcher* commence ſon livre comme ceux de ſes confrères, par vouloir faire brûler l'abbé *Bazin.* Il l'accuſe de déiſme et d'athéiſme, pour avoir dit que les fléaux qui affligent la nature viennent tous de la Providence. Et après cela M. *Larcher* eſt tout étonné qu'on ſe ſoit moqué de lui.

A préſent que toutes les impoſtures de ces meſſieurs ſont reconnues, que les délateurs en fait de religion ſont devenus l'opprobre du genre-humain ; que leurs livres, s'ils trouvent deux ou trois lecteurs, n'excitent que

la risée ; c'est une chose divertissante de voir comment tous ces gens-là s'imaginent que l'univers a les yeux sur eux ; comme ils accumulent brochures sur brochures, dans lesquelles ils prennent à témoin tout le public de leurs innombrables efforts pour inspirer les bonnes mœurs, la modération et la piété.

Des libelles de Langleviel, dit la Beaumelle.

On a remarqué que tous ces écrivains subalternes de libelles diffamatoires sont un composé d'ignorance, d'orgueil, de méchanceté et de démence. Une de leurs folies est de parler toujours d'eux-mêmes, eux qui par tant de raisons sont forcés de se cacher.

Un des plus inconcevables héros de cette espèce est un certain *Langleviel de la Beaumelle*, qui atteste tout le public qu'on a mal orthographié son nom. Je m'appelle *Langleviel*, et non pas *Langlevieux*, dit-il dans une de ses immortelles productions ; donc tout ce qu'on me reproche est faux, et ne peut porter sur moi.

Dans une autre lettre, voici comme il parle à l'univers attentif : „ Le 6 du même mois „ parut mon ode : on la trouva très-belle, „ et elle l'était pour Copenhague où je l'en- „ voyai, et autant pour Berlin, où il y a

„ peut-être moins de goût qu'à Copenhague. „ J'avais le projet de faire imprimer les Claſ- „ ſiques français ; mais j'en fus détourné, le „ 27 janvier, par une aventure de galanterie „ qui eut des ſuites funeſtes. Je fus volé par „ le capitaine *Cocchius*, dont la femme m'avait „ fait des agaceries à l'opéra. Je fus con- „ damné ſans avoir été interrogé ni confronté, „ et je fus conduit à Spandau. J'écrivis au „ roi. Je crois que *Darget* ſupprima mes lettres. „ Il écrivit à l'ingénieur *Lefèvre* qu'on ne „ cherchait qu'à me jouer un mauvais tour. „ Vous voyez que *Darget* ne me diſait pas „ bien finement que ſon maître avait des „ impreſſions fâcheuſes contre moi. „

Eh, pauvre homme ! qui dans le monde peut s'embarraſſer ſi tu as donné une galanterie à madame *Cocchius*, ou ſi madame *Cocchius* te l'a donnée? qu'importe que tu ayes été volé par M. *Cocchius* ou que tu l'ayes volé ? qu'importe que *Darget* ſe ſoit moqué de toi ? qui ſaura jamais qu'un natif des Cévènes ait fait une ode à Copenhague ?

On retrouve par-tout la mouche d'*Eſope* qui dû fond d'un char, dans un chemin ſablonneux, s'écriait : *Que j'élève de pouſſière !*

L'orgueil des petits conſiſte à parler toujours de ſoi ; l'orgueil des grands eſt de n'en jamais parler. Ce dernier orgueil eſt infiniment plus

noble ; mais il eſt quelquefois un peu inſultant pour la compagnie. Il veut dire : Meſſieurs, vous ne valez pas la peine que je cherche à être eſtimé de vous.

Tout homme a de l'orgueil ; tout homme eſt ſenſible. Le plus habile eſt celui qui ſait le mieux cacher ſon jeu.

Il y a un cas où l'on eſt malheureuſement obligé de parler de ſoi, et même très-long-temps ; c'eſt quand on a un procès. Alors il faut bien inſtruire ſes juges C'eſt un devoir de leur donner bonne opinion de vous. *Cicéron*, en plaidant *pro domo ſuâ*, fut obligé de rappeler ſes ſervices à la république : *Démoſthènes* avait été réduit à la même néceſſité dans ſa harangue contre *Echine*. Hors de là taiſez-vous, et ne faites parler que votre mérite, ſi vous en avez.

La mère du maréchal de *Villars* diſait à ſon fils : Ne parlez jamais de vous qu'au roi, et de votre femme à perſonne.

On pardonne à un tailleur qui vous apporte votre habit, de vouloir vous perſuader qu'il eſt un très-bon ouvrier. Sa fortune dépend de l'opinion qu'il vous inſpire.

Il était permis à *du Belloi* de vanter un peu les vers durs et mal faits de ſon Siége de Calais ; toute ſon exiſtence était fondée ſur cette pièce, auſſi inſipide qu'éblouiſſante. Si

Racine avait parlé ainsi d'Iphigénie, il aurait révolté les lecteurs.

C'est presque toujours par orgueil qu'on attaque de grands noms. *La Beaumelle*, dans un de ses libelles, insulte MM. d'*Erlac*, de *Sinner*, de *Diesbac*, de *Vatteville*, &c. et il s'en justifie en disant que c'est un ouvrage de politique. Mais dans ce même libelle qu'il appelle son livre de politique, il dit en propres mots (*c*) : *Une république fondée par Cartouche aurait eu de plus sages lois que la république de Solon*. Quel respect cet homme a pour les voleurs !

(*d*) *Le roi de Prusse ne tient son sceptre que de l'abus que l'empereur a fait de sa puissance, et de la lâcheté des autres princes*. Quel juge des rois et des royaumes !

(*e*) *Pourquoi aurions-nous de l'horreur du régicide de Charles I ? il serait mort aujourd'hui.*

Quelle raison, ou plutôt quelle exécrable démence ! Sans doute, il serait mort aujourd'hui, puisque cet horrible parricide fut commis en 1649. Ainsi donc il ne faut pas, selon *Langleviel*, détester *Ravaillac*, parce que le grand *Henri IV* fut assassiné en 1610.

(*f*) *Cromwell et Richelieu se ressemblent*. Cette

(*c*) Num. XXXIII.

(*d*) Num. CLXXXIII.

(*e*) Num. CCX.

(*f*) *Ibid.*

ressemblance

reſſemblance eſt difficile à trouver, mais la folie atroce de l'auteur eſt aiſée à reconnaître.

Il parle de meſſieurs de *Maurepas*, *Chauvelin*, *Machault*, *Berrier*, en les nommant par leurs noms ſans y mettre le *monſieur;* et il en parle avec un ton d'autorité qui fait rire.

Enſuite il fit le roman des Mémoires de madame de *Maintenon*, dans lequel il outrage les maiſons de *Noailles*, de *Richelieu*, tous les miniſtres de *Louis XIV*, tous les généraux d'armée ; ſacrifiant toujours la vérité à la fiction, pour l'amuſement des lecteurs.

Ce qui paraît ſon chef-d'œuvre en ce genre, c'eſt ſa réponſe à un de nos écrivains qui avait dit en parlant de la France :

„ Je défie qu'on me montre aucune monar-
„ chie ſur la terre dans laquelle les lois, la
„ juſtice diſtributive, les droits de l'humanité,
„ aient été moins foulés aux pieds. „

Voici comme ce monſieur réfute cette aſſertion, qui eſt de la plus exacte vérité.

„ Je ne puis relire ce paſſage ſans indigna-
„ tion, quand je me rappelle toutes les injuſ-
„ tices générales et particulières que commit
„ le feu roi. Quoi ! *Louis XIV* était juſte
„ quand il ramenait tout à lui-même, quand
„ il oubliait (et il l'oubliait ſans ceſſe) que
„ l'autorité n'était confiée à un ſeul que pour
„ la félicité de tous ? Etait-il juſte quand il

„ armait cent mille (*g*) hommes pour venger „ l'affront fait par un fou (*h*) à un de ſes „ ambaſſadeurs ; quand, en 1667, il déclarait „ la guerre à l'Eſpagne pour agrandir ſes Etats, „ malgré la légitimité d'une renonciation „ ſolennelle et libre (*i*) ; quand il envahiſſait „ la Hollande uniquement pour l'humilier ; „ quand il bombardait Gènes pour la punir „ de n'être pas ſon alliée (*k*) ; quand il s'obſti- „ nait à ruiner totalement la France pour „ placer un de ſes petits-fils ſur un trône „ étranger ? (*l*)

„ Etait-il juſte, reſpectait-il les lois, était-il „ plein des droits de l'humanité, quand il „ écraſait ſon peuple d'impôts (*m*), quand „ pour ſoutenir des entrepriſes imprudentes

(*g*) Où cet ignorant a-t-il vu que *Louis XIV* ait levé une armée de cent mille hommes, en 1662, dans la querelle des ambaſſadeurs de France et d'Eſpagne à Londres ?

(*h*) Où a-t-il pris que le baron de *Batteville*, ambaſſadeur d'Eſpagne, était fou ?

(*i*) Où a-t-il pris qu'une renonciation d'une mineure eſt libre ? Il ignore d'ailleurs la loi de dévolution qui adjugeait la Flandre au roi de France.

(*k*) Ce n'était pas pour la punir de n'être pas ſon alliée, mais d'avoir ſecouru ſes ennemis étant ſon alliée.

(*l*) Oublie-t-il les droits du roi d'Eſpagne, le teſtament de *Charles*, les vœux de la nation, l'ambaſſade qui vint demander à *Louis XIV* ſon petit-fils pour roi ? *Langleviel* veut-il détrôner les ſouverains d'Eſpagne, de Naples, de Sicile et de Parme ?

(*m*) Il remit pour quatre millions d'impôts en 1662, et il fournit du blé aux pauvres à ſes dépens.

„ il imaginait mille nouvelles eſpèces de „ tributs, telles que le papier marqué qui „ excita une révolte à Rennes et à Bordeaux; „ quand, en 1691 (*n*), il abymait par quatre-„ vingts édits burſaux quatre-vingts mille „ familles; quand, en 1692 (*o*), il extorquait „ l'argent de ſes ſujets par cinquante-cinq „ édits; quand, en 1693 (*p*), il épuiſait leur „ patience et appauvriſſait leur misère par „ ſoixante autres?

„ Protégeait-il les lois, obſervait-il la juſ-„ tice diſtributive, reſpectait-il les droits de „ l'humanité, feſait-il de grandes choſes pour „ le bien public, mettait-il la France au-deſſus „ de toutes les monarchies de la terre, quand, „ pour abattre par les fondemens un édit „ accordé au cinquième de la nation, il „ ſurſéyait, en 1676, pour trois ans les „ dettes des proſélytes? „ (*q*)

(*n*) Il ne mit aucun impôt ſur le peuple en 1691, dans le plus fort d'une guerre très-ruineuſe. Il créa pour un million de rentes ſur l'hôtel de ville, des augmentations de gages, de nouveaux offices, et pas une ſeule taxe ſur les cultivateurs ni ſur les marchands. Son revenu, cette année, ne monta qu'à cent douze millions deux cents cinquante et un mille livres.

(*o*) Même erreur.

(*p*) Même erreur. Il eſt donc démontré que cet ignorant eſt le plus infame calomniateur; et de qui? de ſes rois.

(*q*) Cette grâce accordée aux proſélytes n'était point à charge à l'Etat: on voit ſeulement, dans cette obſervation, l'audace d'un petit huguenot qui a été apprenti prédicant à Genève, et qui, n'imitant pas la ſageſſe de ſes confrères, s'eſt rendu indigne de la protection qu'il a ſurpriſe en France.

Ce n'eſt pas le ſeul endroit où ce monſieur inſulte avec brutalité à la mémoire d'un de nos grands rois, et qui eſt ſi chère à ſon ſucceſſeur. Il a oſé dire ailleurs que *Louis XIV* avait empoiſonné le marquis de *Louvois* ſon miniſtre (*r*) ; que le régent avait empoiſonné la famille royale (*s*), et que le père du prince de *Condé* d'aujourd'hui avait fait aſſaſſiner *Vergier ;* que la maiſon d'Autriche a des empoiſonneurs à gages.

Une fois il s'eſt aviſé de faire le plaiſant dans une brochure contre l'hiſtoire de *Henri IV*. Quelle plaiſanterie !

„ Je lis avec un charme infini dans l'hiſtoire „ du Mogol (*t*), que le petit-fils de *Sha-Abas* „ fut bercé pendant ſept ans par des femmes, „ qu'enſuite il fut bercé pendant huit ans par „ des hommes ; qu'on l'accoutuma de bonne „ heure à s'adorer lui-même et à ſe croire „ formé d'un autre limon que ſes ſujets ; que „ tout ce qui l'environnait avait ordre de lui „ épargner le pénible ſoin d'agir, de penſer, „ de vouloir, et de le rendre inhabile à

(*r*) Tome III, pages 269 et 270 du *Siècle de Louis XIV*, qu'il falſifia, et qu'il vendit, chargé de notes infames, à un libraire de Francfort, nommé *Eſlinger*, comme il a eu l'impudence de l'avouer lui-même.

(*s*) Tome III, page 323.

(*t*) Page 25.

» toutes les fonctions du corps et de l'ame ;
» qu'en conſéquence un prêtre le diſpenſait
» de la fatigue de prier de ſa bouche le
» grand Etre ; que certains officiers étaient
» prépoſés pour lui mâcher noblement,
» comme dit *Rabelais*, le peu de paroles
» qu'il avait à prononcer ; que d'autres lui
» tâtaient le pouls trois ou quatre fois le jour
» comme à un agoniſant ; qu'à ſon lever,
» qu'à ſon coucher trente ſeigneurs accou-
» raient, l'un pour lui dénouer l'aiguillette,
» l'autre pour le déconſtiper, celui-ci pour
» l'accoutrer d'une chemiſe, celui-là pour
» l'armer d'un cimeterre, chacun pour s'em-
» parer du membre dont il avait la ſurinten-
» dance. Ces particularités me plaiſent, parce
» qu'elles me donnent une idée nette du
» caractère des Indiens, et que d'ailleurs elles
» me font aſſez entrevoir celui du petit-fils
» de *Sha-Abas*, de cet empereur automate. »

Cet homme eſt bien mal inſtruit de l'éducation des princes mogols. Ils ſont à trois ans entre les mains des eunuques, et non entre les mains des femmes. Il n'y a point de ſeigneurs à leur lever et à leur coucher ; on ne leur dénoue point l'aiguillette. On voit aſſez qui l'auteur veut déſigner. Mais reconnaîtra-t-on à ce portrait le fondateur des Invalides, de l'Obſervatoire, de Saint-Cyr, le

protecteur généreux d'une famille royale infortunée, le conquérant de la Franche-Comté, de la Flandre françaiſe, le fondateur de la marine, le rémunérateur éclairé de tous les arts utiles ou agréables, le légiſlateur de la France qui reçut ſon royaume dans le plus horrible déſordre, et qui le mit au plus haut point de la gloire et de la grandeur; enfin le roi que don *Uſtariz*, cet homme d'Etat ſi eſtimé, appelle *un homme prodigieux*, malgré des défauts inſéparables de la nature humaine?

Y reconnaîtra-t-on le vainqueur de Fontenoy et de Laufelt, qui donna la paix à ſes ennemis étant victorieux, le fondateur de l'école militaire qui, à l'exemple de ſon aïeul, n'a jamais manqué de tenir ſon conſeil? Où eſt ce petit-fils automate de *Sha-Abas?*

Qui ne voit la délicate alluſion de ce brave homme, ainſi que la profonde ſcience de ce grand écrivain? il croit que *Sha-Abas* était un mogol, et c'était un perſan de la race des ſofis. Il appelle au haſard ſon petit-fils automate; et ce petit-fils était *Abas*, ſecond fils de *Saïn-Mirza*, qui remporta quatre victoires contre les Turcs, et qui fit enſuite la guerre aux Mogols.

C'eſt ainſi que ce pauvre homme a écrit tous ſes libelles; c'eſt ainſi qu'il fit le pitoyable roman de madame de *Maintenon*, parlant

d'ailleurs de tout à tort et à travers, avec une fuffifance qui ne ferait pas permife au plus favant homme de l'Europe.

De quelle indignation n'eft-on pas faifi quand on voit un miférable échappé des Cévènes, élevé par charité, et fouillé des actions les plus infames, ofer parler ainfi des rois, s'emporter jufqu'à une licence fi effrénée, abufer à ce point du mépris qu'on a pour lui, et de l'indulgence qu'on a eue de ne le condamner qu'à fix mois de cachot!

On ne fait pas combien de telles horreurs font tort à la littérature. C'eft-là pourtant ce qui lui attire des entraves rigoureufes. Ce font ces abominables libelles dignes du feu qui font qu'on eft fi difficile fur les bons livres.

Il vient de paraître un de ces ouvrages de ténèbres (*u*) où, depuis le monarque jufqu'au dernier citoyen, tout le monde eft infulté avec fureur; où la calomnie la plus atroce et la plus abfurde diftille un poifon affreux fur tout ce qu'on refpecte et qu'on aime. L'auteur s'eft dérobé à l'exécration publique, mais *la Beaumelle* s'y eft offert.

Puiffent les jeunes fous qui feraient tentés de fuivre de tels exemples, et qui, fans talens et fans fcience, ont la rage d'écrire, fentir à quoi une telle frénéfie les expofe! On rifque

(*u*) Gazetier cuiraffé.

la corde ſi on eſt connu ; et ſi on ne l'eſt pas, on vit dans la fange et dans la crainte. La vie d'un forçat eſt préférable à celle d'un feſeur de libelles ; car l'un peut avoir été condamné injuſtement aux galères, et l'autre les mérite.

Obſervation ſur tous ces libelles diffamatoires.

QUE tous ceux qui ſont tentés d'écrire de telles infamies ſe diſent : Il n'y a point d'exemple qu'un libelle ait fait le moindre bien à ſon auteur : jamais on ne recueillit de profit ni de gloire dans cette carrière honteuſe. De tous ces libelles contre *Louis XIV*, il n'en eſt pas un ſeul aujourd'hui qui ſoit un livre de bibliothéque, et qui ne ſoit tombé dans un oubli profond. De cent combats meurtriers livrés dans une guerre, et dont chacun ſemblait devoir décider du deſtin d'un Etat, il en eſt à peine trois ou quatre qui laiſſent un long ſouvenir ; les événemens tombent les uns ſur les autres, comme les feuilles dans l'automne pour diſparaître ſur la terre ; et un gredin voudrait que ſon libelle obſcur demeurât dans la mémoire des hommes ! Le gredin vous répond : On ſe ſouvient des vers d'*Horace* contre *Pantolabus*, contre *Nomentanus*, et de ceux de *Boileau* contre *Cotin* et l'abbé de *Pure*. On réplique au gredin : Ce ne ſont point là des libelles ; ſi tu

veux

veux mortifier tes adverſaires, tâche d'imiter *Boileau* et *Horace :* mais quand tu auras un peu de leur bon ſens et de leur génie, tu ne feras plus de libelles.

R.

RAISON.

DANS le temps que toute la France était folle du ſyſtême de *Laſs*, et qu'il était contrôleur-général, un homme qui avait toujours raiſon vint lui dire en préſence d'une grande aſſemblée :

Monſieur, vous êtes le plus grand fou, le plus grand ſot, ou le plus grand fripon, qui ait encore paru parmi nous ; et c'eſt beaucoup dire : voici comme je le prouve : Vous avez imaginé qu'on peut décupler les richeſſes d'un Etat avec du papier ; mais ce papier ne pouvant repréſenter que l'argent repréſentatif des vraies richeſſes qui ſont les productions de la terre et des manufactures, il faudrait que vous euſſiez commencé par nous donner dix fois plus de blé, de vin, de drap et de toile, &c. Ce n'eſt pas aſſez, il faudrait être sûr du débit.

Or vous faites dix fois plus de billets que nous n'avons d'argent et de denrées, donc

vous êtes dix fois plus extravagant, ou plus inepte, ou plus fripon, que tous les contrôleurs ou ſurintendans qui vous ont précédé. Voici d'abord comme je prouve ma majeure:

A peine avait-il commencé ſa majeure, qu'il fut conduit à Saint-Lazare.

Quand il fut ſorti de Saint-Lazare, où il étudia beaucoup et où il fortifia ſa raiſon, il alla à Rome; il demanda une audience publique au pape, à condition qu'on ne l'interromprait point dans ſa harangue; et il lui parla en ces termes:

Saint père, vous êtes un antechriſt, et voici comme je le prouve à votre ſainteté. J'appelle antechriſt ou antichriſt, ſelon la force du mot, celui qui fait tout le contraire de ce que le CHRIST a fait et commandé. Or le CHRIST a été pauvre, et vous êtes très-riche; il a payé le tribut, et vous exigez des tributs; il a été ſoumis aux puiſſances, et vous êtes devenu puiſſance; il marchait à pied, et vous allez à Caſtel-Gandolfe dans un équipage ſomptueux; il mangeait tout ce qu'on voulait bien lui donner, et vous voulez que nous mangions du poiſſon le vendredi et le ſamedi, quand nous habitons loin de la mer et des rivières; il a défendu à *Simon Barjone* de ſe ſervir de l'épée, et vous avez des épées à votre ſervice, &c. &c. &c. donc en ce ſens votre

ſainteté eſt antichriſt. Je vous révère fort en tout autre ſens, et je vous demande une indulgence *in articulo mortis*. On mit mon homme au château Saint-Ange.

Quand il fut ſorti du château Saint-Ange, il courut à Veniſe, et demanda à parler au doge. Il faut, lui dit-il, que votre ſérénité ſoit un grand extravagant d'épouſer tous les ans la mer : car premièrement, on ne ſe marie qu'une fois avec la même perſonne; ſecondement, votre mariage reſſemble à celui d'*Arlequin*, lequel était à moitié fait, attendu qu'il ne manquait que le conſentement de la future; troiſièmement, qui vous a dit qu'un jour d'autres puiſſances maritimes ne vous déclareraient pas inhabile à conſommer le mariage?

Il dit, et on l'enferma dans la tour de Saint-Marc.

Quand il fut ſorti de la tour de Saint-Marc, il alla à Conſtantinople; il eut audience du mufti, et lui parla en ces termes : Votre religion, quoiqu'elle ait de bonnes choſes, comme l'adoration du grand Etre, et la néceſſité d'être juſte et charitable, n'eſt d'ailleurs qu'un réchauffé du judaïſme, et un ramas ennuyeux de contes de ma mère l'oie. Si l'archange *Gabriel* avait apporté de quelque planète les feuilles du Koran à *Mahomet*, toute

l'Arabie aurait vu defcendre *Gabriel :* perfonne ne l'a vu ; donc *Mahomet* n'était qu'un impofteur hardi qui trompa des imbécilles.

A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il fut empalé. Cependant il avait eu toujours raifon.

RARE.

Rare en phyfique eft oppofé à denfe. En morale, il eft oppofé à commun.

Ce dernier rare eft ce qui excite l'admiration. On n'admire jamais ce qui eft commun, on en jouit.

Un curieux fe préfère au refte des chétifs mortels, quand il a dans fon cabinet une médaille rare qui n'eft bonne à rien ; un livre rare que perfonne n'a le courage de lire ; une vieille eftampe d'*Albert-dure*, mal deffinée et mal empreinte : il triomphe s'il a dans fon jardin un arbre rabougri venu d'Amérique. Ce curieux n'a point de goût, il n'a que de la vanité. Il a ouï dire que le beau eft rare ; mais il devrait favoir que tout rare n'eft point beau.

Le beau eft rare dans tous les ouvrages de la nature et dans ceux de l'art.

Quoiqu'on ait bien dit du mal des femmes, je maintiens qu'il eft plus rare de trouver des femmes parfaitement belles que de paffablement bonnes.

Vous rencontrerez dans les campagnes dix mille femmes attachées à leur ménage, laborieuſes, ſobres, nourriſſant, élevant, inſtruiſant leurs enfans; et vous en trouverez à peine une que vous puiſſiez montrer aux ſpectacles de Paris, de Londres, de Naples, ou dans les jardins publics, et qu'on puiſſe regarder comme une beauté.

De même, dans les ouvrages de l'art, vous avez dix mille barbouillages contre un chef-d'œuvre.

Si tout était beau et bon, il eſt clair qu'on n'admirerait plus rien; on jouirait. Mais aurait-on du plaiſir en jouiſſant? c'eſt une grande queſtion.

Pourquoi les beaux morceaux du Cid, des Horaces, de Cinna, eurent-ils un ſuccès ſi prodigieux? c'eſt que dans la profonde nuit où l'on était plongé, on vit briller tout à coup une lumière nouvelle que l'on n'attendait pas. C'eſt que ce beau était la choſe du monde la plus rare.

Les boſquets de Verſailles étaient une beauté unique dans le monde, comme l'étaient alors certains morceaux de *Corneille*. Saint-Pierre de Rome eſt unique, et on vient du bout du monde s'extaſier en le voyant.

Mais ſuppoſons que toutes les égliſes de l'Europe égalent Saint-Pierre de Rome, que

toutes les ſtatues ſoient des Vénus de *Médicis*, que toutes les tragédies ſoient auſſi belles que l'Iphigénie de *Racine*, tous les ouvrages de poëſie auſſi bien faits que l'Art poëtique de *Boileau*, toutes les comédies auſſi bonnes que le Tartuffe, et ainſi en tout genre; aurez-vous alors autant de plaiſir à jouir des chefs-d'œuvre rendus communs, qu'ils vous en feſaient goûter quand ils étaient rares ? Je dis hardiment que non : et je crois qu'alors l'ancienne école a raiſon, elle qui l'a ſi rarement : *Ab aſſuetis non fit paſſio ;* habitude ne fait point paſſion.

Mais, mon cher lecteur, en ſera-t-il de même dans les œuvres de la nature ? Serez-vous dégoûté ſi toutes les filles ſont belles comme *Hélène ;* et vous, Meſdames, ſi tous les garçons ſont des *Pâris ?* Suppoſons que tous les vins ſoient excellens, aurez-vous moins d'envie de boire ? ſi les perdreaux, les faiſandeaux, les gelinottes ſont communs en tout temps, aurez-vous moins d'appétit ? Je dis encore hardiment que non, malgré l'axiome de l'école, *habitude ne fait point paſſion :* et la raiſon, vous le ſavez, c'eſt que tous les plaiſirs que la nature nous donne ſont des beſoins toujours renaiſſans, des jouiſſances néceſſaires, et que les plaiſirs des arts ne ſont pas néceſſaires. Il n'eſt pas néceſſaire à l'homme d'avoir des boſquets où l'eau jailliſſe juſqu'à

cent pieds de la bouche d'une figure de marbre, et d'aller au fortir de ces bofquets voir une belle tragédie. Mais les deux fexes font toujours néceffaires l'un à l'autre. La table et le lit font néceffaires. L'habitude d'être alternativement fur ces deux trônes ne vous dégoûtera jamais.

Quand les petits favoyards montrèrent pour la première fois la rareté, la curiofité, rien n'était plus rare en effet. C'était un chef-d'œuvre d'optique inventé, dit-on, par *Kirker;* mais cela n'était pas néceffaire, et il n'y a plus de fortune à efpérer dans ce grand art.

On admira dans Paris un rhinocéros il y a quelques années. S'il y avait dans une province dix mille rhinocéros, on ne courrait après eux que pour les tuer; mais qu'il y ait cent mille belles femmes; on courra toujours après elles pour les ...... honorer.

RAVAILLAC.

J'AI connu dans mon enfance un chanoine de Péronne, âgé de quatre-vingt-douze ans, qui avait été élevé par un des plus furieux bourgeois de la ligue. Il difait toujours : *Feu monfieur de Ravaillac.* Ce chanoine avait conféré plufieurs manufcrits très-curieux de ces temps apoftoliques, quoiqu'ils ne fiffent pas

beaucoup d'honneur à ſon parti; en voici un qu'il laiſſa à mon oncle.

Dialogue d'un page du duc de Sully, et de maître Fileſac, docteur de ſorbonne, l'un des deux confeſſeurs de Ravaillac.

MAITRE FILESAC.

Dieu merci, mon cher enfant, *Ravaillac* eſt mort comme un ſaint. Je l'ai entendu en confeſſion; il s'eſt repenti de ſon péché, et a fait un ferme propos de n'y plus retomber. Il voulait recevoir la ſainte communion; mais ce n'eſt pas ici l'uſage comme à Rome; ſa pénitence lui en a tenu lieu; et il eſt certain qu'il eſt en paradis.

LE PAGE.

Lui en paradis? dans le jardin? lui! ce monſtre!

MAITRE FILESAC.

Oui, mon bel enfant, dans le jardin, dans le ciel, c'eſt la même choſe.

LE PAGE.

Je le veux croire; mais il a pris un mauvais chemin pour y arriver.

MAITRE FILESAC.

Vous parlez en jeune huguenot. Apprenez

que ce que je vous dis eſt de foi. Il a eu l'attrition ; et cette attrition, jointe au ſacrement de confeſſion, opère immanquablement ſalvation, qui mène droit en paradis où il prie maintenant DIEU pour vous.

LE PAGE.

Je ne veux point du tout qu'il parle à DIEU de moi. Qu'il aille au diable avec ſes prières et ſon attrition.

MAITRE FILESAC.

Dans le fond c'était une bonne ame. Son zèle l'a emporté, il a mal fait ; mais ce n'était pas en mauvaiſe intention. Car dans tous ſes interrogatoires il a répondu qu'il n'avait aſſaſſiné le roi que parce qu'il allait faire la guerre au pape, et que c'était la faire à DIEU. Ses ſentimens étaient fort chrétiens. Il eſt ſauvé, vous dis-je ; il était lié, et je l'ai délié.

LE PAGE.

Ma foi, plus je vous écoute, plus vous me paraiſſez un homme à lier vous-même. Vous me faites horreur.

MAITRE FILESAC.

C'eſt que vous n'êtes pas encore dans la bonne voie : vous y ſerez un jour. Je vous ai toujours dit que vous n'étiez pas loin du royaume des cieux, mais le moment n'eſt pas encore venu.

LE PAGE.

Le moment ne viendra jamais de me faire croire que vous avez envoyé *Ravaillac* en paradis.

MAITRE FILESAC.

Dès que vous ferez converti, comme je l'efpère, vous le croirez comme moi; mais en attendant, fachez que vous et le duc de *Sully* votre maître, vous ferez damnés à toute éternité avec *Judas Ifcariote* et le mauvais riche, tandis que *Ravaillac* eft dans le fein d'*Abraham*.

LE PAGE.

Comment, coquin!

MAITRE FILESAC.

Point d'injures, petit fils; il eft défendu d'appeler fon frère *raca*. On eft alors coupable de la gehenne ou gebenne du feu. Souffrez que je vous endoctrine fans vous fâcher.

LE PAGE.

Va, tu me parais fi raca, que je ne me fâcherai plus.

MAITRE FILESAC.

Je vous difais donc qu'il eft de foi que vous ferez damné; et malheureufement notre cher *Henri IV* l'eft déjà, comme la forbonne l'avait toujours prévu.

LE PAGE.

Mon cher maître damné ! attends, attends, ſcélérat, un bâton, un bâton.

MAITRE FILESAC.

Calmez-vous, petit fils, vous m'avez promis de m'écouter patiemment. N'eſt-il pas vrai que le grand *Henri* eſt mort ſans confeſſion ? N'eſt-il pas vrai qu'il était en péché mortel, étant encore amoureux de madame la princeſſe de *Condé*, et qu'il n'a pas eu le temps de demander le ſacrement de pénitence ; DIEU ayant permis qu'il ait été frappé à l'oreillette gauche du cœur, et que le ſang l'ait étouffé en un inſtant ? Vous ne trouverez abſolument aucun bon catholique qui ne vous diſe les mêmes vérités que moi.

LE PAGE.

Tais-toi, maître fou ; ſi je croyais que tes docteurs enſeignaſſent une doctrine ſi abominable, j'irais ſur le champ les brûler dans leurs loges.

MAITRE FILESAC.

Encore une fois, ne vous emportez pas, vous l'avez promis. Monſeigneur le marquis de *Conchini*, qui eſt un bon catholique, ſaurait bien vous empêcher d'être aſſez ſacrilége pour maltraiter mes confrères.

LE PAGE.

Mais en confcience, maître *Filefac*, eft-il bien vrai que l'on penfe ainfi dans ton parti?

MAITRE FILESAC.

Soyez-en très-sûr ; c'eft notre catéchifme.

LE PAGE.

Ecoute ; il faut que je t'avoue qu'un de tes forboniqueurs m'avait prefque féduit l'an paffé. Il m'avait fait efpérer une penfion fur un bénéfice. Puifque le roi, me difait-il, a entendu la meffe en latin, vous qui n'êtes qu'un petit gentilhomme, vous pourriez bien l'entendre auffi fans déroger. DIEU a foin de fes élus, il leur donne des mitres, des croffes, et prodigieufement d'argent. Vos réformés vont à pied, et ne favent qu'écrire. Enfin, j'étais ébranlé; mais après ce que tu viens de me dire, j'aimerais cent fois mieux me faire mahométan que d'être de ta fecte.

Ce page avait tort. On ne doit point fe faire mahométan parce qu'on eft affligé ; mais il faut pardonner à un jeune homme fenfible, et qui aimait tant *Henri IV*. Maître *Filefac* parlait fuivant fa théologie, et le petit page felon fon cœur.

RELIGION.

SECTION PREMIERE.

Les épicuriens, qui n'avaient nulle religion, recommandaient l'éloignement des affaires publiques, l'étude et la concorde. Cette secte était une société d'amis; car leur principal dogme était l'amitié. *Atticus*, *Lucrèce*, *Memmius* et quelques hommes de cette trempe, pouvaient vivre très-honnêtement ensemble, et cela se voit dans tous les pays; philosophez tant qu'il vous plaira entre vous. Je crois entendre des amateurs qui se donnent un concert d'une musique savante et raffinée; mais gardez-vous d'exécuter ce concert devant le vulgaire ignorant et brutal; il pourrait vous casser vos instrumens sur vos têtes. Si vous avez une bourgade à gouverner, il faut qu'elle ait une religion.

Je ne parle point ici de la nôtre; elle est la seule bonne, la seule nécessaire, la seule prouvée et la seconde révélée.

Aurait-il été possible à l'esprit humain, je ne dis pas d'admettre une religion qui approchât de la nôtre, mais qui fût moins mauvaise que toutes les autres religions de l'univers ensemble? et quelle serait cette religion?

Ne ferait-ce point celle qui nous proposerait l'adoration de l'Etre ſuprême, unique, infini, éternel, formateur du monde, qui le meut et le vivifie, *cui nec ſimile, nec ſecundum*; celle qui nous réunirait à cet Etre des êtres pour prix de nos vertus, et qui nous en ſéparerait pour le châtiment de nos crimes?

Celle qui admettrait très-peu de dogmes inventés par la démence orgueilleuſe, éternels ſujets de diſpute; celle qui enſeignerait une morale pure ſur laquelle on ne diſputât jamais?

Celle qui ne ferait point conſiſter l'eſſence du culte dans de vaines cérémonies, comme de vous cracher dans la bouche, ou de vous ôter un bout de votre prépuce, ou de vous couper un teſticule, attendu qu'on peut remplir tous les devoirs de la ſociété avec deux teſticules et un prépuce entier, et ſans qu'on vous crache dans la bouche?

Celle de ſervir ſon prochain pour l'amour de DIEU, au lieu de le perſécuter, de l'égorger au nom de DIEU; celle qui tolèrerait toutes les autres, et qui, méritant ainſi la bienveillance de toutes, ſerait ſeule capable de faire du genre-humain un peuple de frères?

Celle qui aurait des cérémonies auguſtes dont le vulgaire ſerait frappé, ſans avoir des myſtères qui pourraient révolter les ſages et irriter les incrédules?

Celle qui offrirait aux hommes plus d'encouragemens aux vertus ſociales que d'expiations pour les perverſités ?

Celle qui aſſurerait à ſes miniſtres un revenu aſſez honorable pour les faire ſubſiſter avec décence, et ne leur laiſſerait jamais uſurper des dignités et un pouvoir qui pourraient en faire des tyrans ? Celle qui établirait des retraites commodes pour la vieilleſſe et pour la maladie, mais jamais pour la fainéantiſe ?

Une grande partie de cette religion eſt déjà dans le cœur de pluſieurs princes, et elle ſera dominante dès que les articles de paix perpétuelle que l'abbé de *Saint-Pierre* a propoſés ſeront ſignés de tous les potentats.

SECTION II.

Je méditais cette nuit ; j'étais abſorbé dans la contemplation de la nature ; j'admirais l'immenſité, le cours, les rapports de ces globes infinis que le vulgaire ne ſait pas admirer.

J'admirais encore plus l'intelligence qui préſide à ces vaſtes reſſorts. Je me diſais : Il faut être aveugle pour n'être pas ébloui de ce ſpectacle ; il faut être ſtupide pour n'en pas reconnaître l'auteur ; il faut être fou pour ne pas l'adorer. Quel tribut d'adoration dois-je lui rendre ? ce tribut ne doit-il pas être le même

dans toute l'étendue de l'efpace, puifque c'eft le même pouvoir fuprême qui règne également dans cette étendue ?

Un être penfant, qui habite dans une étoile de la voie lactée, ne lui doit-il pas le même hommage que l'être penfant fur ce petit globe où nous fommes ? La lumière eft uniforme pour l'aftre de Sirius et pour nous ; la morale doit être uniforme.

Si un animal fentant et penfant dans Sirius eft né d'un père et d'une mère tendres qui aient été occupés de fon bonheur, il leur doit autant d'amour et de foins que nous en devons ici à nos parens. Si quelqu'un dans la voie lactée voit un indigent eftropié, s'il peut le foulager et s'il ne le fait pas, il eft coupable envers tous les globes.

Le cœur a par-tout les mêmes devoirs : fur les marches du trône de DIEU, s'il a un trône ; et au fond de l'abyme, s'il eft un abyme.

J'étais plongé dans ces idées, quand un de ces génies qui rempliffent les intermondes defcendit vers moi. Je reconnus cette même créature aérienne qui m'avait apparu autrefois pour m'apprendre combien les jugemens de DIEU diffèrent des nôtres, et combien une bonne action eft préférable à la controverfe. (*)

(*) Voyez DOGME.

Il

Il me tranſporta dans un déſert tout couvert d'oſſemens entaſſés ; et entre ces monceaux de morts il y avait des allées d'arbres toujours verts, et au bout de chaque allée, un grand homme d'un aſpect auguſte, qui regardait avec compaſſion ces triſtes reſtes.

Hélas ! mon archange, lui dis-je, où m'avez-vous mené ? A la déſolation, me répondit-il. Et qui ſont ces beaux patriarches que je vois immobiles et attendris au bout de ces allées vertes, et qui ſemblent pleurer ſur cette foule innombrable de morts ? Tu le ſauras, pauvre créature humaine, me répliqua le génie des intermondes ; mais auparavant il faut que tu pleures.

Il commença par le premier amas. Ceux-ci, dit-il, ſont les vingt-trois mille juifs qui danſèrent devant un veau, avec les vingt-quatre mille qui furent tués ſur des filles madianites. Le nombre des maſſacrés pour des délits ou des mépriſes pareilles ſe monte à près de trois cents mille.

Aux allées ſuivantes ſont les charniers des chrétiens égorgés les uns par les autres pour des diſputes métaphyſiques. Ils ſont diviſés en pluſieurs monceaux de quatre ſiècles chacun. Un ſeul aurait monté juſqu'au ciel ; il a fallu les partager.

Quoi ! m'écriai-je, des frères ont traité ainſi

leurs frères, et j'ai le malheur d'être dans cette confrérie !

Voici, dit l'eſprit, les douze millions d'américains tués dans leur patrie, parce qu'ils n'avaient pas été baptiſés. Eh mon Dieu ! que ne laiſſiez-vous ces oſſemens affreux ſe deſſécher dans l'hémiſphère où leurs corps naquirent, et où ils furent livrés à tant de trépas différens ? Pourquoi réunir ici tous ces monumens abominables de la barbarie et du fanatiſme ? – Pour t'inſtruire.

Puiſque tu veux m'inſtruire, dis-je au génie, apprends-moi s'il y a eu d'autres peuples que les chrétiens et les juifs à qui le zèle, et la religion malheureuſement tournée en fanatiſme, aient inſpiré tant de cruautés horribles. Oui, me dit-il; les mahométans ſe ſont ſouillés des mêmes inhumanités, mais rarement; et lorſqu'on leur a demandé *amman*, miſéricorde, et qu'on leur a offert le tribut, ils ont pardonné.

Pour les autres nations, il n'y en a aucune depuis l'exiſtence du monde qui ait jamais fait une guerre purement de religion. Suis-moi maintenant. Je le ſuivis.

Un peu au-delà de ces piles de morts nous trouvâmes d'autres piles; c'étaient des ſacs d'or et d'argent, et chacune avait ſon étiquette : *Subſtance des hérétiques maſſacrés au*

dix-huitième ſiècle, *au dix-ſept*, *au ſeizième*, et ainſi en remontant : *Or et argent des américains égorgés*, &c. &c. Et toutes ces piles étaient ſurmontées de croix, de mitres, de croſſes, de tiares enrichies de pierreries.

Quoi ! mon génie, ce fut donc pour avoir ces richeſſes qu'on accumula ces morts ?—Oui, mon fils.

Je verſai des larmes ; et quand j'eus mérité par ma douleur qu'il me menât au bout des allées vertes, il m'y conduiſit.

Contemple, me dit-il, les héros de l'humanité qui ont été les bienfaiteurs de la terre, et qui ſe ſont tous réunis à bannir du monde, autant qu'ils l'ont pu, la violence et la rapine. Interroge-les.

Je courus au premier de la bande ; il avait une couronne ſur la tête et un petit encenſoir à la main ; je lui demandai humblement ſon nom. Je ſuis *Numa Pompilius*, me dit-il ; je ſuccédai à un brigand, et j'avais des brigands à gouverner : je leur enſeignai la vertu et le culte de DIEU ; ils oublièrent après moi plus d'une fois l'un et l'autre ; je défendis qu'il y eût dans les temples aucun ſimulacre, parce que la Divinité qui anime la nature ne peut être repréſentée. Les Romains n'eurent ſous mon règne ni guerres ni ſéditions, et ma religion ne fit que du bien. Tous les peuples

voiſins vinrent honorer mes funérailles, ce qui n'eſt arrivé qu'à moi.

Je lui baiſai la main, et j'allai au ſecond; c'était un beau vieillard d'environ cent ans, vêtu d'une robe blanche; il mettait le doigt médium ſur ſa bouche, et de l'autre main il jetait des féves derrière lui. Je reconnus *Pythagore*. Il m'aſſura qu'il n'avait jamais eu de cuiſſe d'or, et qu'il n'avait point été coq; mais qu'il avait gouverné les Crotoniates avec autant de juſtice que *Numa* gouvernait les Romains, à peu-près de ſon temps; et que cette juſtice était la choſe du monde la plus néceſſaire et la plus rare. J'appris que les pythagoriciens feſaient leur examen de conſcience deux fois par jour. Les honnêtes gens! et que nous ſommes loin d'eux! Mais nous qui n'avons été pendant treize cents ans que des aſſaſſins, nous diſons que ces ſages étaient des orgueilleux.

Je ne dis mot à *Pythagore* pour lui plaire, et je paſſai à *Zoroaſtre* qui s'occupait à concentrer le feu céleſte dans le foyer d'un miroir concave, au milieu d'un veſtibule à cent portes qui toutes conduiſent à la ſageſſe. Sur la principale de ces portes (*a*), je lus ces paroles qui

(*a*) Les préceptes de *Zoroaſtre* ſont appelés *portes*, et ſont au nombre de cent.

ſont le précis de toute la morale, et qui abrègent toutes les diſputes des caſuiſtes :

Dans le doute ſi une action eſt bonne ou mauvaiſe, abſtiens-toi.

Certainement, dis-je à mon génie, les barbares qui ont immolé toutes les victimes dont j'ai vu les oſſemens, n'avaient pas lu ces belles paroles.

Nous vîmes enſuite les *Zaleucus*, les *Thalès*, les *Anaximandre*, et tous les ſages qui avaient cherché la vérité et pratiqué la vertu.

Quand nous fûmes à *Socrate*, je le reconnus bien vîte à ſon nez épaté (*b*). Eh bien, lui dis-je, vous voilà donc au nombre des confidens du Très-Haut ! Tous les habitans de l'Europe, excepté les Turcs et les Tartares de Crimée qui ne ſavent rien, prononcent votre nom avec reſpect. On le révère, on l'aime ce grand nom, au point qu'on a voulu ſavoir ceux de vos perſécuteurs. On connaît *Mélitus* et *Anitus* à cauſe de vous, comme on connaît *Ravaillac* à cauſe de *Henri IV;* mais je ne connais que ce nom d'*Anitus*. Je ne ſais pas préciſément quel était ce ſcélérat par qui vous fûtes calomnié, et qui vint à bout de vous faire condamner à la ciguë.

Je n'ai jamais penſé à cet homme depuis mon aventure, me répondit *Socrate ;* mais,

(*b*) Voyez XENOPHON.

puiſque vous m'en faites ſouvenir, je le plains beaucoup. C'était un méchant prêtre qui feſait ſecrétement un commerce de cuirs, négoce réputé honteux parmi nous. Il envoya ſes deux enfans dans mon école. Les autres diſciples leur reprochèrent leur père le corroyeur; ils furent obligés de ſortir. Le père irrité n'eut point de ceſſe qu'il n'eût ameuté contre moi tous les prêtres et tous les ſophiſtes. On perſuada au conſeil des cinq cents que j'étais un impie qui ne croyais pas que la *Lune*, *Mercure* et *Mars* fuſſent des dieux. En effet, je penſais comme à préſent qu'il n'y a qu'un Dieu, maître de toute la nature. Les juges me livrèrent à l'empoiſonneur de la république; il accourcit ma vie de quelques jours : je mourus tranquillement à l'âge de ſoixante et dix ans; et depuis ce temps-là je paſſe une vie heureuſe avec tous ces grands hommes que vous voyez, et dont je ſuis le moindre.

Après avoir joui quelque temps de l'entretien de *Socrate*, je m'avançai avec mon guide dans un boſquet ſitué au-deſſus des bocages où tous ces ſages de l'antiquité ſemblaient goûter un doux repos.

Je vis un homme d'une figure douce et ſimple qui me parut âgé d'environ trente-cinq ans. Il jetait de loin des regards de compaſſion ſur ces amas d'oſſemens blanchis, à

travers desquels on m'avait fait passer pour arriver à la demeure des sages. Je fus étonné de lui trouver les pieds enflés et sanglans, les mains de même, le flanc percé et les côtes écorchées de coups de fouet. Eh, bon Dieu ! lui dis-je, est-il possible qu'un juste, un sage, soit dans cet état ? je viens d'en voir un qui a été traité d'une manière bien odieuse, mais il n'y a pas de comparaison entre son supplice et le vôtre. De mauvais prêtres et de mauvais juges l'ont empoisonné ; est-ce aussi par des prêtres et par des juges que vous avez été assassiné si cruellement ?

Il me répondit *oui* avec beaucoup d'affabilité.

Et qui étaient donc ces monstres ?

C'étaient des hypocrites.

Ah ! c'est tout dire ; je comprends par ce seul mot qu'ils durent vous condamner au dernier supplice. Vous leur aviez donc prouvé, comme *Socrate*, que la *Lune* n'était pas une déesse, et que *Mercure* n'était pas un dieu ?

Non ; il n'était pas question de ces planètes. Mes compatriotes ne savaient point du tout ce que c'est qu'une planète ; ils étaient tous de francs ignorans. Leurs superstitions étaient toutes différentes de celles des Grecs.

Vous voulûtes donc leur enseigner une nouvelle religion ?

Point du tout; je leur disais simplement : Aimez DIEU *de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même, car c'est-là tout l'homme. Jugez si ce précepte n'est pas aussi ancien que l'univers ; jugez si je leur apportais un culte nouveau. Je ne cessais de leur dire que j'étais venu non pour abolir la loi, mais pour l'accomplir ; j'avais observé tous leurs rites ; circoncis comme ils l'étaient tous, baptisé comme l'étaient les plus zélés d'entre eux, je payais comme eux le corban ; je fesais comme eux la pâque, en mangeant debout un agneau cuit dans des laitues. Moi et mes amis nous allions prier dans le temple ; mes amis même fréquentèrent ce temple après ma mort ; en un mot, j'accomplis toutes leurs lois sans en excepter une.*

Quoi ! ces misérables n'avaient pas même à vous reprocher de vous être écarté de leurs lois ?

Non, sans doute.

Pourquoi donc vous ont-ils mis dans l'état où je vous vois ?

Que voulez-vous que je vous dise ! ils étaient fort orgueilleux et intéressés. Ils virent que je les connaissais ; ils surent que je les fesais connaître aux citoyens ; ils étaient les plus forts ; ils m'ôtèrent la vie : et leurs semblables en feront toujours autant, s'ils le peuvent, à quiconque leur aura trop rendu justice.

Mais,

Mais, ne dîtes-vous, ne fîtes-vous rien qui pût leur servir de prétexte ?

Tout sert de prétexte aux méchans.

Ne leur dîtes-vous pas une fois que vous étiez venu apporter le glaive et non la paix ?

C'est une erreur de copiste ; je leur dis que j'apportais la paix et non le glaive. Je n'ai jamais rien écrit ; on a pu changer ce que j'avais dit sans mauvaise intention.

Vous n'avez donc contribué en rien par vos discours, ou mal rendus ou mal interprétés, à ces monceaux affreux d'ossemens que j'ai vus sur ma route, en venant vous consulter ?

Je n'ai vu qu'avec horreur ceux qui se sont rendus coupables de tous ces meurtres.

Et ces monumens de puissance et de richesse, d'orgueil et d'avarice, ces trésors, ces ornemens, ces signes de grandeur que j'ai vus accumulés sur la route, en cherchant la sagesse, viennent-ils de vous ?

Cela est impossible ; j'ai vécu moi et les miens dans la pauvreté et dans la bassesse : ma grandeur n'était que dans la vertu.

J'étais près de le supplier de vouloir bien me dire au juste qui il était. Mon guide m'avertit de n'en rien faire. Il me dit que je n'étais pas fait pour comprendre ces mystères

ſublimes. Je le conjurai ſeulement de m'apprendre en quoi conſiſtait la vraie religion.

Ne vous l'ai-je pas déjà dit? Aimez DIEU *et votre prochain comme vous-même.*

Quoi ! en aimant DIEU, on pourrait manger gras le vendredi ?

J'ai toujours mangé ce qu'on m'a donné ; car j'étais trop pauvre pour donner à dîner à perſonne.

En aimant DIEU, en étant juſte, ne pourrait-on pas être aſſez prudent pour ne point confier toutes les aventures de ſa vie à un inconnu ?

C'eſt ainſi que j'en ai toujours uſé.

Ne pourrai-je, en feſant du bien, me diſpenſer d'aller en pélerinage à Saint-Jacques de Compoſtelle ?

Je n'ai jamais été dans ce pays-là.

Faudrait-il me confiner dans une retraite avec des ſots ?

Pour moi, j'ai toujours fait de petits voyages de ville en ville.

Me faudrait-il prendre parti pour l'Egliſe grecque ou pour la latine ?

Je ne fis aucune différence entre le juif et le ſamaritain quand je fus au monde.

Eh bien, s'il eſt ainſi, je vous prends pour mon ſeul maître. Alors il me fit un ſigne de tête qui me remplit de conſolation. La viſion diſparut, et la bonne conſcience me reſta.

SECTION III.

QUESTIONS SUR LA RELIGION.

Première queſtion.

L'EVEQUE de Worceſter, *Warburton*, auteur d'un des plus ſavans ouvrages qu'on ait jamais faits, s'exprime ainſi, page 8, tome I: „ Une religion, une ſociété, qui n'eſt „ pas fondée ſur la créance d'une autre vie, „ doit être ſoutenue par une providence extra- „ ordinaire. Le judaïſme n'eſt pas fondé ſur la „ créance d'une autre vie; donc le judaïſme „ a été ſoutenu par une providence extraor- „ dinaire. „

Pluſieurs théologiens ſe ſont élevés contre lui; et, comme on rétorque tous les argumens, on a rétorqué le ſien; on lui a dit:

„ Toute religion qui n'eſt pas fondée ſur le „ dogme de l'immortalité de l'ame, et ſur les „ peines et les récompenſes éternelles, eſt „ néceſſairement fauſſe: or le judaïſme ne „ connut point ces dogmes; donc le judaïſme, „ loin d'être ſoutenu par la Providence, était „ par vos principes une religion fauſſe et „ barbare qui attaquait la Providence. „

Cet évêque eut quelques autres adverſaires qui lui ſoutinrent que l'immortalité de l'ame était connue chez les Juifs dans le temps

même de *Moïse* ; mais il leur prouva très-évidemment que ni le Décalogue, ni le Lévitique, ni le Deutéronome, n'avait dit un seul mot de cette créance ; et qu'il est ridicule de vouloir tordre et corrompre quelques passages des autres livres, pour en tirer une vérité qui n'est point annoncée dans le livre de la loi.

Monsieur l'évêque, ayant fait quatre volumes pour démontrer que la loi judaïque ne proposait ni peines, ni récompenses après la mort, n'a jamais pu répondre à ses adversaires d'une manière bien satisfesante. Ils lui disaient : „ Ou *Moïse* connaissait ce dogme ;
„ et alors il a trompé les Juifs en ne le mani-
„ festant pas : ou il l'ignorait ; et en ce cas il
„ n'en savait pas assez pour fonder une bonne
„ religion. En effet, si sa religion avait été
„ bonne, pourquoi l'aurait-on abolie? Une
„ religion vraie doit être pour tous les temps
„ et pour tous les lieux ; elle doit être comme
„ la lumière du soleil qui éclaire tous les
„ peuples et toutes les générations. „

Ce prélat, tout éclairé qu'il est, a eu beaucoup de peine à se tirer de toutes ces difficultés ; mais quel systême en est exempt?

Seconde question.

UN autre savant beaucoup plus philosophe, qui est un des plus profonds métaphysiciens

de nos jours, donne de fortes raiſons pour prouver que le polythéiſme a été la première religion des hommes, et qu'on a commencé à croire pluſieurs dieux, avant que la raiſon fût aſſez éclairée pour ne reconnaître qu'un ſeul Etre ſuprême.

J'oſe croire, au contraire, qu'on a commencé d'abord par reconnaître un ſeul Dieu, et qu'enſuite la faibleſſe humaine en a adopté pluſieurs; et voici comme je conçois la choſe.

Il eſt indubitable qu'il y eut des bourgades avant qu'on eût bâti de grandes villes, et que tous les hommes ont été diviſés en petites républiques avant qu'ils fuſſent réunis dans de grands empires. Il eſt bien naturel qu'une bourgade, effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ſes moiſſons, maltraitée par la bourgade voiſine, ſentant tous les jours ſa faibleſſe, ſentant par-tout un pouvoir inviſible, ait bientôt dit: Il y a quelque être au-deſſus de nous qui nous fait du bien et du mal.

Il me paraît impoſſible qu'elle ait dit: Il y a deux pouvoirs; car pourquoi pluſieurs? On commence en tout genre par le ſimple, enſuite vient le compoſé, et ſouvent enfin on revient au ſimple par des lumières ſupérieures. Telle eſt la marche de l'eſprit humain.

Quel eſt cet être qu'on aura d'abord invoqué? ſera-ce le ſoleil, ſera-ce la lune? je ne

le crois pas. Examinons ce qui ſe paſſe dans les enfans ; ils ſont à peu-près ce que ſont les hommes ignorans. Ils ne ſont frappés ni de la beauté ni de l'utilité de l'aſtre qui anime la nature, ni des ſecours que la lune nous prête, ni des variations régulières de ſon cours ; ils n'y penſent pas ; ils y ſont trop accoutumés. On n'adore, on n'invoque, on ne veut apaiſer que ce qu'on craint ; tous les enfans voient le ciel avec indifférence ; mais que le tonnerre gronde, ils tremblent, ils vont ſe cacher. Les premiers hommes en ont, ſans doute, agi de même. Il ne peut y avoir que des eſpèces de philoſophes qui aient remarqué le cours des aſtres, les aient fait admirer, et les aient fait adorer ; mais des cultivateurs ſimples et ſans aucune lumière n'en ſavaient pas aſſez pour embraſſer une erreur ſi noble.

Un village ſe ſera donc borné à dire : Il y a une puiſſance qui tonne, qui grêle ſur nous, qui fait mourir nos enfans ; apaiſons-la : mais comment l'apaiſer ? Nous voyons que nous avons calmé par de petits préſens la colère des gens irrités, feſons donc de petits préſens à cette puiſſance. Il faut bien auſſi lui donner un nom. Le premier qui s'offre eſt celui de *chef*, de *maître*, de *ſeigneur ;* cette puiſſance eſt donc appelée monſeigneur. C'eſt probablement la raiſon pour laquelle les premiers Egyptiens

appelèrent leur dieu *Knef;* les Syriens *Adoni ;* les peuples voiſins *Baal* ou *Bel*, ou *Melch*, ou *Moloch ;* les Scythes *Papée :* tous mots qui ſignifient *ſeigneur*, *maître*.

C'eſt ainſi qu'on trouva preſque toute l'Amérique partagée en une multitude de petites peuplades, qui toutes avaient leur dieu protecteur. Les Mexicains même et les Péruviens, qui étaient de grandes nations, n'avaient qu'un ſeul Dieu. L'une adorait *Manco Kapak*, l'autre le dieu de la guerre. Les Mexicains donnaient à leur dieu guerrier le nom de *Viliputſi*, comme les Hébreux avaient appelé leur Seigneur *Sabaoth*.

Ce n'eſt point par une raiſon ſupérieure et cultivée que tous les peuples ont ainſi commencé à reconnaître une ſeule divinité ; s'ils avaient été philoſophes, ils auraient adoré le Dieu de toute la nature, et non pas le dieu d'un village ; ils auraient examiné ces rapports infinis de tous les êtres qui prouvent un Etre créateur et conſervateur ; mais ils n'examinèrent rien, ils ſentirent. C'eſt-là le progrès de notre faible entendement ; chaque bourgade ſentait ſa faibleſſe et le beſoin qu'elle avait d'un fort protecteur. Elle imaginait cet être tutélaire et terrible réſidant dans la forêt voiſine, ou ſur la montagne, ou dans une nuée. Elle n'en imaginait qu'un ſeul, parce que la

bourgade n'avait qu'un chef à la guerre. Elle l'imaginait corporel, parce qu'il était impossible de se le représenter autrement. Elle ne pouvait croire que la bourgade voisine n'eût pas aussi son dieu. Voilà pourquoi *Jephté* dit aux habitans de Moab : *Vous possédez légitimement ce que votre dieu Chamos vous a fait conquérir, vous devez nous laisser jouir de ce que notre dieu nous a donné par ses victoires.*

Ce discours, tenu par un étranger à d'autres étrangers, est très-remarquable. Les Juifs et les Moabites avaient dépossédé les naturels du pays; l'un et l'autre n'avaient d'autre droit que celui de la force, et l'un dit à l'autre : Ton dieu t'a protégé dans ton usurpation, souffre que mon dieu me protége dans la mienne.

Jérémie et *Amos* demandent l'un et l'autre, *quelle raison a eue le dieu Melchom de s'emparer du pays de Gad ?* Il paraît évident par ces passages que l'antiquité attribuait à chaque pays un dieu protecteur. On trouve encore des traces de cette théologie dans *Homère.*

Il est bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, et leur esprit ayant acquis des connaissances confuses, ils aient bientôt multiplié leurs dieux, et assigné des protecteurs aux élémens, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux campagnes. Plus ils auront examiné les astres, plus ils auront été frappés

d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le ſoleil, quand on adore la divinité d'un ruiſſeau? Dès que le premier pas eſt fait, la terre eſt bientôt couverte de dieux; et on deſcend enfin des aſtres aux chats et aux oignons.

Cependant il faut bien que la raiſon ſe perfectionne; le temps forme enfin des philoſophes qui voient que ni les oignons, ni les chats, ni même les aſtres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces philoſophes, babyloniens, perſans, égyptiens, ſcythes, grecs et romains, admettent un Dieu ſuprême, rémunérateur et vengeur.

Ils ne le diſent pas d'abord aux peuples; car quiconque eût mal parlé des oignons et des chats devant des vieilles et des prêtres, eût été lapidé. Quiconque eût reproché à certains égyptiens de manger leurs dieux, eût été mangé lui-même, comme en effet *Juvénal* rapporte qu'un égyptien fut tué et mangé tout cru dans une diſpute de controverſe.

Mais que fit-on? *Orphée* et d'autres établiſſent des myſtères que les initiés jurent par des ſermens exécrables de ne point révéler, et le principal de ces myſtères eſt l'adoration d'un ſeul Dieu. Cette grande vérité pénètre dans la moitié de la terre; le nombre des initiés devient immenſe; il eſt vrai que l'ancienne religion ſubſiſte toujours, mais comme elle

n'eſt point contraire au dogme de l'unité de DIEU, on la laiſſe ſubſiſter. Et pourquoi l'abolirait-on ? Les Romains reconnaiſſent le *Deus optimus*, *maximus ;* les Grecs ont leur *Zeus*, leur Dieu ſuprême. Toutes les autres divinités ne ſont que des êtres intermédiaires; on place des héros et des empereurs au rang des dieux, c'eſt-à-dire des bienheureux : mais il eſt sûr que *Claude*, *Octave*, *Tibère* et *Caligula* ne ſont pas regardés comme les créateurs du ciel et de la terre.

En un mot, il paraît prouvé que, du temps d'*Auguſte*, tous ceux qui avaient une religion reconnaiſſaient un Dieu ſupérieur, éternel, et pluſieurs ordres de dieux ſecondaires dont le culte fut appelé depuis *idolâtrie.*

Les lois des Juifs n'avaient jamais favoriſé l'idolâtrie ; car quoiqu'ils admiſſent des malachims, des anges, des êtres céleſtes d'un ordre inférieur, leur loi n'ordonnait point que ces divinités ſecondaires euſſent un culte chez eux. Ils adoraient les anges, il eſt vrai, c'eſt-à-dire, ils ſe proſternaient quand ils en voyaient ; mais, comme cela n'arrivait pas ſouvent, il n'y avait ni de cérémonial ni de culte légal établi pour eux. Les chérubins de l'arche ne recevaient point d'hommages. Il eſt conſtant que les Juifs, du moins depuis *Alexandre*, adoraient ouvertement un ſeul

Dieu, comme la foule innombrable d'initiés l'adoraient ſecrétement dans leurs myſtères.

Troiſième queſtion.

Ce fut dans ce temps, où le culte d'un Dieu ſuprême était univerſellement établi chez tous les ſages en Aſie, en Europe et en Afrique, que la religion chrétienne prit naiſſance.

Le platoniſme aida beaucoup à l'intelligence de ſes dogmes. Le *Logos* qui, chez *Platon*, ſignifiait la ſageſſe, la raiſon de l'Etre ſuprême, devint chez nous le Verbe et une ſeconde perſonne de DIEU. Une métaphyſique profonde et au-deſſus de l'intelligence humaine fut un ſanctuaire inacceſſible dans lequel la religion fut enveloppée.

On ne répétera point ici comment *Marie* fut déclarée dans la ſuite mère de DIEU, comment on établit la conſubſtantialité du Père et du Verbe, et la proceſſion du *Pneuma*, organe divin du divin *Logos*, deux natures et deux volontés réſultantes de l'hypoſtaſe, et enfin la manducation ſupérieure, l'ame nourrie, ainſi que le corps, des membres et du ſang de l'Homme-DIEU adoré et mangé ſous la forme du pain, préſent aux yeux, ſenſible au goût, et cependant anéanti. Tous les myſtères ont été ſublimes.

On commença, dès le ſecond ſiècle, par chaſſer les démons au nom de JESUS; auparavant on les chaſſait au nom de *Jehovah* ou *Ihaho;* car St *Matthieu* rapporte que les ennemis de JESUS ayant dit qu'il chaſſait les démons au nom du prince des démons, il leur répondit : *Si c'eſt par Belzébuth que je chaſſe les démons, par qui vos enfans les chaſſent-ils ?*

On ne ſait point en quel temps les Juifs reconnurent pour prince des démons *Belzébuth*, qui était un dieu étranger; mais on ſait (et c'eſt *Joſephe* qui nous l'apprend) qu'il y avait à Jéruſalem des exorciſtes prépoſés pour chaſſer les démons des corps des poſſédés, c'eſt-à-dire, des hommes attaqués de maladies ſingulières, qu'on attribuait alors dans une grande partie de la terre à des génies mal-feſans.

On chaſſait donc ces démons avec la véritable prononciation de *Jehovah* aujourd'hui perdue, et avec d'autres cérémonies aujourd'hui oubliées.

Cet exorciſme par *Jehovah* ou par les autres noms de DIEU était encore en uſage dans les premiers ſiècles de l'Egliſe. *Origène*, en diſputant contre *Celſe*, lui dit, n° 262 : „ Si en „ invoquant DIEU, ou en jurant par lui, on „ le nomme le dieu d'*Abraham*, d'*Iſaac* et de „ *Jacob*, on fera certaines choſes par ces noms, „ dont la nature et la force ſont telles que les

„ démons ſe ſoumettent à ceux qui les pro-
„ noncent ; mais ſi on le nomme d'un autre
„ nom, comme Dieu de la mer bruyante,
„ ſupplantateur, ces noms ſeront ſans vertu.
„ Le nom d'Iſraël, traduit en grec, ne pourra
„ rien opérer ; mais prononcez-le en hébreu,
„ avec les autres mots requis, vous opérerez
„ la conjuration. „

Le même *Origène*, au n° 19, dit ces paroles remarquables : „ Il y a des noms qui ont natu-
„ rellement de la vertu, tels que ſont ceux
„ dont ſe ſervent les ſages parmi les Egyptiens,
„ les mages en Perſe, les brachmanes dans
„ l'Inde. Ce qu'on nomme magie n'eſt pas un
„ art vain et chimérique, ainſi que le préten-
„ dent les ſtoïciens et les épicuriens : ni le
„ nom de *Sabaoth*, ni celui d'*Adonaï*, n'ont pas
„ été faits pour des êtres créés, mais ils appar-
„ tiennent à une théologie myſtérieuſe qui
„ ſe rapporte au Créateur; de là vient la vertu
„ de ces noms quand on les arrange et qu'on
„ les prononce ſelon les règles, &c. „

Origène en parlant ainſi ne donne point ſon ſentiment particulier, il ne fait que rapporter l'opinion univerſelle. Toutes les religions alors connues admettaient une eſpèce de magie ; et on diſtinguait la magie céleſte et la magie infernale, la nécromancie et la théurgie ; tout était prodige, divination, oracle. Les

Perſes ne niaient point les miracles des Egyptiens, ni les Egyptiens ceux des Perſes. DIEU permettait que les premiers chrétiens fuſſent perſuadés des oracles attribués aux ſibylles, et leur laiſſait encore quelques erreurs peu importantes, qui ne corrompaient point le fond de la religion.

Une choſe encore fort remarquable, c'eſt que les chrétiens des deux premiers ſiècles avaient de l'horreur pour les temples, les autels et les ſimulacres. C'eſt ce qu'*Origène* avoue, n° 347. Tout changea depuis avec la diſcipline, quand l'Egliſe reçut une forme conſtante.

Quatrième queſtion.

LORSQU'UNE fois une religion eſt établie légalement dans un Etat, les tribunaux ſont tous occupés à empêcher qu'on ne renouvelle la plupart des choſes qu'on feſait dans cette religion avant qu'elle fût publiquement reçue. Les fondateurs s'aſſemblaient en ſecret malgré les magiſtrats; on ne permet que les aſſemblées publiques ſous les yeux de la loi, et toutes aſſociations qui ſe dérobent à la loi ſont défendues. L'ancienne maxime était qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes; la maxime oppoſée eſt reçue, que c'eſt obéir à DIEU que de ſuivre les lois de l'Etat. On n'entendait

parler que d'obſeſſions et de poſſeſſions ; le diable était alors déchaîné ſur la terre ; le diable ne ſort plus aujourd'hui de ſa demeure. Les prodiges, les prédictions, étaient alors néceſſaires ; on ne les admet plus ; un homme qui prédirait des calamités dans les places publiques, ſerait mis aux petites-maiſons. Les fondateurs recevaient ſecrétement l'argent des fidelles ; un homme qui recueillerait de l'argent pour en diſpoſer, ſans y être autoriſé par la loi, ſerait repris de juſtice. Ainſi on ne ſe ſert plus d'aucun des échafauds qui ont ſervi à bâtir l'édifice.

Cinquième queſtion.

APRÈS notre ſainte religion, qui ſans doute eſt la ſeule bonne, quelle ſerait la moins mauvaiſe ?

Ne ſerait-ce pas la plus ſimple ? ne ſerait-ce pas celle qui enſeignerait beaucoup de morale et très-peu de dogmes ; celle qui tendrait à rendre les hommes juſtes, ſans les rendre abſurdes ; celle qui n'ordonnerait point de croire des choſes impoſſibles, contradictoires, injurieuſes à la divinité, et pernicieuſes au genre-humain, et qui n'oſerait point menacer des peines éternelles quiconque aurait le ſens commun ? Ne ſerait-ce point celle qui ne

ſoutiendrait pas ſa croyance par des bourreaux, et qui n'inonderait pas la terre de ſang pour des ſophiſmes inintelligibles ; celle dans laquelle une équivoque, un jeu de mots et deux ou trois chartes ſuppoſées ne feraient pas un ſouverain et un dieu d'un prêtre ſouvent inceſtueux, homicide et empoiſonneur ; celle qui ne ſoumettrait pas les rois à ce prêtre ; celle qui n'enſeignerait que l'adoration d'un Dieu, la juſtice, la tolérance et l'humanité ?

Sixième queſtion.

On a dit que la religion des gentils était abſurde en pluſieurs points, contradictoire, pernicieuſe ; mais ne lui a-t-on pas imputé plus de mal qu'elle n'en a fait, et plus de ſottiſes qu'elle n'en a prêché ?

> Car de voir Jupiter taureau,
> Serpent, cygne, ou quelque autre choſe ;
> Je ne trouve point cela beau,
> Et ne m'étonne pas ſi parfois on en cauſe.
>
> *Prologue d'Amphitryon.*

Sans doute cela eſt fort impertinent ; mais qu'on me montre dans toute l'antiquité un temple dédié à *Léda* couchant avec un cygne ou avec un taureau ? Y a-t-il eu un ſermon prêché

prêché dans Athènes ou dans Rome pour encourager les filles à faire des enfans avec les cygnes de leur baſſe-cour ? Les fables recueillies et ornées par *Ovide* ſont-elles la religion ? ne reſſemblent-elles pas à notre Légende dorée, à notre Fleur des ſaints ? Si quelque brame ou quelque derviche venait nous objecter l'hiſtoire de S[te] *Marie égyptienne*, laquelle n'ayant pas de quoi payer les matelots qui l'avaient conduite en Egypte, donna à chacun d'eux ce que l'on appelle des faveurs, en guiſe de monnaie ; nous dirions au brame : Mon révérend père, vous vous trompez, notre religion n'eſt pas la Légende dorée.

Nous reprochons aux anciens leurs oracles, leurs prodiges : s'ils revenaient au monde, et qu'on pût compter les miracles de Notre-Dame de Lorette et ceux de Notre-Dame d'Ephèſe, en faveur de qui des deux ſerait la balance du compte ?

Les ſacrifices humains ont été établis chez preſque tous les peuples, mais très-rarement mis en uſage. Nous n'avons que la fille de *Jephté* et le roi *Agag* d'immolés chez les Juifs, car *Iſaac* et *Jonathas* ne le furent pas. L'hiſtoire d'*Iphigénie* n'eſt pas bien avérée chez les Grecs. Les ſacrifices humains ſont très-rares chez les anciens Romains ; en un mot, la religion

païenne a fait répandre très-peu de ſang, et la nôtre en a couvert la terre. La nôtre eſt ſans doute la ſeule bonne, la ſeule vraie; mais nous avons fait tant de mal par ſon moyen, que quand nous parlons des autres nous devons être modeſtes.

Septième queſtion.

Si un homme veut perſuader ſa religion à des étrangers ou à ſes compatriotes, ne doit-il pas s'y prendre avec la plus inſinuante douceur et la modération la plus engageante? S'il commence par dire que ce qu'il annonce eſt démontré, il trouvera une foule d'incrédules; s'il oſe leur dire qu'ils ne rejettent ſa doctrine qu'autant qu'elle condamne leurs paſſions, que leur cœur a corrompu leur eſprit, qu'ils n'ont qu'une raiſon fauſſe et orgueilleuſe, il les révolte, il les anime contre lui, il ruine lui-même ce qu'il veut établir.

Si la religion qu'il annonce eſt vraie, l'emportement et l'inſolence la rendront-ils plus vraie? Vous mettez-vous en colère quand vous dites qu'il faut être doux, patient, bienfeſant, juſte, remplir tous les devoirs de la ſociété? non; car tout le monde eſt de votre avis; pourquoi donc dites-vous des

injures à votre frère, quand vous lui prêchez une métaphyſique myſtérieuſe? C'eſt que ſon ſens irrite votre amour propre. Vous avez l'orgueil d'exiger que votre frère ſoumette ſon intelligence à la vôtre : l'orgueil humilié produit la colère ; elle n'a point d'autre ſource. Un homme bleſſé de vingt coups de fuſil dans une bataille ne ſe met point en colère; mais un docteur bleſſé du refus d'un ſuffrage devient furieux et implacable.

Huitième queſtion.

Ne faut-il pas ſoigneuſement diſtinguer la religion de l'Etat et la religion théologique? Celle de l'Etat exige que les imans tiennent des regiſtres des circoncis, les curés ou paſteurs des regiſtres des baptiſés ; qu'il y ait des moſquées, des égliſes, des temples, des jours conſacrés à l'adoration et au repos, des rites établis par la loi ; que les miniſtres de ces rites aient de la conſidération ſans pouvoir ; qu'ils enſeignent les bonnes mœurs au peuple, et que les miniſtres de la loi veillent ſur les mœurs des miniſtres des temples. Cette religion de l'Etat ne peut, en aucun temps, cauſer aucun trouble.

Il n'en eſt pas ainſi de la religion théologique ; celle-ci eſt la ſource de toutes les

ſottiſes et de tous les troubles imaginables ; c'eſt la mère du fanatiſme et de la diſcorde civile ; c'eſt l'ennemie du genre-humain. Un bonze prétend que *Fo* eſt un dieu ; qu'il a été prédit par des fakirs ; qu'il eſt né d'un éléphant blanc ; que chaque bonze peut faire un *Fo* avec des grimaces. Un talapoin dit que *Fo* était un ſaint homme, dont les bonzes ont corrompu la doctrine, et que c'eſt *Sommona-Codom* qui eſt le vrai dieu. Après cent argumens et cent démentis, les deux factions conviennent de s'en rapporter au dalaï-lama, qui demeure à trois cents lieues de là, qui eſt immortel et même infaillible. Les deux factions lui envoient une députation ſolennelle. Le dalaï-lama commence, ſelon ſon divin uſage, par leur diſtribuer ſa chaiſe percée.

Les deux ſectes rivales la reçoivent d'abord avec un reſpect égal, la font ſécher au ſoleil, et l'enchâſſent dans de petits chapelets qu'ils baiſent dévotement ; mais dès que le dalaï-lama et ſon conſeil ont prononcé au nom de *Fo*, voilà le parti condamné qui jette les chapelets au nez du vice-dieu, et qui lui veut donner cent coups d'étrivières. L'autre parti défend ſon lama dont il a reçu de bonnes terres ; tous deux ſe battent long-temps ; et quand ils ſont las de s'exterminer, de s'aſſaſſiner, de s'empoiſonner réciproquement, ils

ſe diſent encore de groſſes injures ; et le dalaï-lama en rit ; et il diſtribue encore ſa chaiſe percée à quiconque veut bien recevoir les déjections du bon père lama.

RELIQUES.

On déſigne par ce nom les reſtes ou les parties reſtantes du corps ou des habits d'une perſonne miſe après ſa mort, par l'Egliſe, au nombre des bienheureux.

Il eſt clair que JESUS n'a condamné que l'hypocriſie des Juifs, en diſant (*a*) : Malheur à vous, ſcribes et phariſiens hypocrites, qui bâtiſſez des tombeaux aux prophètes et ornez les monumens des juſtes ! Auſſi les chrétiens orthodoxes ont une égale vénération pour les reliques et pour les images des ſaints ; et même je ne ſais quel docteur nommé *Henri* ayant oſé dire que quand les os ou autres reliques ſont changés en vers, il ne faut pas adorer ces vers, le jéſuite *Vaſquez* (*b*) décida que l'opinion de *Henri* eſt abſurde et vaine ; car il n'importe de quelle manière ſe faſſe la corruption. Par conſéquent, dit-il, nous pouvons adorer les reliques, tant ſous la forme de vers que ſous la forme de cendres.

(*a*) *Matthieu*, chap. XXIII, v. 29.

(*b*) L. II, de l'Adoration, diſp. III, chap. VIII.

Quoi qu'il en foit, S[t] *Cyrille* de Jérufalem (*c*) avoue que l'origine des reliques eft païenne ; et voici la defcription que fait de leur culte *Théodoret*, qui vivait au commencement de l'ère chrétienne. On court aux temples des martyrs, dit cet évêque (*d*), pour leur demander les uns la confervation de leur fanté, les autres la guérifon de leurs maladies, et les femmes ftériles la fécondité. Après avoir obtenu des enfans ces femmes en demandent la confervation. Ceux qui entreprennent des voyages, conjurent les martyrs de les accompagner et de les conduire. Lorfqu'ils font de retour, ils vont leur témoigner leur reconnaiffance. Ils ne les adorent pas comme des dieux ; mais ils les honorent comme des hommes divins, et les conjurent d'être leurs interceffeurs.

Les offrandes qui font appendues dans leurs temples, font des preuves publiques que ceux qui ont demandé avec foi ont obtenu l'accompliffement de leurs vœux et la guérifon de leurs maladies. Les uns y appendent des yeux, les autres des pieds, les autres des mains, d'or et d'argent. Ces monumens publient la vertu de ceux qui font enfevelis dans ces tombeaux, comme leur vertu publie que le Dieu pour lequel ils ont fouffert eft le

(*c*) Liv. X, contre *Julien*. (*d*) Queftion 51 fur l'Exode.

vrai Dieu ; auſſi les chrétiens ont-ils ſoin de donner à leurs enfans les noms des martyrs, afin de les mettre en ſureté ſous leur protection.

Enfin *Théodoret* ajoute que les temples des dieux ont été démolis, et que les matériaux ont ſervi à la conſtruction des temples des martyrs ; car le Seigneur, dit-il aux païens, a ſubſtitué ſes morts à vos dieux ; il a fait voir la vanité de ceux-ci, et a transféré aux autres les honneurs qu'on rendait aux premiers. C'eſt de quoi ſe plaint amèrement le fameux ſophiſte de Sardes, en déplorant la ruine du temple de *Sérapis* à Canope, qui fut démoli par ordre de l'empereur *Théodoſe I*, l'an 389.

Des gens, dit *Eunapius*, qui n'avaient jamais entendu parler de la guerre, ſe trouvèrent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce temple, et principalement contre les riches offrandes dont il était rempli. On donna ces lieux ſaints à des moines, gens infames et inutiles, qui, pourvu qu'ils euſſent un habit noir et mal-propre, prenaient une autorité tyrannique ſur l'eſprit des peuples, et à la place des dieux que l'on voyait par les lumières de la raiſon, ces moines donnaient à adorer des têtes de brigands punis pour leurs crimes, qu'on avait ſalées pour les conſerver.

Le peuple eſt ſuperſtitieux, et c'eſt par la

ſuperſtition qu'on l'enchaîne. Les miracles forgés au ſujet des reliques devinrent un aimant qui attirait de toutes parts des richeſſes dans les égliſes. La fourberie et la crédulité avaient été portées ſi loin, que, dès l'an 386, le même *Théodoſe* fut obligé de faire une loi par laquelle il défendait de tranſporter d'un lieu dans un autre les corps enſevelis, de ſéparer les reliques de chaque martyr, et d'en trafiquer.

Pendant les trois premiers ſiècles du chriſtianiſme, on s'était contenté de célébrer le jour de la mort des martyrs, qu'on appelait leur jour natal, en s'aſſemblant dans les cimetières où repoſaient leurs corps, pour prier pour eux, comme nous l'avons remarqué à l'article *Meſſe*. On ne penſait point alors qu'avec le temps les chrétiens duſſent leur élever des temples, tranſporter leurs cendres et leurs os d'un lieu dans un autre, les montrer dans des châſſes, et enfin en faire un trafic qui excitât l'avarice à remplir le monde de reliques ſuppoſées.

Mais le troiſième concile de Carthage, tenu l'an 397, ayant inſéré dans le canon des Ecritures l'Apocalypſe de S[t] *Jean*, dont l'authenticité juſqu'alors avait été conteſtée, ce paſſage du chapitre VI : *Je vis ſous les autels les ames de ceux qui avaient été tués pour la parole de Dieu*, autoriſa

autorisa la coutume d'avoir des reliques de martyrs sous les autels ; et cette pratique fut bientôt regardée comme si essentielle, que St *Ambroise*, malgré les instances du peuple, ne voulut pas consacrer une église où il n'y en avait point ; et l'an 692, le concile de Constantinople, *in trullo*, ordonna même de démolir tous les autels sous lesquels il ne se trouverait point de reliques. Un autre concile de Carthage, au contraire, avait ordonné l'an 401 aux évêques de faire abattre les autels qu'on voyait élever par-tout, dans les champs et sur les grands chemins, en l'honneur des martyrs, dont on déterrait çà et là de prétendues reliques, sur des songes et de vaines révélations de toutes sortes de gens.

St *Augustin* (*e*) rapporte que, vers l'an 415, *Lucien*, prêtre et curé d'un bourg nommé Caphargamata, distant de quelques milles de Jérusalem, vit en songe jusqu'à trois fois le docteur *Gamaliel* qui lui déclara que son corps, ceux d'*Abibas* son fils, de St *Etienne* et de *Nicodème*, étaient enterrés dans un endroit de sa paroisse qu'il lui indiqua. Il lui commanda de leur part et de la sienne de ne les pas laisser plus long-temps dans le tombeau négligé où ils étaient depuis quelques siècles, et d'aller dire à *Jean*, évêque de Jérusalem, de venir les en tirer

(*e*) Cité de Dieu, liv. XXII, chap. VIII.

inceſſamment s'il voulait prévenir les malheurs dont le monde était menacé. *Gamaliel* ajouta que cette tranſlation devait ſe faire ſous l'épiſcopat de *Jean*, qui mourut environ un an après. L'ordre du ciel était que le corps de ſaint *Etienne* fût tranſporté à Jéruſalem.

Lucien ou entendit mal ou fut malheureux ; il fit creuſer et ne trouva rien ; ce qui obligea le docteur juif d'apparaître à un moine fort ſimple et fort innocent, et de lui marquer plus préciſément l'endroit où repoſaient les ſacrées reliques. *Lucien* y trouva le tréſor qu'il cherchait, ſelon la révélation que DIEU lui en avait faite. Il y avait dans ce tombeau une pierre où était gravé le mot de *cheliel*, qui ſignifie couronne en hébreu, comme *ſtephanos* en grec. A l'ouverture du cercueil d'*Etienne* la terre trembla ; on ſentit une odeur excellente, et un grand nombre de malades furent guéris. Le corps du ſaint était réduit en cendres, hormis les os qu'on tranſporta à Jéruſalem et que l'on mit dans l'égliſe de Sion. A la même heure il ſurvint une grande pluie, au lieu qu'il y avait eu juſqu'alors une extrême ſéchereſſe.

Avite, prêtre eſpagnol, qui était alors en Orient, traduiſit en latin cette hiſtoire que *Lucien* avait écrite en grec. Comme l'eſpagnol était ami de *Lucien*, il en obtint une petite

portion des cendres du ſaint, quelques os pleins d'une onction qui était la preuve viſible de leur ſainteté, ſurpaſſant les parfums nouvellement faits et les odeurs les plus agréables. Ces reliques, apportées par *Oroſe* dans l'île de Minorque, y convertirent en huit jours cinq cents quarante juifs.

On fut enſuite informé par diverſes viſions, que des moines d'Egypte avaient des reliques de S[t] *Etienne*, que des inconnus y avaient portées. Comme les moines, n'étant pas prêtres alors, n'avaient point encore d'égliſes en propre, on alla prendre ce tréſor pour le tranſporter dans une égliſe qui était près d'Uſale. Auſſitôt quelques perſonnes virent au-deſſus de l'égliſe une étoile qui ſemblait venir au-devant du ſaint martyr. Ces reliques ne reſtèrent pas long-temps dans cette égliſe; l'évêque d'Uſale, trouvant à propos d'en enrichir la ſienne, alla les prendre et les tranſporta, aſſis ſur un char, accompagné de beaucoup de peuple, qui chantait les louanges de DIEU, et d'un grand nombre de cierges et de luminaires.

Ainſi les reliques furent portées dans un lieu élevé de l'égliſe, et placées ſur un trône orné de tentures. On les mit enſuite ſur un carreau ou ſur un petit lit dans un lieu fermé à clef, auquel on avait laiſſé une petite fenêtre,

afin que l'on pût y faire toucher des linges qui ſervaient à guérir divers maux. Un peu de pouſſière ramaſſée ſur la châſſe guérit tout d'un coup un paralytique. Des fleurs qu'on avait préſentées au ſaint, appliquées ſur les yeux d'un aveugle, lui rendirent la vue. Il y eut même ſept ou huit morts de reſſuſcités.

St *Auguſtin* (*f*), qui tâche de juſtifier ce culte en le diſtinguant de celui d'adoration qui n'eſt dû qu'à DIEU ſeul, eſt obligé de convenir (*g*) qu'il connaît lui-même pluſieurs chrétiens qui adorent les ſépulcres et les images. J'en connais pluſieurs, ajoute ce ſaint, qui boivent avec les plus grands excès ſur les tombeaux, et qui, donnant des feſtins aux cadavres, s'enſeveliſſent eux-mêmes ſur ceux qui ſont enſevelis.

En effet, ſortant tout fraîchement du paganiſme, et ravis de trouver dans l'Egliſe chrétienne, quoique ſous d'autres noms, des hommes déifiés, les peuples les honoraient tout comme ils avaient honoré leurs faux dieux; et ce ſerait vouloir ſe tromper groſſièrement que de juger des idées et des pratiques de la populace par celles des évêques éclairés et des philoſophes. On ſait que les ſages, parmi les païens, feſaient les mêmes

(*f*) Contre *Fauſte*, liv. XX, chap. IV.

(*g*) Des mœurs de l'Egliſe, chap. XXXIX.

distinctions que nos saints évêques. Il faut, disait *Hiérocles* (*h*), reconnaître et servir les dieux, de sorte que l'on ait grand soin de les bien distinguer du Dieu suprême, qui est leur auteur et leur père. Il ne faut pas non plus trop exalter leur dignité. Et enfin le culte qu'on leur rend doit se rapporter à leur unique créateur, que vous pouvez nommer proprement le Dieu des dieux, parce qu'il est le maître de tous et le plus excellent de tous. *Porphyre* (*i*), qui, comme St *Paul* (*k*), qualifie le Dieu suprême, de Dieu qui est au-dessus de toutes choses, ajoute qu'on ne doit lui sacrifier rien de sensible, rien de matériel, parce qu'étant un esprit pur, tout ce qui est matériel est impur pour lui. Il ne peut être dignement honoré que par la pensée et les sentimens d'une ame qui n'est souillée d'aucune passion vicieuse.

En un mot, St *Augustin* (*l*) en déclarant avec naïveté qu'il n'ose parler librement sur plusieurs semblables abus, pour ne pas donner occasion de scandale à des personnes pieuses ou à des brouillons, fait assez voir que les évêques usaient avec les païens, pour les convertir, de

(*h*) Sur les vers de *Pythagore*, page 10.

(*i*) De l'abstinence, liv. II, art. XXXIV.

(*k*) Romains, chap. IX, v. 5.

(*l*) Cité de Dieu, liv. XXII, chap. VIII.

la même connivence que St *Grégoire* recommandait deux ſiècles après pour convertir l'Angleterre. Ce pape conſulté par le moine *Auguſtin* ſur quelques reſtes de cérémonies, moitié civiles, moitié païennes, auxquelles les Anglais, nouveaux convertis, ne voulaient pas renoncer, lui répondit : On n'ôte point à des eſprits durs toutes leurs habitudes à la fois ; on n'arrive point ſur un rocher eſcarpé en y ſautant, mais en s'y traînant pas à pas.

La réponſe du même pape à *Conſtantine*, fille de l'empereur *Tibère Conſtantin* et épouſe de *Maurice*, qui lui demandait la tête de St *Paul*, pour mettre dans un temple qu'elle avait bâti à l'honneur de cet apôtre, n'eſt pas moins remarquable. St *Grégoire* (*m*) mande à cette princeſſe que les corps des ſaints brillent de tant de miracles qu'on n'oſe même approcher de leurs tombeaux pour y prier, ſans être ſaiſi de frayeur. Que ſon prédéceſſeur (*Pélage II*) ayant voulu ôter de l'argent qui était ſur le tombeau de St *Pierre*, pour le mettre à la diſtance de quatre pieds, il lui apparut des ſignes épouvantables. Que lui *Grégoire* voulant faire quelques réparations au monument de St *Paul*, comme il fallait creuſer un peu avant, et celui qui avait la garde du

(*m*) Lettre XXX, indict. XII, liv. III.

lieu, ayant eu la hardieſſe de lever des os qui ne touchaient pas au tombeau de l'apôtre, pour les tranſporter ailleurs, il lui apparut auſſi des ſignes terribles, et il mourut ſur le champ. Que ſon prédéceſſeur ayant voulu auſſi faire des réparations au tombeau de S[t] *Laurent*, on découvrit imprudemment le cercueil où était le corps du martyr; et quoique ceux qui y travaillaient fuſſent des moines et des officiers du temple, ils moururent tous dans l'eſpace de dix jours, parce qu'ils avaient vu le corps du ſaint. Que lorſque les Romains donnent des reliques, ils ne touchent jamais aux corps ſacrés; mais ſe contentent de mettre dans une boîte quelques linges et de les en approcher. Que ces linges ont la même vertu que les reliques, et font autant de miracles. Que certains grecs doutant de ce fait, le pape *Léon* ſe fit apporter des ciſeaux, et ayant coupé en leur préſence de ces linges qu'on avait approchés des corps ſaints, il en ſortit du ſang. Qu'à Rome, dans l'Occident, c'eſt un ſacrilége de toucher aux corps des ſaints; et que ſi quelqu'un l'entreprend, il peut s'aſſurer que ſon crime ne ſera pas impuni. Que c'eſt pour cela qu'il ne peut ſe perſuader que les Grecs aient la coutume de tranſporter les reliques. Que des grecs ayant oſé déterrer la nuit des corps proche de

l'églife de Saint-Paul, dans le deffein de les transporter en leur pays, ils furent auffitôt découverts ; et que c'eft ce qui le perfuade que les reliques qui fe tranfportent de la forte font fauffes. Que des orientaux prétendant que les corps de S[t] *Pierre* et de S[t] *Paul* leur appartenaient, vinrent à Rome pour les emporter dans leur patrie ; mais qu'arrivés aux catacombes où ces corps repofaient, lorf-qu'ils voulurent les prendre, des éclairs fou-dains, des tonnerres effroyables difpersèrent leur multitude épouvantée, et les forcèrent de renoncer à leur entreprife. Que ceux qui ont fuggéré à *Conftantine* de lui demander la tête de S[t] *Paul*, n'ont eu deffein que de lui faire perdre fes bonnes grâces.

S[t] *Grégoire* finit par ces mots : J'ai cette confiance en DIEU, que vous ne ferez pas privée du fruit de votre bonne volonté, ni de la vertu des faints apôtres, que vous aimez de tout votre cœur et de tout votre efprit ; et que fi vous n'avez pas leur préfence corporelle, vous jouirez toujours de leur protection.

Cependant l'hiftoire eccléfiaftique fait foi que les tranflations de reliques étaient égale-ment fréquentes en Occident et en Orient ; bien plus, l'auteur des notes fur cette lettre obferve que le même S[t] *Grégoire*, dans la fuite, donna divers corps faints, et que d'autres

papes en ont donné jusqu'à six ou sept à un seul particulier.

Après cela, faut-il s'étonner de la faveur qu'eurent les reliques dans l'esprit des peuples et des rois ? Les sermens les plus ordinaires des anciens Français se fesaient sur les reliques des saints. Ce fut ainsi que les rois *Gontran*, *Sigebert* et *Chilperic* partagèrent les Etats de *Clotaire*, et convinrent de jouir de Paris en commun. Ils en firent le serment sur les reliques de S[t] *Polyeucte*, de S[t] *Hilaire* et de S[t] *Martin*. Cependant *Chilperic* se jeta dans la place, et prit seulement la précaution d'avoir la châsse de quantité de reliques qu'il fit porter comme une sauve-garde à la tête de ses troupes, dans l'espérance que la protection de ces nouveaux patrons le mettrait à l'abri des peines dues à son parjure. Enfin le catéchisme du concile de Trente approuve la coutume de jurer par les reliques.

On observe encore que les rois de France de la première et de la seconde race gardaient dans leurs palais un grand nombre de reliques, surtout la chappe et le manteau de S[t] *Martin*, et qu'ils les fesaient porter à leur suite et jusque dans les armées. On envoyait les reliques du palais dans les provinces, lorsqu'il s'agissait de prêter serment de fidélité au roi, ou de conclure quelque traité.

RESURRECTION.

SECTION PREMIERE.

On conte que les Egyptiens n'avaient bâti leurs pyramides que pour en faire des tombeaux, et que leurs corps embaumés par dedans et par dehors attendaient que leurs ames vinſſent les ranimer au bout de mille ans. Mais ſi leurs corps devaient reſſuſciter, pourquoi la première opération des parfumeurs était-elle de leur percer le crâne avec un crochet, et d'en tirer la cervelle? L'idée de reſſuſciter ſans cervelle fait ſoupçonner (ſi on peut uſer de ce mot) que les Egyptiens n'en avaient guère de leur vivant; mais il faut conſidérer que la plupart des anciens croyaient que l'ame eſt dans la poitrine. Et pourquoi l'ame eſt-elle dans la poitrine plutôt qu'ailleurs? C'eſt qu'en effet, dans tous nos ſentimens un peu violens, on éprouve vers la région du cœur une dilatation ou un reſſerrement, qui a fait penſer que c'était-là le logement de l'ame. Cette ame était quelque choſe d'aérien; c'était une figure légère qui ſe promenait où elle pouvait, juſqu'à ce qu'elle eût retrouvé ſon corps.

La croyance de la réſurrection eſt beaucoup

plus ancienne que les temps hiſtoriques. *Athalide*, fils de *Mercure*, pouvait mourir et reſſuſciter à ſon gré ; *Eſculape* rendit la vie à *Hippolyte ; Hercule* à *Alceſte. Pélops* ayant été haché en morceaux par ſon père, fut reſſuſcité par les dieux. *Platon* raconte qu'*Hérès* reſſuſcita pour quinze jours ſeulement.

Les phariſiens, chez les Juifs, n'adoptèrent le dogme de la réſurrection que très-long-temps après *Platon*.

Il y a dans les Actes des apôtres un fait bien ſingulier et bien digne d'attention. Saint *Jacques* et pluſieurs de ſes compagnons conſeillent à S[t] *Paul* d'aller dans le temple de Jéruſalem obſerver toutes les cérémonies de l'ancienne loi, tout chrétien qu'il était, *afin que tous ſachent*, diſent-ils, *que tout ce qu'on dit de vous eſt faux, et que vous continuez de garder la loi de Moïſe*. C'eſt dire bien clairement : Allez mentir, allez vous parjurer, allez renier publiquement la religion que vous enſeignez.

S[t] *Paul* alla donc pendant ſept jours dans le temple ; mais le ſeptième il fut reconnu. On l'accuſa d'y être venu avec des étrangers, et de l'avoir profané. Voici comment il ſe tira d'affaire :

Or Paul ſachant qu'une partie de ceux qui étaient là étaient ſaducéens, et l'autre phariſiens, il s'écria dans l'aſſemblée : Mes frères, je ſuis phariſien et

et fils de pharisien ; c'est à cause de l'espérance d'une autre vie et de la résurrection des morts, que l'on veut me condamner (*a*). Il n'avait point du tout été question de la résurrection des morts dans toute cette affaire ; *Paul* ne le disait que pour animer les pharisiens et les saducéens les uns contre les autres.

v. 7. *Paul ayant parlé de la sorte, il s'émut une dissention entre les pharisiens et les saducéens ; et l'assemblée fut divisée.*

v. 8. *Car les saducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni ange, ni esprit, au lieu que les pharisiens reconnaissent et l'un et l'autre.*

On a prétendu que *Job*, qui est très-ancien, connaissait le dogme de la résurrection. On cite ces paroles : *Je sais que mon rédempteur est vivant, et qu'un jour sa rédemption s'élèvera sur moi, ou que je me relèverai de la poussière, que ma peau reviendra, que je verrai encore* DIEU *dans ma chair.*

Mais plusieurs commentateurs entendent par ces paroles, que *Job* espère qu'il relèvera bientôt de maladie, et qu'il ne demeurera pas toujours couché sur la terre comme il l'était. La suite prouve assez que cette explication est la véritable ; car il s'écrie le moment d'après à ses faux et durs amis : *Pourquoi donc dites-vous, persécutons-le ?* ou bien, *parce que vous direz,*

(*a*) Actes des apôtres, chap. XXIII, v. 6, 7, 8.

parce que nous l'avons perſécuté. Cela ne veut-il pas dire évidemment : Vous vous repentirez de m'avoir offenſé, quand vous me reverrez dans mon premier état de ſanté et d'opulence? Un malade qui dit, je me lèverai, ne dit pas, je reſſuſciterai. Donner des ſens forcés à des paſſages clairs, c'eſt le sûr moyen de ne jamais s'entendre, ou plutôt d'être regardés comme des gens de mauvaiſe foi par les honnêtes gens.

S[t] *Jérôme* ne place la naiſſance de la ſecte des phariſiens que très-peu de temps avant JESUS-CHRIST. Le rabbin *Hillel* paſſe pour le fondateur de la ſecte phariſienne ; et cet *Hillel* était contemporain de *Gamaliel* le maître de S[t] *Paul.*

Pluſieurs de ces phariſiens croyaient que les Juifs ſeuls reſſuſciteraient, et que le reſte des hommes n'en valait pas la peine. D'autres ont ſoutenu qu'on ne reſſuſciterait que dans la Paleſtine, et que les corps de ceux qui auront été enterrés ailleurs, ſeront ſecrétement tranſportés auprès de Jéruſalem pour s'y rejoindre à leur ame. Mais S[t] *Paul* écrivant aux habitans de Theſſalonique, leur a dit que *le ſecond avénement de* JESUS-CHRIST *eſt pour eux et pour lui, qu'ils en ſeront témoins.*

V. 15. *Car auſſitôt que le ſignal aura été donné par l'archange, et par le ſon de la trompette de* DIEU, *le Seigneur lui-même deſcendra du ciel, et*

ceux qui ſeront morts en JESUS-CHRIST *reſſuſciteront les premiers.*

v. 16. *Puis nous autres qui ſommes vivans, et qui ſerons demeurés juſqu'alors, nous ſerons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air, et ainſi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.* (*b*)

Ce paſſage important ne prouve-t-il pas évidemment que les premiers chrétiens comptaient voir la fin du monde, comme en effet elle eſt prédite dans S[t] *Luc*, pour le temps même que S[t] *Luc* vivait ? S'ils ne virent point cette fin du monde, ſi perſonne ne reſſuſcita pour lors, ce qui eſt différé n'eſt pas perdu.

S[t] *Auguſtin* croit que les enfans, et même les enfans morts-nés, reſſuſciteront dans l'âge de la maturité. Les *Origène*, les *Jérôme*, les *Athanaſe*, les *Baſile*, n'ont pas cru que les femmes duſſent reſſuſciter avec leur ſexe.

Enfin, on a toujours diſputé ſur ce que nous avons été, ſur ce que nous ſommes, et ſur ce que nous ſerons.

SECTION II.

Le père *Mallebranche* prouve la réſurrection par les chenilles qui deviennent papillons. Cette preuve, comme on voit, eſt auſſi légère

(*b*) Epît. aux Theſſ. chap. IV.

que les ailes des infectes dont il l'emprunte. Des penfeurs qui calculent, font des objections arithmétiques contre cette vérité fi bien prouvée. Ils difent que les hommes et les autres animaux font réellement nourris, et reçoivent leur croiffance de la fubftance de leurs prédéceffeurs. Le corps d'un homme réduit en pouffière, répandu dans l'air et retombant fur la furface de la terre, devient légume ou froment. Ainfi *Caïn* mangea une partie d'*Adam ; Enoch* fe nourrit de *Caïn ; Irad* d'*Enoch ; Maviaël* d'*Irad ; Mathufalem* de *Maviaël ;* et il fe trouve qu'il n'y a aucun de nous qui n'ait avalé une petite portion de notre premier père. C'eft pourquoi on a dit que nous étions tous anthropophages. Rien n'eft plus fenfible après une bataille ; non-feulement nous tuons nos frères, mais au bout de deux ou trois ans, nous les avons tous mangés quand on a fait les moiffons fur le champ de bataille ; nous ferons auffi mangés fans difficulté à notre tour. Or, quand il faudra reffufciter, comment rendrons-nous à chacun le corps qui lui appartenait, fans perdre du nôtre ?

Voilà ce que difent ceux qui fe défient de la réfurrection ; mais les reffufciteurs leur ont répondu très-pertinemment.

Un rabbin, nommé *Samaï*, démontre la

réſurrection par ce paſſage de l'Exode : *J'ai apparu à Abraham, à Iſaac et à Jacob, et je leur ai promis avec ſerment de leur donner la terre de Canaan.* Or, DIEU, malgré ſon ſerment, dit ce grand rabbin, ne leur donna point cette terre ; donc ils reſſuſciteront pour en jouir, afin que le ſerment ſoit accompli.

Le profond philoſophe dom *Calmet* trouve dans les vampires une preuve bien plus concluante. Il a vu de ces vampires qui ſortaient des cimetières pour aller ſucer le ſang des gens endormis ; il eſt clair qu'ils ne pouvaient ſucer le ſang des vivans s'ils étaient encore morts ; donc ils étaient reſſuſcités : cela eſt péremptoire.

Une choſe encore certaine, c'eſt que tous les morts, au jour du jugement, marcheront ſous la terre comme des taupes, à ce que dit le Talmud, pour aller comparaître dans la vallée de Joſaphat, qui eſt entre la ville de Jéruſalem et le mont des Oliviers. On ſera fort preſſé dans cette vallée ; mais il n'y a qu'à réduire les corps proportionnellement, comme les diables de *Milton* dans la ſalle du Pandémonium.

Cette réſurrection ſe fera au ſon de la trompette, à ce que dit S[t] *Paul.* Il faudra néceſſairement qu'il y ait pluſieurs trompettes, car le tonnerre lui-même ne s'entend guère plus de

trois

trois ou quatre lieues à la ronde. On demande combien il y aura de trompettes ? les théologiens n'ont pas encore fait ce calcul ; mais ils le feront.

Les Juifs disent que la reine *Cléopâtre*, qui sans doute croyait la résurrection comme toutes les dames de ce temps-là, demanda à un pharisien si on ressusciterait tout nu. Le docteur lui répondit qu'on serait très-bien habillé, par la raison que le blé qu'on sème, étant mort en terre, ressuscite en épi avec une robe et des barbes. Ce rabbin était un théologien excellent. Il raisonnait comme dom *Calmet*.

SECTION III.

De la résurrection des anciens.

On a prétendu que le dogme de la résurrection était fort en vogue chez les Egyptiens, et que ce fut l'origine de leurs embaumemens et de leurs pyramides. Et moi-même je l'ai cru autrefois. Les uns disaient qu'on ressusciterait au bout de mille ans, d'autres voulaient que ce fût après trois mille. Cette différence dans leurs opinions théologiques, semble prouver qu'ils n'étaient pas bien sûrs de leur fait.

D'ailleurs, nous ne voyons aucun homme

reſſuſcité dans l'hiſtoire d'Egypte, mais nous en avons quelques-uns chez les Grecs. C'eſt donc aux Grecs qu'il faut s'informer de cette invention de reſſuſciter.

Mais les Grecs brûlaient ſouvent les corps, et les Egyptiens les embaumaient, afin que quand l'ame qui était une petite figure aérienne reviendrait dans ſon ancienne demeure, elle la trouvât toute prête. Cela eût été bon ſi elle eût retrouvé ſes organes, mais l'embaumeur commençait par ôter la cervelle et vider les entrailles. Comment les hommes auraient-ils pu reſſuſciter ſans inteſtins et ſans la partie médullaire par où l'on penſe? où reprendre ſon ſang, ſa lymphe et ſes autres humeurs?

Vous me direz qu'il était encore plus difficile de reſſuſciter chez les Grecs quand il ne reſtait de vous qu'une livre de cendres tout au plus, et encore mêlée avec la cendre du bois, des aromates et des étoffes.

Votre objection eſt forte, et je tiens comme vous la réſurrection pour une choſe fort extraordinaire; mais cela n'empêche pas qu'*Athalide* fils de *Mercure* ne mourût et ne reſſuſcitât pluſieurs fois. Les dieux reſſuſcitèrent *Pélops* quoiqu'il eût été mis en ragoût, et que *Cérès* en eût déjà mangé une épaule. Vous ſavez qu'*Eſculape* avait rendu la vie à *Hippolyte*; c'était un fait avéré dont les plus incrédules

ne doutaient pas : le nom de *Virbius* donné à *Hippolyte* était une preuve convaincante. *Hercule* avait reſſuſcité *Alceſte* et *Pirithoüs*. *Hérès*, chez *Platon*, ne reſſuſcita à la vérité que pour quinze jours ; mais c'était toujours une réſurrection, et le temps ne fait rien à l'affaire.

Pluſieurs graves ſcoliaſtes voient évidemment le purgatoire et la réſurrection dans *Virgile*. Pour le purgatoire, je ſuis obligé d'avouer qu'il y eſt expreſſément au ſixième chant. Cela pourra déplaire aux proteſtans, mais je ne ſais qu'y faire.

Non tamen omne malum miſeris, nec fundilùs omnes
Corporeæ excedunt peſtes, &c.

Les cœurs les plus parfaits, les ames les plus pures
Sont aux regards des dieux tout chargés de ſouillures;
Il faut en arracher juſqu'au ſeul ſouvenir.
Nul ne fut innocent : il faut tous nous punir.
Chaque ame a ſon démon ; chaque vice a ſa peine ;
Et dix ſiècles entiers nous ſuffiſent à peine
Pour nous former un cœur qui ſoit digne des dieux, &c.

Voilà mille ans de purgatoire bien nettement exprimés, ſans même que vos parens puſſent obtenir des prêtres de ce temps-là une indulgence qui abrégeât votre ſouffrance pour

de l'argent comptant. Les anciens étaient beaucoup plus févères et moins fimoniaques que nous, eux qui d'ailleurs imputaient à leurs dieux tant de fottifes. Que voulez-vous ! toute leur théologie était pétrie de contradictions, comme les malins difent qu'eft la nôtre.

Le purgatoire achevé, ces ames allaient boire de l'eau du Léthé, et demandaient inftamment à rentrer dans de nouveaux corps, et à revoir la lumière du jour. Mais eft-ce là une réfurrection ? Point du tout, c'eft prendre un corps entièrement nouveau, ce n'eft point reprendre le fien ; c'eft une métempfycofe qui n'a nul rapport à la manière dont nous autres reffufcitons.

Les ames des anciens fefaient un très-mauvais marché, je l'avoue, en revenant au monde ; car qu'eft-ce que revenir fur la terre pendant foixante et dix ans tout au plus, et fouffrir encore tout ce que vous favez qu'on fouffre dans foixante et dix ans de vie, pour aller enfuite paffer mille ans encore à recevoir la difcipline ? Il n'y a point d'ame, à mon gré, qui ne fe lafsât de cette éternelle viciffitude d'une vie fi courte et d'une fi longue pénitence.

SECTION IV.

De la résurrection des modernes.

NOTRE résurrection est toute différente. Chaque homme reprendra précisément le même corps qu'il avait eu ; et tous ces corps seront brûlés dans toute l'éternité, excepté un sur cent mille tout au plus. C'est bien pis qu'un purgatoire de dix siècles pour revivre ici-bas quelques années.

Quand viendra le grand jour de cette résurrection générale ? On ne le sait pas positivement ; et les doctes sont fort partagés. Ils ne savent pas non plus comment chacun retrouvera ses membres. Ils font sur cela beaucoup de difficultés.

1°. Notre corps, disent-ils, est pendant la vie dans un changement continuel ; nous n'avons rien à cinquante ans du corps où était logée notre ame à vingt.

2°. Un soldat breton va en Canada ; il se trouve que par un hasard assez commun il manque de nourriture : il est forcé de manger d'un iroquois qu'il a tué la veille. Cet iroquois s'était nourri de jésuite pendant deux ou trois mois ; une grande partie de son corps était devenue jésuite. Voilà le corps de ce soldat

compofé d'iroquois, de jéfuite et de tout ce qu'il a mangé auparavant. Comment chacun reprendra-t-il précifément ce qui lui appartient ? et que lui appartient-il en propre ?

3°. Un enfant meurt dans le ventre de fa mère, jufte au moment qu'il vient de recevoir une ame; reffufcitera-t-il fœtus, ou garçon, ou homme fait ? Si fœtus, à quoi bon ? fi garçon ou homme, d'où lui viendra fa fubftance?

4°. L'ame arrive dans un autre fœtus avant qu'il foit décidé garçon ou fille; reffufcitera-t-il fille, garçon, ou fœtus ?

5°. Pour reffufciter, pour être la même perfonne que vous étiez, il faut que vous ayez la mémoire bien fraîche et bien préfente; c'eft la mémoire qui fait votre identité. Si vous avez perdu la mémoire, comment ferez-vous le même homme ?

6°. Il n'y a qu'un certain nombre de particules terreftres qui puiffent conftituer un animal. Sable, pierre, minéral, métal, n'y fervent de rien. Toute terre n'y eft pas propre; il n'y a que les terrains favorables à la végétation qui le foient au genre animal. Quand au bout de plufieurs fiècles il faudra que tout le monde reffufcite, où trouver la terre propre à former tous ces corps ?

7°. Je fuppofe une île dont la partie végétale puiffe fournir à la fois à mille hommes, et

à cinq ou ſix mille animaux pour la nourriture et le ſervice de ces mille hommes ; au bout de cent mille générations, nous aurons un milliar d'hommes à reſſuſciter. La matière manque évidemment.

Materiæque opus eſt ut creſcant poſtera ſecla.

8°. Enfin quand on a prouvé ou cru prouver qu'il faut un miracle auſſi grand que le déluge univerſel ou les dix plaies d'Egypte pour opérer la réſurrection du genre-humain dans la vallée de Joſaphat, on demande ce que ſont devenues toutes les ames de ces corps en attendant le moment de rentrer dans leur étui?

On pourrait faire cinquante queſtions un peu épineuſes, mais les docteurs répondent aiſément à tout cela.

RIME.

La rime n'aurait-elle pas été inventée pour aider la mémoire, et pour régler en même temps le chant et la danſe? le retour des mêmes ſons ſervait à faire ſouvenir promptement des mots intermédiaires entre les deux rimes. Ces rimes avertiſſaient à la fois le chanteur et le danſeur; elles indiquaient la meſure. Ainſi les vers furent dans tous les pays le langage des dieux.

On peut donc mettre au rang des opinions probables, c'eſt-à-dire incertaines, que la rime fut d'abord une cérémonie religieuſe; car après tout, il ſe pourrait qu'on eût fait des vers et des chanſons pour ſa maîtreſſe avant d'en faire pour ſes dieux; et les amans emportés vous diront que cela revient au même.

Un rabbin qui me montrait l'hébreu, lequel je n'ai jamais pu apprendre, me citait un jour pluſieurs pſaumes rimés que nous avions, diſait-il, traduits pitoyablement. Je me ſouviens de deux vers que voici :

(a) *Hibbitu clarè vena haru*
Uph nehem al jech pharu.

Si on le regarde on en eſt illuminé,
Et leurs faces ne ſont point confuſes.

Il n'y a guère de rime plus riche que celle de ces deux vers; cela poſé, je raiſonne ainſi :

Les Juifs, qui parlaient un jargon moitié phénicien, moitié ſyriaque, rimaient; donc les grandes nations dans leſquelles ils étaient enclavés devaient rimer auſſi. Il eſt à croire que les Juifs, qui, comme nous l'avons dit ſi ſouvent, prirent tout de leurs voiſins, en prirent auſſi la rime.

Tous les Orientaux riment; ils ſont fidelles

(a) Pſaume XXXIII, v. 6.

à

à leurs ufages ; ils s'habillent comme ils s'habillaient il y a cinq ou fix mille ans. Donc il eft à croire qu'ils riment depuis ce temps-là.

Quelques doctes prétendent que les Grecs commencèrent par rimer, foit pour leurs dieux, foit pour leurs héros, foit pour leurs amies ; mais qu'enfuite ayant mieux fenti l'harmonie de leur langue, ayant mieux connu la profodie, ayant raffiné fur la mélodie, ils firent ces beaux vers non rimés, que les Latins imitèrent et furpafsèrent bien fouvent.

Pour nous autres defcendans des Goths, des Vandales, des Huns, des Velches, des Francs, des Bourguignons ; nous barbares, qui ne pouvons avoir la mélodie grecque et latine, nous fommes obligés de rimer. Les vers blancs chez tous les peuples modernes ne font que de la profe fans aucune mefure ; elle n'eft diftinguée de la profe ordinaire que par un certain nombre de fyllabes égales et monotones, qu'on eft convenu d'appeler *vers*.

Nous avons dit ailleurs que ceux qui avaient écrit en vers blancs ne l'avaient fait que parce qu'ils ne favaient pas rimer ; les vers blancs font nés de l'impuiffance de vaincre la difficulté, et de l'envie d'avoir plutôt fait.

Nous avons remarqué que l'*Ariofte* a fait quarante-huit mille rimes de fuite dans fon Orlando, fans ennuyer perfonne. Nous avons

obſervé combien la poëſie françaiſe en vers rimés entraîne d'obſtacles avec elle, et que le plaiſir naiſſait de ces obſtacles même. Nous avons toujours été perſuadés qu'il fallait rimer pour les oreilles, non pour les yeux; et nous avons expoſé nos opinions ſans ſuffiſance, attendu notre inſuffiſance.

Mais toute notre modération nous abandonne aux funeſtes nouvelles qu'on nous mande de Paris au mont Krapac. Nous apprenons qu'il s'élève une petite ſecte de barbares qui veut qu'on ne faſſe déſormais des tragédies qu'en proſe. Ce dernier coup manquait à nos douleurs : c'eſt l'abomination de la déſolation dans le temple des Muſes. Nous concevons bien que *Corneille* ayant mis l'Imitation de JESUS-CHRIST en vers, quelque mauvais plaiſant aurait pu menacer le public de faire jouer une tragédie en proſe par *Floridor* et *Mondori*; mais ce projet ayant été exécuté ſérieuſement par l'abbé d'*Aubignac*, on ſait quel ſuccès il eut. On ſait dans quel diſcrédit tomba la proſe de l'Oedipe de *la Motte-Houdart;* il fut preſque auſſi grand que celui de ſon Oedipe en vers. Quel malheureux viſigoth peut oſer, après Cinna et Andromaque, bannir les vers du théâtre? C'eſt donc à cet excès d'opprobre que nous ſommes parvenus après le grand ſiècle! Ah! barbares, allez donc voir jouer cette

tragédie en redingote à Faxhall, après quoi venez-y manger du roſt-bif de mouton et boire de la bière forte.

Qu'auraient dit *Racine* et *Boileau* ſi on leur avait annoncé cette terrible nouvelle ? *Bone Deus !* de quelle hauteur ſommes-nous tombés, et dans quel bourbier ſommes-nous !

Il eſt vrai que la rime ajoute un mortel ennui aux vers médiocres. Le poëte alors eſt un mauvais mécanicien qui fait entendre le bruit choquant de ſes poulies et de ſes cordes : ſes lecteurs éprouvent la même fatigue qu'il a reſſentie en rimant ; ſes vers ne ſont qu'un vain tintement de ſyllabes faſtidieuſes. Mais s'il penſe heureuſement, et s'il rime de même, il éprouve et il donne un grand plaiſir, qui n'eſt goûté que par les ames ſenſibles et par les oreilles harmonieuſes.

R I R E.

QUE le rire ſoit le ſigne de la joie comme les pleurs ſont le ſymptôme de la douleur, quiconque a ri n'en doute pas. Ceux qui cherchent des cauſes métaphyſiques au rire ne ſont pas gais : ceux qui ſavent pourquoi cette eſpèce de joie qui excite le ris, retire vers les oreilles le muſcle zigomatique, l'un des treize muſcles de la bouche, ſont bien ſavans. Les animaux

ont ce muſcle comme nous ; mais ils ne rient point de joie, comme ils ne répandent point de pleurs de triſteſſe. Le cerf peut laiſſer couler une humeur de ſes yeux quand il eſt aux abois, le chien auſſi quand on le diſſéque vivant ; mais ils ne pleurent point leurs maîtreſſes, leurs amis, comme nous ; ils n'éclatent point de rire comme nous à la vue d'un objet comique : l'homme eſt le ſeul animal qui pleure et qui rie.

Comme nous ne pleurons que de ce qui nous afflige, nous ne rions que de ce qui nous égaie : les raiſonneurs ont prétendu que le rire naît de l'orgueil, qu'on ſe croit ſupérieur à celui dont on rit. Il eſt vrai que l'homme, qui eſt un animal riſible, eſt auſſi un animal orgueilleux ; mais la fierté ne fait pas rire ; un enfant qui rit de tout ſon cœur, ne s'abandonne point à ce plaiſir parce qu'il ſe met au-deſſus de ceux qui le font rire ; s'il rit quand on le chatouille, ce n'eſt pas aſſurément parce qu'il eſt ſujet au péché mortel de l'orgueil. J'avais onze ans quand je lus tout ſeul, pour la première fois, l'Amphitryon de *Molière ;* je ris au point de tomber à la renverſe ; était-ce par fierté ? On n'eſt point fier quand on eſt ſeul. Etait-ce par fierté que le maître de l'âne d'or ſe mit tant à rire quand il vit ſon âne manger ſon ſouper ? Quiconque rit éprouve

une joie gaie dans ce moment-là, ſans avoir un autre ſentiment.

Toute joie ne fait pas rire, les grands plaiſirs ſont très-ſérieux ; les plaiſirs de l'amour, de l'ambition, de l'avarice, n'ont jamais fait rire perſonne.

Le rire va quelquefois juſqu'aux convulſions : on dit même que quelques perſonnes ſont mortes de rire ; j'ai peine à le croire, et ſurement il en eſt davantage qui ſont mortes de chagrin.

Les vapeurs violentes qui excitent tantôt les larmes, tantôt les ſymptômes du rire, tirent à la vérité les muſcles de la bouche ; mais ce n'eſt point un ris véritable, c'eſt une convulſion, c'eſt un tourment. Les larmes peuvent alors être vraies, parce qu'on ſouffre ; mais le rire ne l'eſt pas ; il faut lui donner un autre nom, auſſi l'appelle-t-on rire *ſardonien.*

Le ris malin, le *perfidum ridens*, eſt autre choſe ; c'eſt la joie de l'humiliation d'autrui : on pourſuit par des éclats moqueurs, par le *cachinnum* (terme qui nous manque), celui qui nous a promis des merveilles et qui ne fait que des ſottiſes : c'eſt huer plutôt que rire. Notre orgueil alors ſe moque de l'orgueil de celui qui s'en eſt fait accroire. On hue notre ami *Fréron* dans l'Ecoſſaiſe plus encore qu'on n'en rit : j'aime toujours à parler de l'ami *Fréron ;* cela me fait rire.

ROCHESTER ET WALLER.

TOUT le monde connaît la réputation du comte de *Rochester*. M. de *Saint-Evremont* en a beaucoup parlé, mais il ne nous a fait connaître du fameux *Rochester* que l'homme de plaisir, l'homme à bonnes fortunes. Je voudrais faire connaître en lui l'homme de génie et le grand poëte. Entre autres ouvrages qui brillaient de cette imagination ardente qui n'appartenait qu'à lui, il a fait quelques satires sur les mêmes sujets que notre célèbre *Despréaux* avait choisis. Je ne sais rien de plus utile pour se perfectionner le goût, que la comparaison des grands génies qui se sont exercés sur les mêmes matières. Voici comme *Despréaux* parle contre la raison humaine dans sa satire sur l'homme :

Cependant à le voir, plein de vapeurs légères,
Soi-même se bercer de ses propres chimères,
Lui seul de la nature est la base et l'appui,
Et le dixième ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux il est ici le maître ;
Qui pourrait le nier? poursuis-tu. Moi, peut-être.
Ce maître prétendu qui leur donne des lois,
Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois ?

Voici à peu-près comme s'exprime le comte

de *Rochester* dans sa satire sur l'homme ; mais il faut que le lecteur se ressouvienne toujours que ce sont ici des traductions libres de poëtes anglais, et que la gêne de notre versification et les bienséances délicates de notre langue ne peuvent donner l'équivalent de la licence impétueuse du style anglais.

Cet esprit que je hais, cet esprit plein d'erreur,
Ce n'est pas ma raison, c'est la tienne, docteur ;
C'est la raison frivole, inquiéte, orgueilleuse,
Des sages animaux rivale dédaigneuse,
Qui croit entre eux et l'ange occuper le milieu,
Et pense être ici-bas l'image de son Dieu.
Vil atome imparfait, qui croit, doute, dispute,
Rampe, s'élève, tombe et nie encor sa chute,
Qui nous dit je suis libre en nous montrant ses fers,
Et dont l'œil trouble et faux croit percer l'univers.
Allez, révérends fous, bienheureux fanatiques,
Compilez bien l'amas de vos riens scolastiques.
Pères de visions, et d'énigmes sacrés,
Auteurs du labyrinthe où vous vous égarez,
Allez obscurément éclaircir vos mystères,
Et courez dans l'école adorer vos chimères.
Il est d'autres erreurs, il est de ces dévots
Condamnés par eux-même à l'ennui du repos.
Ce mystique encloîtré, fier de son indolence,
Tranquille au sein de Dieu, qu'y peut-il faire? Il pense.

Non, tu ne penſes point, tu végettes, tu dors;
Inutile à la terre, et mis au rang des morts,
Ton eſprit énervé croupit dans la molleſſe.
Réveille-toi, ſois homme ; et ſors de ton ivreſſe.
L'homme eſt né pour agir, et tu prétends penſer!

Que ces idées ſoient vraies ou fauſſes, il eſt toujours certain qu'elles ſont exprimées avec une énergie qui fait le poëte. Je me garderai bien d'examiner la choſe en philoſophe, et de quitter ici le pinceau pour le compas ; mon unique but eſt de faire connaître le génie des poëtes anglais.

On a beaucoup entendu parler du célèbre *Waller* en France ; *la Fontaine*, *Saint-Evremont* et *Bayle* ont fait ſon éloge : mais on ne connaît de lui que ſon nom. Il eut à peu-près à Londres la même réputation que *Voiture* eut à Paris, et je crois qu'il la méritait mieux. *Voiture* vint dans un temps où l'on ſortait de la barbarie, et où l'on était encore dans l'ignorance. On voulait avoir de l'eſprit, et on n'en avait point encore. On cherchait des tours au lieu de penſées ; les faux brillans ſe trouvent plus aiſément que les pierres précieuſes. *Voiture*, né avec un génie frivole et facile, fut le premier qui brilla dans cette aurore de la littérature françaiſe. S'il était venu après les grands hommes qui ont illuſtré le ſiècle de *Louis XIV*,

il aurait été obligé d'avoir plus que de l'efprit. C'en était affez pour l'*hôtel de Rambouillet*, et non pour la poftérité. *Defpréaux* le loue, mais c'eft dans fes premières fatires ; c'eft dans le temps que le goût de *Defpréaux* n'était pas encore formé : il était jeune, et dans l'âge où l'on juge des hommes par la réputation, et non point par eux-mêmes. D'ailleurs, *Defpréaux* était fouvent bien injufte dans fes louanges et dans fes cenfures. Il louait *Ségrais* que perfonne ne lit ; il infultait *Quinault* que tout le monde fait par cœur ; il ne dit rien de *la Fontaine*.

Waller, meilleur que *Voiture*, n'était pas encore parfait. Ses ouvrages galans refpirent la grâce ; mais la négligence les fait languir, et fouvent les penfées fauffes les défigurent. Les Anglais n'étaient pas encore parvenus de fon temps à écrire avec correction. Ses ouvrages férieux font pleins d'une vigueur qu'on n'attendrait pas de la molleffe de fes autres pièces. Il a fait un éloge funèbre de *Cromwell* qui, avec fes défauts, paffe pour un chef-d'œuvre. Pour entendre cet ouvrage, il faut favoir que *Cromwell* mourut le jour d'une tempête extraordinaire. La pièce commence ainfi :

Il n'eft plus, c'en eft fait, foumettons-nous au fort.
Le ciel a fignalé ce jour par des tempêtes,

Et la voix du tonnerre éclatant fur nos têtes,
Vient d'annoncer fa mort.
Par fes derniers foupirs il ébranle cette île,
Cette île que fon bras fit trembler tant de fois,
Quand dans le cours de fes exploits
Il brifait la tête des rois,
Et foumettait un peuple à fon joug feul docile.
Mer, tu t'en es troublée ; ô mer! tes flots émus
Semblent dire en grondant aux plus lointains rivages
Que l'effroi de la terre et ton maître n'eft plus.
Tel au ciel autrefois s'envola Romulus;
Tel il quitta la terre au milieu des orages;
Tel d'un peuple guerrier il reçut les hommages;
Obéi dans fa vie, à fa mort adoré,
Son palais fut un temple, &c.

C'eft à propos de cet éloge de *Cromwell* que *Waller* fit au roi *Charles II* cette réponfe qu'on trouve dans le Dictionnaire de *Bayle*. Le roi à qui *Waller* venait, felon l'ufage des rois et des poëtes, de préfenter une pièce farcie de louanges, lui reprocha qu'il avait fait mieux pour *Cromwell*. *Waller* répondit : *Sire, nous autres poëtes, nous réuffiffons mieux dans les fictions que dans les vérités.* Cette réponfe n'était pas fi fincère que celle de l'ambaffadeur hollandais qui, lorfque le même roi fe plaignait que l'on avait moins d'égards pour lui que pour

Cromwell, répondit : *Ah ! Sire, ce Cromwell était tout autre chofe.* Il y a des courtifans même en Angleterre, et *Waller* l'était ; mais je ne confidère les gens après leur mort que par leurs ouvrages ; tout le refte eft anéanti pour moi. Je remarque feulement que *Waller*, né à la cour avec foixante mille livres de rente, n'eut jamais ni le fot orgueil ni la nonchalance d'abandonner fon talent. Les comtes de *Dorfet* et de *Rofcomon*, les deux ducs de *Buckingham*, milord *Hallifax*, et tant d'autres, n'ont pas cru déroger en devenant de très-grands poëtes et d'illuftres écrivains. Leurs ouvrages leur font plus d'honneur que leurs noms. Ils ont cultivé les lettres comme s'ils en euffent attendu leur fortune. Ils ont de plus rendu les arts refpectables aux yeux du peuple, qui en tout a befoin d'être mené par les grands, et qui pourtant fe règle moins fur eux en Angleterre qu'en aucun lieu du monde.

R O I.

ROI, *bafileus*, *tyrannos*, *rex*, *dux*, *imperator*, *melch*, *baal*, *bel*, *pharao*, *éli*, *shadaï*, *adoni*, *shak*, *fofi*, *padisha*, *bogdan*, *chazan*, *kan*, *krall*, *king*, *kong*, *kœnig*, &c. &c. toutes expreffions qui femblent fignifier la même chofe, et qui expriment des idées toutes différentes.

Dans la Gréce, ni *basileus*, ni *tyrannos*, ne donna jamais l'idée du pouvoir absolu. Saisit ce pouvoir qui put ; mais ce n'est que malgré soi qu'on le laissa prendre.

Il est clair que chez les Romains les rois ne furent point despotiques. Le dernier *Tarquin* mérita d'être chassé, et le fut. Nous n'avons aucune preuve que les petits chefs de l'Italie aient jamais pu faire à leur gré présent d'un lacet au premier homme d'Etat, comme fait aujourd'hui un turc imbécille dans son sérail, et comme de vils esclaves barbares beaucoup plus imbécilles le souffrent sans murmurer.

Nous ne voyons pas un roi au-delà des Alpes et vers le Nord, dans les temps où nous commençons à connaître cette vaste partie du monde. Les Cimbres, qui marchèrent vers l'Italie, et qui furent exterminés par *Marius*, étaient des loups affamés qui sortaient de leurs forêts avec leurs louves et leurs louvetaux. Mais de tête couronnée chez ces animaux ; d'ordres intimés de la part d'un secrétaire d'Etat, d'un grand-boutillier, d'un logothète ; d'impôts, de taxes arbitraires, de commis aux portes, d'édits bursaux, on n'en avait pas plus de notion que de vêpres et de l'opéra.

Il faut que l'or et l'argent monnayé, et même non monnayé, soit une recette infaillible pour mettre celui qui n'en a pas dans la dépendance

abſolue de celui qui a trouvé le ſecret d'en amaſſer. C'eſt avec cela ſeul qu'il eut des poſtillons et des grands officiers de la couronne, des gardes, des cuiſiniers, des filles, des femmes, des geoliers, des aumôniers, des pages et des ſoldats.

Il eût été fort difficile de ſe faire obéir ponctuellement ſi on n'avait eu à donner que des moutons et des pourpoints. Auſſi il eſt très-vraiſemblable qu'après toutes les révolutions qu'éprouva notre globe, ce fut l'art de fondre les métaux qui fit les rois, comme ce ſont aujourd'hui les canons qui les maintiennent.

Céſar avait bien raiſon de dire qu'avec de l'or on a des hommes, et qu'avec des hommes on a de l'or. Voilà tout le ſecret.

Ce ſecret avait été connu dès long-temps en Aſie et en Egypte. Les princes et les prêtres partagèrent autant qu'ils le purent.

Le prince diſait au prêtre : Tiens, voilà de l'or ; mais il faut que tu affermiſſes mon pouvoir, et que tu prophétiſes en ma faveur ; je ſerai oint, tu ſeras oint. Rends des oracles, fais des miracles, tu ſeras bien payé, pourvu que je ſois toujours le maître. Le prêtre ſe feſait donner terres et monnaie, et il prophétiſait pour lui-même, rendait des oracles pour lui même, chaſſait le ſouverain très-ſouvent, et ſe mettait à ſa place. Ainſi les choën ou

chotim d'Egypte, les mag de Perſe, les chaldéens devers Babylone, les chazin de Syrie (ſi je me trompe de nom il n'importe guère), tous ces gens-là voulaient dominer. Il y eut des guerres fréquentes entre le trône et l'autel en tout pays, juſque chez la miſérable nation juive.

Nous le ſavons bien depuis douze cents ans, nous autres habitans de la zone tempérée d'Europe. Nos eſprits ne tiennent pas trop de cette température ; nous ſavons ce qu'il nous en a coûté. Et l'or et l'argent ſont tellement le mobile de tout, que pluſieurs de nos rois d'Europe envoient encore aujourd'hui de l'or et de l'argent à Rome, où des prêtres le partagent dès qu'il eſt arrivé.

Lorſque, dans cet éternel conflit de juridiction, les chefs des nations ont été puiſſans, chacun d'eux a manifeſté ſa prééminence à ſa mode. C'était un crime, dit-on, de cracher en préſence du roi des Mèdes. Il faut frapper la terre de ſon front neuf fois devant le roi de la Chine. Un roi d'Angleterre imagina de ne jamais boire un verre de bière ſi on ne le lu préſentait à genoux. Un autre ſe fait baïſer ſon pied droit. Les cérémonies diffèrent ; mais tous, en tout temps, ont voulu avoir l'argent des peuples. Il y a des pays où l'on fait au krall, au chazan, une penſion, comme en

Pologne, en Suède, dans la Grande-Bretagne. Ailleurs, un morceau de papier ſuffit pour que le bogdan ait tout l'argent qu'il déſire.

Et puis, écrivez ſur le droit des gens, ſur la théorie de l'impôt, ſur le tarif, ſur le *foderum manſionaticum viaticum;* faites de beaux calculs ſur la taille proportionnelle; prouvez par de profonds raiſonnemens cette maxime ſi neuve que le berger doit tondre ſes moutons et non pas les écorcher.

Quelles ſont les limites de la prérogative des rois et de la liberté des peuples? Je vous conſeille d'aller examiner cette queſtion dans l'hôtel de ville d'Amſterdam à tête repoſée.

ROME. (COUR DE)

L'EVEQUE de Rome, avant *Conſtantin*, n'était aux yeux des magiſtrats romains, ignorans de notre ſainte religion, que le chef d'une faction ſecrète, ſouvent toléré par le gouvernement, et quelquefois puni du dernier ſupplice. Les noms des premiers diſciples nés juifs, et de leurs ſucceſſeurs, qui gouvernèrent le petit troupeau caché dans la grande ville de Rome, furent abſolument ignorés de tous les écrivains

latins. On ſait aſſez que tout changea, et comment tout changea ſous *Conſtantin.*

L'évêque de Rome, protégé et enrichi, fut toujours ſujet des empereurs, ainſi que l'évêque de Conſtantinople, de Nicomédie, et tous les autres évêques, ſans prétendre à la moindre ombre d'autorité ſouveraine. La fatalité, qui dirige toutes les affaires de ce monde, établit enfin la puiſſance de la cour eccléſiaſtique romaine, par les mains des barbares qui détruiſirent l'empire.

L'ancienne religion, ſous laquelle les Romains avaient été victorieux pendant tant de ſiècles, ſubſiſtait encore dans les cœurs, malgré la perſécution, quand *Alaric* vint aſſiéger Rome l'an 408 de notre ère vulgaire ; et le pape *Innocent I* n'empêcha pas qu'on ne ſacrifiât aux dieux dans le capitole et dans les autres temples, pour obtenir contre les Goths le ſecours du ciel. Mais ce pape *Innocent* fut du nombre des députés vers *Alaric*, ſi on en croit *Zozime* et *Oroſe.* Cela prouve que le pape était déjà un perſonnage conſidérable.

Lorſque *Attila* vint ravager l'Italie, en 452, par le même droit que les Romains avaient exercé ſur tant de peuples, par le droit de *Clovis*, et des Goths, et des Vandales, et des Hérules, l'empereur envoya le pape *Léon I*, aſſiſté de deux perſonnages conſulaires, pour

négocier avec *Attila*. Je ne doute pas que S[t] *Léon* ne fût accompagné d'un ange armé d'une épée flamboyante qui fit trembler le roi des Huns, quoiqu'il ne crût pas aux anges, et qu'une épée ne lui fît pas peur. Ce miracle eſt très-bien peint dans le Vatican; et vous ſentez bien qu'on ne l'eût jamais peint s'il n'avait été vrai. Tout ce qui me fâche, c'eſt que cet ange laiſſa prendre et ſaccager Aquilée et toute l'Illyrie, et qu'il n'empêcha pas enſuite *Genſeric* de piller Rome pendant quatorze jours : ce n'était pas apparemment l'ange exterminateur.

Sous les exarques, le crédit des papes augmenta ; mais ils n'eurent encore nulle ombre de puiſſance civile. L'évêque romain élu par le peuple demandait, ſelon le protocole du *Diarium romanum*, la protection de l'évêque de Ravenne auprès de l'exarque, qui accordait ou refuſait la confirmation à l'élu.

L'exarchat ayant été détruit par les Lombards, les rois lombards voulurent ſe rendre maîtres auſſi de la ville de Rome ; rien n'eſt plus naturel.

Pepin, l'uſurpateur de la France, ne ſouffrit pas que les Lombards uſurpaſſent cette capitale et fuſſent trop puiſſans ; rien n'eſt plus naturel encore.

On prétend que *Pepin* et ſon fils *Charlemagne* donnèrent aux évêques romains pluſieurs terres de l'exarchat, que l'on nomma *les juſtices de St Pierre.* Telle eſt la première origine de leur puiſſance temporelle. Il paraît que, dès ce temps-là, ces évêques ſongeaient à ſe procurer quelque choſe de plus conſidérable que ces juſtices.

Nous avons une lettre du pape *Adrien I* à *Charlemagne*, dans laquelle il dit : *La libéralité pieuſe de Conſtantin le grand, empereur de ſainte mémoire, éleva et exalta, du temps du bienheureux pontife romain Silveſtre, la ſainte Egliſe romaine, et lui conféra ſa puiſſance dans cette partie de l'Italie.*

On voit que dès-lors on commençait à vouloir faire croire la donation de *Conſtantin*, qui fut depuis regardée pendant cinq cents ans, non pas abſolument comme un article de foi, mais comme une vérité inconteſtable. Ce fut à la fois un crime de lèſe-majeſté et un péché mortel, de former des doutes ſur cette donation. (*)

Depuis la mort de *Charlemagne*, l'évêque augmenta ſon autorité dans Rome de jour en jour; mais il s'écoula des ſiècles avant qu'il y fût regardé comme ſouverain. Rome eut très-

(*) Voyez DONATIONS.

long-temps un gouvernement patricien municipal.

Ce *Jean XII* que l'empereur allemand *Othon I* fit dépofer dans une efpèce de concile, en 963, comme fimoniaque, inceftueux, fodomite, athée, et ayant fait pacte avec le diable ; ce *Jean XII*, dis-je, était le premier homme de l'Italie en qualité de patrice et de conful, avant d'être évêque de Rome ; et malgré tous ces titres, malgré le crédit de la fameufe *Marofie* fa mère, il n'y avait qu'une autorité très-conteftée.

Ce *Grégoire VII* qui, de moine étant devenu pape, voulut dépofer les rois et donner les empires, loin d'être le maître à Rome, mourut le protégé ou plutôt le prifonnier de ces princes normands conquérans des deux Siciles, dont il fe croyait le feigneur fuzerain.

Dans le grand fchifme d'Occident, les papes qui fe difputèrent l'empire du monde vécurent fouvent d'aumônes.

Un fait affez extraordinaire, c'eft que les papes ne furent riches que depuis le temps où ils n'osèrent fe montrer à Rome.

Bertrand de Goth, *Clément V* le bordelais, qui paffa fa vie en France, vendait publiquement les bénéfices, et laiffa des tréfors immenfes, felon *Villani*.

Jean XXII fon fucceffeur fut élu à Lyon.

On prétend qu'il était le fils d'un savetier de Cahors. Il inventa plus de manières d'extorquer l'argent de l'Eglise que jamais les traitans n'ont inventé d'impôts.

Le même *Villani* assure qu'il laissa à sa mort vingt-cinq millions de florins d'or. Le patrimoine de St *Pierre* ne lui aurait pas assurément fourni cette somme.

En un mot, jusqu'à *Innocent VIII* qui se rendit maître du château Saint-Ange, les papes ne jouirent jamais dans Rome d'une souveraineté véritable.

Leur autorité spirituelle fut sans doute le fondement de la temporelle ; mais s'ils s'étaient bornés à imiter la conduite de St *Pierre*, dont on se persuada qu'ils remplissaient la place, ils n'auraient jamais acquis que le royaume des cieux. Ils surent toujours empêcher les empereurs de s'établir à Rome, malgré ce beau nom de *roi des Romains*. La faction guelfe l'emporta toujours en Italie sur la faction gibeline. On aimait mieux obéir à un prêtre italien qu'à un roi allemand.

Dans les guerres civiles que la querelle de l'empire et du sacerdoce suscita pendant plus de cinq cents années, plusieurs seigneurs obtinrent des souverainetés, tantôt en qualité de vicaires de l'Empire, tantôt comme vicaires du saint-siége. Tels furent les princes d'*Est* à

Ferrare, les *Bentivoglio* à Bologne, les *Malateſta* à Rimini, les *Manfreddi* à Faënza, les *Baglione* à Pérouſe, les *Urſins* dans Anguillara et dans Servetri, les *Colonnes* dans Oſtie, les *Riariò* à Forli, les *Monteſeltro* dans Urbin, les *Varano* dans Camerino, les *Gravina* dans Sinigaglia.

Tous ces ſeigneurs avaient autant de droits aux terres qu'ils poſſédaient, que les papes en avaient au patrimoine de St *Pierre*. Les uns et les autres étaient fondés ſur des donations.

On ſait comme le pape *Alexandre VI* ſe ſervit de ſon bâtard *Céſar de Borgia* pour envahir toutes ces principautés.

Le roi *Louis XII* obtint de ce pape la caſſation de ſon mariage, après dix-huit années de jouiſſance, à condition qu'il aiderait l'uſurpateur.

Les aſſaſſinats commis par *Clovis* pour s'emparer des Etats des petits rois ſes voiſins, n'approchent pas des horreurs exécutées par *Alexandre VI* et par ſon fils.

L'hiſtoire de *Néron* eſt bien moins abominable. Le prétexte de la religion n'augmentait pas l'atrocité de ſes crimes. Obſervez que dans le même temps les rois d'Eſpagne et de Portugal demandaient à ce pape, l'un l'Amérique et l'autre l'Aſie, et que ce monſtre les donna au nom du Dieu qu'il repréſentait. Obſervez

que cent mille pélerins couraient à ſon jubilé, et adoraient ſa perſonne.

Jules II acheva ce qu'*Alexandre VI* avait commencé. *Louis XII*, né pour être la dupe de tous ſes voiſins, aida *Jules* à prendre Bologne et Pérouſe. Ce malheureux roi, pour prix de ſes ſervices, fut chaſſé d'Italie et excommunié par ce même pape que l'archevêque d'Auch ſon ambaſſadeur à Rome appelait *votre méchanceté*, au lieu de votre ſainteté.

Pour comble de mortification, *Anne de Bretagne* ſa femme, auſſi dévote qu'impérieuſe, lui diſait qu'il ſerait damné pour avoir fait la guerre au pape.

Si *Léon X* et *Clément VII* perdirent tant d'Etats qui ſe détachèrent de la communion papale, ils ne reſtèrent pas moins abſolus ſur les provinces fidelles à la foi catholique.

La cour romaine excommunia *Henri III*, et déclara *Henri IV* indigne de régner.

Elle tire encore beaucoup d'argent de tous les Etats catholiques d'Allemagne, de la Hongrie, de la Pologne, de l'Eſpagne et de la France. Ses ambaſſadeurs ont la préſéance ſur tous les autres; elle n'eſt plus aſſez puiſſante pour faire la guerre, et ſa faibleſſe fait ſon bonheur. L'Etat eccléſiaſtique eſt le ſeul qui ait toujours joui des douceurs de la paix depuis le ſaccagement de Rome par les troupes

de *Charles-Quint*. Il paraît que les papes avaient été ſouvent traités comme ces dieux des Japonais à qui tantôt on préſente des offrandes d'or, et que tantôt on jette dans la rivière. (*)

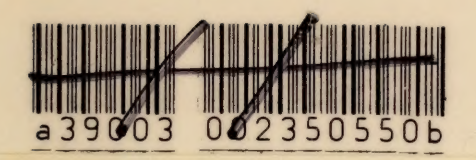
(*) Pour l'article RUSSIE, voyez PIERRE LE GRAND.

Fin du Tome huitième.

TABLE
DES ARTICLES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

ORDINATION.

Fin de la table du Tome huitième.


a39003 002350550b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 10 09 01 4